

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA TRITURATION.

Attenta observatio docet, motus quosvis morbosos principaliter sedem figere, & tyrannidem exercere in nervosis Corporis partibus, cujus generis, præter omnes canales, qui systaltico & diastaltico motu pollentes contentos succos trudunt, ... sunt quoque membranæ nerveo-musculares cerebri & medullæ spinalis, præsertim hæc, quæ dura mater vocatur, organis sensoriis obductæ, nec-non tunicæ illæ ac ligamenta, quæ ossa cingunt, artusque firmant. FRID. HOFFMAN. Medic. Systemat. *Vol. III, pag.* 85.

DISCOURS
PRELIMINAIRE
SUR L'ETENDUE
DE LA TRITURATION,
PAR TOUTE L'OECONOMIE ANIMALE, SAINE ET MALADE;

Où, après avoir expliqué dans une premiere Partie l'usage & l'action des principaux Remedes, sur-tout de la Saignée & de la Purgation, l'on répond dans une seconde, au *Traité de l'Usage des Saignées de M.* SILVA.

Raisons de la réimpression du Traité de la Digestion.

NI la cupidité d'un Libraire, ni la vanité d'un Auteur, ni même le mérite & la réputation présumée d'un Ouvrage, n'a donné occasion à la réimpression de celui-ci. Car outre que le Traité de la Digestion a pû contrarier des opinions autorisées, il n'a rien d'assez séduisant pour des esprits autant ornez

que le ſont ceux de nos jours ; il ne s'eſt donc trouvé ni de quoi les gagner, ni de quoi les ſurprendre. Mais cet Ouvrage a été utile à la ſanté du Public, pour laquelle il avoit été travaillé ; puiſque des Médecins, non prévenus d'inclination pour l'Auteur, qu'ils ne connoiſſoient point, s'en ſont heureuſement aidez dans leur pratique, & que des Malades perdus de maux d'Eſtomach, qu'aucuns remedes n'avoient pû ſoulager, ont appris en le liſant, à les connoître, & à s'en guérir. D'auſſi heureux ſuccès, & ſi naturellement opérez, ſont-ils moins que des traits de vérité ſentie dans la Médecine qui eſt traitée dans cet Ouvrage ? Et ces traits apperçûs ne deviennent-ils point des tîtres d'indulgence pour lui ? puiſqu'il ne ſe montre une ſeconde fois au Public, que pour continuer à ſervir aux beſoins de ſa ſanté, en eſſaïant de ne rien négliger, pas même les moindres choſes, pour ſon bien ; car c'eſt l'avis du plus grand Maître (*a*) qui fut en Médecine, dans l'exercice de laquelle, comme il n'accorda rien à la témérité, *nihil temerè* ; il ne permit rien à la négligence, *nihil negligendum.* (*b*)

II. CEPENDANT ſans trop préſumer de la facilité du Public, oſeroit-on lui dire qu'il devient aujourd'hui plus à propos que jamais de l'entretenir de *Trituration* ? Car c'eſt le fondement de tout cet Ouvrage ; & puiſque depuis le diſcrédit où eſt tombée la *Fermentation*, il eſt convenu par toute la Médecine, que la doctrine des Solides eſt celle de la vraïe *Pathologie* (*c*), le dogme de la *Trituration* devient autant affermi, qu'il eſt conſtant que la vertu des *Solides*

(*a*) *Hippocr.* (*b*) *Epidem.* Lib. VI. ſect. I.
(*c*) *Vid. Frid. Hoffman*, Medicin. Rational.

eſt la puiſſance maîtreſſe, ou dominante dans les fonctions de l'œconomie animale.

III. Car, que cette puiſſance ſoit appellée par les grands Maîtres (a), un *mouvement tonique*, une force de reſſort, une *vertu ſyſtaltique* (b), une *preſſion* univerſelle dans tous les vaiſſeaux, dans leſquels elle fait circuler le ſang ſuivant les directions, & l'uniformité de ſon cours (c), toutes ces différentes dénominations renferment-elles une autre idée que celle de froiſſement, de broïement, de colliſion, de Trituration? Sera-ce en effet autre choſe dans toute & chacune partie du corps, qu'une force ſecrete, continuelle & propre aux *Solides*, qui à force de coups & de contre-coups (d) redoublez agit ſur le ſang, dont elle entretient & dirige les marches, pour en atténuer les ſucs, les porter à leur terme, ſans leur permettre de s'arrêter en chemin? Ce n'eſt pas que le ſang n'ait ſon mouvement de progreſſion, mais ce mouvement lui-même, il le tient d'emprunt, c'eſt l'action des Solides qui le preſſe & le briſe; & tout cela eſt-il autre choſe qu'une Trituration? ſoit qu'on la conçoive, cette action, ſous l'idée de *preſſion*, d'*oſcillation*, de *mouvement tonique*, ou de *vertu ſyſtaltique*; puiſque toutes ces manieres ſont celles de battre, de briſer, & d'agiter le ſang, pour empêcher qu'il ne ſe coagule; c'eſt en effet ce que l'on fait pour conſerver fluide le ſang d'un animal qu'on égorge, puiſque c'eſt en le remuant

Idées ou preuves naturelles de la Trituration.

(a) *Stahl*, *Alberti*, &c.

(b) *Bellini*, de Villo Contract.

(c) *De Moor*, de Inſtaurat. Medicinæ.

(d) *Terenzoni*, Diſſertat.

continuellement avec la main, à mesure qu'il sort du corps de l'animal.

IV. TOUT ce méchanisme ressemble parfaitement à une vertu de ressort, qui seroit dans les *Solides* ; aussi toute la machine du corps humain n'est-elle autre chose, suivant la pensée du célébre & sage M. STAHL & de son Ecole après lui ; suivant l'idée donc de ces sçavans Philosophes-Médecins, le tissu du Corps est un ressort qui se monte pendant l'espace de vingt-cinq ans, c'est-à-dire, dont les fibres, les vaisseaux, & les organes s'élargissent, s'étendent, & s'allongent, depuis les premiers instans de la vie, & les premiers tems de l'enfance jusqu'à l'âge des adultes, qui est celui de vingt-cinq ans, où les parties sont ordinairement parvenuës à leur terme de croissance, ou à leur mesure naturelle. Ce ressort demeure alors dans sa consistence, c'est le *ton* que les parties ont acquis pendant ces années, ce *ton* décroit ou déchoit dans le tems de la premiere vieillesse ; enfin il fait sa détente dans l'âge décrépit, où il finit par la mort. Mais suivant la pensée de ces Physiciens de la vraïe nature, ces vaisseaux (ce sont les Solides) ne sçauroient se dilater, ou croître en diamètres & en longueur, qu'en même tems le sang (ce sont les Fluïdes) ne remplisse ces capacitez à mesure qu'elles naissent ; car par-là se forme cette proportion ou cet équilibre * qui contient les Fluïdes & les Solides de concert les uns avec les autres. Mais les Fluïdes mis en presse opposent, par leur volume, de la *rénitence* à l'action des Solides, de-sorte que grossissant de jour en jour en quantité ou acque-

Origine de la Vertu Systaltique dans le corps des Enfans.

Ton des parties.

* Vide *Thomson*, de Æquilibr.

sant plus de masse, ils forment une puissance qui balance ou contre-pèse celle des Solides. De-là vient ce *mouvement tonique*, comme on l'appelle, qui n'est autre chose qu'une force de Systole, & habituellement compressive, qui se continuant dans toute la longueur des vaisseaux, fait *l'oscillation* des Solides, qui est en eux une pression continuelle, suivie & alternative. C'est cet exercice ou ce jeu de Solides, sous lequel se montre l'action des Solides, qu'on nomme *Trituration*.

Mouvement Tonique.

V. AINSI, ne bornant point l'idée de *Trituration* à la seule action de l'Estomach, n'est-ce point une raison de renouveller le souvenir de celle-ci, non plus pour la donner sous l'idée d'une fonction particuliere à un seul organe, mais sous celle du moïen universel ou du Méchanisme général, que la nature emploïe pour régir toute l'œconomie animale ? De même donc que la Trituration dans l'estomach est une suite de celle qui commence dans la bouche, & se continuë dans ce viscere par la pression systaltique des fibres musculeuses de l'œsophage, la progression du chyle depuis l'estomach jusqu'au canal thorachique, par qui s'en fait le trajet dans le sang, & du sang par le cœur, & depuis ce viscere jusqu'aux extrêmitez des vaisseaux, se fera par voïe de Trituration, commençante au centre du Corps, & continuée jusques dans le fond des capillaires. Idée d'autant plus juste & plus naturelle, qu'elle répond parfaitement à celle du mouvement *péristaltique* des parties, à travers lesquelles le chyle fait route. Ce sont les Intestins, qui mettent sous les yeux ce mouvement que l'on voit ramper sous l'ap-

Etenduë de la Trirurastion.

Notions naturelles & générales là-dessus.

parence d'ondulations ſur les tuniques de ce canal, nonobſtant ſes replis & ſes tortuoſitez. Mais ce canal étant eſſentiellement de même ſtructure que l'eſtomach, il donne à comprendre que la fonction des inteſtins ſe faiſant par un méchaniſme ſemblable au ſien, elle devient comme la copie ou la répétition de celle de ce viſcere. Comme donc elle eſt une force prodigieuſement élaſtique dans l'eſtomach, ſuivant la démonſtration qu'en a fait le célèbre & ſçavant M. PITCARN (*a*), auſſi ſera-t-elle toute de reſſort dans les inteſtins, leſquels rendant viſible le mouvement vermiculaire de leurs fibres ou membranes, deviennent une preuve ſenſible du *mouvement tonique*, ou de la *vertu ſyſtaltique* qui regne par tout le Corps Humain, composé qu'il eſt, dans tout ce qu'il contient, de vaiſſeaux qui ont des membranes, des fibres, & de la Syſtole.

Ces notions ſont priſes de la preſſion des parties.

VI. C'EST donc une compreſſion alternative, ou une oſcillation réelle & méchanique dans les membranes des inteſtins, qui opere la ſéparation du chyle, ſa *ſécrétion*, ou ſon intruſion dans les veines lactées. Mais là entrant comme ſous un preſſoir d'autant plus puiſſant qu'il eſt étendu, (c'eſt le Meſentère & la duplicature de ſes membranes, entre leſquelles le Chyle chemine) il ſe trouve ſous l'action d'une forte preſſe; car il eſt remarquable que c'eſt par de ſemblables organes que la nature prépare les ſucs laîteux. Tels ſont le *placenta* (*b*) pour la nourriture du Fœtus, & les *mammelles* pour la nourriture des Enfans; ce ſont

(*a*) Vid. *Pitcarn.* Diſſert.

(*b*) *Hoffman*, Medic. Ration. tom. 1. pag. 347. 455.

des corps ſpongieux, compoſez de membranes & de vaiſſeaux élaſtiques pour triturer le ſang & la lymphe, pour en ſéparer les parties chyleuſes, qui deviennent Laît dans les mammelles des nourrices, & lymphe nourriciere laîteuſe dans le *placenta* pour la nouriture du fœtus. Au reſte foulé en même tems comme par autant de mains ou de doigts qu'il ſe trouve de fibres, de muſcles & de membranes dans toute la région du bas-ventre, il eſt contraint de refouler vers les parties ſupérieures. Arrivé au cœur, il ſe trouve ſous les coups d'une preſſe nouvelle auſſi forte que ſenſible ; c'eſt la Syſtole du cœur même, laquelle ſe perpétuant à tous les vaiſſeaux artériels, exerce ſur toute la maſſe des fluïdes qui pénètrent leur tiſſu, ou qui traverſent leurs capacitez, une Trituration qui en mêle, briſe & affine les ſucs, juſques-là qu'ils deviennent capables de s'inſinuer dans des diamètres plus aiſez à concevoir qu'à définir ou à imaginer ; ce ſont ceux des fibres de la ſubſtance médullaire du cerveau, ceux de la moëlle épiniére, ceux enfin des excrétoires de la tranſpiration.

Méchaniſme de la Sécrétion des ſucs laiteux.

Trituration continuë.

VII. Le Traité de la Digeſtion n'eſt donc pas aujourd'hui un ouvrage qui vienne prouver au Public, que l'action propre de l'Eſtomach eſt une Trituration ; car ce n'eſt pas l'idée ſeule d'une Trituration particuliere qu'on veuille renouveller ; c'eſt un Ouvrage que l'on croit néceſſaire de faire rentrer dans le monde, comme contenant tout à la fois les principes d'une Phyſiologie naturelle, & le fond de la vraïe & ſolide Pathologie, & par-là vient de droit aux Solides la préference au-deſſus des Fluïdes. Ce n'eſt pourtant point que l'on entreprenne d'in-

Fondement du ſyſtême des Solides.

ſinuer que les Fluïdes ou les humeurs doivent être négligées dans la cure des maladies; l'on penſe au contraire qu'on ne ſçauroit trop alors s'aſſûrer de l'état du Sang, de ſes ſituations, & des écarts dans leſquels ſes ſucs ſe ſeroient égarez; on voudroit ſeulement redreſſer là-deſſus un goût d'idées populaires qui ménent des Médecins à des indications fautives, à la lueur deſquelles ils vont au hazard ou à tâtons chercher les cauſes des maladi s où elles ne ſont point, & portent leurs remedes à faux, parce qu'ils les attaquent par des endroits incompétens.

Egards pour les Fluïdes.

VIII. DES avantages de cette importance, qui reviennent à la Médecine du ſyſtême de la *Trituration*, donnent quelque poids ou quelque mérite à un Ouvrage qui en eſt comme la clef, parce qu'il en ouvre les voïes ou en découvre les moïens. En effet, l'opération de l'Eſtomach ſe trouvant ſituée à la tête ou à l'entrée de toutes celles qui vont ſe faire par tout le corps, ne pourroit-elle point paſſer pour un modéle ſenſible, que la nature auroit voulu mettre en évidence, & ſous les yeux des Médecins, pour leur découvrir les ſecrets de toute l'œconomie animale? Ainſi cette opération étant une fois reconnuë pour une Trituration, deviendra-t-elle rien moins qu'une préſomption naturelle, que toutes les opérations ſuivantes ſeront autant de Triturations répétées? Ici donc comme dans le reſte des êtres créez, ſe montreroit le doigt du Créateur, qui auroit voulu comme ſur un échantillon manifeſter cette Médecine naturelle qu'il a créée & établie dans le corps humain; de-ſorte qu'à l'exemple du viſcere qui ſe rencontre le premier, on appren-

Trituration dans l'Eſtomach, modéle.

Doigt du Créateur, Médecine naturelle.

droit en quoi consiste la véritable opération dont se sert la nature dans toutes ses autres; par où l'homme seroit mis au fait des maniéres instituées par le Créateur pour sa conservation. L'uniformité simple & constante que suit la nature dans ses œuvres, favoriseroit cette conjecture; car pourquoi la Trituration, qui par l'ordre du Créateur suffiroit pour la principale de toutes les coctions, seroit-elle insuffisante pour les autres, qui dépendent toutes de cette premiere, jusqu'au point de ne pouvoir se rectifier par elles-mêmes, quand une fois celle de l'estomach leur a manqué? Rien prouve-t-il mieux qu'elles se font toutes de la même maniere, ou par un méchanisme commun, ou qui est par tout le même? Une telle uniformité ressemble donc de bien près à l'intention du Créateur, lui qui multiplie moins ses maniéres dans ses œuvres, qu'il ne varie ses œuvres dans ses maniéres; parce qu'elles sont par-tout de même sorte pour la conservation de ses Créatures. Suivant cette idée, toutes les opérations qui se travaillent dans le corps humain, tenant de cette uniforme simplicité dans leur cause primitive, elles épargneroient à la Physique bien des suppositions, en même tems que la Médecine guidée par un principe simple, uni, & cependant universel pour l'intelligence de l'œconomie naturelle, auroit moins de chemin à faire pour pénétrer les causes qui la troublent. Car suivant ce principe, tout étant *coction* dans nos corps, & étant une fois consenti que celle de l'estomach se fait par voïe de Trituration, il deviendra prouvé en Médecine, que toutes les Coctions qui se font dans les visceres seront des Triturations; parce que ce seront des broïe-

La coction de l'Estomach regle des autres.

Simplicité, uniformité.

mens & des sucs, qui deviendront les matériaux & les matiéres des *sécrétions*.

IX. CAR les Sécrétions dans l'état naturel suivront du même principe, comme encore les *fontes*, & les *colliquations* dans l'état de maladie. Avec ces différences pourtant, que dans les Sécrétions, ce seront des *départs* naturels, des expressions spontanées, des cessions volontaires, faites par des vaisseaux mollement battus & doucement comprimez; car ce sera ainsi que des sucs sollicitez à se dégorger, se seront portez volontiers, ou par des penchants naturels dans leurs diamètres propres, où ils ne feront que se laisser aller; au lieu que dans les *colliquations*, ce seront des excrétions forcées, à travers des vaisseaux durement agitez, & violemment comprimez, qui chasseront de leurs capacitez des sucs qui s'y étoient intrus par force, contre leur penchant, ou leurs destinations naturelles. Mais fût-ce violence, ou détermination naturelle; fussent pentes, ou cessions spontanées, appellées *vergences* par HIPPOCRATE (si fin dans le goût de la Nature, & de tout ce qui est d'elle,) tous ces différents effets seront ceux du travail ou de l'action des Solides; ce seront des suites simples d'un principe aussi simple & universel, dont s'aidera merveilleusement la Médecine, déchargée ainsi de l'étude pénible, & de la recherche, souvent curieuse, rarement fidéle, des qualitez ou des saveurs, c'est-à-dire, de tant d'*acides*, d'*aigres*, d'*âcres*, de *sulphureux*, de *salins*; tous noms souvent imaginez pour l'explication & la cure des affections caterrheuses, rhûmatisantes, colliquatives, enfin toutes idées purement populaires sur la plûpart des Maladies.

Idée de sécrétion naturelle.

Idée de fontes.

Saveurs mal entenduës.

X. CETTE Etiologie répandroit donc de grands jours ſur les cauſes de bien des Maladies, en particulier ſur celles de Fluxions. La pratique y gagneroit encore davantage, parce qu'étant moins diſtraite par l'examen des cauſes à imaginer, elle ſeroit d'autant plus heureuſe, n'en ayant que de connuës & de réelles à combattre, à dompter même, parce qu'elle ſeroit à portée de les bien pénétrer.

Avantages de la Trituration pour la pratique.

XI. LE Syſtême de la Trituration peut être mené juſques-là ; & l'on doute que des eſprits non prévenus de préjugez, guidez par les ſeules & vraïes notions de la nature, puiſſent ſe refuſer à des réfléxions ſi ſimples, & ſortantes du ſein même de la nature : Elles mènent cependant encore bien plus loin en Pathologie ; c'eſt en rapportant au genre du *Caterrhe* toutes les différentes ſortes *d'excrétions* faites à travers des ſécrétoires qui ſe vuident ou ſe déchargent par irritation, & contre leur deſtination naturelle, de quelque choſe que ce ſoit qui les aura préoccupé. Dans cette ſimplicité de principes, l'on apperçoit d'un même coup d'œil les cauſes des *hémorrhagies*, des *flux hémorrhoïdaux*, des pertes de ſang, & de ſemblables échappées de la partie rouge. Ajoûtez-y tant de ſortes d'écoulemens lymphatiques, ou de ſa partie blanche, les *pertes blanches*, par exemple, ces maux qui embarraſſent ſi étrangement & ſouvent avec ſi peu de ſuccès en pratique. Toutes les difficultez qui ſe rencontrent dans la cure de tous ces maux, durent dans leur entier depuis autant de tems qu'il y a qu'on regarde toutes ces excrétions, dans les idées du ſyſtême des Fluides ; ſuivant leſquelles ce ſont des hu-

Caterrhes, leur étenduë.

En quoi mal entendus.

meurs qui se précipitent d'elles-mêmes, en faisant violence aux vaisseaux dont elles forcent les issuës, & depuis qu'on regarde ces vaisseaux comme des instrumens passifs, tels que seroient des vaisseaux de pierre ou de plomb, qui prêteroient leurs capacitez pour donner passage à ces décharges, sans y mettre du leur, que de permettre à ces humeurs de les traverser.

XII. MAIS il vient tout naturel d'appercevoir les moïens de remédier à ces infirmitez, en concevant les Sécrétoires naturels, comme autant d'issuës actives ou élastiques, qui, comme des pistons ou des *sphincters*, expriment ou chassent de leurs capacitez des matieres qui les gênent, les irritent, les soulèvent enfin par leur volume & leur impulsion, forçant ainsi leurs ressorts par l'impétuosité qu'elles tiennent de celui des Solides qui les environnent & les composent. De-là se manifeste encore la raison d'un autre mal aussi fréquent qu'embarrassant en pratique, ce sont les *vents*, les flatuositez, les gonflemens, les borborygmes, qui fatiguent si cruellement tant de malades de l'un & de l'autre sexe. Que de pituites, de glaires, de glus, de cruditez, ne s'est point forgé à ce sujet la Pathologie humorale, dans mille occasions, où tout cependant est ardeur & sécheresse dans les entrailles! Combien de faux remedes, autant nuisibles qu'illusoires, n'a-t-elle point emploïé jusqu'à présent sans succès! D'où lui viennent ces honteuses disgraces, sinon de ce qu'elle suit des indications aussi trompeuses, que des étiologies mensongeres? Le principe tout seul reconnu dans l'action des Solides,

Ressort des Sécrétoires.

Vents, flatuositez.

La Pathologie à redresser.

pour expliquer les excrétions humorales, devient suffisant pour donner les justes raisons des excrétions flatueuses. En effet, comme les sécrétoires étant forcez, par quelque Eréthisme que ce soit, à se vuider de ce qu'ils renferment dans leurs capacitez, en feront sortir des humeurs, s'ils en contiennent, aussi se vuideront-ils de flatuositez, quand vuides de sucs, ils seront gonflez de matieres aëriennes & flatueuses. C'est le cas où le sang trop développé, ou excessivement raréfié par un air surabondant qui le gonfle, remplit les vaisseaux de matieres *halitueuses*; car alors c'est une Vapeur Elastique excessive qui s'insinuë dans les Sécrétoires au préjudice & à la place des sucs qu'elle en écarte, parce qu'elle en préoccupe & en saisit la place. Mais alors ces sécrétoires ainsi gênez & gonflez, pourront-ils ne pas se vuider en se déchargeant de ces airs renfermez & raréfiez ? Ce sera à la vérité avec différents effets; car s'ils soufflent dans des détroits vésiculaires, spongieux, membraneux, ils feront des *Emphysêmes* ou semblables tumeurs flatueuses; si au contraire ils soufflent dans des capacitez spacieuses, ils causeront des *Borborygmes*, des gonflemens, des coliques, souvent attribuées au Foye, & appellées alors faussement *Hépatiques*, puisqu'elles appartiennent à l'Estomach. C'est que dans cet organe creux, les sécrétoires dont il est comme criblé, faisant l'office d'autant *d'Eolipiles* qu'il y a d'issuës de ces sécrétoires, ils soufflent, comme en plaine, dans l'ample capacité de ce viscere les matieres flatueuses ou le spiritueux étranger, qu'un sang ardent trop développé & flatueux leur a

Flatuositez.

Dans l'Estomach.

transmis. Et tout ceci est conforme à la Pathologie d'HIPPOCRATE dans son Ouvrage sur les vents. *Quanam ratione fluxiones à flatibus contingunt, quonam modo sanguinis eruptionum causa existunt; hæc istis de causis fieri me declaraturum existimo, cùm venæ aëre repletæ fuerint.... spiritum cùm in aliis rebus, tùm vel maximè in animantium corporibus plurimùm posse demonstravi.* * Les intestins seront sujets à de semblables douleurs, parce que, comme l'estomach, ils sont intérieurement percez d'un million d'excrétoires, qui sont naturellement destinez à suinter d'une lymphe fine, qui fait la glu lymphatique, ou le mucilage velouté qui enduit leurs capacitez; mais cette lymphe étant absorbée ou retenuë par l'ardeur du sang, qui la déssèche ou la détourne, elle fait place au spiritueux igné & tumultueux qui domine dans le sang; il s'en échappe par toutes ces issuës forcées, & se répandant dans le vuide des intestins, il les étend, les dilate, & les gonfle douloureusement.

Dans les Intestins.

XIII. CAR sera-t-il hors de raison de penser en ceci du petit comme du grand Monde, puisque l'Air meut & anime l'une & l'autre de ces deux machines? Comme donc dans le grand Monde il est des tems de sérenité dans l'air, & des tems d'orage, tout de même l'air, qui dans l'état naturel agitant mollement le sang, sans le pénétrer ni trop abondamment, ni trop rapidement, entretient les fonctions de la vie dans le calme, il fait que l'orage s'y éleve, quand le sang devenu trop spiritualisé & comme aërien par le mêlange de cet air,

Air dans le Sang.

* *Hippocr.* Lib. de Flatibus.

quand devenu trop impétueux, trop abondant & trop vif, il le domine ; c'est alors comme un vent qui le trouble & le bouleverse jusques dans ses principes. Hé ! qui sçait si une pareille disposition de l'air ne seroit point ce qui fait la malignité de celui qui cause des bouleversemens subits & inopinez dans les causes de la vie, dans les tems désastreux de la Peste ? Car en effet ne sembleroit-il pas que l'on ne respireroit alors que pour mourir ; puisque c'est pour attirer un air capable de désunir dans un moment les principes de la vie ou à en rompre le nœud ? Ces taches gangréneuses, ces *bubons*, ces *charbons*, crises infidéles de ce mortel mal, ressembleroient assez à la désunion de la portion rouge du Sang dans les uns, & de la blanche dans les autres, de-sorte qu'ils seroient les témoins sensibles de la décomposition de toute la masse du sang. Les *anthrax* en particulier ne seroient-ils point manifestement des pelotons de la partie blanche & fibreuse du sang ainsi amoncelée ? Car ces sortes de tumeurs si peu capables de suppuration, étant des amas d'une matiere bizarre ou indéfinissable, ne peuvent être que les produits de sucs aussi peu propres à la suppuration, que la lymphe ou la partie blanche fibreuse le paroît dans les tumeurs *skirrheuses*, *glanduleuses* & *carcinomateuses*. Mais quoiqu'il en soit, il est de l'Air dans le Sang, & cet air doit porter le trouble, le gonflement & la raréfaction dans les Fluides, comme le montre HIPPOCRATE *, quand il s'y en mêle trop, de trop fin, & de trop élastique.

Les désordres qu'il y exerce.

Lymphe fibreuse, cause des non-suppurations.

* *Ubi suprà.*

XIV. OR l'étrange évaporation qui se fait de matieres aëriennes dans les entrailles, par la transpiration interne qui s'y fait continuellement, permet-elle de douter de leur abondance dans les vaisseaux, & des effets surprenants qu'elles feront quand elles seront trop développées & trop exaltées ? Cet épais broüillard de fumée qui remplit & couvre les entrailles à l'ouverture d'un animal vivant ; montre donc un fond immense de matiere aërienne. Si l'on y ajoûte la cruë qui doit s'en faire dans le corps humain, lors qu'au lieu d'une lymphe fine, qui n'est qu'une moiteur qui exude dans l'état naturel à travers des membranes, il vient à transpirer par tous les pores une matiere infiniment plus raréfiée ? Ce sera le produit d'un sang de même nature, c'est-à-dire, tout aërien, qui réduira toute la lymphe ou sérosité en air ; car l'affinage du Sang peut se mener aussi loin : Après quoi est-il douteux qu'il ne puisse en résulter dans les vaisseaux une vapeur aërienne ? dès qu'il est manifesté qu'il se produit de sa lymphe une matiere si prodigieusement spiritualisée, qu'elle devient un air qui s'exhale, sans se laisser voir, à travers les pores de la peau, tandis que le plus pur, le plus déphlegmé & le mieux *rectifié* de cette lymphe se trouve d'ailleurs à un autre point d'affinage, tel que sous une forme différente, mais imperceptible, il est capable de s'infiltrer dans la substance spongieuse des nerfs ; c'est le *suc nerveux*, cet air singulier, qui les anime si étonnamment, & d'une maniere que tous les sens apperçoivent, qu'aucun ne voit, & dont ils sont tous comme autant de témoins personnels. Comprenant à présent

Airs mauvais, qui s'en font.

Spiritualisation du Sang.

que cette quantité d'air ou cette multiplicité de matieres aëriennes est sujette à des troubles, ou à des Ouragans, en faut-il davantage pour découvrir dans les creux & les antres du petit Monde ou du corps humain, des repaires de Vents, des retraites de matieres flatueuses qui seront des sources ou des causes infinies de vents? Portant plus loin toutes ces réfléxions, l'on conçoit qu'autant que l'affinage du sang ou cette prodigieuse *spiritualisation* est l'effet de la vertu Systaltique, sera-ce à autre chose qu'il faudra imputer la cause des vents.

Origine des vents dans la vertu Systaltique.

XV. PEUT-ESTRE refusera-t-on au *mouvement tonique* des Solides ce qu'on accordera à la vertu Systaltique, parce que celle-ci brise & bat les Fluïdes, en quoi l'on reconnoît une vertu de *Trituration*, ou du moins qui pourroit y contribuer, au lieu que le *mouvement tonique* renfermant l'idée d'une sorte de repos dans les fibres, paroît fort inutile pour ce qu'on appelle Trituration. Mais ce mouvement qui fait la tension du genre membraneux, n'est pas moins qu'une force de ressort, qui presse, qui foule & atténuë le sang. De-plus le *mouvement tonique* est encore d'une autre utilité pour la Trituration : La tension qui en résulte sert à tenir les arteres ouvertes dans tous leurs diamètres, & allongées dans toutes leurs directions; & par ce méchanisme le sang enfilant directement ces canaux, il y sera poussé plus rapidement, & sans crainte de chopper sur sa route ; par conséquent il s'insinuera plus parfaitement jusques dans le fond des capillaires. Après quoi si l'on observe encore, que suivant le même méchanisme, les

Mouvement Tonique, ce qu'il fait.

grands vaisseaux ainsi situez se trouvent avec une systole d'autant plus forte & plus continuë, qu'ils ont par ce moïen des capacitez plus larges & plus allongées, ce sera comprendre toute la force de la vertu Systaltique, & de l'impulsion des Solides, portées jusques dans les dernieres extrémitez des parties. Ainsi ce sera à cette force qu'il faudra imputer le succès de la Trituration continuelle du sang & de ses sucs ; parce que ce ne sera qu'entant qu'il sera bien pressé, bien battu, & exactement atténué dans toutes ses parties à travers de tant de filiéres, qu'il parviendra à ce point d'affinage éxigé nécessaire pour l'ouvrage des Sécrétions. Le mouvement tonique ne prouve donc rien moins que l'étenduë de la Trituration dans le corps humain, ou l'universalité de son pouvoir pour l'éxécution de tout ce qui s'y passe.

Il entretient la Trituration.

XVI. Cette Méchanique toute naturelle, parce qu'elle est tirée de la structure des parties, vient encore faire comprendre les vraïes causes des *Hémorrhagies* ; car ce ne seront que des Echappées de la partie rouge du Sang poussée par un excès de Systole, des arteres sanguines dans les lymphatiques, de-sorte que la partie rouge chassée de ses diamètres force ceux de la partie blanche, laquelle prend la place de cette lymphe fine qui fait la souplesse des membranes & la moiteur naturelle de leur surface. C'est donc du sang qui exude des membranes au lieu de la lymphe qui faisoit leur enduit, plus ou moins séreux, gluant ou mucilagineux, suivant la destination des canaux ou cavitez qu'elles révêtent. Car c'est de cette sorte de lymphe, plus ou

Hémorrhagies.

moins épaisse, que la nature forme des Défensifs dans les intestins, dans l'estomach, dans la vessie, &c. & par consequent c'est la place de cette lymphe que le sang prend dans ces sécrétoires, quand en se débordant il inonde quelque viscere, ou se répand dans quelque capacité. Car d'imaginer des ruptures ou des *érosions* de vaisseaux toutes les fois que le sang sort par le nez, par la bouche, par les selles, par les urines, &c. c'est vouloir se faire illusion, ou tomber dans un mécompte deshonorant pour la nouvelle Anatomie. En effet, c'est forger des délabrements, des sorties nouvelles, ou des ouvertures fortuites, en des endroits que l'Anatomie fait voir percez d'un million de vaisseaux, dont les issuës suintent une lymphe qui en fait l'enduit ou la moiteur ; & c'est en bonne Physique multiplier dés estres sans nécessité, & en Médecine des causes non-réelles de maladie. Car il ne faut que se souvenir que les Pores, ces issuës imperceptibles dans l'état naturel, peuvent en maladie se dilater jusqu'à se faire des diamètres capables d'admettre des humeurs grossieres, quand elles les forcent ou par leur masse ou par leur impétuosité. Mais ce cas est celui de l'excès de Systôle que contractent les arteres sanguines, lorsque pleines d'un sang bouffant, élastique & impétueux, elles se font jour par toutes ces issuës, forcées qu'elles y sont par l'impulsion du sang. C'est ainsi que les sécrétoires des Reins, qui sont des allongements des vaisseaux artériels, s'ouvrant à la partie rouge du sang, lors qu'il est abondant, lui permettent de passer pêle-mêle avec les urines dans la vessie. Il en sera de même de tous les sécrétoires, par

Velouté des membranes.

Hémorrhagies ne viennent pas d'érosions, &c.

Sécrétoires forcez dans les Reins, *&c.*

ce qu'ils sont tous continus ou contigus aux arteres, lorsque changeant de diamètre ils céderont à l'intrusion de quelque autre humeur que celle à laquelle ils devoient naturellement donner passage. C'est par cette sorte d'échange que des évacuations deviennent vicieuses, ou changées de forme, de couleur & de qualité; ainsi donc l'on mouche du sang au lieu de pituite, les crachats en sont teints, les selles deviennent ensanglantées, & les urines charrient du sang par de semblables méprises de la nature. Encore, des Sécrétoires séreux ou lymphatiques devenant sanguins, rendent du sang au lieu de sérositez; d'où viennent les *sueurs de sang*, & que les eaux du *péricarde* & des *hydropiques* se trouvent ensanglantées.

XVII. D'AUTRESFOIS l'excès de la vertu Systaltique se portant sur quelque organe glanduleux, sur les sécrétoires des yeux, par exemple, de la bouche, &c. alors l'humeur propre à ces sécrétoires, sans changer de forme ni de couleur, se multiplie & distille si abondamment que les yeux sont baignez de larmes, & la bouche inondée de salive: Raison bien naturelle des cracheries qui fatiguent les Mélancholiques & les Rateleux, suivant la remarque d'Hippocrate, *melancholici sunt sputatores*. C'est encore dans ce méchanisme, qui est le même par tout le corps, que l'on découvre la cause au naturel d'une maladie aussi confuse dans son fonds que dans sa cure: C'est le *Diabète*, ce pissement énorme & importun, qui met le sang à sec, en le dépoüillant de son baûme naturel, de-sorte que ce qui faisoit la douce & innocente saveur de ce suc, dégénère dans

Diabète, sa cause.

cette urine en un bizarre sucré, qui fait un caractère particulier dans cette fâcheuse & singuliere maladie; & elle n'est telle que par ce qu'elle est causée par la dépression du *doux-sulphureux* du Sang, & par l'exaltation de son *salin*, qui s'échappe avec l'urine par l'altération des filtres des reins, ou la dépravation de leurs diamètres, qui se prêtent au passage de sucs qui leur sont étrangers.

XVIII. En conséquence de l'action égarée dans les Sécrétoires, & pervertie par une Systole dérangée, quels désordres ne se montrent point dans les écarts que prendra le *suc nerveux* par l'impulsion de cette force étrangere! Elle en changera les routes, la *crase*, la qualité, la quantité; ou bien il deviendra gêné, pressé, intercepté, arrêté peut-être dans ses ondulations, à travers des fibres qu'il parcourt; tout cela par le poids, l'impulsion, le gonflement ou la *rarescence* du sang, qui se sera engagé dans les capillaires sanguines de ces fibres. Car la séparation qui se fait du suc nerveux par l'échappée d'une portion de la lymphe du sang, laquelle enfile la route des nerfs, cette séparation, dis-je, est une vraïe sécrétion, & cette sécrétion est l'effet de l'immense affinage du sang opéré par la Trituration. Car est-il un autre nom pour un broïement que fait la Systole en battant, pressant & agitant continuellement le sang? Mais si cette lymphe est trop intimement mêlée dans le sang, se présentant alors avec trop de masse ou de *rarescence* aux bouches ou diamètres insensibles des sécrétoires du Suc Nerveux, quels affreux accidents devront s'en ensuivre! Car ces diamètres sont ceux des racines nais-

Suc Nerveux mal trituré.

Lymphe du sang mal démêlée.

ſantes de la ſubſtance médullaire, leſquels s'abouchant d'une maniere imperceptible, & ſe continuant avec les extrémitez des arteres ſanguines, concourent enſemble à former la ſubſtance corticale.

Sécrétoires du suc nerveux.

XIX. MAIS ne trouveroit-on point en ceci la cauſe de ces aſſoupiſſemens *léthargiques*, de ces affections *comateuſes*, de ces délires paſſagers & révaſſeries, qui ſurviennent dans les Fiévres ardentes malignes? Ce ſeroit parce que dans ces fiévres le Sang devenu impétueux, bouffant de feu, & oppoſant trop de *rénitence* ou d'élaſticité au reſſort des arteres, il s'échapperoit à leur ſyſtole, & s'élevant au cerveau, il s'y ſublimeroit confondu avec ſes ſucs mal démêlez: Car par-là inſuffiſamment préparé pour lâcher ſa lymphe dans les ſécrétoires du cerveau, les vaiſſeaux ſanguins demeureroient engorgez & en *phlogoſe*. Ne ſeroit-ce point de-là encore que naîtroient ces *congeſtions* ſanguines *phlegmoneuſes*, qui dégénerent en des dépôts lymphatiques, (comme ſont les *parotides*) c'eſt-à-dire, en des rallentiſſemens mortels du *ſuc nerveux*? C'eſt que la diſpoſition préliminaire à toutes ſécrétions, c'eſt celle que M. COLE appelle dans le ſang qui eſt bien diſpoſé, *laxitas partium* (a), & qui eſt auſſi reconnuë par un Auteur (b), qui vient de traiter géométriquement la matiére des Sécrétions, par où ce Sçavant donne à comprendre, qu'il faut que le ſuc qui a à ſe ſéparer dans un ſécrétoire, ſoit préalablement démêlé dans le ſang; c'eſt-à-dire, que ce ſuc doit être quitte de ſes attaches avec tous les

Affections comateuſes.

(a) De Secretione.
(b) *Gorter*, de Secretione.

autres,

autres ; car ce sont ces liaisons qui l'empêcheroient de suivre la pente que lui donne la pression systaltique, pour le faire entrer dans son sécrétoire. Or rien ne s'oppose tant à ce triage préliminaire dans le sang, que la précipitation de son cours ; & rien ne cause tant celle-ci, que le trop de Systole dans les arteres.

Ce qui retarde les sécrétions.

XX. SUIVANT cette maniere si naturelle de concevoir la cause de ces accidens formidables, il devient manifeste combien il convient peu à la maniere d'agir de l'œconomie animale, de les imputer à des embarras d'humeurs dans les premieres voïes, & après cela il ne faut point s'étonner des malheurs qui suivent la misérable pratique des *émétiques*, des *purgatifs*, &c. Pratique directement opposée au cours des humeurs, & à ce qu'on a de mieux connu dans l'Anatomie. Tant de désordres arrivent pour avoir franchi les bornes que la sagesse de nos peres avoient posé, pour tenir toûjours le Médecin de concert avec la raison, en le faisant l'écoute de la nature & de ses loix. Mais on trouvera encore dans la doctrine des *Solides* dequoi redresser de malheureuses opinions sur certaines maladies du cerveau. L'*Apoplexie*, par exemple, ne sera qu'une interception de la partie rouge du sang dans la substance corticale, par le serrement spasmodique des fibres de cette substance poreuse, de-sorte que la masse du sang arrêtée par cette digue, refluë dans le voisinage, d'où il arrive une congestion inflammatoire, ou une extravasation consommée. Ceci est confirmé par le sçavant WEPFER, & par son nouvel Editeur * ; & sur ce pied les *volatils*,

Premieres voïes.

Doctrine des Solides dans les maladies du Cerveau.

* Historiæ Apoplecticorum, *Amstelæd.* 1724.

les *purgatifs*, les *céphaliques* les plus chauds, pour cuire, dit-on, fondre ou résoudre des *pituites*, des *lymphes*, des *sérositez*, paroissent bien moins propres pour guérir le mal que pour le consommer.

Doctrine des Solides, pour la cure des maladies des Yeux.

XXI. Des maladies d'Yeux traitées suivant les préjugez du systême des Fluïdes, sont demeurées incurables, ou du moins en retard de guérison. Ce sont les *cataractes*, tant les *cristalines* que les *membraneuses*, encore la *goutte-séreine*; car ces maux sont demeurez dans cette disgrace en Médecine, depuis tout le long-tems qu'il y a qu'on les prend pour de pures productions d'une humeur pituiteuse, qui dans celle-ci s'infiltre, dit-on, dans les nerfs optiques, & dans les autres ternit le *cristalin*, ou s'épaissit pour former une pellicule. Cette étiologie est populaire, aussi mene-t-elle à peu de chose. Mais concevant pervertie l'action des Solides, qui fait les coctions, en démêlant les sucs dans les vaisseaux, qui au contraire les confondra sans les digerer, ce sera une Systôle étrangere & dérangée, qui changera les directions des oscillations, le cours du sang, & la distribution de ces sucs; l'on conçoit dans ce trouble, que les sucs portez au hazard, peuvent être déterminez vers le cerveau, & alors cette puissance ainsi déréglée ne peut elle point faire des *gouttes-séreines* & des *cataractes*? Ce sera en poussant confusément dans tant de menus capillaires qui composent tout l'organe de la vûë, (tant en ce qu'il a de Solide, qu'en ce qu'il enferme d'humeurs) une lymphe mal dégrossie ou mal affinée, ce qui est une suite de la Trituration altérée dans le sang. Alors engageant

Cataractes.

dans le tissu des nerfs optiques une lymphe sale & mal travaillée, ce sera une lymphe louche, qui ira obscurcir la limpidité de quelque humeur de l'œil, au lieu d'en conserver la netteté & la transparence. Le sang lui-même violemment poussé & amassé en congestion sur le cordon du nerf optique, ne fait-il point tous les jours des *Gouttes-séreines* ? & ceci arriveroit-il sans quelque excès de Systole dans les vaisseaux sanguins ? Mais tout cela n'en seroit-il point assez pour faire soupçonner de la méprise dans le choix qu'on fait, pour la cure de ces trois maladies, des *spiritueux*, des *céphaliques* chauds & désséchants, des *fondants*, des *purgatifs*, & en particulier des *phlegmagogues* ? Mais quel nouveau dogme, dira-t-on, annonce en Médecine ce langage inoüi à nos peres, de *Solides*, de *Fluïdes*, de *Systole*, de *Triturations* ?

Gouttes séreines.

Doutes sur leurs remedes,

XXII. Ce seront, si l'on veut, des mots nouveaux; mais les notions qu'ils donnent sont-elles nouvelles ? détruisent-elles les idées & les loix de l'ancienne méthode de guérir, qui a conservé tant d'hommes au genre humain & tant de citoïens en tout pays, de tout âge, de toute condition, de tout sexe ? Rien donc n'est nouveau en Médecine, que ce qui sort des erremens de la nature, qui furent ceux de l'ancienne méthode ; au contraire, tout ce qui y entre, fût-il énoncé en termes *Chinois*, qui les expliqueront, sera aussi ancien que la nature même, & que les leçons qu'elle donne. Or si elle avoit, cette nature, à s'expliquer aujourd'hui de vive voix sur les manieres qu'elle emploïe pour régir l'œconomie animale, se serviroit-elle d'autres termes que ceux qu'elle prendroit dans la structure des parties qu'elle gouverne, & dans le méchanisme des ressorts qu'elle manie ?

Nouveautez en Médecine, quelles recevables ?

Ne diroit-elle point que les arteres ont une *Systole*, qu'elles la reçoivent en gros du cœur, qui en est le principe, & que cette Systole se répand en détail par tout le genre artériel ? Ne déclareroit-elle point encore que cette Systole presse & bat continuellement les parois de ces canaux, que par conséquent cette Systole tient le Sang & ses sucs alternativement dans une presse qui les sasse, les agite & les broïe sans cesse ? Enfin après tous ces aveux, refuseroit-elle le nom de *Trituration* à tout ce travail qui en renferme l'art & la notion ? Continuant à s'expliquer sur sa maniere d'agir dans ses opérations par le ministère de ces vaisseaux, le feroit-elle autrement, qu'en nous faisant observer que ces vaisseaux se terminent en cône, & que se partageant, sur leurs fins, en un million de petites branches, les unes conservent leur figure *conique*, & ce sont celles qui distribuent la partie rouge du Sang, & la transmettent en d'autres vaisseaux sanguins qui sont les veines; d'autres infiniment déliées prennent la figure *cylindrique*, & ce sont celles qui distribuënt la partie blanche ? Elle ajoûteroit encore, que cette partie blanche s'échappant comme par des filiéres qui lui sont propres, elle va ou se décharger sous une forme sensible dans plusieurs sécrétoires, ou se perdre d'une maniere imperceptible à nos sens par autant d'issuës secrettes qu'il y a de capillaires dans la substance corticale & de pores dans une membrane. Or ces issuës sont plus druës que des points, puisque chaque point de la peau est percé par des milliers de ces pores *; & c'est à travers de ces issuës

Comment s'expliqueroit la Nature interrogée.

Parties rouge & blanche distribuées.

* Vide *Leeuwenhoek*.

que se fait l'insensible transpiration, le terme, ou la fin de tous ses travaux, d'où résulte l'*alkool* inimitable à l'art de la Chymie naturelle; l'effet du broïement du Sang & de ses sucs, l'effet donc de la *Trituration*. Interrogée par quel art donc elle peut porter si loin cet affinage? nous produiroit-elle autre chose pour l'exécution d'un prodige pour nous, & qui est pour elle une action de tous les jours, que cette vertu de Systole, ce fond de ressort universel, qui tient le Sang pressé & battu? Vertu qu'elle met en évidence dans les grandes arteres, mais qu'elle cache par-tout sans la changer nulle part, au contraire, suivant les regles de la simplicité, qui fait son caractere propre, elle continuë de l'emploïer jusques dans les endroits les plus secrets & les plus reculez.

Vid. *Boerhaave.*

Affinage du Sang.

XXIII. TOUTES ces idées donc de Systole, de compression, d'affinage, de variations de capacitez, de figures, de *ton*, de diamètre, ne sont que des notions de la nature elle-même; & ces notions ne faisant qu'exprimer & faire comprendre des actions d'organes qui séparent dans le Sang la partie blanche de sa rouge, ne peuvent renfermer que celle d'un broïement ou d'une Trituration généralement répanduë jusques dans les vaisseaux les plus déliez & les plus enfoncez, ce sont les capillaires des *parties poreuses*, qui font le tissu & la substance de la plûpart des parties du corps humain.

Notions de la Nature.

Parties poreuses.

XXIV. MAIS rien interprète-t-il mieux ce langage de la Nature, que cet art insensible d'abord, que nous avons déja touché ci-dessus, mais qui se montre aux yeux dans la maniere par laquelle elle dévelope le Corps & ses organes? C'est en voyant une atôme de matiere

organisé (car c'est le volume & la façon du germe originaire des corps) dans lequel les premiers filaments de cette merveilleuse Machine, si minces & si déliez, mais si étonnamment concentrez les uns dans les autres, s'épanoüissent en grossissant & s'allongeant, jusqu'à prendre un volume prodigieux étant comparé avec lui-même dans son origine : Car est-ce rien moins qu'un prodige, qu'une molécule de quelques lignes au-plus, s'allonge, se dilate, s'étende enfin jusqu'a devenir un corps de cinq ou six pieds de haut, large à proportion, & d'une structure par-tout vasculeuse ? Fut-il filigrane semblable, que par un art surprenant & une méchanique inimaginable, des premiers filaments si courts, & si repliez dans leur principe, parviennent jusqu'à des longueurs immenses ! Car le calcul qu'on en peut faire va à démontrer que tous les vaisseaux du corps mis bout-à-bout les uns des autres, composeroient une ligne capable d'entourer toute la circonférence du globe de la Terre *. Est-il autre chose qu'une vertu *productile* ou d'élasticité presque sans bornes, qui, de Solides si petits de volume, si simples de figure & d'attitude, puisse faire de si grandes longueurs ? Mais ces vaisseaux, tant déliez fussent-ils, sont creux & contiennent un Fluïde ; c'est le Sang blanc alors & lymphatique, mais qui rougit en peu de tems. C'est donc un Fluïde qui se moule sur les diamètres, les distances & les capacitez de ces vaisseaux ; il se trouvera donc d'autant plus affiné dans leurs extrémitez, que ces extrémitez ont peu de diamètre. C'est pourtant jusques dans le fond de

Formation du Corps par la vertu Sysaltique.

Développement des Solides & des Fluïdes.

* Vid. *Verdries*, de Æquilibrio &c.

ces capacitez inimaginables qu'une legere & mince lymphe à circulé : Pourra-ce être par un autre art que celui de la Systole créée avec ses vaisseaux ? Voilà donc encore comme la circulation des Fluïdes se montre l'effet d'une vertu de Trituration qui naît avec l'homme ; & si le nom en paroît nouveau, son action étant fondée dans la nature, c'est-à-dire, dans ses manieres, dans son goût & ses intentions, elle est aussi ancienne qu'elle.

Systole créée avec les Solides.

XXV. AUSSI M. STAHL, si bon connoisseur en fait de nature en Médecine, fait-il voir (comme il a déja été observé d'après lui ci-devant) que c'est par ce *méchanisme* que se forment les tempéramens, ou les différentes complexions des âges que l'homme a à parcourir jusqu'à la vieillesse. De-là doivent donc se prendre les raisons d'équilibre d'entre les Solides & les Fluïdes, puisqu'à mesure que ceux-là se développent, ceux-ci en remplissent les capacitez ; & de-là même se tire l'origine du *mouvement tonique* des Solides, d'où dépend le mouvement progressif du Sang ou des Fluïdes, le seul que la nature leur donne, & qu'elle met en œuvre par le ministere des Solides pour l'édifice du corps humain : En effet, quel autre sorte de mouvement que le Tonique pourroit-on imaginer dans des vaisseaux, qui ne s'allongent que pour se rétrécir en cône, dans l'intention où est la Nature de tenir les Fluïdes serrez dans d'étroites espaces, pour mieux les tenir assujettis sous le joug des Solides ? Ils ne peuvent donc, ainsi situez, se mouvoir que par la vertu qu'ils en reçoivent ; & parce que cette vertu est purement Elastique, il devient manifeste que le broïement des Fluïdes qui s'opere par tout le

Origine & raisons de l'Equilibre & du *Ton* des parties.

Généralité de la Trituration.

corps, est l'effet de cette puissance qui est générale dans toutes ses opérations

XXVI. En effet, la Vie commence par cette vertu, elle se conserve par les progrès qu'elle fait à chaque pas que font les Solides pour s'accroître ; après quoi vient le complément de l'ouvrage, qui consiste dans leur parfait domaine, par lequel ils tiennent les Fluïdes assujettis à leurs ordres dans des capacitez qu'ils leur ont formées, & dans des distances qu'ils leur ont tracées. Se peut-il un modéle plus près pris d'après nature, pour y appercevoir les causes, les moïens & les manieres qu'elle emploïe pour donner & pour conserver la vie ? Car il est tout tracé sur ses traits & sur ses démarches, & en cela se trouve l'idée d'une *Physiologie* autant vraïe, qu'elle est l'histoire naturelle de l'œconomie animale. Mais de ce fond se tirera encore celui de la *Pathologie* la plus sûre ; parce qu'en étudiant les raisons des écarts que prennent les principes de la vie, dans les connoissances que l'on se sera faites de ceux qui l'ont commencée dans l'origine du corps humain, l'on concevra ce que c'est que le *ton* des parties, c'est-à-dire, la mesure d'élasticité qu'elles auront acquises à force de s'étendre. Enfin dans un pareil fond se trouveront les notions de la vraïe Méthode de guérir, en comparant avec l'état naturel des Parties, les dérangemens où elles tombent par les différentes modifications qui les font sortir de leur *ton* ou de leur Systole naturelle : car c'est par-là que les directions de la Circulation étant rompuës, elles confondent les *Sécrétions*, d'où il arrive que le sang mal dépuré demeure la cause de fâcheuses infirmitez.

Elle commence la Vie.

Physiologie véritable.

Pathologie.

Méthode de guérir.

XXVII. CAR l'on doit appercevoir, dans toute cette ordonnance d'institution naturelle, un pouvoir si souverain dans les Solides, que ce n'est que par eux que se travaillent & se distribuent les Fluïdes, chacun à leur lieu & place; parce que leur action les habillant & les préparant, elle les modifie suivant leur condition propre & leur destination particuliere. En même tems rien n'est ici tant reconnoissable, que ce qu'on a fait observer * ailleurs d'après M. STAHL, que la Pléthore n'est point une chimere; (car ce fut une des folles idées de VAN-HELMONT) par conséquent que cette doctrine des anciens Médecins n'est ni fausse, ni indifférente, ni méprisable en pratique. On trouve ses causes dans l'origine même du corps humain; parce qu'elles naissent sur les pas que font, en se développant vers leur croissance, les parties de ses organes, par la raison, comme on l'a déja remarqué, que les Fluïdes venant à pulluler ou s'accroître plûtôt que les Solides ne leur ouvrent des capacitez pour les loger, ce sont des restes qui deviendroient bientôt à la charge de la nature, si elle ne sçavoit pourvoir à leur faire des reservoirs, en les mettant dans des entrepôts. Or ces Reservoirs sont les extrêmitez des vaisseaux, où les Fluïdes étant continuellement poussez, il les étendent & les dilatent, pour s'y faire des logemens; & en cela est le fond de la doctrine de M. STAHL touchant les *parties poreuses*, qui sont la substance spongieuse-vésiculaire des parties du corps humain, où se passent tant de choses, comme le fait observer ce sage

Puissance des Solides.

Pléthore, elle est réelle.

Parties poreuses sont des reservoirs.

* Vid. *Albert*. de Hæmorrhoïdibus.

Médecin. Ce sont des reservoirs de sucs vacants, qui s'en vont, pour l'ordinaire, par l'insensible transpiration ; & par-là sont prévenus ces amas d'humeurs, qui feroient des maladies, à moins qu'il ne s'y en accumule plus qu'il ne peut s'en dissiper par cette voïe ; auquel cas ce sont des reliquats d'humeurs qui refluënt dans les grands vaisseaux. Un tel fondement de Pléthore n'est point imaginaire ni indifférent ; puisque de là viendront les causes des *hémorrhagies*, des pertes de sang, des flux *hémorrhoïdaux*, & encore les sources de tant de *fontes*, de *colliquations*, de *caterrhes*, &c.

Sources d'hémorrhagies.

XXVIII. Il faut pourtant avoüer que l'idée de Plethore prise dans les capillaires, est bien plûtôt confirmée par la doctrine des Solides, que relevée, ou premierement ou d'aujourd'hui apperçûë dans ses principes. En effet, elle répond parfaitement à celle des anciens Médecins, qui a été ramenée par FERNEL, & renouvellée dans les dernieres années par de sçavans Modernes *. Car tous ont senti, sans en sçavoir le méchanisme, que les foïers de plusieurs sortes de fiévres étoient dans l'habitude du corps.

Pléthore, elle est dans les Capillaires.

XXIX. MAIS cette idée ramene encore celle de l'ancienne, touchant la cause originaire des petites Véroles. Les Anciens la mettoient dans un amas de sucs amassez dès l'enfance, des restes d'un prétendu sang impur, qu'ils avoient succé dans le sein de leurs meres pendant leurs grossesses, sucs qui s'exaltoient & se développoient enfin dans l'habitude du corps, qui les avoit tenu en digestion ou en réserve. Suivant

Cause de la petite vérole

* *Screta*, *Cole*, de Febrib.

cette conjecture, qui a son fondement dans la doctrine de M. STAHL, quel affreux mécompte dans la pratique moderne des petites véroles, avoir le foïer de cette maladie dans l'habitude du corps, & aller l'attaquer dans les premieres voïes, où il n'est point! Que d'*Emétiques*, que de Purgatifs en pure perte, pour ne rien dire de plus! Que de Saignées du pied fautives & honteusement hazardées! Du moins devient-il évident & sensible combien doit être étonnante la force de la vertu Systaltique, par tout ce qu'on vient de lui voir opérer. Car autant qu'il est certain que les sucs, qui imbibent les parties poreuses, communiquent de circulation avec le cœur, & par lui avec toute la masse des humeurs, autant est-il manifeste qu'il est besoin d'une puissance prodigieuse: sur-tout, si l'on joint à tout ceci la qualité des sucs qui ont à traverser ces capillaires pour tomber dans les grands vaisseaux.

Circulation du sang dans les parties poreuses.

XXX. CAR dans l'idée que nous donne des parties poreuses le sçavant M. KEILL, en nous découvrant dans la substance des parties, l'art merveilleux qui fait la nutrition, il est démontré que la substance spongieuse est un composé d'un million de sachets vésiculaires, qui, comme autant de petites bouches, reçoivent la lymphe nourriciere qui s'y filtre. Sur ce plan emprunté de l'état naturel des parties, il doit revenir de cette sécrétion tant multipliée, de riches reliquats de sucs: Ce sera de ceux qui n'étant point tous consumez pour la nutrition, auront besoin d'être reportez à la masse du sang, pour rentrer dans le grand courant de la circulation, & être remis sous le joug des grands organes de la Trituration.

Notion de la substance poreuse.

Sucs vacants pour recruter le sang.

Car ces sucs sont des Subsidiaires qui doivent entretenir le sang pour le recruter dans ses pertes. C'est pourquoi autant qu'ils font l'embonpoint du corps dans l'état de santé, autant en causent-ils l'amaigrissement dans l'état de maladie, & cela par le vuide qui se fait dans la substance vésiculaire, qui renvoïe à la masse plus de sucs qu'elle n'en reçoit ou n'en garde ; d'où il arrive que les corps graisseux s'affaissent, & que tout le genre musculeux devient mollasse & exténué.

Ralentissemens des Fluides.

XXXI. Au surplus, des sucs tant éloignez du cœur, doivent être exposez à d'étranges ralentissemens dans leur marche ; ce ne peut donc être qu'à force de pressions successives & réïtérées pas-à-pas qu'ils pourront sortir de leurs lointains, ou de la profondeur de leurs réduits, pour atteindre le centre du corps & s'élever jusqu'au cœur.

XXXII. L'HABITUDE du Corps ou sa substance spongieuse ne paroît donc rien moins qu'un *pressoir universel*, suivant l'idée du sçavant *de* MOOR *, situé dans les extrêmitez des vaisseaux, dont les fibres qui en font le tissu, forment un grand rézeau en se croisant pour faire des membranes, dont les mailles élastiques, comme autant de petits cordons à ressort ou de petites mains, serrant chaque vésicule, font qu'elles se vuident de leurs sucs les unes dans les autres. L'art des Rouës à godets donne quelque jour pour faire comprendre celui par lequel se fait successivement le long trajet de ces sucs lymphatiques dans les grands vaisseaux : Car ces vésicules con-

Pressoir dans l'habitude du corps.

* *De Moor*, de Instauratione Medic.

tinuellement pressées par l'action de leurs fibres, survuident les unes dans les autres les sucs qu'elles reçoivent, jusqu'à ce qu'étant parvenus au cœur, ils se retrouvent sous la presse commune. C'est ainsi que le broïement qui s'en faisoit sourdement dans le fond des parties, devenu manifeste dans le cœur, fait le complément de la Trituration de tous les sucs.

XXXIII. Cet effet prodigieux de la vertu Systaltique arrive pourtant tous les jours dans l'état naturel, lorsque par une cadence réguliere, douce & uniforme, entretenant dans les nerfs une oscillation constante & règlée, elle conduit chaque suc au lieu de sa destination. Mais un autre bon effet qui suit de celui-ci, c'est une circulation du sang & des esprits constante & tranquille, selon laquelle les sucs étant également distribuez, chacun se loge volontiers dans l'organe qui lui est propre; & au moïen de cette disposition, la Trituration procure des coctions loüables & des digestions naturelles. Au contraire, quelque Eréthisme prenant aux Solides, la Systole devenuë irréguliere ou trop forte, pousse rapidement & tumultuairement le sang dans ses sécrétoires, & de-là arrivent des embarras ou des congestions phlegmoneuses, pendant lesquelles les arteres irritées confondant les sucs & les concentrant pêle-mêle dans leurs capacitez, elles les portent à l'aventure hors de leurs routes & de leurs destinations, jusqu'à ce qu'elles les aïent engagez dans des sécrétoires étrangers pour eux.

Systole, cause de l'uniformité dans la circulation.

XXXIV. C'est le cas des fiévres inflammatoires, qui retiennent, détournent & perver-

tissent les sécrétions; car alors la partie blanche retenuë dans le sang, se concentre & se perd dans les autres sucs; parce qu'elle a perdu cet état de *laxité*, demandé par M. COLE, comme la condition sans laquelle une sécrétion ne peut se faire. Il arrive bien pis quand ces fiévres portent le sang, ainsi confondu, trop abondamment vers l'habitude du corps ou dans les visceres, ou dans le tissu des membranes, comme celle du cerveau, de la poitrine, de l'estomach, du foïe, &c. Car alors ce sont des *phlogoses*, des *phlegmons*, des *érésipèles*, des éruptions cutanées, comme des *rougeoles*, des *petites véroles*, des fiévres *miliaires*, des *pourpreuses*, *rouges* ou *blanches*, (car il est des congestions phlegmoneuses de sucs blancs & lymphatiques;) tous maux également dangereux, parce qu'ils sont tous inflammatoires. La raison leur en est commune; parce que le sang devenu coüeneux, dur & coriace en chacun d'eux, concentrant dans le sang la Lymphe, qui est la matiere fondamentale des *Sécrétions*, il supprime la principale d'entre celles-ci, qui est la *transpiration*. Tout le sang se trouve donc ainsi comme un Solide enfermé en d'autres Solides, (*Solidum in Solido*) ausquels opposant une résistance presque égale à la force de leur Systole, il élude leur puissance; infléxible au contraire sous leurs coups, il ne se laisse ni broïer, ni affiner, ni distribuer. Dans cette disposition, les digestions sont en retard, les coctions manquent, les évacuations sont retenuës; parce que le rézeau de la Fibre du sang étant trop serré dans ses mailles, il ne lâche aucun des sucs qu'il tient concentrez. C'est donc d'un manque de *Trituration*, d'un défaut de

Systole irritée, elle fait les petites véroles.

Coctions, pourquoi elles manquent.

broïement, d'une impuissance dans la Fibre du Sang, devenuë trop roide pour s'ouvrir ou se dilater, que vient le manque de coction dans ces maladies. Que les signes en soient donc si tardifs ou si infidéles dans les fiévres malignes, il ne faut s'en prendre qu'à la difficulté de la Trituration des Fluïdes entassez, pressez & épaissis dans des vaisseaux que le *spasme* & l'inflammation tiennent serrez. Cependant ces Fluïdes mal menez se jettent à l'aventure dans des Sécrétoires étrangers, où, comme dans des défilez impratiquables, ils s'arrêtent ; & voilà comme se font des dépôts inutiles ou dangereux, des crises imparfaites ou prématurées, tristes annonces d'une fin fatale.

Dans les Fiévres malignes.

XXXV. En pareil état se comprennent les affreux évenemens des *cordiaux*, des *sudorifiques*, ou de semblables drogues ; parce qu'agitant le Sang, le gonflant à force de le ratéfier, & ainsi le faisant bouffer, ils l'empêchent de s'ouvrir pour lâcher la matiere de la sueur, qu'ils tiennent confonduë parmi les autres sucs ; celle de l'insensible transpiration suit le même sort, sur-tout si en même tems l'on augmente la contraction des Solides ou des vaisseaux, dont l'on resserre d'autant plus les pores qu'on en irrite les Fibres. Ces inconvéniens sont encore ceux des Purgatifs trop ou trop tôt employez : mais ils sont ordinairement augmentez par la sorte d'alimens qu'on donne d'ordinaire aux malades ; ce sont les boüillons à la viande, qui comparez aux légumes sont certainement moins propres à la santé, parce que, quoiqu'en pense le vulgaire, les chairs des animaux sont moins saines que les végétaux ; 1°. parce qu'elles sont plus mal-aisées à broyer,

Sueurs manquées.

Pourquoi.

Boüillons à la viande mal-sains.

moins propres par conséquent à passer dans cet *Alkool* fin & imperceptible, qui fait le terme des digestions naturelles. 2°. Elles sont filamenteuses, grosses, coriaces, & ainsi très-capables d'augmenter la glu du Sang, c'est-à-dire, cette épaisseur gluante & coüenneuse, qui tient concentrées les humeurs destinées à la purgation. C'est pourquoi les purgatifs ne promettent rien de bon alors; car tout étant fermé pour eux, ils ébranlent les humeurs sans les dégager. Ce sont par conséquent des attaques inutiles, & des tentatives en pure perte; tant parce que les Solides résistent à leur action, que parce que les humeurs ne sont point encore démêlées dans le Sang, pour s'en séparer, & encore qu'elles ont perdu leurs *vergences*, comme parle HIPPOCRATE, c'est-à-dire, leurs propensions ou tendences spontanées vers des Sécrétoires assignez véritablement par la nature, mais qui leur sont fermez alors, interdits & rendus impratiquables. De telles manœuvres sur les malades leur coûtent cher; aussi les payent-ils par les morts inopinées, qui sont des victimes à une si malheureuse Médecine; de-sorte que dérobez à ce qu'ils devoient à leurs familles & à leurs consciences, ils sont enlevez sans satisfaire ni à l'un ni à l'autre. Tant de malheurs sont les suites de la licence qu'on se donne de sortir des chemins battus en Médecine, & des Régles autorisées par l'usage. Les appuyera-t-on de raisonnemens pompeux, pour couvrir dans le Public la honte de ses succez? Mais ce seroit perdre ses frais de Physique, de Géométrie, d'Anatomie même, si quelque semblable érudition ne posoit ni sur l'observation, ni sur l'usage; car c'est le fondement de la vraie

Crudité dans les humeurs.

Morts inopinées.

Méthode dans des cas graves, comme ceux des petites véroles & des fiévres malignes; maladies cependant où l'on fait aujourd'hui litiére aux Malades, d'*Emétiques*, de *Kermès* & de *Purgatifs*, quoique tout soit alors en *spasme*, en inflammation, & en ralentissemens de Sang. Ainsi dans cet état peut-on ne pas comprendre celui du Sang, qui est comme suffoqué en lui-même & étranglé par toutes les *strictures* ou constrictions, qui le tiennent intercepté dans le cours de sa circulation? Rien donc de si simple alors que de conclure, que tout reméde *stimulant*, irritant & spiritueux, augmentant la *rarescence* d'un sang déja trop bouffant, & trop épais tout-à-la fois, doit augmenter l'Eréthisme phlegmoneux des Solides, le trouble des Liquides, & le désordre des Sécrétions.

Vraïe Méthode.

Stimulants, leurs dangers.

XXXVI. MAIS sera-t-il mal-à-propos de rapporter encore ici la sage idée de M. STAHL? C'est celle par laquelle il veut rendre les Médecins attentifs, dans la cure des maladies, à l'état du Sang, ou de son retour des *parties poreuses*. Car elles sont telles, c'est-à-dire, de cette nature dans l'habitude du corps; & l'habitude du corps est le siége des petites véroles, si singulierement affecté à cette maladie, que c'est la région du corps qui y est intimement intéressée. Les restes de cette maladie en sont des preuves bien sensibles, car cette région du corps les cache; ce sont des *furoncles*, des phlegmons, de dangereux abscès, qui ne se bornent ni à la peau, ni aux parties charnuës, mais qui ont leurs sources & leur siége dans le plus secret des parties poreuses ou dans les capillaires les plus profonds; de-sorte que les os

Circulation dans l'habitude du corps.

eux-mêmes se trouvent souvent cariez sous ces abscès. Rien donc ne montre plus évidemment combien profondément le Sang s'engage & s'infiltre dans les Capillaires pendant la petite Vérole ; puisqu'un des principaux écueils de cette maladie a son siége dans les Capillaires les plus reculez. C'est que la circulation du Sang se rallentit tellement dans les extrémitez des vaisseaux, qu'il en arrive des suppurations dans le fond le plus intime des parties. Or un sang si étrangement éloigné des grands vaisseaux, ne doit point dans cette situation se perdre de vûë par un Médecin, qui doit craindre qu'un sang dans cet éloignement devienne abandonné à lui-même, ou mis absolument hors de commerce avec les grands vaisseaux ; puisque ce sont les ondulations *Systaltiques* de ceux-ci, & les impulsions des Fluïdes vers leurs extrémitez, qui servent à conserver en mouvement ou en circulation le Sang reculé dans les Capillaires. Après cela se manifeste avec quelle attention mesurée on doit placer les saignées dans les petites Véroles ; de maniere qu'elles dégagent les vaisseaux de proche en proche, en les ouvrant en des endroits qui ne soient pas trop éloignez des capacités dans lesquelles les Capillaires puissent comme sur le champ trouver leur décharge. Suivant ces égards, l'usage confirmé aujourd'hui par la raison tirée du méchanisme connu des parties, autorise les Praticiens qu'il a dressés à saigner du bras dans les petites véroles, dès ses premieres attaques, ou dès qu'elles menacent, soit par des signes qui les annoncent singuliérement, sur-tout dans des constitutions Epidémiques, pendant lesquelles elles règnent presque universellement, ou bien parce

Etat du Sang dans la peau.

Attention du Médecin là-dessus.

Saignées dans les petites véroles, ce qu'elles doivent faire.

Les faire du bras.

que des malades de l'âge competent pour cette maladie, appartiendront à des familles d'un sang qui prend aisément & ordinairement la petite vérole en pareille conjoncture. Donc il est d'une prévoyance sage d'un Médecin versé en petite vérole, de dégager au plûtôt les vaisseaux du centre du corps ou qui y ont rapport: Ce sont ceux du bras qui ouvrent aux vaisseaux des capacités prochaines pour les survuider par les voyes les plus courtes dans les grands vaisseaux; Moyen par lequel on va au-devant des *confidences*, des *stases* & des *affaissemens*, qui arrivent dans les parties éloignées ou sur leur chemin, quand on tire le sang de trop loin. La Saignée du pied est dans ce dangereux cas; parce que les distances du Pied au Cœur, & de-là à l'habitude du corps, étant très-éloignées, le Sang affoibli dans son cours languit à mi-chemin, de-sorte que manquant de porter son impulsion jusqu'à celui des Capillaires, il laisse tomber celui-ci dans un repos fatal.

Raisons de danger de la Saignée du pied.

XXXVII. Le mal-entendu des Fluïdes est la cause du change que l'on prend sur cette matiere; car uniquement occupé du mouvement des Fluïdes, quand il est question de *révulsion* ou de *dérivation*, l'on n'y donne aucune part aux Solides; cependant c'est par leur action que se font les allées & venuës des Fluïdes dans nos corps. Cette maniere de penser ordinairement là-dessus auroit quelque vrai-semblance, supposé 1°. que le tronc des gros vaisseaux fût comme un parfait cylindre droit ou direct, égal & uni, comme seroit le fust d'une colomne creuse: 2°. Que les parois qui formeroient

Cause du mouvement des Fluïdes.

la capacité de ce cylindre, fussent sans avoir aucune part au mouvement des Fluïdes qui passent dans sa capacité. Dans ces suppositions, le Fluïde pourroit se sublimer au haut du canal, ou se précipiter du haut en bas, étant poussé par un coup de pompe, qui feroit monter ou descendre ce fluïde; ce trajet alternatif seroit même d'autant plus certain, que le canal étant uni & égal dans toute son étenduë, le liquide ne pourroit être ni arrêté, ni détourné sur sa route. Alors qué de beaux & sûrs calculs à faire sur des diamètres & des capacités incapables de variation! Mais cette peinture est-elle celle des vaisseaux de nos corps grands ou petits? Au contraire il n'en est aucun qui ne soit branchu, percé par conséquent dans ses côtés d'une infinité d'ouvertures : Ce sont celles des ramifications qui sortent de chaque tronc à mesure qu'il s'allonge en allant se perdre dans la substance des parties. Aucun d'ailleurs n'est dépourvu de tunique plus ou moins musculeuse ou élastique. Après cela, qui pourra s'imaginer qu'une vertu de ressort répanduë avec tant de soin, & dans un si grand détail par tous les détroits les plus reculez, ou jusques dans la plus petite vésicule de celles qui composent la substance des parties, puisse être comptée pour rien? On la concevra au contraire comme une puissance commune aux grands & aux petits vaisseaux, qui operent le trajet des Fluïdes d'un canal dans un autre. Ainsi c'est cette force résidente jusques dans la substance vésiculaire des parties, qui transmet les Fluïdes comme pas-à-pas, d'espace en espace, & toûjours à travers de canaux qui ne servent à ce trajet qu'en se comprimant eux-mêmes, & compri-

Structure des Vaisseaux.

Etenduë de leur ressort.

mant les Fluïdes à la maniere des *Pompes expulsives*, & les dirigeant vers leur terme, qui sont les grands vaisseaux. Suivant ce méchanisme, la *dérivation* ou la *révulsion* consistera à disposer les choses de maniere que l'humeur morbifique, (c'est-à-dire, celle qu'on veut détourner d'un viscere qu'elle occupe) en soit ramenée, ou prochainement dans les grands vaisseaux, pour faire une sorte de *dérivation*, ou dans un endroit des grands vaisseaux plus éloigné, quand on veut faire une *révulsion*. Mais tout cela sans jamais perdre de vûë la maniere dont une humeur se déplacera: car ni dans l'une ni dans l'autre de ces opérations, le Sang ne tombe à plomb ou en gros dans ces endroits des grands vaisseaux, comme feroit une colomne qui s'avaleroit en ligne droite, en tombant sur sa base, & sous laquelle on auroit creusé; mais ce déplacement se fera par parties & successivement, comme de main en main, depuis l'endroit d'où l'on voudra rappeller l'humeur. Cette humeur donc ne suivra la route qu'on se propose, qu'autant qu'on lui fera sentir moins de résistance dans l'endroit des grands vaisseaux vers lequel on la détermine pour l'évacuer.

Révulsion, Méchanisme là-dessus.

XXXVIII. CECI appliqué à l'état de la petite Vérole démontre la préférence qui est nécessairement dûë à la saignée du bras, sur-tout dans les commencemens de cette maladie. Car sa cause & son siége étant manifestement dans l'habitude du corps ou dans les parties poreuses qui sont les capillaires de ces endroits, c'est de ces endroits qu'il faut se hâter de rappeller l'humeur morbifique, par le chemin le plus court, dans les grands vaisseaux. Comparant à présent

Saignée du bras dans la petite Vérole.

la distance des grands vaisseaux, peut-on ne pas appercevoir que l'humeur de la petite Vérole occupant principalement la tête & ses dépendances, est notoirement plus proche des grands vaisseaux des parties supérieures, que des grands vaisseaux des parties inférieures? Ce sera donc la dégager par le plus court chemin, que de la rappeller par ces grands vaisseaux supérieurs: ce qui est effectivement l'effet de la saignée du bras; puisqu'à mesure qu'elle diminuë le volume du Sang dans les grands vaisseaux supérieurs, elle diminuë les résistances qu'il formoit au retour du sang des capillaires du Cerveau. Pour s'en convaincre, la plus simple attention peut suffire; car sans emprunter l'art des calculateurs, elle est à la portée de tous les esprits. Les capillaires du cerveau sont ceux des vaisseaux d'où l'on se propose de rappeller le sang dans les grands; mais il est au vû & au sçû de tout le monde, que les grands vaisseaux des parties basses, les Iliaques, par exemple, sont sans comparaison plus éloignez des capillaires du cerveau, que les Sousclaviers & les Axillaires. Il est donc prouvé, que c'est dans ceux-ci qu'il faut diminuer les résistances au retour du sang du Cerveau, parce qu'ils lui sont plus immédiats. Or la Saignée du bras facilite dans ces grands vaisseaux supérieurs le rappel du sang des capillaires, non-seulement parce qu'elle diminuë plus immédiatement le volume du Sang dans ces grands vaisseaux; mais encore parce qu'en même tems, elle ouvre des capacitez prochaines pour recevoir le sang qu'on attire des capillaires. Cependant pour ne laisser nulle difficulté en arriere, il faut se représenter où se fait le retour du sang par la saignée du pied,

Etiologie.

Distances des Vaisseaux.

Dètails là-dessus.

c'eſt-à-dire, l'endroit des grands vaiſſeaux où il vient tomber. Or ſuivant les regles de la circulation, le ſang qui refluë à l'occaſion de la ſaignée du pied dans les grands vaiſſeaux, c'eſt celui des capillaires qui compoſent la ſubſtance muſculeuſe-véſiculaire des cuiſſes & du voiſinage. Ce ſang donc ſera celui qui rentrera dans les Crurales & les Hypogaſtriques, par la facilité qu'il trouve dans ces vaiſſeaux; parce que celui qui eſt dérobé par la ſaignée du pied diminuant d'autant le volume qui en ſeroit remonté dans ces grands vaiſſeaux, fait qu'ils ſont moins pleins. La réſiſtance donc que le ſang des Capillaires y auroit trouvé, s'ils avoient été moins déſemplis, ſera diminuée dans cet endroit: Mais ſi en même-tems l'on meſure la diſtance qu'il y a entre les capillaires du Cerveau & les vaiſſeaux Cruraux & Hypogaſtriques, comparée avec la ſituation des Sous-claviers & des Axillaires, l'on ſera convaincu que le dégagement procuré par la ſaignée du bras, comparé avec celui que procure la ſaignée du pied, que ces dégagemens, dis-je, ſeront entre-eux en raiſon réciproque avec les ſituations des vaiſſeaux déſemplis. Par conſéquent il y aura en avantage autant de différence entre la ſaignée du bras & la ſaignée du pied, qu'il y en aura entre les diſtances des capillaires du Cerveau avec les Axillaires, & celles de ces mêmes capillaires avec les grands vaiſſeaux Cruraux & Hypogaſtriques: Et enfin par une conſéquence toute naturelle, on ſe trouvera perſuadé que la ſaignée du pied dégagera auſſi peu les capillaires du Cerveau, qu'elle dégagera amplement les capillaires des Cuiſſes & du voiſinage.

Raiſons des réſiſtances.

XXXIX. VOILA donc, va-t-on dire, perdu pour la *révulsion* le droit qu'elle tenoit d'ancienne possession de dégager par préférence le Cerveau ou d'une maniere singuliere & propre? que va donc devenir la maxime si constamment établie parmi les Praticiens que la Révulsion doit se faire des parties les plus éloignées, *ad partes distantes?* Mais 1°. ce n'est pas pour toutes les maladies ou affections du Cerveau indifféremment, que la Saignée du pied a été recommandée; parce que ce n'est point indifféremment ou en chacune d'elles qu'on l'a vûë réüssir, mais bien dans les fiévres ardentes, malignes, si l'on veut, accompagnées de phrénésie, par la facilité que trouve le sang à se sublimer ou à s'emporter comme sans chopper & sans résistance vers le cerveau, par l'ardeur qui l'y pousse comme par un coup de pompe. C'est ce que les Anciens appelloient *raptus sanguinis*; & encore cette sorte de rapt ou d'enlévement du sang, passoit-il chez les anciens Médecins (comme CÆLIUS AURELIANUS) pour l'effet du *Spasme* des vaisseaux: Epoque notable pour la vertu Systaltique. C'est donc lorsque le sang encore dans les grands vaisseaux, & y roulant sans avoir pris d'engagemens dans les capillaires, s'emporte par son impétuosité comme par un coup de piston ou de pompe; & ce piston, suivant la pensée des Anciens, est la Systole des arteres, laquelle étant en *Spasme* ou en irritation, chasse le Sang promptement par la voïe la plus large & la plus directe qui va du cœur au cerveau, & cette voïe est celle des Carotides. En pareil cas une saignée du pied diligemment pratiquée, affoiblissant soudainement d'autant le cours du sang qui retourne au cœur, qu'il

Révulsion doit se faire au loin.

Saignée du Pied, quand elle dégage le Cerveau?

qu'il en diminuë le volume, & amollissant les coups de la Systole irritée, à proportion du vuide ou du peu de rénitence qu'elle trouve sous ses coups, elle rabat comme sur le champ l'impétuosité du sang vers le cerveau. 2°. Estoit-ce toûjours au commencement des Maladies que se plaçoit la saignée du pied? Ce n'étoit ordinairement qu'aprés plusieurs du bras, lesquelles aïant diminué le volume du sang des grands vaisseaux supérieurs, fraïoient le chemin à celle du pied; de-sorte que celle-ci venant à achever la soustraction du sang qui servoit par sa rénitence à entretenir l'irritation de la vertu Systaltique, elle la calmoit d'autant que ses coups portoient comme à faux. 3°. La distance des parties ne doit point se prendre de la situation extérieure des parties sensibles; car quoique le pied paroisse à la vûë, comme il l'est en effet, autant éloigné de la tête, que l'est une extrêmité d'une autre, cependant à prendre les distances à raison des vaisseaux où sera engagée l'humeur morbifique, il se comprendra que les extrêmitez de ces vaisseaux seront beaucoup plus distantes du cerveau, quoique d'une maniere insensible, que ne le sont à la vûë les pieds de la tête. C'est le cas au naturel du siege de la petite Vérole; il est dans les capillaires du Cerveau. Mais si l'on imagine mis bout-à-bout tout ce qu'il y auroit d'aulnes de vaisseaux repliez depuis le plis du bras où se fait la saignée, jusqu'aux extrêmitez des arteres capillaires du Cerveau, l'on trouveroit certainement qu'il y a plus de centaines d'aulnes de vaisseaux du bras à la tête prise en ce sens, qu'il n'y a de pieds ou peut-être de poulces depuis la tête jusqu'au pied pris l'un & l'autre

Raison de la Saignée du bras avant celle du pied.

Comment mesurer les distances.

dans le ſens vulgaire ; & en effet un célèbre Auteur * trouvoit 350. aulnes de vaiſſeaux dans une étenduë bien moindre. En ſera-ce trop peu pour valoir à la ſaignée du bras le titre ou l'équivalant de la révulſion la mieux reconnuë? L'application de tout ceci à la Saignée dans la petite Vérole nous mèneroit trop loin ; mais rien n'en découvre tant le mal-entendu dans la pratique moderne. Car il eſt évidenr combien peu reſſemble au *raptus ſanguinis ad cerebrum* des Anciens, la cauſe de la petite Vérole, qui eſt bien plutôt *raptus ſanguinis ad habitum*. Car tout d'abord, le Sang non-ſeulement ſe porte aux capillaires de l'habitude du corps & de la tête ; mais encore il y eſt là par tout engagé dès les premiers jours de la maladie : ainſi donc ſitué il ſe met auſſi-tôt hors d'atteinte à la ſaignée du pied, laquelle vuidant le ſang qui roule encore librement dans les grands vaiſſeaux, laiſſe abandonné à lui ſeul & privé d'impulſion, celui qui eſt infiltré dans les capillaires ; ſources de *confidences mortelles*, ou de ſuppurations qui ſe font à la ſourdine dans le profond des parties, qu'on a abandonnées à leurs engagemens.

Etat du Sang dans la petite Vérole.

Confidences, leurs cauſes.

XL. MAIS ſera-ce donc un anathême jetté ſur la ſaignée du pied dans la petite Vérole, de-ſorte qu'elle ſoit abſolument interdite dans la cure de cette maladie? Tant s'en faut certes que ſa diſgrace aille ſi loin ; l'uſage a appris, & la raiſon le confirme, qu'il eſt des conjonctures où cette ſaignée non-ſeulement eſt permiſe dans la petite Vérole, mais encore néceſſaire dès les premiers jours. C'eſt quand elle

Saignée du Pied quand néceſſaire.

* M. BELLINI.

prend une jeune personne, par exemple, qui est à la veille d'entrer dans le tems de l'accident de son sexe, ou qui y est actuellement, ou bien en qui la petite Vérole naissante supprime brusquement cette évacuation ; dans tous ces cas, la saignée du pied, devient une ressource à laquelle un Médecin ne doit aucunement se refuser. C'est qu'il faut alors empêcher que le sang qui est accumulé dans les parties basses, n'aille en refluant dans les grands vaisseaux, grossir le volume de celui qui se porte dans les capillaires ; sur-tout quand ceci se passe dans un corps sanguin & replet, & dans une petite Vérole qui s'est annoncée *confluente* ou maligne. Car en pareilles circonstances il faut pourvoir aux accidents présens, sans s'oublier sur ceux qui pourront venir dans le tems de la suppuration ; dans cette vûë il faut tellement ménager la quantité du Sang, qu'il ne s'en trouve pas trop dans les grands vaisseaux, lorsque les capillaires auront à se gonfler extraordinairement, comme il arrive dans le tems de la fiévre de suppuration, tant funeste & si fatale aux malades, & tant deshonnorante pour le Médecin qui ne s'est pas mis au fait de la vraïe Etiologie. (Car prétendre comme l'on voudroit) assujettir la nature aux loix d'une Physique ingénieuse, mais qui n'est point la sienne, pour autoriser des Méthodes de fantaisie ou de mode, ainsi contrariée dans ses manieres & contredite dans ses intentions, elle ne s'accoûtumera jamais à des entreprises manifestement faites sur ses droits & contre ses loix.

Raison.

Ne point vouloir assujettir la Nature à la Physique.

XLI. C'EST une erreur ordinaire dans le Systême des Fluïdes, où en se livrant aux préjugez des humeurs, on néglige les manieres

des agents qui régissent le cours du Sang & qui le dominent en maladie, sur-tout dans les excès de fiévre redoublée à l'occasion de quelque engagement dans quelque viscere. Tout préoccupé alors de Fluïdes & d'humeurs à évacuer, il n'est point d'écueils en pratique contre lesquels ce Systême ne fasse chopper un Médecin. Au contraire, la science des Solides l'en préserve, & le guide dans les difficultez & les cas les plus épineux; parce que lui faisant voir toûjours & par toute la machine, une force de Systole, il tient son esprit attentif pour la modérer, la retenir, ou la faire servir au dégagement d'humeurs qu'il se propose. Conformément donc à l'idée encore de M. STAHL, ce Physicien de la vraïe Nature, qu'il étudie toute seule, il comprend que dans les fiévres, qui toutes menacent de dépôts ou de suppurations, dont elles seroient les annonces, les Fluïdes ou les humeurs en sont plûtôt les occasions que les causes; parce que les vaisseaux de nos corps ne devant point être considerez comme des instrumens passifs dans le travail que souffrent les Fluïdes, c'est d'eux qu'il faut en pratique tirer ses principaux points de vûë. Sans donc les prendre comme s'ils étoient des canaux de pierre ou de bois, qui n'auroient que des diamètres bornez & des capacitez limitées à prêter à des humeurs qui chercheroient à s'échapper en tems de trouble, un Médecin comprendra ces vaisseaux comme des forces mouvantes, capables de ressort; & ainsi se fermant ou s'ouvrant plus ou moins, ils deviennent les modules des Fluïdes, pour en régler la mesure & la quantité & en diriger le cours. C'est le *ton* des Solides, ou leur maniere

Systême des Fluïdes fautif.

Ils sont occasions, non causes.

Vaisseaux ne sont point passifs.

d'être, d'où dépend absolument l'action ou le mouvement des Fluïdes. Ce sont des ressorts creux, tissus de fibres essentiellement élastiques, parce qu'elles tiennent leur ressort de la lymphe mere, la dépositaire par la création du ressort primitif, dont le Créateur les a imprégnez en les créant; & que de la même lymphe vient sa force ou sa vertu au suc nerveux, ce spiritueux singulier, qui, sans se montrer, anime la puissance que ces fibres exercent sur toutes les parties: ainsi donc animées elles tendent ou détendent, serrent ou relâchent, ouvrent ou referment plus ou moins les diamètres, suivant les accidens des Maladies & la manœuvre bonne ou mauvaise d'un Médecin.

Vertu Elastique créée.

XLII. On se divise un peu à la vérité sur la nature de l'agent qui mène cette machine, qui en monte, en modére, ou détend les ressorts. Faudra-t-il donc penser que ce soit une intelligence ou l'ame elle-même qui préside à tout ce ministére? Sera-ce un pur méchanisme, c'est-à-dire, un ordre suivi & constant, ou bien pour mieux dire, une continuation d'ordre établi en conséquence de l'institution du Créateur, en qui la parole, quand il le veut, n'étant jamais séparée de l'effet, il s'en ensuit infailliblement, & tant qu'elle subsiste: *dixit & facta sunt... omnia quacumque voluit fecit*? En ce sens, ce méchanisme ne sera autre chose qu'un effet confirmé de la parole du Créateur, & originairement préordonné par sa volonté; par laquelle aïant été une fois établi, que les choses se passeroient suivant les règles instituées par sa Sagesse pour le gouvernement de l'œconomie animale, elles subsisteroient encore & subsisteront jusqu'au moment qu'il a marqué pour

Méchanisme, ce que c'est.

sa dissolution. Mais l'Ange ou l'Intelligence par laquelle l'ancienne Philosophie auroit voulu faire régler la machine du grand Monde, en lui faisant mouvoir les Orbes celestes, n'a pu trouver créance dans la saine Philosophie ; & l'opinion que l'Ame régiroit les mouvemens du corps humain, s'y est faite aussi peu d'autorité. Au contraire, la science du Méchanisme se laisse écouter dans le monde sçavant, le bon esprit en est satisfait, la Physique s'en contente, & la Réligion n'en est point offensée. En effet, la machine du Monde entier ne subsiste telle qu'elle est depuis six à sept mille ans, qu'en vertu de la parole du Créateur, qui a ordonné *que tout soit fait, & tout a été fait*. En conséquence de cette parole, toutes ces choses ont été jugées bonnes par le Créateur, qui l'a prononcé lui-même : *Vidit omnia quæ fecerat, & erant valdè bona*. Aprés cela, est-il besoin d'autre garant de la durée des loix instituées par le Créateur de tous les Estres, & en particulier pour la conservation du corps humain ? Car ce ne sera qu'une exécution suivie d'une parole souverainement efficace & d'une volonté constament infaillible. Ainsi la maniere dont se passent aujourd'hui les choses dans le corps humain, c'est ce qu'on appelle *Méchanisme* : & ce sera une vertu émanée de la volonté du Créateur ; vertu qu'il a attachée à des Organes à ressort ; qu'il y a arrangez lui-même & mis de concert & en proportion les uns avec les autres. Comprenons donc les corps des hommes eux-mêmes, en tout ce qu'ils contiennent, comme autant de petits Mondes, du moins comme des machines à ressort, montées pour ainsi dire par le doigt du Créateur, pour la durée du

Conforme à la Réligion & à la Raison.

La parole effective du Créateur.

teins pour laquelle il les a faites. Ce sera aujourd'hui pour des années seulement, car ce fut d'abord pour des siécles. Mais sera-ce plus accorder en ceci au Créateur, le souverain Méchaniste, ou l'Ouvrier suprême, que de reconnoître une main d'homme capable de travailler une Machine, (Une Horloge, par éxemple, ou une Pendule) qui étant une fois montée se maintient en régle sans aucunement se détraquer pendant des mois entiers? L'idée donc de Méchanisme, dans son vrai sens, n'a dequoi ni offenser la Réligion, ni dequoi blesser la Raison; puisqu'elle n'insinuë autre chose qu'un concert de puissances & de proportions ordonné par le Créateur, une cadence, une symmétrie & un assortiment de mouvemens, qui continuent, en vertu de sa volonté, en la maniere & pour autant de tems que sa bonté, inséparable de sa sagesse & de sa puissance, le veut encore, & jusqu'au moment qu'il a prescrit.

Idée de la Toute-puissance du Créateur.

Juste idée du Méchanisme.

XLIII. APRE's cela, les Régles & les Loix de l'œconomie naturelle, qui sont celles de la vertu Systaltique, & qui servent de fond au systême de la Trituration, sont-elles rien moins que des émanations des Loix éternelles du Créateur? Parce qu'elles sont une suite constante ou non interrompuë de l'ordre établi par sa volonté pour la conservation du corps humain; ou, pour mieux dire, c'est une création journellement répétée du moyen que le Créateur a institué pour préserver à tout moment le Corps de retomber dans son néant, par la même Providence qui garantit à chaque instant le Monde entier de son anéantissement, par le maintien des loix qu'il lui a données pour

Loix de la nature, Loix éternelles.

Intelligence de l'œconomie animale.

le préserver. Si c'est donc une Intelligence que l'on demande pour autoriser la notion de Méchanisme, en est-il une aucunement comparable à la Sagesse du Créateur, qui soûtenant de son Doigt * le poids ou la masse de la Terre, & entretenant l'équilibre de ses parties dans ses proportions, conservera par la même Sagesse les rapports des mouvemens & de leur puissance, qu'il a établis entre les parties du corps humain? Au surplus, quelqu'idée que l'on prenne du Méchanisme, ou quelque nom que l'on donne à la Puissance qui exerce & dirige les fonctions du Corps, toûjours sera-ce une vertu innée avec lui, aussi ancienne que sa création, & qui depuis ce tems est demeurée essentiellement attachée aux Solides qui le composent; d'où leur vient ce qu'on appelle mouvement tonique, *motus tonicus*; un ressort qui presse, *elater compressorius*; une *vertu systaltique*; une force de Systole, *vis contractilis*: tous noms qui signifient une sorte de Vibration, ou d'une tendence innée vers elle, imprimée donc par la nature, & par elle habituellement continuée dans les Fibres originaires & primitives, qui entretiennent les Oscillations dans toutes les parties du corps humain. Mais cette vibration est un battement artériel, analogue du moins au pouls; parce qu'elle fait circuler le sang, en le pressant, le broïe enfin & l'atténuë par ses pressions répetées sur chaque point qu'il parcourt.

Ressort inné.

Sa nature.

XLIV. MAIS toute cette ordonnance na-

* *Isaïe*, C. XL. v. 12. Deus Cœlos palmô ponderavit... tribus digitis appendit molem Terræ, & libravit montes & colles in statera.

turelle n'exclut point les égards qui sont dûs aux diamètres des vaisseaux & à leurs capacitez, parce que la connoissance de ces diamètres aide à entendre le cours du Sang, ses distributions, sa mesure, & en même temps les directions qu'il est obligé de suivre en circulant. Ce n'est donc rien moins que le moyen de prendre une juste idée sur l'œconomie animale, sur ses sécretions, & sur le plan du courant des humeurs, ou des mouvemens des Fluïdes dans l'état naturel : Mais dès qu'en même temps l'on considere une Puissance dominante pour l'exécution de toutes ses opérations, & qui est attachée aux Solides, comme un ressort naturel, qui comprime ou relâche plus ou moins ces diamètres, qui dilate ou rétrécit plus ou moins ces capacitez, enfin qui tourne ou dirige, allonge, ou racourcit, & ainsi modifie ses Fibres en tant de manieres, n'est-il point naturel de conclure, que c'est à cette Force qu'il faut s'en prendre, dans les tems de maladie, des changemens ou variations que reçoivent les diamètres des vaisseaux, qui se dilatent ou se ferment, se pervertissent ou s'alterent de quelque maniere ? Quel effort donc d'imagination pourroit suivre ou définir tant de sortes de modifications! Mais telles qu'elles soient, faisant prendre au cours du sang des déterminations confuses, il en résulte des distributions inégales, qui le font sortir de son niveau ou de son uniformité naturelle : Et c'en est assez pour donner des vûës de conduite à un Médecin. Au surplus, après tant d'art apperçu dans les Solides, qui composent la tissure des Fibres par la multiplicité des vaisseaux qui les pénétrent, par la consistence & la densité qui en revient

Diamètres, leur usage.

Solides, cause des symptômes.

aux tuniques des vaisseaux ; peut-on ne point reconnoître qu'il y a dans chacun une mesure d'extension qui en fait la fermeté, la *rénitence* ou l'élasticité. Et c'est ce qu'on appelle le *ton* des parties, sur lequel elles se montent, s'étendent elles-mêmes, ou se contractent, se ferment ou se dilatent plus ou moins. Or ce *ton* étant celui par lequel se mesurent les diamètres, c'est aussi par lui que se réglent, se dirigent, & s'arrangent les distributions des Fluïdes. En cela donc paroît la raison qui séduiroit ceux qui prendroient les diamètres pour quelque chose de fixe, d'absolu, de permanent dans quelque état que se trouve le corps humain, sain ou malade ; parce que des calculs les plus recherchez, mais qui seroient fondez sur des mesures & des proportions si casuelles & tant fortuïtes, sont variables autant que les impressions que prend le genre nerveux. Or de combien de sorte lui en vient-il, soit de la part de l'esprit * remué par tant de passions, soit de la part du corps exposé à tant d'avantures ? Semblables calculs deviendroient donc aussi fautifs, que les dimensions, sur lesquelles on les formeroit, seroient variables ; ce sont celles des diamètres, qui deviennent en maladie aussi différentes d'elles-mêmes en santé, que la santé est différente de la maladie.

Ton des parties, en quoi il consiste.

XLV. MAIS cet art *systaltique* si essentiellement attaché aux Solides qu'ils en sont la base principale & le point d'appui, ne se borne point à eux seuls, il se trouve aussi dans les Fluïdes ou dans le sang lui-même, en qui la vertu de *résilition* ou de *rénitence*, n'est autre chose

* Vid. *Verdries*, de æquilib. animi & corporis.

qu'une force de ressort qui contretient la Systole des arteres. La Trituration a donc aussi son méchanisme dans le Sang même: C'est sur-tout dans le tissu fibreux du rèzeau qui le compose. Car c'est un corps organisé, à en juger parce que nous enseigne là-dessus le célébre M. MALPIGHI *. En effet, les *polypes* que l'on trouve dans les arteres où le sang est plus fibreux, les pelotons charnus que crachent ceux en qui il arrive d'énormes crachemens de sang, ressemblent si parfaitement à la substance des poûmons, laquelle est certainement organisée, qu'ils en réprésentent jusqu'à la couleur, l'odeur & la consistence, quand on les a fait boüillir dans l'eau. Encore, les *champignons* qui naissent dans la vessie & ailleurs, les glandes nouvelles en apparence, & qui se montrent quelquefois sous des volumes étonnans dans les affections *Skirrheuses*, *glanduleuses*, *scrophuleuses*, & souvent *carcinomateuses*, quand elles se font dans les mammelles, sur-tout des femmes, quoique quelquefois dans celles des hommes; enfin les *moles*, & les productions vasculeuses, osseuses, chevelües ou capillacées, que l'on a trouvé dans des corps de femmes, toutes ces concrétions lymphatiques paroissent évidemment des productions de la partie blanche du sang, qui a aussi des Fibres. Mais outre la sorte d'organisation vasculeuse qu'on apperçoit dans ces substances bizarres, l'on y découvre que le Sang contient dans les Fibres de sa lymphe, qui est sa portion principale & la plus simple, un fond de solidité, par où les Fluides se trouvent presque de pair, ou en

Vertu Systaltique dans les Fluides.

Sang il est organisé.

Lymphe, elle est essentiellement solide.

* Vid. *Malpighi*, de Polypo Cordis, sparsim.

paralelle de fonction avec les Solides, c'est-à-dire avec les tuniques qui les contiennent. C'est donc un Solide en puissance que le Fluide, mais un Ressort en effet qui est l'antagoniste des Solides; parce que par une rénitence continuelle il devient leur point d'appui, & la cause de l'oscillation qui est entre les uns& les autres. Mais cela n'est-il point une action naturelle de broïement, commune à tout ce qui est vaisseau dans l'œconomie animale, ou pour mieux dire, à tout ce qu'elle est, puisqu'elle n'est que vaisseaux? Se peut-il en effet que les Fibres des Tuniques artérieles compriment le sang, sans que sa Fibre se relevant par sa rénitence, résiste à leurs coups, dès lors qu'elle ne se laisse pas rompre? C'est donc une alternative de dépression & d'élevation, une lutte du Sang ou des Fluïdes contre les Solides, une action véritable de Broiement universelle dans toutes les parties du Corps, solides & fluides.

Action de broiement naturelle.

XLVI. CETTE idée d'*élasticité* dans la Fibre du Sang, est d'autant plus réelle, qu'elle se trouve répondre parfaitement à une observation universellement reçuë dans la pratique de tous les temps & des Écoles en Médecine: C'est celle par laquelle tous conviennent que le pouls est dur & *serratile* dans la pleurésie & dans la plûpart des affections inflammatoires, jusques-là même que le pouls *serratile* passe pour signe *pathognomonique* dans ces sortes de maux. Mais à qui est inconnuë cette disposition du sang dans les inflammations des viscères & du genre membraneux, tels que sont les rhûmatismes goutteux, les phlegmoneux, &c. Dans tous ces maux donc la couënne dure, blanche, coriace, élastique que l'on voit sur le sang des

Couënne dure du sang,

palettes, montre évidemmment dans l'état de la partie blanche du sang, celui en particulier de sa Fibre, laquelle ayant acquis trop de volume ou d'extension par la dilatation de son rèseau, s'est fait trop de ressort, par lequel faisant une résistance excessive & violente à la Systole des arteres, elle rend le pouls dur & serré.

elle montre l'élasticité de sa Fibre.

XLVII. Car c'est un titre de préférence pour le systême de la *Trituration*, que la pratique s'en trouve aidée pour le soulagement des malades. Ce n'est pourtant pas qu'il lui prête des principes ou des régles pour former les indications ou la conduite d'un Médecin; mais il lui offre des lumieres & lui ouvre des jours qui le confirment dans celle que l'observation & l'usage ont confirmé. C'est la pensée de l'Hippocrate Italien M. Baglivi, qui trouve un avantage singulier dans la doctrine des Solides, en ce qu'avec elle ou sous ses auspices un Médecin est plus heureux dans ses prognostiques; parce qu'ils se tient toujours sur les pas de la nature, en la suivant dans se œuvres ou dans ses intentions, uniquement appliqué à interprêter ses volontez. Il n'en est point ainsi des spéculations creuses, fondées sur des raisonnemens, tant géométriques fussent-ils, par lesquels l'on voudroit faire leçon à la nature, ou la remettre sur son chemin, sans le suivre soi-même. De tels discours propres à séduire les esprits, *ad capiendas animas*, ne peuvent réussir que sur de jeunes gens sans usage & sans experience, qui trouvent bien plus court de s'en reposer sur la parole de personnes en place, & sur des noms imposans, que d'aller pâlir sur des Livres, ou méditer la Nature.

Trituration utile à la pratique.

Dangers des spéculations

XLVIII. Mais cette disposition élastique

dans la Fibre du ſang, qui montrant jusqu'où ſe répand l'action de broïement par toute l'œconomie animale, fait auſſi comprendre comment & combien elle aide la vertu des Solides, pour remonter le ſang contre ſon propre poids vers le cœur, des endroits les plus profonds, & des parties les plus reculées. Dans ce travail la Fibre du Sang étant un rèſeau élaſtique renfermé dans un canal qui le preſſe, eſt ſemblable à une eſpece de reſſort à *boudin*, ſoûtenu de ſa vertu propre, & excité par celle des arteres; au moyen duquel le ſang ſe foule & refoule lui-même pour ſe ſortir des étroites capacitez des Capillaires: Travail qui lui réüſſit d'autant mieux, que paſſant d'étroits diamètres, d'arteres capillaires dans de plus larges capacitez, qui ſont celles des veines, il ſe trouve enfin rendu dans les larges eſpaces des grands vaiſſeaux.

Reſſort des Solides, remonte le ang.

Méchanique de ce Réſeau.

XLIX. MAIS voici une obſervation, qui toute ſeule perſuaderoit de l'univerſalité de cette action de broïement, c'eſt celle qui regarde l'étonnant détail, & le ſcrupuleux ſoin de la nature dans la diſtribution du Genre Membraneux, qui eſt le ſoûtien & comme le véhicule de cette vertu, pour la porter juſques dans les plus ſecrets réduits des parties. Car en cela paroît ſon intention à ne laiſſer manquer aucune partie de toute la machine, de la vertu de reſſort, pour en animer tous les organes. C'eſt la remarque ſinguliere, parmi bien d'autres auſſi utiles, du ſçavant & célébre M. VIEUSSENS *: Car il fait voir qu'il n'eſt point de glande, point de filet, qui ne ſoit en-

Genre Membraneux, ſa diſtribution.

* Vid, *Vieuſſens*, Vaſorum Syſtema novum.

veloppé d'une membrane (*a*). La substance corticale du cerveau, d'où naissent les racines du genre nerveux, la substance grise, qui fait le centre de la moëlle allongée & épiniére, d'où naissent les nerfs qui ne sortent pas du cerveau, chacune de ces substances a son *arachnoïde*, (car c'est ainsi que s'appellent ces menuës membranes;) de sorte que tout ce qui est nerf porte autour de soi l'instrument né de la vertu Systaltique, qui est cette enveloppe à ressort compressif, qui fait le *Mouvement Tonique* des parties nerveuses, & qui entretient la circulation du suc nerveux. Car c'est par cet art ingénieux de la nature que ce spiritueux lymphatique circule & rentre par les veines de ce nom dans les vaisseaux sanguins, & par ce même art s'opere une ondulation dans les membranes, dont les Fibres comme autant de doigts, compriment mollement les cordons de nerfs en général, & chacune de leurs fibres en particulier; comme d'ailleurs les nerfs, semblables à peu-près dans l'intérieur de leur substance à la moëlle de sureau, sont spongieux, ils sont toûjours imbibez d'une lymphe spiritueuse (qui est émanée de la partie blanche fibreuse (*b*) & lymphatique du sang,) & portent en eux-mêmes un fond naturel & toûjours présent de rénitence à opposer contre la pression des membranes qui les entourent. Or tout cela ressemble bien à une action & à une réaction réciproque, dans laquelle se trouve au juste l'idée d'une vertu Systaltique ou de ce *mouvement tonique* qui s'exerce dans toutes les parties du corps, dont

Membranes portent le ressort par tout.

Ondulations.

Vertu Systaltique.

(*a*) Vid. *Sanctorini*, de structura Fibræ.
(*b*) Vid. *Malpig.* de Polypo Cordis.

elle régle toutes les opérations. Aucune donc n'est indépendante d'elle; & parce qu'elle est le principe de la Trituration, il s'ensuit par une conséquence naturelle, que la Trituration opére tout dans l'œconomie animale, & que les nerfs ont la meilleure part dans tout ce qui en résulte.

Nerfs, ils sont tout.

L. L'ETRANGE abus donc, que celui de s'attaquer toûjours aux Fluïdes ou aux humeurs, que l'on charge de tant d'iniques soupçons ou de qualités mensongeres pour expliquer les maladies! Les saveurs d'*acre*, d'*acide*, de *salin*, de *sulphureux*, d'*amer*, tous chetifs provins du systême de la fermentation, forment les différentes classes des causes, souvent imaginées & ordinairement malheureuses, au sens qu'on les débite. Car autant qu'il est vrai que des Fluïdes croupissans contractent quelque chose de semblable, autant est-il certain que le ralentissement précède ces altérations. Mais patce que les ralentissemens n'arrivent dans nos corps que par l'alteration de la vertu Systaltique, il devient aussi constant, que c'est aux Solides qu'il faut s'en prendre, pour concevoir au juste l'état des Fluïdes, & pour traiter à propos la maladie. En effet, ce sont souvent eux, qui par l'excès de ressort qu'ils exercent sur le Sang, mettent le trouble & l'irrégularité dans sa circulation, & par elle dans ses distributions. C'est ainsi que la masse éparse hors de ses couloirs va se précipitant dans des diamètres étrangers, qui n'étant point mesurés au volume, à la consistence, & aux efforts impétueux de ces sucs, se refusent ou se ferment à leurs approches. Par cette sorte de désaccord, le sang accumulé dans les visceres par une im-

Qualitez des Fluïdes mal entenduës.

pétuosité étrangere, qui l'y engage, cause des congestions plus ou moins complettes, suivant le plus ou le moins de mouvement que ces sucs se conservent, jusqu'à ce que le perdant entiérement, ils causent des *stases*, qui sont des dépôts consommez, en ce que les Fluïdes perdent tout mouvement progressif, parce qu'il s'éteint dans le trouble de la vertu systaltique. Dépôts. Stases.

LI. CETTE étiologie porte autant le caractere de vraïe, qu'elle a peu d'emprunt, quelle ne le tire même que de la nature, ou de ses principes qu'elle emploïe pour le rétablissement de la santé, après les avoir pris dans ceux qui contribuent à sa conservation. Ce sont ces instrumens de guérison naturelle de l'*autocratie*, cette Médecine née avec l'homme, parce que le Créateur l'a instituée & établie dans ses organes; la seule dont les bons connoisseurs en œconomie animale, sçavent s'aider avec tant de bonheur dans les occasions importantes. Telle est celle où ils sçavent faire un remede de la Fiévre même, en ne faisant que pacifier les excès ou les troubles qu'elle cause. Car les maladies n'étant guéres que des méprises d'une nature qui s'égare ou qui se laisse emporter, il ne faut souvent que lui prêter la main pour la ramener ou la remettre dans son chemin. Cependant les dangers de la fiévre arrivant lorsque ces troubles s'élevent dans des corps trop pleins, trop bien nourris, & dont les vaisseaux sont surchargez de sucs vifs & spiritueux, il faut, par une suite nécessaire, que le genre nerveux s'imbibe à tout moment d'une Lymphe abondante, active, & élastique. Pour lors les congestions seront tout à la fois phlegmoneuses & spasmodiques; parce

Autocratie. Fiévre, quand remede?

Congestions phlegmoneuses-spasmodiques.

que les ſucs qui les ont formé ſont abondants, élaſtiques & ſpiritueux, d'où viennent, ſuivant l'obſervation d'Hippocrate, ces laſſitudes ſpontanées qui annoncent les grandes maladies: *Spontaneæ laſſitudines morbos denunciant* *. En effet, ces ſentimens douloureux & univerſels ne viennent que de l'expanſion outrée que ſouffre tout le genre membraneux à l'abord d'un ſang ſurabondant & élaſtique. C'eſt une impétuoſité qui ſe fait dans les viſcéres, & contre laquelle toutes leurs fibres ont à lutter par tout ce qu'elles ont de reſſort ou de rénitence, pour empêcher les dépôts ou les débordemens des Fluïdes prêts à les forcer ou les enfoncer.

Effets des bonnes Tables.

Ce ſont des cas ordinaires dans des païs où la bonnne chère, les liqueurs, l'oiſiveté & les paſſions ſont de mode, & preſque en honneur; & de-là viennent les fiévres phlegmoneuſes ardentes qui y regnent, & qu'on affecte d'appeller *malignes*; mais toute leur malignité a ſa ſource dans le mal-entendu d'idées qu'une Médecine de commande ou d'invention nouvelle met en vogue. Car on commence aujourd'hui par ſoupçonner une dépravation ſourde & ſinguliére dans les humeurs * on nomme ce vice ſecret

Malignité ſuppoſée.

Malignité, l'on exagére la griéveté des accidens de la maladie qui commence; on la nomme & définit enfin par le même nom, avant que cette maladie ſoit née ou connuë.

LII. MAIS ces maux prétendus ſi terribles pour l'avenir, étant bien entendus & ramenez aux maniéres & aux Loix de l'œconomie animale, ne ſe trouvent être que les effets d'un ſang mal diſtribué, pouſſé au hazard & impé-

* *Aphor. Sect. 2. Aph. 5.*

tueusement par l'excès d'une Systole déréglée des artères, qui poussent vers les capillaires plus de sang qu'il ne peut s'en ramener. Aussi la sage Ecole de M. STAHL, paroît-elle singuliérement occupée dans les grandes maladies naissantes, à applanir la circulation du sang, pour le remettre dans l'uniformité de ses distributions. C'est pourquoi ces habiles Spectateurs de la Nature, recommandent de débarrasser le sang, en rabattant les coups qui lui sont portez par la Systole des Solides, qu'ils aiment à calmer par le moïen des *Sédatifs*, & des autres remedes qui rétablissent le cours du sang dans son ordre ou ses directions naturelles. Les *Délaïans* sont encore du choix de ces Médecins, & du goût de la méthode *sédative*; mais la routine n'est point leur règle dans l'usage de ces remedes, ils y apportent au contraire beaucoup de choix, observant par exemple qu'ils soient *Diapnoïques*, c'est-à-dire, propres à rétablir l'insensible transpiration; car cette évacuation est pour eux la favorite, parce qu'elle est la principale dans l'œconomie animale. Vers elle donc, comme fideles Disciples de la nature, ils dressent leurs vûës & forment leurs indications. Tout de même encore, ce ne sont point des *Amers bannaux*, de tous les jours, ordonnez sans distinction ni de maladies ou de leur tems, ni de tempérammment, ni d'âge, ni de sexe, qu'ils emploïent; mais ils en choisissent entre les plantes, d'appropriez aux maux qu'ils traitent, aux viscères qui sont en faute, & toûjours avec des singuliers égards pour le mouvement tonique des parties, soit pour en calmer les *spasmes*, ou en amollir les roideurs convulsives, ou en effacer les *crispa-*

Etiologie là-dessus.

Calmants.

Choix dans les remedes.

Egards pour le *Ton* des parties.

tions; soit pour en affermir le *ton*, & en conséquence redresser le cours des humeurs, rétablir les pentes des Fluides, & les diamètres des vaisseaux. Au milieu de tant d'attentions, on ne voit point ces Praticiens s'amuser, ni à mesurer les diamètres pour la cure des maladies, ni à calculer les proportions des calibres pour décider de quel endroit on doit saigner. Cette science des Solides qui fait le fond de la bonne pratique auroit aussi appris aux Fauteurs de la saignée du pied au commencement des petites Véroles, à prendre des idées plus justes & plus raisonnables que celles de leur nouvelle méthode de guérir.

LIII. En effet, la disposition de l'œconomie animale, où tout est en *éréthisme* dans la petite Vérole, leur auroit fait comprendre que le sang pressé alors de toutes parts vers les vaisseaux capillaires, risque infiniment, étant abandonné à lui-même : Qu'ainsi il est très-dangereux de rompre sa file, en affoiblissant la Systole des vaisseaux sur sa marche, avant que son impulsion soit parvenuë jusques-là. L'adresse donc de la saignée, si nécessaire, c'est de choisir celle qui diminuant l'impetuosité du sang vers l'habitude du corps, lui laisse cependant autant de la force d'impulsion dont il a besoin pour ne point trop se ralentir sur sa route. Or, ce degré d'impulsion dépend de la continuïté ou non-interruption du retour du sang des parties éloignées dans les grands vaisseaux. Rien donc n'est plus capable de rompre la file du sang qui remonte des parties éloignées, que de lui ouvrir une issuë précisément à l'extrémité de ces parties, comme l'on fait en saignant du pied : Car le sang qui alloit

Art de la saignée dans la petite Vérole.

refluer vers le haut, trouvant une ouverture pour s'échapper promptement & abondamment vers le bas, il doit rompre la file d'en-haut par la sorte d'éclipse qui se fera dans sa remontée. Ce sera en effet un défaut d'impulsion du côté des parties basses, par où le sang des parties supérieures étant laissé à lui-même, il perd toute aide pour se maintenir en circulation : C'est ainsi qu'il devient la matiére de tant de supurations dans le fond des parties, & qui coûtent tant de peines aux malades & d'inquiétude au Médecin. Saignée donc fut-elle moins propre que celle du pied pour dégager le sang des capillaires, ou pour en faire la révulsion ?

Dangers de la saignée du pied. Abçès.

LIV. Ce mauvais effet de la saignée du pied est d'autant plus à craindre dans la petite vérole, qu'elle est, de l'aveu de tout le monde, du genre inflammatoire ; c'est-à dire donc, de la nature des maladies où la disposition du sang s'oppose singuliérement à la saignée du pied. Car suivant l'observation des Praticiens, les plus habiles s'interdisent cette saignée, lorsque le sang est couënneux, gluant, & déja comme fixé dans son cours & dans les viscéres : Sur ce pied, combien périlleuse devient cette saignée dans les petites véroles, dans lesquelles le sang ou dénué de véhicule par l'engagement de sa lymphe dans les capillaires, ou empêtré par celle qui s'est concentrée & épaissie dans les grands vaisseaux, d'où il sort dans les palettes recouvert d'une couënne dure & coriace, se trouve trop appésanti & trop épais pour se rendre à la détermination qu'on voudroit lui imposer, en le rappellant des parties supérieures vers les basses, par le moïen de cette saignée. Rien donc de

Sang épais contraire à la saignée du pied.

Ralentissemens.

plus naturel & de plus simple à comprendre, qu'un sang attiré de loin, dans le tems qu'à peine peut-il se traîner à travers les longueurs des vaisseaux, dans lesquels on le mène, s'affaissera sur son chemin par sa *gravité* ou son poids, & par son gluant. Cependant c'est à cette occasion que se forment dans les visceres qui se rencontrent sur sa route, des congestions phlegmoneuses, qui multiplient des dangers déja commencez, & qui souvent abrègent malheureusement cette maladie par des morts soudaines. La cause de ces malheurs vient de l'oubli où l'on est sur la puissance dominante des Solides; car toute saignée ne pouvant réussir qu'autant qu'elle dégage à propos les Solides, pour leur donner l'aissance & le jeu dont ils ont besoin pour exercer leur Systole sur les Fluïdes, celle du pied ne peut ici réussir, puisqu'elle éteint dans les Solides des capillaires leur vertu de Broïement, ou leur Systole nécessaire pour continuer ou achever la circulation du sang.

Raisons des morts soudaines.

Usage de la saignée du pied.

LV. Ce n'est donc point que le systême de la Trituration interdise l'usage de la Saignée du pied; mais il éclaire l'esprit d'un Praticien, & guide ses pas pour ne point la lui permettre dans les occasions où la science de l'œconomie animale doit lui avoir appris, que cette saignée ne peut rien opérer qu'à la honte de celui qui voudroit se mettre au-dessus de ses Loix. Ce n'est donc point aux avantages de la saignée du pied qu'en veut cette science; elle s'étudie au contraire à les développer & à en montrer la valeur, en marquant les tems, observant les conditions, écartant enfin de dessus elle les justes plaintes, que lui attirent des malheurs pu-

Le systême des Solides la favorise.

blics, & presque autant épidémiques que les maux pour lesquels on la prostituë, parce qu'on ne l'entend pas.

LVI. C'est aussi peu l'antiquité de la saignée du pied que l'on attaque par les principes de la Trituration ; l'époque de son origine est à peu-près la même que celle de la Médecine. C'est donc une érudition qu'on étale en pure perte dans les conversations, de vouloir qu'à raison du nombre de siècles que la saignée du pied compte dans la pratique de la Médecine, on se trouve autorisé à lui donner une place inouïe ou nouvelle dans une maladie que cette longue suite de siécles a traitée sans cette saignée du pied. Une pareille érudition deviendroit peut-être plus heureuse à prouver les disputes qu'il y a eu en plusieurs Ecoles sur la Saignée en géneral dans la petite Vérole, où tant de gens la craignoient : Car ce fut l'opinion de plusieurs Médecins dans les tems passez, les préjugez même n'en sont-ils point encore parfaitement oubliez ; mais cela même fait voir combien est de fraîche date la saignée du pied dans la petite Vérole ; puisque BOTAL lui-même, qui n'a écrit que pour justifier la sûreté de la saignée en tant de cas extraordinaires, ne fair qu'une très-petite mention de la saignée du pied, quoiqu'il n'oublie point de justifier la saignée en général, mais celle du bras même dans les fiévres malignes. C'est donc depuis ce célébre Auteur que se prend le tems de la fréquente saignée ; mais s'il est prouvé que la saignée du pied ait été inoüie depuis tems dans la cure de la petite Vérole, naissante dans les principales Ecoles, sera-t-il douteux que le dogme de la saignée du pied d'aujour-

Antiquité de la saignée

Crainte de la saignée dans la petite Vérole.

Saignée du pied de peu d'usage anciennement.

d'hui dans la petite Vérole, est sorti d'une nouvelle méthode, qui n'a point eu d'exemple dans la Médecine de nos Peres, sur-tout les Maîtres de l'ancienne Ecole de Paris, dont l'habileté a sçû faire des loix & des exemples pour placer les différentes saignées dans les cas de pratique, que la sagesse & l'usage leur avoient fait connoître.

Pratique de l'Ecole de Paris, contraire à la saignée du pied.

LVII. MAIS les monumens qui nous restent de la pratique de ces grands Maîtres, les Thèses qui nous ont conservé la Tradition de leur méthode sur la Saignée, leurs Livres qui en ont traité, aucun de ces Ouvrages ne fait la moindre mention de la saignée du pied au commencement de la petite Vérole. C'est pourtant de ces sources qu'il convenoit à des Docteurs de l'Ecole de Paris de tirer des titres d'antiquité à la nouvelle méthode de la saignée du pied, qu'ils préconisent : Sans cela, quelque Protecteur que l'on se donne dans cette Médecine moderne sous des noms accréditez & respectables, du moins devient-il évident que c'est une nouvelle face, qu'on essaïe de faire prendre à la Médecine, sous des auspices présumez de Praticiens de nos jours. Sont-ce rien moins que de nouveaux coups donnez à essaïer sur les malades ? Mais, quoi de plus dangereux en Médecine, que de quitter un chemin fraïé pendant des siécles par des sages Maîtres, qui nous en ont tracé les routes, pour s'engager au hazard dans des sentiers détournez, qu'il faudra percer à force de périls & de malheurs, avant que de parvenir peut-être au point de sécurité que nous avoient trouvé nos Maîtres ! L'inconvénient est-il différent de celui qui arriveroit, si aujourd'hui quelque tête jeune ou échauffée,

Nouveauté de cette saignée du pied

échauffée, plus téméraire ou plus audacieuse que ne fut le premier des Pilotes, avoit la folle présomption de mépriser la boussole si heureusement découverte pour guider la navigation à travers les écüeils des Mers les plus éloignées & les moins connuës, pour lui substituer des règles imaginées dans le cabinet par quelque sçavant cerveau si l'on veut, mais sans usage de la Mer & sans expérience? Les affreux naufrages qu'occasionneroit cette science, tant ingénieuse fut-elle, ne seroient-ils point des craïons des malheurs dont la Médecine est menacée, par la présomption de ceux qui quittent les règles ou les routes connuës & confirmées par des siécles entiers, pour s'ouvrir des chemins nouveaux? N'est-ce point risquer tous les jours de se faire la réputation de ce célébre Glorieux * de l'antiquité, qui voulut se faire un nom dans l'Histoire, en mettant le feu au Temple d'Ephèse? C'est donc à tant de malheurs que le systême des Solides, qui est celui de la Nature, vient s'opposer; parce que le nouveau dogme de la Saignée du Pied est autant contraire à ses Loix, qu'à celles de l'ancienne & vraïe Médecine.

Témérité des nouvelles Méthodes.

LVIII. PEUT-ETRE quelques saignées du pied fortuitement heureuses dans les commencemens d'une petite Vérole, ou d'une maladie qu'à l'ordinaire & par avance on avoit nommée *maligne*, auront-elles donné occasion à la séduction ou à la méprise, parce que la maladie quittant ces fâcheux symptômes avant-coureurs des grands maux qu'on attribuë à malignité, se sera non-seulement innocentée par

Fausse malignité.

* EROSTRATE.

une face moins effraïante qu'elle aura prise, mais encore se sera mise par-là à l'abri des dangers de la saignée du pied; mais en cela se rencontre plus de bonheur que de science, plus d'adresse que de raison, c'est en pareil cas une heureuse faute; parce que la fiévre présumée maligne de prime-abord, étoit en effet de la nature de celles dont on a parlé, dans lesquelles la saignée du pied trouve moins d'inconvéniens, où l'accablement de toute la machine, l'assoupissement, les anxiétez, les délires & semblables symptômes qui regardent le cerveau n'étoient que l'effet du *raptus sanguinis*, que l'on a expliqué. Or c'est un développement des parties du sang, une expansion, un déploïement de ses sucs, qui se fait par ce que les Anciens appelloient *eclampsis sanguinis*, qui se termine à un bouffement subit, à une raréfaction soudaine, à une prompte sublimation qui se fait au cerveau, & qui se rabat aussi promptement, car alors les Solides ont encore leur *ton* libre ou leur fléxibilité, pour conserver libres les allées & venuës des humeurs suivant leurs directions, parce qu'elles n'ont point encore été rompuës. Ainsi dans une telle disposition, le sang encore capable d'être mené & ramené à travers les grands vaisseaux par les déterminations qui lui viendront, est susceptible de celle qui lui vient par la saignée du pied. Mais cette situation du sang, cette disposition des Solides, ces rapports subsistant encore entre les Solides & les Fluïdes, tout cela ressemble-t-il à l'état de ces parties dans des petites Véroles naissantes ou à naître? Au contraire, le sang retardé alors presque à chaque pas de sa marche, & retardé comme dans

Soulagement de hazard.

Etiologie là-dessus.

Saignée du pied quand heureuse au commencement d'une maladie.

Etat du sang par rapport à la saignée du pied.

autant de lacunes qu'il y a de petites fosses ou d'endroits dilatez pour les pustules ; le sang, dis-je, ainsi comme accroché par tant d'endroits peut-il se laisser mener & ramener au gré de la saignée du pied ? D'ailleurs ce tems de petite Vérole naissante est celui de la plus grande plénitude des vaisseaux, dans laquelle les mouvemens du sang ou ses translations sont plus impraticables, & c'est précisément alors que l'on hazarde la saignée du pied. Imagine-t-on que le sang quittant toutes ses attaches de tant d'endroits reculez, où il est hors de file, se prêtera à l'intention de l'Ordonnateur pour faire une révulsion, que cette saignée n'opére que dans les occasions où le sang est bien roulant, & encore libre d'engagemens.

Dans la petite Vérole.

LIX. Ce sont des inconvénients que fait appercevoir la science des Solides ; mais elle en fait craindre bien d'autres des mains prodigues en drogues chaudes, ardentes, volatiles, incendiaires, qu'elles donnent sous les beaux noms de *Cordiaux*, car l'énormité de la pratique moderne est portée aujourd'hui jusqu'à emploïer dans des petites Véroles confluentes de ces compositions que les feux des Chymistes & la malignité des métaux rendent formidables dans quelques maladies que ce soit, lorsqu'elles sont inflammatoires. Telle est la teinture des métaux, le fatal *Lilium*, fameux par ses malheurs, que l'on met aujourd'hui à pleine dose dans des potions les plus animées ; fut-il jamais breuvage plus promptement mortel ! Par de tels remedes le sang enflé dans son cours & outrément raréfié dans les vaisseaux, doit en forcer les diamètres, en excedant leur dilatation ; en conséquence le sang

Cordiaux dangereux.

Raisons. demeurant engoüé dans leurs capacitez, il tient les vaisseaux tout à la fois & dans un engorgement phlegmoneux, & dans une inflammation spasmodique. C'est en pareille conjoncture qu'on saigne du pied; mais le sang dans une pareille situation est-il bien disposé à se rendre à la détermination d'une saignée du pied, tandis que par une abondance, cruë de volume par sa raréfaction, il tient les tuniques dans cette sorte d'*Atonie* que contractent des capacitez forcées? Au contraire rien n'est plus propre pour fixer le sang ou en arrêter la circulation; parce que la vertu Systaltique faisant dans les membranes des capillaires l'office d'antagoniste du cœur, pour lui renvoïer le sang des extrêmitez, cette puissance absoluë se trouve vaincuë, de-sorte que l'action de systole & de broïement cessant dans les Solides, les Fluïdes perdent tout mouvement, qui s'éteint avec la vie.

Atonie spasmodique.

LX. On ne laisse pourtant point de se promettre (du moins on le publie) d'assujettir les esprits à ces idées de pratique, & cela à la lueur de raisonnemens Arithmétiques, Anatomiques & Physiques adroitement placez, débitez avec graces, car ces Messieurs s'aident de tout; mais au moïen de ces secours auxiliaires, de ces preuves caduques, empruntées à toute main, & quêtées de toutes parts, prétendre prouver que la saignée du pied doit réüssir à leur gré, certes est-ce erreur? est-ce adresse? Car si cette saignée est notoirement fatale dans le Public, ou communément mortelle dans les petites véroles, est-ce rien moins (n'en déplaise à toute leur érudition) qu'un démenti publiquement donné à leurs prétenduës dé-

Jactances.

Jugement des Raisonnemens en Médecine.

monstrations ? Echec d'autant plus ruïneux pour leur pratique qu'il peut bien, sans danger pour la vie de qui que ce soit, se commettre du mécompte dans des preuves emploïées pour faire comprendre les raisons de guérisons bien constatées ; parce que ces preuves seroient peu justes ou mal énoncées ; mais qu'on épuise la Géometrie, l'Arithmétique, la Physique, pour prouver des succès qui n'existent ni dans la Médecine, ni chez les malades, rien seroit-il plus périlleusement illusoire ?

LXI. Car l'art de guérir est une science de faits, dans laquelle il ne suffit point de s'appuïer sur un étalage de raisonnemens ingénieux ou sçavans, mais dans laquelle tout doit être fondé en succès, en usage, & rapporté à l'expérience : *Non satis est hanc artem ratione nosse, sed & in usum exercitatione est traducenda.* * Ainsi tant de science que l'on voudra, mandiée même aux bonnes portes de Géomètres, de Calculateurs, d'Anatomistes, & encore si l'on veut de Maîtres en Langue Françoise, pour démontrer la bonté d'une pratique imaginée en Médecine ; que tout cet attirail de science affoiblisse peut-être ou infirme des Etiologies contraires à celles dont on prend la défense, la vérité restera toûjours à la pratique fondée sur des succès, que le tems & les Ecoles ont autorisé. Autant donc que pourra gagner la curiosité du Public dans les séduisants raisonnements des uns, autant la santé gagnera-t-elle dans les succès de la pratique des autres.

Faux de ces Raisonnemens.

LXII. Mais les protecteurs de la saignée du pied en question insinuent dans le monde, que

* *Hippocr.* Lib. de Artic. p. 823.

La petite Vérole mal-à-propos dite une maladie de la peau.

la petite Vérole étant une maladie de la peau, oblige un Médecin à moins d'attention. Que c'est un mal qui fera heureusement son chemin, pourvû qu'on préserve soigneusement le cerveau, où se porte tout le coup de la maladie : Pour cela, disent-ils, il ne faut que faire la saignée du pied de bonne heure, parce qu'elle est reconnuë comme singuliérement propre pour parer à de semblables coups.

La petite Vérole est une sorte de crise.

Mais 1°. c'est une autre & aussi étrange nouveauté, dont ces Messieurs sont les auteurs en Médecine. Car le langage & l'idée de tous les Médecins, c'est que la petite Vérole est une de ces crises qu'Hippocrate appelle *judicatorium non judicans*, parce qu'elles ne terminent pas absolument les maladies de la nature des crises incomplettes, parce qu'elles dépendent ou de plusieurs évacuations, chacune insuffisante, ou d'abscès qui ont à meurir ou à suppurer. Telles sont ici les pustules, dans lesquelles à la vérité le travail de la nature est partagé, mais cependant si étroitement lié à l'action du sang, que c'est de sa propre lymphe que doit se faire la suppuration de ces pustules. Ainsi donc quoique ce soit de véritables abscès épars par toute l'habitude du corps, ils ne changent point de nature, & leurs rapports sont les mêmes.

Attention à l'état du sang.

LXIII. IL n'est donc point indifférent de négliger la marche & l'action du Sang, comme s'ils ne regardoient que lui seul, il faut au contraire ménager l'un & l'autre de maniere qu'il en résulte dans le tissu de la peau une chaleur douce & molle, qui tienne en digestion les sucs de ces petits abscès, pour les amener à une suppuration loüable. Un tel usage du Sang ou une telle destination permet-elle qu'on entre-

prenne rien qui puisse le déplacer ou le détourner? Tant s'en faut, puisque les sages Praticiens, pour entretenir une liaison continuelle entre le sang & ces phlegmons, emploïent les potions & les boissons *diapnoïques*, qui conservant les sues de la peau dans une douce transpiration, déchargent d'autant le sang & l'habitude du corps.

2°. Mais des gens célèbres en Pratique seroient-ils donc encore à avoir appris, que les délires, les phrénesies, les pésanteurs & maux de tête, les saignemens de nez, les surditez, qui arrivent dans la petite Vérole, ont une cause différente de celle qui fait les mêmes accidens en d'autres Maladies : car dans la petite Vérole ce n'est point un sang qui s'enlève ou se sublime d'un cours rapide vers le Cerveau, qui fasse ces maux ; c'est, au contraire, une congestion phlegmoneuse d'un sang ralenti, qui par sa présence fixe & locale, pése sur le Cerveau, presse ses membranes, & qui par cette situation excite le trouble dans les humeurs, & l'*Ataxie* dans les oscillations ou les esprits. Ainsi c'est une tension spasmodique & inflammatoire des membranes, laquelle roidissant les fibres, les empêche de se ramener de leur contraction pour faire l'oscillation; cessant donc la compression ordinaire & nécessaire qui opére le broïement du sang, son retour vers le cœur est interrompu, & dans cet état la saignée du pied ne pouvant rappeller le Sang qui est fixé ou retenu dans le Cerveau, elle dénuë ou vuide les grands vaisseaux de la portion qui en est destinée à l'habitude du corps pour y procurer la suppuration des pustules; il s'en fait au contraire des retours ou des

Symptômes de la petite Vérole, leur cause propre.

Saignée du pied en quoi dangereuse.

concentrations dans les visceres, de maniere que cette prétenduë simple maladie de la peau devient un mal fatal à tout le corps.

LXIV. La science des Solides auroit ouvert les yeux sur ces dangers aux protecteurs de la nouvelle maniere de saigner; & à l'aide des mêmes connoissances, ils se seroient tenus plus attentifs à une observation de pratique constante en bonne Médecine: c'est celle qui de tout tems a interdit l'usage des émétiques en certaines maladies des parties supérieures, comme des yeux, du poûmon, de la poitrine, &c. parce que le sang déja fixé dans ces endroits, ne doit point être chassé vers les mêmes vaisseaux où il est déja accumulé. Cette réfléxion les auroit donc tenus en garde contre les émétiques qu'ils prodiguent dans la petite Vérole, au même tems qu'ils reconnoissent que le cerveau, & par conséquent les parties supérieures, doivent être préservez de nouveaux engagemens. Car heureusement prévenus du principe de la puissance impérieuse de l'Estomach sur le Cerveau, ils auroient compris le danger de soulever une puissance souverainement dominante sur le cerveau & sur tout le genre membraneux; par cette raison qu'il a des rapports singuliers & des sympathies réelles & physiques avec les membranes du Cerveau, parce qu'elles sont les membranes meres de toutes les autres: Rapports au surplus si singuliers & si universels *, qu'ils est peu de parties dans le corps humain qui soient si compatissantes entr'elles que le sont l'Estomach & le Cerveau. C'est pourquoi il est convenu parmi

Emétiques pourquoi ici dangereux.

Sympathies du Cerveau avec l'Estomach.

* Vid. *Hoffman*, Medic. System. tom. III.

les Médecins, que le vice de l'Estomach, ses désordres ou son mal-aise font des maux de tête, des vertiges, des étourdissemens, des cataractes (*a*), &c. *vertiginem ex ipso* (*b*) *ventriculo fieri cognoscitur*..... On n'est pas moins d'accord touchant les membranes du Cerveau, lesquelles en cas de commotion excitent des maux de cœur opiniâtres. Une telle réaction auroit dû faire craindre à ces Messieurs tout ce qu'ils craignent trop peu des émétiques, sur-tout dans la petite Vérole, où l'on ne sçauroit trop appréhender de chasser le sang vers les endroits, où il y a des engagemens déja pris ou commencez. C'est ainsi qu'avec une attention raisonnable sur l'état des Solides, on se seroit préservé de l'aveugle séduction où mene aujourd'hui la doctrine mal entenduë des Fluïdes ou des humeurs; ausquelles s'attaquant témérairement pour les évacuer, on ne fait point réfléxion sur ce qu'il en coûte au genre nerveux, dont l'éréthisme ou la *crispation* fait la cause de la plûpart des amas d'humeurs. On se disculpe par l'autorité du grand nombre des Médecins qui ont trouvé si peu à redire à cette pratique, qu'ils s'y sont promptement accordé. Mais fut-il titre de recommandation plus caduque pour un parti de pratique en Médecine, qui ne doit s'établir que par le tems & l'usage, que la célérité & la promptitude avec laquelle une nouvelle Méthode se met en vogue? Car en effet c'est avec une célérité surprenante que l'opinion de la saignée du pied a gagné dans le monde, comme un mauvais air qui a infesté rapidement les

Avantage du systême de la Trituration.

(*a*) Vid. *Lommius*, Lib. 2. Observat.
(*b*) Ibid. p. 103.

Mauvais préjugé pour une Médecine, que la rapidité avec laquelle elle s'établit.

esprits ; un gros attroupement de sectaires & l'autorité du parti pouvoit faire illusion, si la nature mieux méditée dans l'œconomie animale ne découvroit les égaremens de ce Systême. En effet un systême de Pratique en Médecine devient formidable à la vie des hommes, quand, comme un nouveau né, il tient encore à son origine comme à sa mere, puis qu'il est encore sous les yeux & entre les mains de ceux qu'il a pour peres ou pour parrains.

Saignée du Pied combien peu nécessaire.

LXV. CETTE même science des Solides auroit éclairé leurs esprits non-seulement sur les dangers dont on vient de parler ; mais elle les précautionneroit encore contre d'autres, en leur faisant comprendre combien sont rares les cas où la saignée du pied en général soit nécessaire, ou du moins où elle ne seroit point nuisible. C'est qu'il est incroïable jusqu'où l'on a ici porté le préjugé ; cependant les réfléxions qui passeroient là-dessus pour incertaines si elles n'étoient fondées que sur la doctrine des Solides, s'assujettissent d'autant plus la créances des personnes non prévenuës, qu'elles sont établies sur la pratique des premiers Maîtres en Médecine. Ce ne sont donc pas des prétentions spéculatives, mais des observations tirées de l'expérience qui ont appris les dangers de la saignée du pied, dans des cas même où elle est universellement & comme spécifiquement recommandée : Ce sont les maladies des Femmes, particulierement des Accouchées, ausquelles la saignée du pied est adjugée comme de droit, & ce droit pourtant lui a été contesté par de célèbres Praticiens, qui lui ont substitué celle du bras dans les cas marquez dans l'esprit du vulgaire au coin de la saignée du

Suspecte dans les maladies des Femmes.

pied. Ces cas sont ceux des retenuës ou suppressions qui arrivent à la suite des couches ; & à leur exemple on place au même rang toutes les suppressions qui arrivent singuliérement à toutes les personnes du sexe ; de-sorte que sur tout cela il n'y a dans le peuple qu'une voix pour la saignée du pied, d'autant plus que les Médecins complaisans, sûrs de n'être jamais contredits, s'y laissent volontiers aller.

Médecins complaisans.

LXVI. Ces grands Maîtres en craignoient cependant d'étranges inconvéniens, que l'usage leur a découverts, qu'une sage tradition nous a transmis, & dont la science des Solides nous découvre aujourd'hui les raisons simples & naturelles. L'observation tant recommandée dans l'Ecole de M. Stahl, manifeste d'une maniere sensible le fond de ces raisons : C'est quand il avertit les Praticiens des égards continuels qu'ils doivent à la *pléthore* des *Parties poreuses*, c'est-à-dire à la réplétion des Capillaires dont sont tissus les visceres. En effet, si les ressources d'un Médecin ou les succès de ses Remedes dépendent absolument de la continuité de la circulation conservée en entier & dans son uniformité, sans quoi tout lui échouë en pratique, quelle attention ne doit point lui attirer cette Pléthore ? Car cette congestion naturelle incline si fort vers le ralentissement dans les Fluïdes qui traversent ces routes étroites & éloignées de l'action du cœur, qu'elle donne a appréhender un affaissement prochain, une *considence*, une *stase*, comme parle M. Stahl, qui n'est rien moins qu'une espece d'*Atonie* dans les capacitez de ces petits vaisseaux. Mais cette crainte augmente dès qu'il y a preuve que la circulation du Sang n'est dérangée que par-

Raisons des dangers des Saignées du pied dans les Femmes.

Pléthore qui leur est propre.

ce qu'une portion de sa masse est en retard dans ces mêmes détroits. Or c'est ce qui est prouvé d'une maniere sensible dans les maladies de suppression dans les Femmes. Ainsi un Médecin doit comprendre dans ces cas, qu'outre la Pléthore naturelle des Capillaires, les sécrétoires destinez à ces évacuations sont occupez par un surcroît de sang, qu'un éréthisme phlegmoneux tient enserré dans ces endroits. Dans une telle disposition combien soigneusement doit être ménagé le *ton* de ces fibres, c'est-à-dire, ce *mouvement tonique*, cette vertu de Systole qui doit transmettre les Fluïdes de tous ces Vaisseaux? Cette vertu donc étant déja surchargée, il est naturel de conclure que l'on doit épargner une nouvelle charge sur ces parties, qui étant d'ailleurs par leur tissure spongieuse d'un *ton* si foible, sont par conséquent faciles à affaisser.

En quoi elle consiste.

Mais ne sera-ce pas l'effet de la saignée du pied dans les circonstances de ces suppressions? Déja les Capillaires qui composent leurs sécrétoires, sont manifestement gorgez du Sang qui y est retenu; à quoi si l'on ajoûte l'effet de la saignée du pied, l'on comprendra la forte compression qui arrivera à un tissu si fléxible & si tendre. Car joignant la détermination précipitante de cette saignée sur ces endroits, où elle attire le sang de toutes les parties supérieures, à la pente que la nature lui a donnée vers ces endroits, & encore au volume du sang qu'elle leur destine, comme le démontre si habilement le célèbre M. FREIND *; ne devient-il point évident que la saignée du pied mettra

La Saignée du Pied en quoi dangereuse.

* Vid. *Freind.* Emmenolog.

le comble à l'engorgement commencé, en surchargeant ces parties d'une surabondance de Sang, où il y en avoit déja de trop.

LXVII. Le Méchanisme des Solides fait voir la justesse de ces réfléxions par cette autre que fournit la nouvelle & si utile découverte que vient de faire le célèbre M. Ruysch, du *Muscle Uterin*, qui n'est rien moins qu'une main appliquée dans le fond de cette partie, qu'elle comprime & resserre pour en expulser dans le tems des couches le *placenta* & ses dépendances. Car suivant cette idée d'un organe musculeux, qui se délivre en se resserrant des corps qui lui sont devenus étrangers, l'on voit la raison naturelle qui en fait la retenuë ou la suppression. Cette partie donc tant fatiguée par le poids de la grossesse, & par le travail qu'elle aura subi pendant celui des couches, demeurant irritée, roidie & enflammée, aura perdu le libre maniment ou la souplesse de ses fibres, & en conséquence la liberté de leur Systole. En faut-il davantage pour suspendre tout à la fois la circulation du sang dans ce viscere, pour en fermer les sécrétoires, & retenir tout ce qui se trouvera alors contenu dans sa capacité? Et conformément à l'idée de ce célèbre Auteur (aussi sage Médecin, qu'habile & heureux Anatomiste) autant qu'il est défendu d'arracher le *Placenta*, autant est-il dangereux & mal entendu de prétendre restituer une évacuation par les couloirs de cette Partie, en attirant dessus par des drogues chaudes & apéritives, un sang qui ne peut se faire d'issuës ou en trouver, parce qu'elles sont toutes fermées par le serrement ou la *stricture* des sécrétoires. La saignée du pied exposera-t-elle

Preuve tirée de la nouvelle découverte de *M. Ruysch.*

M. Ruysch, habile Médecin, défend d'arracher le Placenta.

en pareille conjoncture a de moindres inconveniens?

Saignée du bras dans les suppressions.

Raisons de son utilité.

LXVIII. Cette Etiologie touchant la Saignée du Pied dans les cas proposez reçoit de nouveaux jours en la faisant contraster avec celle du Bras. Celle-ci, de l'aveu de toute la Médecine ancienne & moderne, tire le sang vers les parties supérieures, sans intéresser celui des parties basses: Pratiquée donc dans le tems que le sang se porte trop abondamment & & avec trop de pente vers ces parties basses, où l'on sçait que le sang est accumulé dans le tems de ces suppressions, autant qu'elle diminuëra de sa masse & de son impétuosité vers le bas, autant lui laissera-t-elle de facilité & de place pour y continuer sa circulation. A mesure donc qu'il abordera moins de sang & moins impétueusement vers les parties basses, celui qui avoit besoin de tems & d'aisance pour se débarrasser de leurs Capillaires & regagner les grands vaisseaux, le fera heureusement; tout ceci pourtant sans dénuer, ni dégarnir ces parties, parce qu'elles se renouvellent de sang par l'action des arteres, qui étant devenuës plus libres, elles ne les en laissent pas manquer. Ainsi tout bien entendu & mis à sa place, on comprend, que la saignée du bras sagement substituée à celle du pied dans le tems qu'une suppression retient le sang dans les parties basses, ne dérobe rien de nécessaire pour la circulation qui doit s'y faire, & qu'elle ne préjudicie en rien à sa distribution naturelle; parce qu'en même-tems que les vaisseaux d'en bas seront préservez d'un poids excessif qui alloit en accabler le tissu, ces vaisseaux se trouvent allégez d'autant, & en pou-

voir, en se relevant, de se remettre ou se conserver en oscillation.

LXIX. La vie ou la santé court-elle qu'elque risque dans cette pratique de la saignée du bras faite dans le goût & suivant la sagesse de la Médecine de nos Peres? Si donc ils sçavoient faire usage de la saignée du pied, c'étoit sans apprendre à leurs Neveux à en abuser, au scandale de la profession & pour le malheur des malades, suivant la précaution d'un des plus grands Praticiens * du siécle passé, qu'il prend par modestie pour lui, & qu'il donne à propos aux Praticiens qui viendront, par cet avis si sage & si digne d'un bon Citoyen: Qu'il faut craindre en avançant une maxime de Pratique en Médecine, de devenir homicide après sa mort, par les mains de ceux qui s'en autoriseroient chez les malade, parce qu'ils la tiendroient de quelque Médecin de réputation.

Craindre de laisser après soi de mauvaises Pratiques.

LXX. Au surplus, les causes de la vie sont si bien ménagées dans cette maniere de saigner du bras, qu'elles n'y perdent rien, au lieu que les causes de maladie y perdent tout. C'est que les causes de la vie étant toutes dans les puissances des Solides, elles demeurent en sûreté tant que celles-ci sont conservées; & c'est ce qui vient d'être prouvé en montrant que la vertu Systaltique se maintient en force dans les vaisseaux de la substance poreuse, à travers lesquels la circulation étant maintenuë, ce n'est rien moins que conserver la cause principale de la vie. Tant s'en faut même que l'on ait à craindre de ces saignées du bras, qu'elles

Causes de la vie conservées.

* SYDENHAM.

augmentent ces sortes de suppressions, on voit au contraire dans le méchanisme des parties, des raisons sensibles de ce que l'expérience a montré en plus d'une occasion; sçavoir que la saignée du bras soulage sans danger dans les congestions sanguines du bas-ventre dans les *hémorrhoïdes*, par exemple, que la saignée du pied fait tomber en suppuration fistuleuse, après en avoir augmenté cruellement la douleur & l'enflûre, au lieu que lasa ignée du bras prévient ou soulage l'une & l'autre. L'on sçait encore que la saignée du bras fait uriner dans les suppressions d'urine, qui sont causées ou par l'inflammation des reins ou par la phlogose de la vessie, par une humeur de rhûmatisme tombée sur elle. Mais pour ne point sortir de la question présente, mille occasions ont fait voir que la saignée du bras avance dans les personnes du sexe l'évacuation qui leur est singuliere; & que dans les tems que cette évacuation cesse dans un certain âge, la saignée du bras les soulage souvent avec moins d'inconvénient que celle du pied; parce que celle-ci accumulant trop de sang dans les parties basses, où il commence de se ralentir, elle occasionne des dépôts dans ces endroits, qui traînent après eux d'étranges suites. Enfin il est ordinaire que la saignée du bras a plus d'efficace & même plus de succès pour la cure des *pâles-couleurs*, sur-tout dans les jeunes personnes qui seront ou trop jeunes encore ou trop réplettes, que la saignée du pied, laquelle est sujette en pareille conjoncture à augmenter le mal; & cela par la raison qu'il est plus besoin alors de modérer la précipitation du sang, & d'en amoindrir le volume, que d'en

Saignée du bras, ses utilitez.

Dans les maladies des Femmes.

Dans les jeunes personnes.

augmenter l'abondance & l'impétuosité. C'est qu'à le bien prendre, la Médecine est comme un jeu d'Echecs où toute l'habileté consiste à bien mener & à bien placer ses piéces (ce sont ses remedes) pour placer ou déplacer des humeurs.

Médecine ce que c'est.

LXXI. Ainsi l'adresse d'un Médecin doit être dans le sçavoir-faire, pour mettre à propos en mouvement les puissances qui régissent l'œconomie naturelle. Ce sont les forces des Solides dont il faut qu'il sçache à propos faire joüer les ressorts qui doivent broïer le sang & le triturer en l'atténuant, pour le mettre en proportion de volume & de mouvement avec les sécrétoires, & à portée de s'insinuer dans leurs diamètres. Ce n'est pourtant point qu'on entreprenne d'assujettir la nature pour faire ses guérisons, à des raisons artificieuses ou de pure spéculation; mais on voudroit faire prendre dans les loix méchaniques de la nature, les raisons des guérisons qu'opére la Médecine. Ce n'est donc point assujettir par le systême de la Trituration la maîtresse à la servante, c'est-à-dire, la nature à la raison, mais faire suivre le raisonnement de la Médecine, ou les raisons de ses réüssites, des loix de la nature. Enfin, en tout ceci l'on ne fait courir aucun risque, soit aux Malades, soit au Public, à qui on pouvoit s'exposer tout au plus de donner des explications, ou des étiologies moins brillantes, parce qu'elles seroient moins lumineuses à l'imagination; mais elles sont fondées en succès bien sûrs, & elles n'induiront personne en péril, soit pour le présent, soit pour l'avenir.

Habileté d'un Médecin.

Elle n'assujettit pas la nature à la raison.

LXXII. Car la saignée du pied tant idolâtrée de nos jours, mise à toute épreuve sur les

corps foibles ou forts, jeunes ou vieux, de tout sexe, & de quelque tempérament que ce soit, n'en quitte peut-être point le genre humain pour les maux qu'elle lui fait par tant de victimes qu'elle lui immole; car livré que l'on s'est aux Fluïdes, ne sont-ce point peut-être des affoiblissemens secrets qu'on occasionne dans l'équilibre & le *ton* des Solides, dans le courant de la circulation, & dans la distribution des humeurs, qui le ménacent pour l'avenir? Ne sont-ce point des semences de mille infirmitez que l'on jette aujourd'hui dans les visceres des vivans, qui passeront à leur postérité, pour germer en leur tems? Car trop heureux encore s'ils étoient les seuls en qui elles se développassent! Mais qui peut répondre que ces affoiblissemens commencez dans les peres & dans les puissances principales de leurs corps, ne germeront point comme des puissances cachées avec les corps de leurs enfans? Suivant cette idée, la saignée du pied ainsi désordonnément pratiquée, seroit un mal moindre pour le monde d'aujourd'hui, que pour celui de l'avenir.

Danger de la saignée du pied dans le systême des Fluïdes.

Germes de Maladie pour la posterité.

LXXIII. Le soupçon paroît grave, mais il n'est point malignement imaginé, quand on est bien persuadé de l'attention que se doivent les Médecins pour se précautiouner contre les impressions dangereuses que peuvent laisser dans les visceres des remedes capitaux. Les corps de jeunes Filles, par exemple, que l'on soûmet indifféremment à tant de saignées du pied, précoces pour des âges où l'on doit tant respecter l'équilibre dans lequel se mettent les parties en s'arrangeant pour s'achever de croître, ces jeunes corps sont des pelotons de vaisseaux imbibez de Fluïdes, dans le secret du tissu

Impressions des remedes.

Etat des jeunes corps.

ſpongieux-véſiculaire des parties baſſes, & ces vaiſſeaux doivent ſe développer & s'étendre avec les Fluïdes qu'ils concentrent, ſuivant les directions de la nature, pour les tems marquez par elle, & dans tous les ſens qui entrent dans le plan de ſon œuvre; c'eſt un épanoüiſſement ou une expanſion de canaux tendres & mous, qui s'opére par la vertu Syſtaltique des Fibres qui font la trême ou le tiſſu de ces tendres organes. Par conſéquent c'eſt une machine à reſſort que le corps d'un enfant, laquelle s'arrange encore dans ſes piéces, & dont la force dépendra du *ton* que ſes fibres auront acquis. Mais diſpoſition reſſembla-t-elle mieux à un aſſemblage de canaux pleins, c'eſt-à-dire donc à cette Pléthore ſécrette des parties poreuſes, que le ſçavant M. STAHL regarde comme celle qui ſert au complément de la circulation, puiſqu'elle ne peut ſe parfaire qu'au moïen du mouvement tonique, qui place les ſucs dans ces menus vaiſſeaux. Après cela ſera-t-il rien de plus important pour la manutention des règles de cette œconomie animale, que de conſerver en force ce reſſort ou ce *ton* des parties, tandis qu'elles croiſſent encore ou qu'elles ne ſont point encore parvenuës au terme de leur croiſſance.

Méchaniſme des vaiſſeaux dans les jeunes Filles.

Ton des parties à conſerver.

LXXIV. SI après cela l'on fait ces réfléxions, que c'eſt une ſubſtance poreuſe que celle des viſcéres, qui ne ſont que des tiſſus de capillaires; que les viſcéres ſont les ſiéges & les organes des principaux ſécrétoires du corps humain; enfin que ces ſécrétoires avec leurs organes ſont placez la plûpart, & ſingulièrement celui qui diſtingue le ſexe, dans les parties baſſes; ne devient-il point manifeſte qu'il n'eſt guéres de parties où il ſoit plus facile d'affoiblir

Parties poreuſes, propres aux viſceres.

le *ton* de ces vaisseaux ? Ne sera-ce donc point un des mauvais effets que produira le volume ou le poids du sang qu'attirera sur eux la saignée du pied faite prématurément sur de jeunes filles ? De-là s'ensuivra l'altération de leur vertu Systaltique, laquelle travaillant mal ou à contre-sens les sucs que doivent transmettre les capillaires, elle jettera les fondemens d'infirmitez d'autant plus incurables, qu'elles auront leur siége dans les Solides, & qu'elles naîtront avec eux sans qu'on y pense. S'accroissant en effet avec ces jeunes corps, elles ne se manifesteront que dans le tems où les sécrétoires propres au sexe, qui auront à entrer en fonction en certains âges, ou manqueront à leur devoir, ou le feront mal. Ce seront ensuite des évacuations manquées, en retard ou perverties, des obstructions, des tumeurs, des glandes durcies, des bouffissures ; tous maux dont on jette souvent les causes sur un mauvais laît, lorsqu'ils ne seront que les suites des atonies qu'auront laissées dans ces jeunes enfans de fréquentes saignées du pied prématurées. *Dilucidè apparere arbitror, quòd solus spasmus & simplex atonia æquabilem, liberum ac proportionatum sanguinis, omnisque generis Fluidorum motum turbando ac pervertendo, universam vitalem œconomiam subruant ac destruant* *. C'est au naturel la description des desordres que peut laisser dans les viscéres de jeunes personnes la saignée du pied, en attirant le sang sur des parties qui en sont naturellement pleines, sur-tout dans les personnes du sexe. Qu'en arrivera-t-il

Semen ces d'infirmit ez.

* *Frederic Hoffman*, Ration. Systematic. tom. III. pag. 48.

donc dans une maladie comme la petite Vérole, où le ſang étant tout en *ſtaſes*, en congeſtions, en phlegmons, ces mêmes parties deviendront engorgées par un ſang épaiſſi, tout fait pour combler l'engagement de ces vaiſſeaux ? Soit donc à la bonne heure, qu'un jeune enfant du ſexe échappant aux dangers préſens de la ſaignée du pied, ſorte heureuſement de ſa petite Vérole, ſera-t-il hors de raiſon de craindre que des vaiſſeaux dont le *ton* aura été mis à une telle épreuve, par la cruë de ſang qui y aura été attirée, ne ſe puiſſent reſſentir, toute ſa vie, ou du moins en des occaſions graves, de cette mauvaiſe impreſſion ? Ce ſera ſur-tout dans le tems que les ſécrétoires particuliers au ſexe viendront à ſe développer ; car alors leurs diamètres pervertis, leurs fibres ſorties de leurs directions, ou forcées dans leur *ton*, éxécuteront mal des évacuations ſi indiſpenſablement néceſſaires à la ſanté de ces jeunes perſonnes. Ce ſeroit d'heureuſes guériſons ſujettes à de malheureuſes conſéquences, & l'on doute que le Public ſe ſentit un jour fort obligé aux Auteurs de pareilles guériſons.

Sang ralenti dans la petite Vérole.

Ménaces de la ſaignée du pied pour les jeunes filles.

LXXV. Le Sexe trop aſſujetti déja à tant d'infirmitez qui leur ſont propres, ſe trouveroit ainſi expoſé à de nouveaux dangers ; car un fond d'amolliſſement reſté dans les vaiſſeaux des organes qui ſont ſinguliérement deſtinez à la conſervation de leur ſanté, deviendroit encore celui des maux qu'elles encoureroient dans des tems de groſſeſſes ou de couches. C'eſt que dans ces occaſions les fibres ont plus beſoin de fermeté & de reſſort, ou d'un *ton* plus ferme, pour ſoutenir avec un volume de ſang retenu pendant la groſſeſſe, le poids du corps

Pour les Femmes Groſſes.

d'un enfant, qui n'eſt guéres moins de neuf livres peſant. Ainſi les vaiſſeaux doivent redoubler de vertu Syſtaltique, tant pour ſe défaire de ce double poids, que pour ſe remettre en force après les couches, pour reſtituer au courant commun de la circulation un ſang ralenti pendant neuf mois. Mais le mouvement tonique de ces vaiſſeaux, qui auroient eu tant à ſouffrir dans un trop jeune âge, où on l'auroit ſurchargé par des ſaignées du pied précoces, ne s'en reſſentiroit-il point dans ces occaſions? & en ſuccombant à ces nouveaux efforts, ne deviendroit-il point la cauſe des plus grands malheurs en ce genre? Car il n'eſt point de maux plus incurables, que ceux qui ont leur ſource dans l'indiſpoſition ou le vice du ſuc nerveux, ou leur ſiége dans les parties Spermatiques. Or les fibres ſont de ce genre, & ce ſont celles préciſément qui font le tiſſu des capillaires de la ſubſtance poreuſe; leſquelles aïant ſouffert un premier échec dans un bas âge, ſe reléveront mal-aiſément dans un âge plus avancé, ſur-tout dans une occaſion de vigueur, où ils ne trouveront point de quoi fournir à de nouveaux efforts. Si l'on ajoûte que ces perverſions ou déchets dans le *ton* primitif ou originaire des parties Spermatiques, ne ſe font jamais ſi aiſément que dans le tems que ces parties ſe forment ou ſe développent dans le ſein des Meres; parce que là ces fibres ſe rangeant & prenant leurs premieres attitudes, elles ſe dérangent aiſément, ou en ſortent pour ſe transformer à la préſence de quelque objet qui frappe l'imagination & la ſurprend; & ne ſera-ce point un autre danger pour les enfans qui naîtront de ces meres? Car les Solides primordiaux

Ton affoibli.

Solides, ils ſont les parties ſpermatiques.

Solides primitifs aiſez à ſe déranger.

des enfans se moulant sur ceux du sein des meres qui les renferment & les travaillent, il arrivera par une suite naturelle, que les organes des enfans de ces meres contracteront un fond d'affoiblissement qu'ils auront tiré de leur sein. En conséquence la trême, pour ainsi dire, de leur vie, ou le tissu naturel des parties originaires, devant former d'abord la constitution des corps des enfans, & ensuite leur tempérament, seroit une source de maux sans nombre, & tout cela par le vice ou l'aliénation de la vertu Systaltique qui auroit été altérée dans sa source. L'exemple des enfans en qui le tissu & le *ton* des fibres nerveuses se dérangent & s'altérent si étrangement pour les avoir trop ou trop tôt appliqué à l'étude, seroit une preuve de la facilité avec laquelle le genre nerveux, quoique déja plus avancé dans sa formation, se pervertit dans le *ton* de ses fibres, puisque ces enfans demeurent sujets à des mouvemens épileptiques & semblables dérangemens de cerveau.

Preuves.

LXXVI. Tant d'affections hémorrhoïdales qui fatiguent si étrangement les deux sexes, prendront encore leurs origines dans l'affoiblissement du mouvement tonique, que les saignées du pied trop fréquentes ou prématurées auront attiré sur les vaisseaux des parties inférieures, par la charge de sang qu'on y auroit aussi attiré par cette manœuvre indiscrette, parce qu'il leur auroit imposé un travail au-dessus de leur *ton* ou force naturelle. C'est que la vertu Systaltique de ces vaisseaux n'étant destinée qu'à faire circuler un volume de sang proportionné au ressort de leurs fibres, rien ne peut tant intéresser ce *ton*, le forcer & l'abat-

Ton proportionné à la fonction d'un organe.

tre, que de lui demander d'excéder sa puissance, en lui donnant un surcroît de sang à transmettre. De-là viendront ces vains efforts hémorrhoïdaux, *molimina hæmorrhoïdalia*, comme les appelle si à propos M. STAHL, & qui sont des essais impuissants des vaisseaux hémorrhoïdaux, pour ouvrir une issuë à un sang accumulé & ralenti dans leurs capacitez, qui en sont surchargées. Or un pareil travail coûtera infiniment davantage à ceux en qui le *ton* ou l'élasticité des fibres de ces parties aura été affoiblie par des saignées du pied; & pour cela les douleurs, les *flatuositez*, les gonflemens, les oppressions, les coliques, & souvent des vomissemens de sang, s'augmenteront d'autant plus dangéreusement dans ces tems livrez aux saignées du pied, que ceux qui leur donnent la vogue ne sont pas moins passionnez pour purger souvent les premieres voïes. Par une suite donc des mêmes préjugez, ils accuseront ces malades (qui sont peut-être de leur façon) d'embarras dans les premieres voïes, & guidez par cette malheureuse supposition, ce sera à force d'*émétiques*, de *purgatifs*, & de *fondants* qu'ils attaqueront ces maux. Mais bon Dieu! avec quels inconveniens; car de s'en prendre aux humeurs ou aux Fluïdes, lorsqu'il est nécessaire de traiter les Solides en les pacifiant, ou en relevant leur *ton*, est-ce guérir les maux? est-ce multiplier les maladies?

Affections hémorrhoïdales attirées par les saignées du pied.

Par les purgations.

LXXVII. MAIS si, éclairé par la science des Solides appliquée au Méchanisme de la substance poreuse des Parties, on découvre tant de péril dans cette sorte de saignée du pied, on apperçoit en même tems à l'éclat de ces mêmes lumieres, une ressource bien utile dans

ce

ce même Méchanisme. C'est un fond presque inépuisable de sucs nourriciers qui sont en réserve dans le tissu spongieux ; ressource plus que suffisante pour suppléer aux déchets du sang, quand il s'en fait ou par les hémorrhagies, ou par de fréquentes saignées. Le reproche ordinaire là-dessus (car il est dans la bouche de tout le monde à la seule mention de la saignée) elle épuise, dit-on, les forces, elle prodigue le trésor de la vie. Le fondement de cette accusation est l'opinion commune que la masse du sang n'est que d'environ 25. livres ; de-sorte qu'en comparant la quantité de sang qu'évacuent les saignées réitérées, avec les 25. livres que l'on n'accorde qu'aux corps les plus forts, l'on demeure effrayé de voir un Médecin plus dépenser du fond de la nature, qu'il n'en reçoit selon ce calcul. Deux célèbres histoires du sçavant M. BIANCHI * persuaderoient presque de cette profusion. Dans l'une ce sage observateur rapporte qu'une fille de 40. ans devenuë infirme, comme il est ordinaire au sexe dans cet âge, fut contrainte de se laisser saigner, quoique sans fiévre, *sept cens fois*, tant du bras que du pied, dans l'espace de 14. ans, que chaque saignée étoit d'une livre, & que cette fille vivoit encore, quoique maigre, mais sans être ni foible, ni pâle, & sans avoir perdu l'accident régulier du sexe Dans l'autre histoire, une Religieuse non moins infirme, vers le même âge, & pour les mêmes raisons, a été saignée sans en mourir *quatorze cens fois* dans l'espace de huit ans ; il n'est point marqué de combien étoit chaque saignée ; mais ne fussent-elles que de la moitié

Parties poreuses, réservoirs.

Quantité du Sang dans le corps.

Histoires de Saignées prodigieuses

* Hist. Hepat. p. 694. 695.

de celles qui ont été faites sept cens fois, ce seroit 700. livres de sang répanduës dans l'espace de huit ans, ce qui seroit avoir vuidé dans l'espace de huit ans, 28. fois au moins tout le sang d'un corps humain le plus fort. Le systême des humoristes se tire mal de pareilles difficultez; parce que faisant faire le sang par le sang lui-même, & ignorant les sources, les causes & les manieres de sa reproduction, ils voyent son impuissance en ce genre, en le faisant maître en propre de sa reproduction. Il n'en est pas de même dans le systême de la Trituration ou des Solides, il découvre un riche fond pour remplacer ces énormes pertes; c'est dans la substance vésiculaire des *parties poreuses*, où il fait voir autant de réservoirs qu'il y a de sachets vésiculaires, & autant nombreux que le sont ces menuës capacitez. Ce sont donc de petits organes, ou de petits canaux à ressort, toûjours pleins d'un Fluïde *sanguin nourricier*, dont n'étant que les dépositaires, ils se dégorgent & se désemplissent par leur vertu de Systole ou de mouvement tonique, dans les grands vaisseaux.

Comparaison du syst. des Fluïdes avec celui des Solides.

Comment le Sang se répare.

LXXVIII. MAIS ce Méchanisme ingénieux, qui entretient journellement la circulation du Sang pour l'entretien de la vie, est le même qui la conserve contre les menaces de la mort dans les pertes de sang & les *hémorrhagies*, si fréquentes parmi les malheurs ou les accidens de la vie. Ainsi de ces réservoirs il passe continuellement dans les grands vaisseaux de quoi remplacer suffisamment les pertes qu'ils font, suivant les loix de la nature, pour l'entretien ou la croissance des parties. Il se prépare donc tous les jours dans l'estomach, non-seulement

les sucs nécessaires à la vie, pour l'entretien du volume de la masse du sang dans les grands vaisseaux, mais encore pour en remplir toutes les vésicules qui composent le fond des parties; de-sorte que c'est par le gonflement & la dilatation de ces sachets vésiculaires, à mesure qu'ils se remplissent de ces sucs, que se forme le volume, l'habitude & la masse ou le poids du corps. Ces sucs dans les adultes, tant qu'ils sont en santé, sont donc comme de trop ou vacants; mais alors n'ayant rien à faire qu'à entretenir l'embonpoint du corps, en circulant continuellement dans les grands vaisseaux, ils deviennent en même temps une ressource toûjours présente pour la conservation de la vie, dans les occasions qu'il y vient faute de sang; car alors ils viennent à son secours, & suppléent largement à sa disette. Ici donc paroît l'étrange mécompte où l'on est dans le monde sur la quantité du sang, puisqu'il est prouvé qu'il y a au moins deux fois plus de Fluïdes sanguins dans les vaisseaux Capillaires, qu'il n'y a de sang rouge ramassé dans les grands vaisseaux, suivant le calcul du sçavant M. KEILL, (a) qui fait voir que le poids des Fluïdes dans le corps humain surpasse de beaucoup celui des Solides. M. HOFFMAN (b), aussi éclairé en Physique, qu'habile en Médecine, définit cette proportion des Fluïdes avec les Solides, en montrant qu'elle est comme 1. à 3. de maniere qu'il est contenu dans les vaisseaux deux parties de Fluïdes pour une partie de Solides qui les contient. Il pousse la démonstration plus loin, en définissant que cette pro-

Ressources de sucs dans les hémorrhagies.

Mécompte sur la quantité du sang.

(a) *Keill*, Tentamina.
(b) *Hoffman*, Medic. Rational. tom. III.

portion eſt telle, qu'un corps peſant 150. livres de maſſe en général, aura 100. livres de Fluïdes pour 50. de Solides. Voilà donc la quantité ſi ample de Fluïdes, qui paſſe des Capillaires dans les grands vaiſſeaux, & qui vient remplacer le ſang à proportion qu'il s'en perd ou s'en répand. Après ces réfléxions, il eſt évident combien de ſang peut ſe perdre & ſe réparer facilement ſans préjudice de la vie; car il ne faut pour cela que ſe reſſouvenir que tant que le reſſort des Solides n'eſt point altéré, le broïement des ſucs ſubſiſte en ſon entier, & la vertu *Syſtaltique* ſubſiſtant en même tems dans les Capillaires, ces ſucs nourriciers digerez comme il faut, paſſent continuellement dans les grands vaiſſeaux & y deviennent ſang: En faut-il davantage pour la conſervation de la vie, & pour appercevoir la part eſſentielle qu'y a la *Trituration*?

Vertu de la Trituration.

LXXIX. CETTE réparation ſe fait donc aiſément, en ce que la force du mouvement *tonique* ſubſiſte dans les Capillaires en même tems que la *Syſtole* dans les grands vaiſſeaux, & le moyen en eſt ſimple, conſiſtant dans une ſeule & même Syſtole, qui continuë la circulation du ſang des petits dans les grands vaiſſeaux; deſorte que la même oſcillation paſſant des uns aux autres, le trajet du ſang des parties éloignées vers le cœur ſe fait tout uniment, & qu'autant qu'il en ſort des grands vaiſſeaux, autant il y en rentre de la part des petits. Mais cet abord de ſucs ſubſidiaires, que la nature tient comme des relais pour ſes beſoins dans les réſervoirs ſecrets des Capillaires, ſe conçoit parfaitement par la diſpoſition méchanique de toute l'habitude du corps en général, &

Oſcillation unique dans les grands & les petits vaiſſeaux.

de celle de chaque viscere en particulier. Car comme il est des enveloppes communes pour tout le genre *musculeux-membraneux*, qui tiennent toutes les parties serrées les unes dans les autres, & la moindre Fibre * ayant sa tunique en propre, tout est pressë dans le corps par une force élastique & commune ; ainsi c'est un état de pression générale, qui fait que tous les vaisseaux, par-tout où il s'en trouve, sont obligez de se dégorger des sucs qu'ils contiennent. Ce dégorgement est une sorte de *décapulation* ou de *transvasation*, en ce que chaque vésicule qui entre dans la structure de la substance des parties est vasculeuse & qu'étant entr'ouverte dans sa voisine, elle lui transporte la portion de sucs qu'elle a reçûë des Capillaires ; de-sorte qu'il n'est point de vaisseau, tant délié fût-*il*, qui ne fournisse son contingent de sucs, pour recruter le sang des grands vaisseaux à proportion qu'ils en perdent.

Pression générale par tout le corps

LXXX. CETTE Méchanique peut par accident devenir fautive, dans les personnes trop replettes, par exemple, en qui les capillaires se seront gorgez de sucs entassez de longue-main ; car alors ces vaisseaux, pour être trop dilatez, ont trop peu de Systole pour pouvoir lâcher ou expulser continuellement leurs sucs. Par cette raison la foiblesse prend ordinairement aux personnes pléthoriques dès la premiere saignée qu'on leur fait, & alors ceux qui seront moins au fait de l'action des Solides, crient à la foiblesse, à la paucité du sang, à sa coagulation ; c'est qu'ils ne sont guidez que par l'idée des *Fluïdes*, au lieu que s'ils avoient appris à ne les connoître que pour les subalter-

Foiblesse dans la saignée.

* Vide *Santorini*, de Fibrâ.

nes des *Solides*, ils sçauroient qu'ils ne tiennent que par précaire leur mouvement de cette puissance leur maîtresse, qui les pressant & les agitant continuellement, les tient en haleine dans leurs marches, pour les empêcher de s'arrêter nulle part. Ils s'arrêtent donc, quand, comme dans les personnes trop replettes, cette puissance languit.

En tems de Peste.

Raisons tirées de la Systole gênée.

LXXXI. DANS ce même principe se voit la raison de l'erreur qui a coûté la vie à des milliers de personnes en tems de peste, où l'on prononce hautement que la Saignée y est contraire, parce que les malades tombent en foiblesse dès qu'on les saigne. Il ne faudroit que faire cette premiere réfléxion, qui est à la portée de tout esprit, que ces maux si soudains surprennent les hommes précisément dans le tems de leur plus parfaite santé; ce sont même des tempéramens les plus replets, qui sont les premiers pris, c'est-à-dire donc lorsque la substance des parties est gorgée de sucs abondans, vineux, spiritueux, élastiques; dans cet état le sang ne revient pas aisément de l'habitude du corps, parce que la Systole des vaisseaux étant gênée & suspenduë dans les Capillaires, cause l'engoüement où sont leurs capacitez. Aussi les grands Praticiens nos Peres, instruits par la Nature elle-même, & convaincus de ses ressources qu'ils avoient éprouvé sans les pénétrer, ne s'interdirent jamais la Saignée pour de semblables accidens. Ils se mettoient au-dessus de la terreur du vulgaire, & soûtenus de leur bon sens & de leur usage, ils se contentoient de prévenir les dangers de la foiblesse, en recommandant de mettre le doigt sur la picquûre, pour, disoient-ils, donner le tems au sang de sortir

Mettre le doigt sur la

petit-à-petit suivant le pouvoir d'une nature accablée; mais en effet pour donner le tems à la vertu *Systaltique* des capillaires de se rappeller à elle-même, pour faire rentrer tous les vaisseaux ou leurs fibres en oscillation, & par ce moyen restituer la circulation, qui étoit interrompuë des Capillaires dans les grands vaisseaux. veine saignée.

LXXXII. Une autre raison que l'on trouve encore ici, c'est celle pourquoi il y a des personnes qui tombent en convulsion dès qu'on les saigne. Ce sont de ces corps vifs, pleins d'un sang bouffant élastique, lequel jaillissant trop rapidement, fait un vuide trop prompt dans les grands vaisseaux; à quoi revient l'observation d'Hippocrate, que la convulsion vient d'inanition: mais pour peu de tems que l'on donne aux sucs des petits vaisseaux de repasser à proportion dans les grands, ces convulsions cessent & ne sont de nul danger; en effet, elles n'arrivent guéres qu'à la premiere saignée, de-sorte que plusieurs que l'on est obligé de faire dans la suite, ne sont point sujettes à cet accident. Convulsion dans la saignée.

LXXXIII. C'est ainsi que dans le systême de la Trituration ou des Solides, l'on pare aux reproches vulgaires contre toute saignée en général. Mais on en tire encore un grand avantage; c'est de dissiper l'atroce accusation d'hydropisie, si communément portée contre la saignée. L'observation toute seule auroit dû la disculper de cet inique soupçon; puisqu'il est si fort d'usage de voir d'énormes pertes de sang en tout genre, qui ne sont suivies d'aucune bouffissure, & les Praticiens en sçavent la raison: C'est que pareilles évacuations n'attirent des enflûres, que quand quelque viscere La saignée ne fait pas l'hydropisie.

a contracté quelque vice, parce qu'alors ce sont des obstructions qui retardent la *Systole* des vaisseaux de renvoi, c'est-à-dire, de ceux qui ramenant le sang au cœur, empêchent les *stases* ou ralentissemens qui occasionnent les épanchemens de sérosité. Car l'idée commune sur l'hydropisie est autant fausse en théorie, que pernicieuse en pratique. On regarde cette maladie par son produit qui est de l'eau, & sous l'idée de crudité, que l'on donne pour l'effet d'une coction ruinée dans le Sang qui tourneroit tout en eau : On sçait pourtant que le sort des yvrognes est de périr par l'hydropisie accompagnée de dureté au foye, de-sorte qu'on leur trouve ce viscere brûlé ou comme calciné ; cela ressemble-t-il à un réfroidissement ? sur-tout si l'on ajoûte qu'il est très-rare que des buveurs d'eau deviennent hydropiques. Les annonces d'hydropisie favorisent aussi peu cette idée de crudité. Ce sont des urines rouges comme du sang, briquettées, salines, *tartareuses*, précédées communément de quelques suppressions sanguines, comme d'*hémorrhoïdes*, &c. Les enflûres des femmes grosses finissent même ordinairement par l'évacuation sanguine des suites des couches ; enfin les bouffissures dans les *pâles-couleurs* sont accompagnées de saignemens de nez, de crachemens & de vomissemens de sang ; tant il est vrai, suivant l'observation de gens versez en pratique, que la partie rouge du Sang se montre en faute dans ces cas, comme pour les avertir du dérangement qu'elle souffre, & de sa désunion d'avec sa partie blanche, qui la quitte & s'échappe d'elle pour aller se répandre à l'avanture par où elle peut. C'est donc une gêne ou une contrainte dans les Fluïdes, qui paroît dans ces

Faux de la cause que l'on donne à l'hydropisie.

Signes de chaleur annoncent l'hydropisie.

Partie rouge du sang en fautedans les bouffissures.

te maladie, ou quelque vertu *Systaltique* dérangée qui les pousse hors de leurs directions & dans des routes étrangeres, où la sérosité n'étant que d'emprunt ou par souffrance, elle fait une maladie. C'est l'hydropisie, qui autant que toute autre dépend des Solides, à cause de l'aliénation de leur vertu, qui étant pervertie ou détraquée, met la désunion entre les parties de la masse des humeurs. Que le Sang donc, après tout ce qu'il aura eu à essuyer dans une maladie *aiguë*, par exemple, se trouve à la fin épaissi, brûlé, appesanti, & en conséquence ralenti dans les capillaires, par le roidissement des membranes, dont les Fibres déchûës de leur souplesse naturelle, seront sorties de la direction qu'elles tenoient du Mouvement *Tonique*, sa partie rouge concentrée alors & resserrée en elle-même, se séparera de sa blanche, parce que le même resserrement en pressant la rouge, pousse la blanche dans les *lymphatiques*; & ces vaisseaux étant sans nombre dans les membranes, ils distillent l'eau de toutes parts sur les parties ou dans les cavitez voisines.

Solides, cause de l'hydropisie.

Cause de l'hydropisie.

LXXXIV. Pour donc prendre une juste idée sur ce qui fait une hydropisie, il faut démêler ce qui arrête la partie rouge du Sang d'une part, & ce qui de l'autre en sépare la partie blanche. Cette double cause se trouve dans les capillaires de la substance poreuse, ou dans leur vertu Systaltique, celle-là qui doit renvoyer le Sang dans les grands vaisseaux, quand les diamètres s'en trouvent souples & dans leur oscillation naturelle; mais cette vertu de renvoi se trouvant affoiblie, parce que les diamètres des capillaires ont été ou

E v

Détail là-dessus.

forcez, ou sont tombez dans l'atonie, elle retarde le cours du sang, & la partie rouge retardée remplit & comble leurs capacitez. C'est une digue qui fermant le passage à la partie blanche dans les vaisseaux sanguins, l'oblige d'enfiler les routes où elle sent moins de résistance; ce sont les Lymphatiques à travers lesquels elle va inonder les parties voisines. Ici donc paroît une universalité de puissance dans les Solides, qui dirige la circulation du sang, & la distribution de ses sucs jusques dans les parties du corps les plus menuës. Dans elle donc se trouve aussi la raison méchanique de la désunion de ces sucs: Ainsi ayant compris la cause qui tient ralentie dans les vaisseaux sanguins la partie rouge du sang, qui en comble toute la capacité, c'est toucher au doigt comment & pourquoi les Lymphatiques se prêtent nécessairement à la sérosité pour lui servir d'issuë.

Partie rouge du sang ralentie, & comment la sérosité s'en échappe.

LXXXV. De ce même principe se tirent les causes des *fluxions & caterrhes*, des *fontes* ou *colliquations*, qui apportent tant d'embarras dans la cure des maladies aiguës & chroniques; de-sorte que, sans rien imaginer de supposé, l'on trouve dans l'indisposition des Solides déjettez, irritez ou affoiblis, les sources de maux très-obscurs dans leurs causes & très-difficiles dans leurs guérisons. Ces étiologies, outre qu'elles n'ont rien que de naturel, s'accordent parfaitement avec les observations & les regles de pratique, de maniere qu'on a moins à craindre d'être désavoüé par ceux qui sont versez en maladie, parce qu'ils reconnoîtront combien sont conformes à la cure de l'hydropisie, par exemple, les raisons qu'on vient de donner de ces causes.

Fluxions, leurs causes.

1°. On a fait remarquer, & il est vrai, qu'il

eſt rare qu'une hydropiſie ſe forme d'elle-même, ou dans les commencemens d'une maladie, ce qui eſt dire qu'elle ne ſe fait point dans les tems que la circulation du ſang commence à ſe déranger dans les grands vaiſſeaux; qu'au contraire, elle ſe fait ſur la fin des maladies, ce qui eſt lorſque le ſang a pris ſes engagemens dans les extrémitez des artéres ſanguines. 2°. Conformément à cette obſervation capitale, on ne voit guéres mourir d'Hydropiques ſans avoir rendu du ſang par quelque endroit du corps, ſoit par le nez, ſoit par la bouche ou par ailleurs. 3°. Il s'eſt vû dans des hydropiſies aſcites, & encore dans des hydrocéles, couler du ſang au lieu de ſéroſité par la ponction, quelquefois auſſi du chyle au lieu d'eau; autres preuves qui montrent combien la cauſe des hydropiſies dépend des artéres ou des grands vaiſſeaux. 4°. Ceux qui traitent des maux Vénériens rendront témoignage de ce qu'on obſerve ſouvent dans les *gonorrhées* les plus graves, dans leſquelles on voit couler une humeur enſanglantée. 5°. Tout de même, les *pertes blanches* ſont ſujettes à prendre cette couleur. 6°. Les *rhûmes* de cerveau quand ils ſont violens, ramenent ſouvent du ſang avec les ſéroſitez qu'on mouche; & ceux de la poitrine font cracher du ſang. 7°. Les Reins embarraſſez par quelque affection néphrétique dans les graveleux, ou par quelque humeur de goute en ceux qui y ſont ſujets, donnent des urines ſanglantes. 8°. Enfin on a des exemples que l'eau du *Péricarde* s'eſt trouvée teinte de ſang.

Le tems où commence une hydropiſie.

Obſervation.

Cauſe de l'hydropiſie dans le ſang.

Obſervation.

Séroſitez, leur changement en ſang.

Urines ſanglantes.

Toutes ces Obſervations n'ont rien d'équivoque, en ce que nous donne à concevoir le ſyſtême des Solides; ſçavoir que les épanche-

mens d'eau, les amas qui s'en font, les fontes, les colliquations, les caterrhes, les fluxions qui paroissent sous tant de différentes formes, ne sont que des jets ou jaillissemens, des expressions ou des écoulemens forcez de sérositez qui se dérobent d'avec la partie rouge du sang qui est arrêtée dans les capillaires, dont elle barre les passages. Mais dans cette situation, la partie rouge elle-même ne pouvant vaincre ou forcer les voïes étroites des artéres sanguines capillaires, elle enfile quelquefois les lymphatiques, entraînée qu'elle est dans leurs capacitez, qui leur sont continuës, par la sérosité lymphatique qui lui sert de véhicule; & c'est alors que la portion rouge suit de près les débordemens d'eau dans les fluxions & dans les hydropisies. Mais ce qui fait voir, ou comme toucher au doigt, la cause de l'hydropisie dans la désunion de la partie blanche d'avec la rouge du sang, c'est la maladie *du laît épanché*, comme on l'appelle, dans les nouvelles Accouchées; car quoique cet épanchement ressemble de fort près à un rhûmatisme, il dépend si essentiellement de la partie blanche ou séreuse du sang infiltrée dans les chairs, qu'il appartient manifestement à une sorte d'*hydropisie anasarque*, & ce sera une Anasarque *aiguë*, parce qu'elle commence une maladie inflammatoire, à la différence de l'*anasarque chronique* qui suit une pareille maladie; de même qu'il est des fiévres aiguës qui commencent des enflûres, & des fiévres lentes qui en sont les suites. Ici donc se remarque une gêne ou contrainte dans la circulation de la partie rouge du sang pendant l'espace de neuf mois qu'a duré la grossesse, & pendant laquelle cette partie du sang retenuë

Caterrhes, leurs causes.

Sérosité, comment elle s'ensanglante.

Laît épanché.

Est une sorte d'hydropisie.

C'est une anasarque.

dans les vaisseaux, s'y est concentrée de longuemain, de maniere que tassée dans les capillaires des artéres, elle a barré les passages dans les veines sanguines : Mais la lymphe qui devoit suivre le cours de la portion rouge dans les veines, repoussée dans les grands vaisseaux, se fait jour par les arteres latérales lymphatiques, & par elles dans les parties ; & c'est ainsi que se jettent les fondemens de la maladie du laît épanché. Car d'une part le trop de nourriture qu'ordinairement l'on donne aux Femmes grosses, & qu'on permet encore aux nouvelles Accouchées, augmente de beaucoup cet amas laîteux ; d'autre part la dangereuse & déraisonnable coûtume dans les meres de ne plus nourrir leurs enfans, laissant cet amas de sucs dans son entier, il s'en accroît d'autant ; de-sorte que toutes les artéres lymphatiques demeurant gorgées, elles font cette infiltration séreuse ou lymphatique, nommée épanchement de laît. Mais les diamètres des vaisseaux forcez ayant donné naissance à cette maladie, il est manifeste qu'elle tient sa principale cause de la lésion des *Solides* ou de *leur ton* ; ce qui est une leçon aux Praticiens pour leur apprendre à ne point attaquer cette maladie par les humeurs séreuses, qu'ils se proposeroient d'évacuer d'abord ; au contraire, la partie rouge du sang étant la matiere qui fait la digue, en entretenant les obstacles dans la circulation des humeurs, c'est vers cette digue qu'ils doivent tourner leurs attentions ; d'où vient l'utilité de la saignée réitérée dans cette maladie. Au contraire, les purgatifs ne pouvant atteindre le siége ou l'endroit où croupissent les sucs laîteux, ne faisant même que les irriter, ils augmentent le mal, en occasionnent

Etiologie.

Réflexion pour les Praticiens.

Utilité de la saignée.

Dangers des Purgatifs.

des inflammations, des dépôts, & des abscès, parce qu'ils mettent le sang dans des mouvemens inutiles ou impuissans pour se dégager. Il en est de même des *martiaux*, des *amers*, des *apéritifs*, qui trouvant d'abord les vaisseaux sanguins bouchez dans leurs issuës, émouvent le sang sans le pouvoir déplacer, *movent non promovent*, jusqu'à ce que la saignée ayant débarassé ces issuës, les *digestifs-cordiaux* & les *calmans-toniques* placez à propos, ayant en même tems disposé les Solides & rétabli leurs fibres dans leur Systole, & les diamètres dans leur naturel, tous ces remedes parviennent à rétablir la liberté de la circulation.

Cure.

LXXXVI. Voici une autre preuve assez convainquante pour prendre ici place avec les autres; elle se tire d'une autre espéce d'hydropisie anasarque, qui arrive à de jeunes enfans dans de fortes fiévres qui les bouffissent tout-à-coup, ou qui quelquefois leur arrive sans fiévre, & alors elle ne leur ôte ni l'appétit, ni la facilité d'aller, de venir, & de vaquer aux fonctions de leur âge. La cause de ces bouffissures se manifeste dans l'idée déja citée, (car on ne peut trop la ramener) & dont est auteur l'éclairé de la Nature le célébre M. STAHL; l'adresse qu'elle emploïe pour la croissance des enfans consiste, selon lui, en ce qu'elle garde une telle proportion entre le volume des Fluïdes qui renaissent à tout moment, & les capacitez des vaisseaux, qu'ils s'ouvrent & les logent à mésure que ceux-ci ne se dilatent qu'autant que s'accroissent les autres; c'est pour tenir égal, uniforme, & applani le cours de ces sucs, ce qui est comme le germe de la circulation du sang, qui s'établit ainsi

Enflures dans les enfans.

Méchanisme.

dans ces parties naiſſantes : De-ſorte que c'eſt contre cet applaniſſement du courant des Fluides, que péche quelquefois la nature encore foible alors, & facile à ſe fourvoïer dans les voïes qu'elle ſe fraye dans des parties qu'elle a à déployer, à développer, à étendre. L'excès de nourriture dont on accable ces tendres organes, fait qu'il s'amaſſe dans les grands vaiſſeaux plus de ſucs que n'en peuvent contenir les capillaires ſanguins ; dans ce tems ſur-tout où ils ne ſont encore qu'imparfaitement développez & affermis. C'eſt donc alors une digue que la partie rouge forme dans ces capillaires, laquelle fermant le paſſage à la ſéroſité, ſi abondante d'ailleurs dans le ſang des enfans, elle l'oblige de s'échapper par les lymphatiques, qui étant lâches & mous alors, & aiſez à pénétrer, s'ouvrent à l'impulſion de la ſéroſité qui vient bouffir tout le corps des enfans. Au reſte, cette bouffiſſure a ſi peu ſa cauſe eſſentielle dans la ſéroſité, qu'un moïen pour faire mourir ces jeunes créatures, ce ſeroit de les traiter comme des hydropiques anaſarques adultes, par le moyen des *hydragogues*, des *purgatifs*, des *fondants*. Au contraire ces enflûres ſe diſſipent par la ſaignée même, & par tout ce qui va à dénoüer le ſang ſans le raréfier, & à en faciliter la circulation dans les capillaires ; parce que ce ſont eux qui ont particuliérement beſoin d'aiſance pour ſe débarraſſer, puiſqu'ils ſont le ſiége de la Pléthore naturelle qui ſe forme dans les premiers tems de l'âge, pendant leſquels, comme on l'a fait voir, ils deviennent comme des réſervoirs pour ſervir aux futurs beſoins du corps, quand il lui arrivera des pertes ou des déchets par quelque raiſon que ce ſoit.

Cauſes de ces enflûres.

Cure des Enflûres des enfans.

LXXXVII. Cette cause d'hydropisie tirée de l'épaississement du sang arrêté dans les artéres sanguines, se trouve souvent dans les maladies Chroniques accompagnées d'enflûre, & c'est dans la disposition couënneuse du sang que l'on voit dans les palettes, quand on est obligé de réïtérer les saignées dans ces maux; de-sorte même que ce n'est guéres qu'après que ce sang coüenneux a paru dans les palettes, que les Malades se trouvent soulagez; c'est ce que les Anciens appelloient un sang pourri, parce qu'il ressemble à celui que l'on tire dans les fiévres putrides, qui ne guérissoient bien qu'après l'évacuation d'un pareil sang. Leur idée là-dessus, comme en bien d'autres choses, revenoit à celle d'*Hippocrate* & à celle de toute l'ancienne Médecine, qui avoit pour maxime dans la cure des grandes maladies, de tirer du sang par la saignée, *ad coloris mutationem*, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le sang changeât sa belle couleur. Mais, va-t-on dire, quelle étrange disparate dans une Dissertation sur le systême des Solides! C'est que cette observation vient en preuve de l'action qui leur est propre & souveraine. Car pourquoi ce sang coüenneux ne se montre-t-il qu'après plusieurs saignées où le sang paroissoit rouge & vermeil? La raison en est sensible par ce systême: C'étoit un sang épaissi & arrêté dans les capillaires, comme il arrive dans les fiévres inflammatoires, où un pareil sang est si bien reconnu pour leur cause ordinaire, qu'un Sçavant moderne * les explique & les traite suivant cette idée. Mais parce que l'engagement du sang a fait celui de la lymphe dans les artéres de ce nom, où elle a été poussée par la *rarescence*, & le pres-

Sang couënneux.

Saignée, *ad coloris mutationem.*

Raison du changement de couleur.

* *Screta.*

ſement de la partie rouge, c'eſt à la vertu *Syſtaltique* réſidente dans ces parties, à la remettre dans les grands vaiſſeaux: mais parce que ce ne peut être qu'après que ceux-ci auront été aſſez déſemplis pour lui faire place, ce n'eſt que dans le tems que la lymphe eſt rentrée dans les grands vaiſſeaux que l'on tire un ſang couënneux. Cependant cette Lymphe qui fait cette couënne, rentrant par même moyen ſous les coups de la *Syſtole* des principaux organes du ſang, elle s'y trouve briſée, atténuée, digerée, cuite enfin, & ainſi miſe à la portée ou de ſuivre les voïes de la tranſpiration, ou celle de quelque évacuation ſenſible.

Raiſons de cette couënne.

LXXXVIII. Il manque à ces preuves, il eſt vrai, de n'être point géomètriquement calculées, mais étant tirées d'après l'uſage, elles menent au vrai de la pratique, en ouvrant des vûës de conduite à ceux qui ne ſont ſenſibles qu'à l'utile en Médecine; au lieu qu'on n'apperçoit qu'une raiſon ſéduiſante dans la cure des maladies, pour ceux qui ne ſe laiſſent aller qu'au beau, ſans tirer le bon qui revient de la connoiſſance des Solides ou de leur action. Ils voyent toûjours de beau ſang dans les commencemens des grandes maladies; une ſi belle apparence les induit à erreur ſur la nature du mal, & ils concluent que la cauſe n'en eſt point dans le Sang; le ſoupçon d'humeurs les prend, ils en imaginent des tas dans les premieres voyes, qui, diſent-ils, influant dans les grands vaiſſeaux, y portent la cauſe de tous les déſordres qu'y ſouffre la circulation du Sang; & là-deſſus s'abandonnant à des *purgatifs* & à des *émétiques* redoublez, ils n'atteignent aucunement la cauſe du mal, & ainſi épuiſent les malades

Le beau ou l'utile des étiologies.

Le Sang vermeil devient couënneux.

à pure perte. Cette méprise vient pour n'avoir point appris, qu'un sang si pur & si vermeil n'est si beau à la vûë, que parce qu'il tient de l'*artériel*, entant que passant, dès les commencemens des maladies, trop vîte des arteres sanguines dans les veines du même genre, il arrive que la même force compressive, qui fait couler si rapidement la partie rouge dans le centre des grands vaisseaux, chasse précipitamment dans les lymphatiques latérales la partie blanche; ce ne sera donc que quand cette partie blanche rentrera dans les grands vaisseaux, que le Sang deviendra couënneux, & que la Saignée soulagera sensiblement les malades.

Circulation de la partie blanche.

Trituration de cette Lymphe du Sang.

LXXXIX. ICI se présente à faire une double observation; l'une qu'il y a un commerce nécessairement lié entre la partie rouge & la partie blanche du Sang pour l'entretien de la santé; l'autre que ce commerce consiste en ce que la partie blanche, qui est celle qui circule particuliérement dans les capillaires, doit se rapporter dans les grands vaisseaux pour être remise comme sous un nouveau travail, c'est-à-dire, sous les coups de la grande Systole qui domine par toute la machine (c'est celle des grands vaisseaux) pour y être de nouveau triturée, affinée, lévigée. Ainsi travaillée elle est capable de remplir deux fonctions capitales; la premiere de fournir à l'entretien de la *lymphe nervale*, appellée *Esprits*; la seconde de servir à l'insensible *transpiration*. Au reste, cette fonction de la Lymphe consistant dans un affinage presque incompréhensible, & l'affinage étant de sa nature l'effet

d'une vertu contondante ou de coups redoublez, tels que sont ceux d'une Systole par-tout & universellement répetée; rien montre-t-il plus invinciblement une vertu de Broïement ou de Trituration établie & agissante par-tout le corps, dont elle commence, perpétuë, & perfectionne les opérations les plus secretes, les plus reculées & les plus importantes? Ce sont celles du *genre* ou du *suc nerveux*, si dépendantes d'un parfait affinage, que c'est sous la forme d'une rosée spiritueuse, ou *spiritualisée*, que ce Suc doit s'infiltrer dans la substance ou les fibres des nerfs, & par elles se répandre dans le tissu des membranes, dont tout le corps, chaque viscere, chaque muscle, chaque fibrile, & les os eux-mêmes sont enveloppez. De tout cela il est évident combien la vertu Systaltique ou de *Trituration* est intimement & universellement attachée à quelque action ou à quelque usage que ce soit dans l'œconomie animale.

Trituration universelle démontrée.

Suc nerveux.

Nécessité de la Trituration.

XC. Au surplus ces allées & venuës de la Lymphe des capillaires dans les grands vaisseaux, & de ceux-ci dans les sécrétoires, donnent la véritable idée de ce qu'il faut entendre par la *dépuration* du Sang. Cette dépuration donc est une sorte de *Lotion* qui se fait du Sang, qui est autant bien dépuré, qu'étant bien lavé, il roule à l'aise, légérement & uniformément, allégé de la plus grande partie de sa lymphe; laquelle aprés l'avoir suffisamment détrempé, lavé & amolli, s'échappe par mille endroits dans les différens sécrétoires qui en sont les issuës ou les lieux de décharge, en même tems que le restant de cette lymphe gagne

Dépuration du Sang, ce que c'est.

les veines lymphatiques pour retourner au cœur. C'eſt l'exemple du mouvement circulaire des Fluïdes aqueux dans le grand Monde, où l'on voit toutes les eaux des Fleuves & des Fontaines, après avoir parcouru leurs lits, ſe perdre dans les terres, qu'elles traverſent ſourdement pour retourner à la Mer d'où elles ſont ſorties.

Circulation des Eaux, ou des Fleuves dans le grand Monde.

XCI. MAIS outre les écarts que peut prendre la Lymphe en s'éloignant ainſi des grands vaiſſeaux, & ſortant du lit ou courant de la maſſe du ſang qui en dirigeoit les mouvemens, devenuë ainſi abandonnée à elle ſeule, à quels retards, à quels ralentiſſemens, à quels ſéjours ne deviendra-t-elle pas expoſée, dans des ſentiers étroits, tortuez, détournez! Ne ſera-ce point la matiere de ces congeſtions bizarres de ſucs lymphatiques, qui forment des *tumeurs* ou des concrétions bizarres dans le genre membraneux, dans les glandes, ou pour mieux dire, dans les petites houpes vaſculeuſes du célébre M. RUYSCH, leſquelles terminent les extrémitez des vaiſſeaux en tant d'endroits où on les avoit priſes pour des glandes? Un autre inconvénient qui arrivera de la part de la Lymphe, ce ſera quand la partie blanche ſe ſera trop intimement mêlée ou engagée dans le réſeau de la Fibre du Sang, ou dans ſes mailles, dans leſquelles elle ſe ſera concentrée; car alors en même tems qu'elle groſſira le volume de la partie rouge qui ſera renflée dans les grands vaiſſeaux, ceux de la ſubſtance véſiculaire devenus vuides ou affamez de ſucs nourriciers, s'affaiſſeront, & ainſi exténuez dans l'habitude du corps, ils cauſeront des *maraſmes*, des

Congeſtions lymphatiques.

Glandes durcies.

atrophies mortelles ou difficiles à guérir. Du premier genre sont celles qui caractérisent certaines maladies, la phthisie, par exemple, la pulmonie, &c. dans lesquelles l'on tire par la Saignée un sang couënneux, dur & blanc. De l'autre genre sont ces amaigrissemens qui tournent comme en habitude en certaines personnes, qui demeurent opiniatrément maigres, sans que rien non-seulement puisse réparer l'embonpoint des parties, dans lesquelles au contraire il dépérit, ou se confirme de jour en jour; ce sont ces maigreurs habituelles qui confondent la Médecine, tant elle est peu heureuse dans la cure de ces maux, quoiqu'ils soient pour l'ordinaire sans douleur, sans fiévre, sans lésion apparente d'aucun viscere: Les uns cependant vivent exténuez, d'autres meurent atrophiez. La cause de cette déplaisante disgrace pour la Médecine, ne viendroit-elle point du préjugé trop favorable où elle est pour les humeurs, ou de l'oubli où elle est demeurée sur l'action & le pouvoir des Solides, dans la maniere dont se fait la nutrition? Car en effet la maigreur est une dépendance de l'indisposition des Solides, & par conséquent le change que l'on a pris dans la méthode qu'on s'est tracée pour la cure de ces maux est sensible, lorsque l'on ne les attaque que du côté des humeurs. L'on s'en est donc pris aux seuls sucs nourriciers, qu'on a jugez inhabiles à la nutrition, comme atteints de qualitez vicieuses, incongruës, ou contraires; mais pourquoi ces sucs sont-ils en défaut? la raison en paroît sensible dans cette réflexion tirée de l'observation. Les corps maigres sont toûjours échauffez, mélancho-

Atrophies.

Maigreurs habituelles.

Leurs causes.

Observation.

liques, atrabilaires; au contraire les corps mous & gras sont des tempéramens froids ou moins vifs. Les corps ne demeurent donc habituellement maigres, que parce que les sucs nourriciers étant retenus concentrez dans les grands vaisseaux par la *striƈture* ou serrement du mouvement tonique, ou à l'occasion du spasme habituel de leurs fibres, ils tiennent ces grands vaisseaux trop pleins, en même temps qu'ils dégarnissent trop, & mettent comme à sec ceux de la substance vésiculaire. Dans cette disposition les *restaurans*, les *consommés*, les *spiritueux*, les *vineux* deviennent impuissants en même tems que malfaisants. En effet, faisant grossir le volume du sang dans les grands vaisseaux, ils dessèchent le tissu des Solides en le resserrant excessivement; en conséquence la Lymphe se mêle, se confond & se concentre d'autant plus dans les grands vaisseaux, que les diamètres des Lymphatiques s'étant montez sur le *ton spasmodique* des grands vaisseaux, ils se prêtent moins pour la recevoir & la transmettre dans les sachets vésiculaires de la substance poreuse.

Etiologie sur la maigreur.

Spasme des Lymphatiques.

XCII. C'est encore à la science des Solides que revient une idée de l'ancienne Médecine, qui faisoit comme loi chez elle, parce qu'elle guidoit les pas ou les vûës d'un Praticien. Ces anciens Maîtres ne vouloient donc pas qu'en traitant une maladie, l'on perdit aucunement de vûë ni le terme d'où partoit le mal, ni celui où il se portoit *; ce sont ces fins heureuses ou malheureuses de maladies,

* *Terminus à quo, terminus ad quem.*

qu'un Praticien doit toûjours prévoir, soit pour éviter les mauvaises, soit pour obtenir les bonnes. Mais la vertu Systaltique, cette source de tout bien ou de tout mal dans le corps humain, trace cette image de conduite à l'esprit, pour le tenir toûjours à la suite de la nature, & sur les marches des humeurs, jusques dans les derniers lointains. Deux Puissances donc prodigieuses, placées l'une & l'autre au centre du Corps, poussent la masse du sang ou des humeurs aux extrémitez de ses parties, & une autre Force non moins puissante & mille fois répetée, résidente dans toute l'habitude du Corps & de ses organes, renvoïe le sang vers le centre d'où il est parti. Le *cœur* pour la partie rouge, l'*estomach* & ses dépendances pour la partie blanche, ont la meilleure part dans ces allées & venuës, parce qu'aussi loin que soit poussée la partie rouge, aussi loin & au de-là est poussée la partie blanche, & toutes deux sont repoussées vers le centre. Or le travail d'une maladie consistant en des efforts réciproques (*molimina*, *conamina*,) entre les unes & les autres de toutes ces puissances, c'est celle des *Solides*, comme la plus forte, qui travaille à s'assujettir ces *Fluïdes*, pour les ramener chacun à leurs places suivant l'ordre de leur circulation & de leurs sécrétions. Or toutes les puissances dominantes des Solides se trouvant placées au centre du corps, dans l'estomach & dans le cœur, & d'ailleurs dans ceux de l'habitude du corps, c'est-à-dire, dans les fibres des parties poreuses, dont le mouvement tonique opére la traverse du sang dans les grands vaisseaux; c'est sur ces puissances des Solides du

Attention d'un Praticien à suivre les mouvemens de la maladie.

Deux puissances à envisager,

Circulation de la partie rouge & de la partie blanche,

centre à l'habitude, & de l'habitude au centre du corps, qu'un Médecin doit toûjours avoir l'œil, pour former ses indications, choisir ses remedes, & conduire toutes ses opérations.

XCIII. Ainsi c'est dans la doctrine de la *Trituration*, que se prend la juste idée des premieres voïes, tant célèbrées aujourd'hui, & sur lesquelles une Pratique moderne s'est si malheureusement passionnée pour les avoir mal-entenduës. Car l'Estomach qui y tient, comme on le dit si haut, la principale place, devant faire en maladie ce qu'il fait avec tant d'empire dans l'état de santé, cet étonnant pouvoir qu'il tient en santé des Solides, est le même qui doit en maladie occuper l'esprit d'un Médecin, pour ménager une vertu si étenduë, & dont ce viscere est le principal dépositaire. Mais ce pouvoir étant une vertu de *Trituration* en santé, il ne changera pas de nature, ni d'instrument, ni de maniere en maladie; ainsi les *coctions* qui sont en maladie tout l'objet de la nature & de l'art, sont des Triturations qui tiennent leurs rapports de la *Coction maîtresse*; c'est celle qui commence les autres, c'est donc celle de l'Estomach; parce que c'est celle qui influë la vertu Systaltique sur toutes les parties subalternes, qui doivent travailler toutes les autres Coctions dans toute l'œconomie animale. Ainsi la même vertu de Trituration reconnuë dans l'Estomach, sera le même art qui opérera toutes les coctions. Rien montre-t-il plus l'importance de ce viscere, & les égards qui lui sont dûs dans les maladies? où sa fonction venant à être mise à d'autres épreuves qu'à celle du broïement, il

Premieres voïes, ce que c'est.

Fonctions de l'Estomach.

C'est une Trituration qui influë par-tout.

il change de vertu; elle s'abbat en lui, s'y altère, s'y pervertit ; & ces dangereux effets sont pourtant ceux des *émétiques* & des *purgatifs* outrément donnez dès le premier abord d'une maladie; car on les y destine à l'évacuation d'un prétendu amas d'humeurs qui y seroient contenuës. Or l'Estomach étant vuide de ces crasses & de ces glaires supposées, l'Eréthisme porte à plein ou à nud sur ses fibres, lesquelles obligées à faire ce qu'elles ne peuvent, elles sortent de leur *ton*, & en en prenant un étranger elles font ce qu'elles ne doivent pas. Son aliénation allant même plus loin, elle soûléve la *Systole* des arteres, & porte dans le sang un trouble d'autant plus dangereux, que par lui il s'étend & se perpetuë; car la vertu Systaltique essentiellement propre à toutes les parties membraneuses, qui sont si universellement compatissantes les unes envers les autres, ne peut être blessée dans une de ses premieres sources, c'est-à-dire, dans l'Estomach (ce viscere essentiellement fibreux & membraneux) qu'elle ne passe altérée comme par *ondulation* dans toutes les membranes communes & propres. Fut-il un fond plus ample d'éréthismes, c'est-à-dire, de gênes convulsives, de ces *strictures* ou de ces serremens *spasmodiques*, qui rétrécissent les diamètres des vaisseaux en même temps qu'ils en diminuent les capacitez & en changent les directions! De-là s'ensuivent tant de malheurs dans les maladies; ce sont ces troubles, ces *anxietez*, ces délires léthargiques, ces soubre-sauts ou sautillements de *tendons*, qu'on impute à la malignité de la maladie, pendant qu'ils ne sont que les effets de la malignité des reme-

Perversion de l'Estomach par les Emétiques.

Sa Trituration pervertie passe à toutes les Coctions.

Strictures.

des, ou de l'énorme irrégularité de la Méthode que l'on s'est forgée.

Maux de cœur n'indiquent pas la Purgation.

XCIV. Les *nausées*, les *dégoûts*, les envies de vomir, les cours de ventre, les gonflemens des hypochondres, les *hoquets*, tous préludes de grands maux, sont de spécieux prétextes pour donner des Emétiques & des Purgatifs dès ces premiers tems: Mais cette erreur est encore une de celles dont ramene la science des Solides; car apprenant d'elle que les fibres & les membranes sont tissuës d'un million de Capillaires, (comme le prouvent admirablement les injections inventées par l'incomparable M. RUYSCH) dans lesquelles roule alors un sang gonflé tout à la fois & ralenti ou intercepté dans son cours; tous ces symptômes donnent à connoître l'abondance de ce sang, qui comme empêtré & ne pouvant continuer sa circulation dans des capacitez si étroites, & que le spasme a rétrécies encore, gonfle les tuniques qui le resserrent; ainsi ce sont des membranes gonflées par la *rarescence* d'un sang qui lutte contre elles à force d'impulsions réïtérées.

Habileté merveilleuse de M. *Ruysch*.

Causes des maux de cœur.

XCV. Cet état de gêne dans le cours des Humeurs, qui cause des gonflemens, des vomissemens, des dégoûts & des nausées, paroît sensiblement dans toutes les occasions où le sang surabonde, ou refoule ses parties basses vers les premieres voïes, c'est-à-dire, dans les vaisseaux de l'Estomach & de son voisinage; dans les *pâles-couleurs*, par exemple, dans les *hémorrhoïdes* & dans les *grossesses*; tous états où le sang grossissant son cours par sa quantité ou sa *rarescence*, se trouve repoussé vers l'Estomach, sur lequel en le pressant, & non

Abondance de sang fait les dégats.

dans sa capacité, il cause ces sortes d'accidens. Est-ce donc autre chose qu'à cette impulsion du sang, qu'il faut s'attaquer pour la modérer, & à cette *rarescence*, qu'il faut réprimer? Ainsi ce sont des impétuositez à rabbattre; mais ces impétuositez & ces impulsions venant de la puissance des Solides, soûlevez contre l'abondance, l'effort ou la rénitence que les Fluïdes opposent au ressort des vaisseaux, sera-ce en portant des irritants dans l'Estomach ou dans les premieres voïes, qu'on prétendra appaiser ces tumultes? Sera-ce en s'attaquant à des humeurs qui ne s'y trouvoient point, mais qu'on y attire par l'irritation qu'ils excitent sur ces endroits membraneux, dont ces drogues âcres & mordantes ouvrent malgré eux les Sécrétoires qui en dépendent? Si après cela l'on fait attention au rapport étonnant qu'a la puissance des Solides de tout le Corps avec elle-même résidente dans l'Estomach, ne concevra-t-on pas un serrement spasmodique porté par les irritants jusques dans les extrémitez du Corps? En même tems rien est-il plus capable d'augmenter l'éréthisme des Solides, & en conséquence de vaisseaux rétrécis dans leurs capacitez, des ralentissemens dans leurs extrémitez? Faut-il prendre d'ailleurs les causes de ces *phlogoses* qui attirent des gonflemens ou des *météorismes* par tout le bas-ventre, suites trop familieres de l'abus des Purgatifs?

Purgatifs attirent des humeurs dans les premieres voïes.

XCVI. Le Méchanisme des parties, si bien connu aujourd'hui, indique une voïe bien plus naturelle, plus sûre, efficace, exempte cependant de tous ces cruels accidens, pourvû qu'on la prenne de bonne heure, dès qu'une

maladie commence, & qu'on la tienne dans la suite sans trop de timidité. C'est la Saignée, ce remede né pour l'aisance du sang, ou son rétablissement dans la circulation; il faut seulement avoir soin de ne la pas mal placer, pour ne lui en point faire rompre le cours ou les directions. A cet inconvénient près, où l'on ne tombe point en s'attachant à la science des Solides & aux regles de leurs puissances, l'on est presque sûr de calmer les ouragans les plus impétueux qui s'élevent dans les commencemens des grandes maladies; car l'adresse de l'art comme celui de la nature, c'est d'entretenir dans les grands vaisseaux sinon des vuides, du moins des capacitez larges & toûjours libres pour recevoir le Sang à mesure qu'il revient des capillaires au cœur. A cela précisément pourvoit la saignée du Bras, dans le tems où la circulation suffoquée par l'affluence du sang ou par sa raréfaction, est prête de succomber. Un double bon effet de cette saignée en prouve la préférence. 1°. Elle vuide prochainement le sang des vaisseaux qui rapportent au Cœur, ce qui est lui élargir des capacitez au centre du corps, en empêchant les grands vaisseaux de se remplir d'autant; & cela devient une pente ou un attrait pour y faire rentrer le sang des extrémitez. 2°. Le sang des Capillaires ayant le tems de s'échapper plus promptement & plus abondamment dans des espaces qu'il trouve amples & dégagez, vers lesquels d'ailleurs il a sa pente tracée par la nature, rien paroît-il plus convenable que l'effet de cette saignée, pour entrer dans ses vûës & se conformer à ses loix? si sur-tout l'on ajoûte à ceci cette autre réfléxion, qu'on ne

Saignée, guérit les maux de cœur.

Effet de la Saignée.

Comment elle met l'aisance dans les Vaisseaux.

peut soustraire au cœur le sang qui lui étoit reporté par la veine que l'on ouvre, que le sang ne soit attiré plus abondamment du cœur dans l'artere qui fournit le sang à la veine qu'on vient d'ouvrir : car toutes ces circonstances font comprendre que les grands vaisseaux du Cœur se remplissent d'autant moins, qu'ils envoïent plus de sang dans les arteres du bras saigné, tandis qu'ils en reçoivent moins des veines du même bras.

Etiologie.

XCVII. Avec de pareilles vûës & dans ces principes, on est autorisé à pourvoir ainsi de bonne heure aux premieres voïes ; car les prenant en ce sens, on ne s'expose ni à vuider une humeur pour une autre, ni à attirer de nouveaux troubles dans des maladies naissantes, ou même avant qu'elles soient nées. Par-là encore on modére tout-à-la fois la Puissance qui envoïe les humeurs, & l'on prévient les embarras qu'elles peuvent encourir sur leur route, ou qu'elles pourroient prendre dans le lieu de leur terme, vers où elles sont poussées ; de-sorte qu'il ne paroît point de maniere plus convenable pour reconcilier les deux Puissances maîtresses, en les tenant ou les remettant l'une & l'autre d'intelligence avec la Nature.

Pourvoir aux premieres voïes.

XCVIII. Ces réfléxions portent encore plus loin l'honneur de la Saignée. On se demandoit comment elle guérit ? & les Humoristes ne sçavoient pas trop que répondre ; parce qu'il leur falloit des humeurs à évacuer, & ils ne croyoient point que la saignée évacuât les humeurs, ainsi cela devenoit une vertu occulte pour eux. SYLVIUS de Hollande, qui un des premiers a essaïé de défricher les étiologies,

Effets de la Saignée mieux expliquez.

avoüoit de bonne foi que la Saignée guérissoit, mais il n'en sçavoit point trop la raison. Quelques-uns plus hardis, mesurez pourtant dans leurs raisonnemens, se contentoient de dire, que ce n'étoit point en évacuant la cause du mal que la saignée guérissoit, mais en donnant le tems à la nature de le faire; d'autres osoient s'avancer à quelque chose de plus précis, en disant que la saignée guérissoit, parce qu'elle vuidoit le sang pourri; le couënneux étoit de ce genre, aussi étoient-ils bien contens d'une saignée qui leur en amenoit de semblable. Mais la science des Solides tranche la difficulté, ou en coupe le nœud, elle démontre que l'effet naturel de la saignée du Bras est d'élargir des capacitez au centre du corps, précisément à l'endroit du confluent de la circulation du sang, c'est-à-dire, où se rapporte celui de tous les capillaires. Peut-on mieux prouver comment la saignée du Bras est un remede qui restituë son complément à la circulation du sang, dont le manque est la cause des maladies? Car le sang mêlé dans les capillaires trouve à s'échapper dans les grands vaisseaux à proportion de la non-résistance qu'il y trouve en conséquence de la Saignée, qui a d'autant élargi leurs capacitez qu'elle a soustrait de sang qui y retournoit pour les remplir; c'est donc mettre le comble au chef-d'œuvre de la circulation, laquelle dans l'œconomie animale fait celui de la santé

Le systême des Solides seul explique bien la Saignée.

Raison.

XCIX. C'est qu'elle consiste, cette perfection de santé, dans une expansion parfaite de la masse du sang jusques dans les extrémitez des arteres les plus déliées, tant par sa partie rouge que par sa blanche, qui doivent

l'une & l'autre repasser dans le cœur. Car ce trajet, quand il est entier & parfait, procure la santé la plus parfaite, par ces deux raisons. 1°. Il ne demeure dans les capillaires aucun de ces sucs traîneurs, qui s'accumulant tous les jours & petit-à-petit dans les capillaires, jettent les fondemens de *congestions* secrettes, qui deviennent des fonds cachez, & souvent inconnus de maladies aussi obscures que difficiles. 2°. Cette expansion complette de la masse du Sang tenant ouvertes toutes les capacitez des plus petites arteres sanguines, elle devient la cause de la fonction la plus nécessaire à la santé; c'est le Sommeil, qui est le signe & comme le garant que la circulation du sang est achevée, parfaite & entiere jusques dans le fond du Cerveau, voici en quoi: C'est que sa partie rouge au bout de 24. heures de circulation dans les grands vaisseaux, dans lesquels il a été foulé & refoulé, parvient enfin après ce travail à traverser parfaitement & intimement les arteres sanguines les plus déliées qui pénetrent la substance médullaire du cerveau; de maniere que passant sur ces fibres souples & molles, elle fait sur elles une compression légére, lente & continuée pendant quelques heures (ce sont celles du sommeil) laquelle retardant pendant ce tems la sécrétion de la Lymphe nervale, & modérant le cours des esprits, ou l'ondulation du suc nerveux, comme la pression la plus legere du doigt sur une corde de luth, elle en suspend l'ondulation, & produit dans l'œconomie animale ce calme, cette quiétude, ou cette tranquillité dans ses mouvemens, qu'on nomme sommeil. Or rien ne prouve plus évidemment

Santé parfaite, ce qui la fait.

Sommeil signe d'une bonne santé, & pourquoi.

Comment se fait le Sommeil.

l'intégrité des fonctions de la Santé, qu'une circulation aussi complette; parce que rien ne démontre si bien le parfait retour du sang des capillaires, & en même tems l'immense atténuation de ses sucs, laquelle est le terme du travail de la Trituration, la fin & le but de la nature. Car quoi de plus fin, de plus mince, de plus délié qu'un Fluïde capable de traverser, sans chopper ni sans heurts, des sentiers étroits au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer? Ce n'est pas moins que l'opération des *infiniment petits*, opération qui étonne dans l'art les esprits les plus relevez, & qui s'exécute à tout moment dans la nature, ou dans l'œconomie naturelle du corps humain. En effet, les Capillaires se trouvant, suivant l'observation des excellens Microscopes *, quatre mille fois plus minces qu'un cheveu, il est clair que le Fluïde contenu dans une capacité si mince, est encore plus délié que ce vaisseau, par la raison incontestable que le contenu est moindre que le contenant; après cela donc, que penser de l'affinage d'un Fluïde contenu & roulant dans un tuyau plus petit quatre mille fois qu'un cheveu? L'atôme imaginé le plus imperceptible est grossier étant comparé avec ce que l'esprit pense de cette prodigieuse atténuation; & c'est le terme de la nature dans son travail de la Trituration pour la santé, que la Saignée procure ou rétablit.

Trituration fait ce bien.

Et les infiniment petits.

Immensité dans l'affinage par la Trituration.

C. Il n'est donc plus douteux par où la Saignée guérit les maladies; parce qu'elle seule rétablit sûrement l'égalité, l'uniformité & l'intégrité de la circulation du sang & de ses

* Vid. *Leeuwenhoek*.

ſucs, juſques dans les vaiſſeaux les plus reculez, les plus déliez, & les plus difficiles à traverſer. Cette idée eſt celle de la circulation du Sang continüée & accomplie à travers les *parties poreuſes* de M. STAHL; mais il n'y a qu'honneur à ſe trouver d'intelligence, en fait de nature, avec un Auteur ſi entendu dans ſes connoiſſances, qui d'ailleurs ne ſont autres choſes que la ſcience du pouvoir des Solides ou de la vertu Syſtaltique des Fibres qui les compoſent.

La Trituration opere la perfectiondé la Circulation.

CI. LA Saignée n'eſt donc plus un ambigu en Médecine, outre les titres de nobleſſe qu'elle y tient d'ancienneté, parce qu'elle y a fait ſouvent ſes preuves; voilà qu'aujourd'hui on voit à la lumiere du ſyſtême des Solides à quoi s'en tenir ſur ſa maniere de guérir, & cette maniere étant celle de la nature, dont elle acheve le travail, en ſoûtenant ſes pas pour le complément de ſon grand œuvre de la Circulation, elle reléve autant ſa vertu, qu'elle annoblit ſes actions. Mais ainſi illuſtrée & juſtifiée contre la calomnie des uns, & contre la timidité des autres, miſe en garde contre les mauvaiſes manœuvres qu'on lui fait faire, triomphante enfin de la ſaignée du Pied, dont elle confond la nouveauté, la préſomption & la témérité, elle devient le modelle des vrais Remedes, qui ne ſont tels, qu'autant qu'ils vont ſur les pas de la Nature, qu'ils ſuivent ſes vûës & menent à ſes fins.

Triomphe de la ſaignée du Bras.

CII. MAIS ces manieres ſont celles de la Médecine *Sédative*, dont l'art & l'étude ſont en pacifiant les *Solides*, & calmant les *Fluïdes*, de concilier les uns & les autres pour ſoûte-

Médecine ſédative.

nir le cours de la Circulation jusques dans le fond des capillaires, qui ont à parfaire le trajet du sang des petits dans les grands vaisseaux. Sur ce pied les *Sédatifs* sont les vrais Remedes, les seuls qui ont honnoré la Médecine dans les mains des anciens Praticiens, & qui continuëront leur succès entre les mains de ceux qui imitant leur sagesse s'honnoreront de leur retenuë. Car par Remedes *sédatifs* l'on entend ceux qui vont à calmer des troubles & à tranquilliser des agitations : Or de semblables remedes sont aussi essentiellement indiquez pour la cure des maladies, que les maladies elles-mêmes sont essentiellement des agitations & des troubles dans les mouvemens de l'œconomie animale ; puisqu'en pareil cas toute l'adresse de l'art va à rabbattre des impétuositez, à redresser des déréglemens, & à tranquilliser des agitations. Ce sont des véritez qui ont été adoptées dans tous les tems de la Médecine, & chaque Praticien dans tous les siécles n'a guéres eu d'autres vûës ; desorte que les succès qu'ils en ont reçu, leur ont fait donner la préférence aux *Sédatifs*, audessus de tous les autres remédes. La science des Solides n'ajoûte donc à ces connoissances fondées sur l'ancienne observation, que celle de la maniere dont agissent les Remedes Sédatifs dans les guérisons qu'ils operent. Pour cela elle montre que la force des Solides étant la cause des mouvemens réguliers qui font la santé, cette même force devient la cause des mouvemens excessifs & tumultueux qui font la maladie ; par où il apparoît clairement que c'est à cette vertu principale que se rapporte l'action des Sédatifs, lesquels

Remédes Sédatifs, ce que c'est.

Véritez de tous les tems en Médecine

Les Calmants agissent sur les Solides.

agissant singuliérement sur cette vertu, se trouvent agir principalement sur les Solides. Ce n'est point à la vérité la maniere ordinaire de penser sur celle par laquelle agissent les remédes les plus estimez pour la cure des maladies: le préjugé a pris là-dessus les devants sur les esprits; de-sorte que le systême des Fluïdes, sous les auspices des *Humoristes*, ne se trouve point favorable à la doctrine que l'on propose ici; mais aussi, sans vouloir ni dominer sur les esprits, ni forcer les opinions, l'on ne demande que de l'attention & de l'équité sur toutes les réfléxions passées, & sur celles qui suivent.

CIII. Des *Sédatifs* les uns sont du genre des *délayants*, des *amollissants*, des *adoucissants*, suivant les idées mêmes de l'Ecole célèbre de M. Stahl, si digne d'être écoutée sur tout ce qui regarde le génie, le goût, les manieres & les erremens de la Nature; & ces Sédatifs sont les plus doux. D'autres plus efficaces & plus importans sont de la nature des *sulphureux-volatils*, comme l'*Opium*, les *Cinnabres*, le *Sel sédatif* ou les *soûfres de Vitriol*, l'*Ens Veneris*, ausquels on associe le *Mars*, l'*Etain* dans quelques-unes de ses préparations, & l'*Or* même; parce que l'on se croit autorisé à reconnoître cette vertu dans ces Métaux, en ce qu'en plusieurs occasions ils ont montré une action *calmante* à certains égards, en appaisant par exemple d'une maniere sensible & assez prompte, de furieux mouvemens *hystériques*, & guérissant des fiévres incurables aux meilleurs remédes. Une troisiéme sorte de *Sédatifs* sont les *nitreux*, les *absorbants*, quelques *amers*, comme le *Quinquina*,

Classes des Sédatifs.

Mineraux Sédatifs.

Les nitreux, les amers Sédatifs, le

Quinquina, la Cascarille.

la *Cascarille*, &c. qui sont de la nature des Calmants. Reste à examiner la maniere dont tous exercent cette vertu ; agissent-ils sur les *Solides*, ou sur les *Fluïdes* ? Sur lesquels se portent-ils d'abord pour opérer promptement.

Rafraîchissants.

CIV. On peut d'abord en juger par l'action des *Rafraîchissants* les plus efficaces, car ils sont aussi comptez parmi les Calmants ; telles sont l'Eau fraiche, les Boissons glacées, la Limonade, qui toutes agissent & modérent sur le champ le mouvement du sang jusqu'à le fixer même, en produisant des *pleurésies*, des *fiévres*, des *coliques*, des *rhûmatismes*, des *indigestions*, des *dyssenteries*. Or c'est par leur contact immédiat sur les membranes de l'Estomach, qui se trouvant lié de structure, & de ressemblance avec celle de tous les visceres, leur communique soudainement le *spasme* ou la *crispation* convulsive que lui cause la vive & soudaine impression de froid, qui vient de le saisir : Car resserrant ainsi tout le genre membraneux, il le condense dans sa tissure, dont il serre les Fibres, en les tenant étroitement pressées, les unes contre les autres. Dans cette constriction, tous les vaisseaux excessivement rétrécis diminuent tellement de capacité, que la Circulation rencontre sur son chemin autant de digues ou de résistances, que la *stricture* cause de pressions & de rétrécissemens dans les diamètres. En conséquence le Sang étranglé dans les endroits où il est arrêté, y fait des congestions *phlegmoneuses*, accompagnées de douleurs vives & pressantes ; c'est ce qui arrive dans la Pleurésie, &c.

Action des Rafraîchissants sur tout le Genre Membraneux.

Le Sang, comment il se fixe.

CV. Cet effet d'un froid de Glace sur le genre membraneux, donne l'idée de l'action des Sédatifs rafraîchissants; car ceux-ci font en petit sur toutes les membranes des visceres, ce que le froid glacial fait comme en grand & en premier sur celles de l'estomach: Ce sont des *crispations* excessives, & des serremens si étranges dans les diamètres, qu'ils se ferment au passage du sang. Mais ces capacitez fermées presque, par l'action des boissons glacées, ne sont que modérément diminuées par l'action des Sédatifs rafraîchissants, de maniere que les velocitez diminuant alors à raison des résistances, qui augmentent elles-mêmes d'autant que les capacitez se trouvent diminuées, le cours du sang se modére; & c'est l'effet des Sédatifs rafraichissants. Peut-être mettra-t-on en doute que la foible impression des Rafraîchissants sur le genre membraneux, puisse produire rien de semblable? mais là-dessus voici de quoi s'aider jusqu'à s'en convaincre même. L'on peut par la pensée diviser un *cylindre*, fût-il aussi mince que la plus petite fibre, en autant de centaines de filets inimaginables, qu'il en contiendroit. Concevons en même tems une capacité d'un diamètre proportionné à ce cylindre, laquelle seroit celle de ce cylindre, qui seroit creux & élastique; on comprend qu'une telle capacité, tant étroite fût-elle, peut être divisée par la pensée en autant de degrez de capacité, que cette fibre contiendroit de filets. Or dans cette maniere de concevoir les capacitez des Cylindres creux-élastiques, on apperçoit que celles des vaisseaux peuvent diminuer d'un centiéme de leur diamètre, tout petit qu'il soit,

Idée de l'action des Sédatifs.

Preuve là-dessus.

puisqu'un cylindre comme eux, qui seroit élastique & rempli de cent filets, se diminueroit à proportion d'un de ses filets qu'on lui ôteroit. Cela paroît-il peu de chose? mais ce peu suffira pour donner une idée de calme & de modération, telle que la doit recevoir le cours des Fluïdes qui traversent les vaisseaux qui auroient perdu un centiéme de leur diamètre. Ajoûtez que la diminution de capacité dans un canal élastique, emportant celle de son diamètre, sa systole en devient plus foible, car ses côtez étant moins éloignez de leur axe, leurs coups partant de moins loin deviennent moins forts. Or une Systole affoiblie modére le mouvement du Fluïde qu'elle meut: & voilà la modération ou le calme que reçoit le sang de l'action des Sédatifs rafraichissants; car elle rétrécit les capacitez des vaisseaux, & en accourcit les diamètres, & en conséquence la Systole affoiblie bat plus mollement le sang, modére son cours & tempére ses mouvemens.

Continuation de la preuve.

CVI. La raison pourquoi ce serrement *spasmodique* se communique de l'estomach, où il commence, jusques dans les membranes éloignées, se trouve encore dans la structure des parties membraneuses. Ce sont des expansions nerveuses tissuës de fibres diversement croisées, dont les intersections, comme des especes de mailles, sont capables de s'élargir ou se rétrécir directement ou de biais, suivant les différentes situations qui tendent ou relâchent le genre membraneux. Comparant aprés cela les merveilleuses correspondances de nerfs à nerfs, de membranes à membranes, jusques-là que les plus éloignées com-

Structure des membranes.

patissent à celles qui sont au centre du corps, & que celles des orteils, comme on le voit dans des épilepsies, répondent au Cerveau, il devient naturel de penser, que les modifications de celles de l'Estomach ou leurs manieres d'être, se communiquent volontiers à toutes les autres. Ainsi le *spasme* arrivé aux membranes de l'Estomach, deviendra celui de plusieurs autres; comme s'il y avoit dans ce viscere une main secrette, qui tirant les fibres nerveuses de la maniere que se tirent les cordons d'un réseau, resserreroit le tissu des membranes de l'estomach. Au surplus, comme les capacitez dépendent de la tension des Solides, qui les environnent ou les composent, le serrement des membranes doit faire un rétrécissement proportionnel dans les vaisseaux. Supposons à présent que ce rétrécissement ne fût que d'un centiéme, ce sera une diminution d'un centiéme de la capacité des Vaisseaux, bien capable d'apporter un ralentissement sensible dans les Fluides, qui auront à les traverser. Car c'est une force de ressort; or l'on sçait par l'exemple des Pendules, combien peu de chose ajoûté ou diminué au Balancier, avance ou recule considerablement une Pendule ou une Montre; aussi ces additions se nomment-elles *momenta*, comme qui diroit des *presque rien*.

Leurs correspondances.

Confirmation de la preuve.

CVII. MAIS l'exemple de ces Sédatifs dans leur maniere d'opérer sur les Solides, découvre celle dont agissent les Sédatifs en général. Ce ne sera point toûjours, à la vérité, par voïe de *stricture* ou de constriction excitée sur les fibres nerveuses, mais toûjours du moins par voïe de *contact* à crû ou immédiat sur ces

Idée véritable des Sédatifs.

fibres ; ce qui suffit pour justifier que ce sont des Solides, sur lesquels les Sédatifs portent leur action principale ou premiere. Deux réfléxions font comprendre ceci. 1°. L'on compare ordinairement le corps humain à une machine *hydraulique*, & l'on a raison ; mais autant que le Corps est composé de canaux dans lesquels roulent des Fluïdes, autant lui-même & ces canaux sont-ils composez de fibres. Sous cette idée donc on le compare encore à un *instrument à cordes*, parce qu'il consiste tout en concert, en harmonie, en accords ; toutes choses qui dépendent de la tension des fibres, montées chacune sur le *ton* ou au point convenable pour former cette harmonie. *Corporis Humani compositio & fabrica effecit, ut sit instar Organi Musici operosi & exquisiti, quod Harmoniâ suâ facilè excidit. Quare apud Poëtas summâ ratione Musica cum Medicinâ in* APOLLINE *conjungitur ; quia similis ferè sit utriusque artis genius ; atque in eo consistat planè Medici officium, ut sciat humani corporis Lyram ita tendere & pulsare, ut reddatur concentus minimè discors & insuavis... itaque remedium non in eo solùm est, ut organum ipsum (Medici) vel acuant, vel roborent ; sed simul ut ad objectum (harmoniam) propiùs accedant* *. 2°. Des Sédatifs mitoïens, c'est-à-dire, qui ne sont point *narcotiques*, quelques-uns comme les *cinnabres*, ces Calmants coryphées de M. STAHL, sont composez de molécules lourdes, massives & pesantes, puisqu'elles sont Métalliques ou *Mercurielles*, molécules d'ailleurs infiniment mobiles & soudainement divisibles ; mais par

Ils agissent en premier sur les Solides.

Le Corps comparé à un instrument à cordes.

Calmants non-narcotiques.

* *Baco*, de Augmentis Scient. *p.* 115. 117.

la raison que la pression la plus légère ou la plus superficiellement faite sur les cordes d'un instrument le plus artistement monté, en corrompt le son; que doit-il arriver quand des millions de particules roulantes, de Cinnabre, par exemple, comme autant de petites masses infiniment nombreuses viendront à aller se rouler sur les fibres des membranes, comme font les globules de la partie rouge du sang sur les fibres de la substance du cerveau, pour faire le sommeil *, s'insinuant d'ailleurs & s'enfonçant par leur gravité dans le tissu qu'elles forment? Ne seront-ce point autant de pressions fines, roulantes & légères, mais réelles & effectives sur tous les fions de nerfs, dont elles ralentiront les ondulations, telles qu'on en reconnoît dans les fibres nerveuses?

Cinnabres, leurs actions

CVIII. Cette idée donneroit celle de l'action des *Absorbants*, imbibez sur-tout de jus de citron ou d'esprit de soûfre; car ils sont aussi adoptez parmi les *Sédatifs*, comme étant des molécules terreuses & lourdes ou des corpuscules pesants, qui se répandant comme une poudre infiniment fine sur la superficie des membranes, s'appesantissent sur leurs filets, & par cette pression en modérent la Systole ou le mouvement d'ondulation qui leur est propre.

Absorbants, leur action sédative.

CIX. Le Mars, qui est d'une action ou d'une vertu si efficace en certains cas de troubles, de tumulte ou d'irritation dans des affections *mélancholiques-hystériques*, dans des fiévres de *pâles-couleurs*, ou en bien d'autres maladies des personnes du sexe, favorise l'étiologie que

* Voyez ci-dessus, pag. 127.

l'on vient de proposer. Car étant une substance pesante, qui finement *alkoolisée* agit en peu de tems, en petites doses réïtérées, jusqu'à calmer des fiévres opiniâtres, que penser donc raisonnablement d'une telle opérarion ? sinon que les molécules de ce Métal *alkoolisé*, premierement par l'art qui l'a *porphyrisé*, puis par la nature qui acheve de le triturer dans l'estomach, vont s'appesantir dans un million de points sur les filets membraneux, & par ces pressions légères, mais infiniment multipliées, elles ralentissent le cours des Fluïdes, en retardant les ondulations des Solides. Et peut-être les merveilleux effets dont l'on honnore la vertu médicinale tant vantée dans l'*Or*, trouveroient-ils fondement dans cette pensée sur l'action du *Fer*; parce qu'entant qu'il est beaucoup plus pesant, plus compacte, & plus pur que lui, autant doit-il le surpasser en vertu, même en moindre dose, parce que ses molécules étant plus fines & plus multipliées, elles s'appliqueront sur plus de fibres, & les toucheront par plus de surfaces, d'autant plus actives, qu'elles seront plus ténuës & plus nombreuses. Peut-être les *pilules* tant célébrées de WILDEGANSE (*a*), donneroient-elles quelque couleur à ce soupçon, parce qu'elles contiennent de l'Or en substance : enfin ce soupçon se trouveroit fortifié par les expériences connuës de LANGELOTT, qui enseignent à mettre l'Or en poudre impalpable par la seule Trituration (*b*), d'où il acquiert sa principale vertu. Mais une observation sçûë de tout le

Le Fer sédatif métallique.

L'Or. son action merveilleuse.

(*a*) Vid. *Stahl*. Obs. Edit. *Goetzio*. p. 148.
(*b*) Vid. *Struve*, Chimia sine igne.

monde, met l'esprit au fait de l'action compressive & immédiate des métaux sur les nerfs pour les calmer ; c'est celle du *sel de Saturne*, qui est un Plomb, lequel, quoiqu'en petite dose, s'applique ou se plaque par ses molécules comme par des petites masses sur les parties nerveuses, qu'il affecte si étrangement qu'il s'en ensuit des *impuissances* ; ce sont des paralysies, & par conséquent des nerfs engourdis.

Plomb, sa vertu sédative.

CX. La *Cascarille*, le *Quinquina*, les fleurs de *Camomille*, encore la *Chicorée sauvage*, (car un Praticien * de nom lui attribuë une vertu sédative) tous ces remédes tiennent leur vertu calmante de celle de l'astriction, qui est en eux singuliére, & qui se portant sur les nerfs, en resserre le tissu, & ainsi en retarde la Systole & les ondulations. Il en est de même du *Sel sédatif* & des *soûfres de Vitriol* ; ce sont des volatils développez d'un des plus puissants astringents qui soient en Médecine, lesquels étant prodigieusement affinez a force de *sublimations*, sont parvenus à pouvoir porter intimement & jusques dans le tissu le plus intérieur des sions de nerfs, leur action compressive, qui modére les ondulations de leurs membranes.

Cascarille, Quinquina sédatifs.

CXI. L'Opium, l'épouvantail à tant de monde, est devenu la fraïeur même de quelques Médecins ; étant pourtant bien entendu, il ne paroît qu'exercer une vertu, puissante à la vérité, mais aussi souverainement sédative, en agissant immédiatement sur les Solides, ce sont les Nerfs, dont il redresse soudainement les fibres, en effaçant promptement

L'Opium.

* *Deckers*, Not. ad Prax. Barbette.

leurs crispations, ou en les applanissant ; & par-là il conserve ou rétablit leur *ton*, leur habitude ou maniere d'être naturel, & les remet dans leurs directions ; tout cela parce que c'est un *volatil* si prodigieux, qu'un léger atôme de sa substance, un quart de grain par exemple, & encore moins, peut porter le calme dans des corps délicats & usez d'infirmitez, & sur-tout par des oppressions spasmodiques rebelles à tout autre secours. Cette observation qui devient constatée en considérant l'effet d'un grain entier en mille autres occasions intéressantes pour toute l'œconomie animale, montre évidemment que l'*Opium* n'agit point principalement sur la masse du sang, comme le confirme cette réfléxion qui échappe à la bonne foi d'un Auteur * qui n'aime guéres l'Opium. Est-il en effet possible de se persuader, qu'un grain de matiere puisse dominer tout le sang en se mêlant intimement avec lui, quand bien même on ne mettroit la quantité de sa masse qu'à 25. livres ? Un grain de matiere opposé à des millions de grains qu'on lui donne à fixer, quel paradoxe ! La voïe des Solides qui régissent absolument les Fluïdes, est plus courte, & elle se laisse aisément concevoir. Car si l'on fait réfléxion, combien il faut peu de chose pour irriter ou soûlever tout le genre nerveux, dont l'irritation excite ensuite un trouble universel par toute la machine, l'on sera convaincu de la célérité avec laquelle les Nerfs étant irritez, ne fût-ce que par une légére picquûre de *tendon*, de membrane, &c. ou bien à l'occasion

Comment il calme.

L'Opium n'agit pas sur le Sang.

Preuve qu'un grain en fixe des millions.

* *Juncker*, Therapia Gener. p. 3.

d'une épine dans le bout du doigt, excitent des fiévres, des douleurs, des transports au cerveau, qui se terminent même quelquefois à la mort. Dans l'opération de l'Opium, une nûée d'atômes inimaginablement volatils, vient comme une vapeur abondante pénétrer & imprégner le genre nerveux, en s'appliquant intimement sur chacune de ses fibres, de-sorte que toutes ses fibres se trouvant gênées autant par la présence, que par la gravité de ces corpuscules, elles les souffrent comme des entraves ou des corps étrangers, qui les appesantissant, empêchent leurs ondulations, de la même maniere qu'une corde de luth détonne, change de son ou le perd, quand quelque chose la gêne ou la comprime en quelque endroit de sa direction. Tout le monde sçait encore avec quelle force, quelle promptitude & quelle fatalité, agissent sur les Nerfs les vapeurs de charbon, des mines, ou des lieux soûterrains inhabitez; car elles vont jusqu'à comme envahir les fibres nerveuses, & à en arrêter le suc. Il n'est pas moins notoire de qu'elle vertu est la vapeur du *Tabac* pris par le nez, elle va jusqu'à faire perdre la mémoire à plusieurs personnes, comme on l'a vû en quelques-uns manifestement.

Continuation de preuves.

CXII. Qui ignore la mortelle odeur du *Safran*, qui cause des assoupissemens léthargiques, & tout cela par de seuls contacts ou des impressions purement extérieures? Sera-t-il moins raisonnable de penser, qu'une matiere comme l'Opium introduite au centre du Corps, au milieu des entrailles, où elle se trouve dans un bain de vapeur, reçûë immédiatement & à plein dans l'Estomach, cet or-

Safran narcotique.

gane naturellement fait pour briser, pour triturer, pour *alkoolijer*, sera sur le champ réduite moins en poudre impalpable, que dans un nüage vaporeux, autant raréfié que celui qui forme dans un balon le volatil abondant d'une matiere qu'on y distille? La présence & le contact actif d'un pareil volatil répandu sur toute la surface membraneuse de ce principal viscere, fera-t-il moins qu'une espèce de gêne ou de contrainte, qui embarrassant la Systole de ces fibres, retardera les ondulations du suc nerveux qui y coule, ou, comme parlent quelques-uns, l'*irradiation* des esprits? ceci suffit certainement pour faire comprendre comment l'Opium, sans entrer aucunement dans le sang, est capable de calmer toute l'œconomie animale, puisque des vapeurs malignes reçûës seulement extérieurement dans le corps, sont capables d'y suffoquer les causes de la vie en éteignant les puissances animales.

Maniere d'operer de l'Opium.

CXIII. Mais sans aller chercher des observations étrangéres, celles de tous les jours dans la pratique ordinaire prouvent sensiblement l'effet de l'Opium sur les Nerfs sans entrer dans le sang. L'on reconnoît avec quelle utilité il opére dans les *ténesmes*, & dans les *hémorrhoïdes* internes étant mêlé dans les *suppositoires*; & ce qui est encore plus notable, on l'employe avec tant d'efficacité dans les *dyssenteries*, les *phrénésies*, dans des affections douloureuses *spasmodiques*, en certains *rhûmatismes*, des *gouttes sciatiques* par exemple, que les Lavemens calmants procurent dans ces occasions des soulagemens qui avoient manqué à tout autre remède. Il ne peut donc

Opium emploïé extérieurement.

être douteux que les effets des *Calmants* ne sont si utiles, si sûrs, si universels, que parce qu'ils agissent immédiatement & principalement sur les Solides, dont la puissance n'est pas moins souveraine en maladie qu'en santé.

CXIV. Si après cela on considére la maniere dont se passent leurs opérations dans le calme qu'ils procurent, l'on concevra que c'est par une raison d'analogisme tirée de l'effet de la Saignée. Car en effet la Saignée ne guérit si heureusement, que parce qu'elle contribuë au complément de la Circulation du sang, qu'elle achéve ou consomme dans les capillaires; mais les Calmants préparent le même bon effet ou l'achévent même, parce qu'ils maintiennent ou remettent les vaisseaux dans leurs directions, dans leurs diamètres & dans leurs capacitez, en effaçant les *crispations* convulsives qu'ils contractent dès le premier *éréthisme* qui se fait au commencement des maladies. Par cette opération des Calmants, les Solides ne sortant que peu de leur *ton* naturel, ou y rentrant d'abord, les diamètres demeurent à peu-près les mêmes, & les capacitez se trouvent aussi peu changées; de-sorte que la Circulation du sang conservant son uniformité, elle s'achéve jusques dans les capillaires, nonobstant les troubles de la maladie, parce que les calmants les modérent. En conséquence les Fluides demeurant assujettis à la direction du *mouvement tonique* des Solides, ils achévent heureusement leurs cours à travers les petits vaisseaux dans les grands : rien ressemble-t-il mieux à l'effet de la Saignée ?

Action des Calmants.

CXV. DANS ces notions l'on trouve le point de vûë où se doit mettre un Médecin dès les premiers instants d'une maladie ; c'est de s'étudier à tenir souples ou dans leur *ton* naturel les Solides qui doivent chasser le sang vers les extrémitez du corps ou des visceres. Pour cela, il doit soigneusement prévenir tout ce qui pourroit occasionner ou permettre l'éréthisme dans les tuniques des vaisseaux, & c'est précisément ce que font les Calmants ; tels sont les *délayants*, les *humectants*, les *nitreux*, qui modérant les oscillations des Solides dans les premieres voïes, asûrent au Sang sa circulation jusques dans les capillaires, dès qu'on l'aura préservé des résistances ou obstacles que lui auroit opposé la *crispation* ou le roidissement des Solides.

Soin d'un Médecin, au commencement d'une grande maladie.

CXVI. MAIS ici confondant avec les *Sédatifs*, les Remédes *Somnifères* ou *Narcotiques*, l'on forme contre eux tous une accusation commune, capable d'en interdire l'usage à tout Praticien zèlé pour les droits de la nature, ausquels il se sera voüé. Cette accusation est d'autant plus grave, qu'elle part d'une Ecole sage s'il en fut ; là donc se copiant tous les uns les autres sur leur illustre Maître M. STAHL, ils se rendent tellement esclaves de l'*autocratie* (c'est la Médecine naturelle, qui est la Nature guérissante des Anciens) qu'ils craignent de lui déplaire, en faisant quelque bien à la Santé, dont on ne pût uniquement lui faire honneur ou hommage. Mais on tient de leur maniere de penser, que la maladie est un assemblage de mouvemens à régir pour le recouvrement de la Santé ; & c'est dans l'art de sçavoir démêler dans

Sédatifs differens des Narcotiques

Autocratie combien respectable.

dans ses mouvemens ceux qui sont du dessein de la Nature, de ceux qui le contrarient, que consiste au vrai la science de guérir. C'est que la plûpart de ces mouvemens (*molimina tonica*) sont dans l'ordre de la Nature, qui ne les excite que pour parvenir aux fins de guérir; c'est la restitution de quelque évacuation supprimée ou retardée à rappeller, ou de l'uniformité dans la circulation du sang, en remettant l'applanissement dans son cours, & dans la distribution de ses sucs, qu'elle veut remettre chacun dans le lieu de sa sécrétion.

Mouvemens de la Nature.

CXVII. Mais suivant ce plan, qui dans le fond est le véritable, ces Praticiens (si on ose le dire sans sortir du respect dû à leur sagesse) idolâtrant un peu la Nature, portent si loin leur vénération pour elle, que craignant de marcher avant elle, ils refusent de marcher à ses côtez; & cela pour ne point paroître entreprendre sur ses œuvres, au point que par une crainte servile ou superstitieuse de les corrompre, ils aiment presque mieux la laisser broncher, que de soûtenir ses pas ou les redresser en lui prêtant la main. Dans cette timidité ils s'interdisent tout ce qui a l'air ou le nom d'*astringent*, pour ne point l'arrêter dans ses vûës; de-sorte que toute idée d'*astriction* est chez eux une raison d'exclusion pour un reméde, jusqu'à les indisposer ou les prévenir contre quelques-uns des plus autorisez en Médecine. C'est ainsi que les *martiaux*, ces remédes si chéris de tous les temps en Médecine (qui les a jugez estimables pour leurs succez dans des cas difficiles & embarrassants) sont cependant devenus suspects ou douteux dans l'Ecole de

Nature mal entenduë.

Astringents apprehendez

Martiaux, de ce nombre.

M. STAHL. En conséquence, les *Sédatifs* atteints, selon eux, du soupçon d'arrêter le cours des humeurs ou les mouvemens de la nature, entrent dans la disgrace des Astringens, & par-là encourent l'anathême de ces Messieurs. On se trouve cependant un peu surpris de les voir ne parler dans leur pratique, que d'*altérants*, d'*adoucissants*, d'*antispasmodiques*, de *délayants*, de *toniques*; tous remédes destinez par eux à entretenir ou à relever le *ton* des parties, tandis qu'on les trouve universellement opposez à ceux d'entre tous les remédes qui sont les plus propres à ces bons effets.

Maximes opposées dans quelques Ecoles.

CXVIII. ADOPTANT donc leurs principes, & leurs maximes, (bien éloignées certes de la fureur des *purgatifs*, des *émétiques*, des *volatils*) nous croyons, sans préjudicier à la sagesse qu'ils nous inspirent, pouvoir tirer un heureux parti des Sédatifs, au gré même & à l'avantage de la Nature leur Maîtresse & la nôtre, ne voulant que lui conserver, lui attacher même ce qui lui échapperoit par les efforts excessifs de la maladie. En effet, la sagesse qui doit faire prendre soigneusement à un Médecin les interêts de la Nature, doit aussi lui apprendre à rabattre les entreprises tyranniques de la Maladie sur elle, & c'est précisément ce que font les *Sédatifs* donnez à tems, à propos, dans une juste mesure réitérée suivant les besoins. Car enfin peut-on ne point appercevoir, que dans les troubles ou les mouvemens de maladie, il y a des céléritez à ralentir, des impétuositez à rompre, *morbi impetum frangere*, dit CELSE, des élasticitez à réprimer? toutes sortes d'excès, qui sont à la

Nécessité de l'usage des Sédatifs.

charge de la nature, dont par conséquent l'on peut la défaire, sans rien prendre sur le fond de ses vrais besoins; puisque sans ces forces qui sont de trop pour elle, & qui même la traversent, elle ne manquera aucunement de celles qui lui sont nécessaires. Mais ce trop est précisément la matiere ou l'objet d'un reméde Sédatif; il est donc si peu nuisible ce reméde à la Nature, qu'au contraire il paroît ressembler de bien près à ceux que louë HIPPOCCATE, parce qu'ils changent en bien l'état présent d'une fâcheuse maladie, en changeant en çalme le trouble où elle étoit: *Medicamenta quæ præsentem statum dimovent* (a); car que sçavons-nous si ces remedes capables d'un si heureux changement, n'étoient point des *Calmants* dans les mains d'Hippocrate, peut-être même *somniferes*? car c'étoit ceux de cette nature qu'il loüoit, comme ayant la vertu de mettre le repos dans le sang: *Quæ somnum conciliant, ea sanguini quietem per medicamentum conferre oportet* (b); de-sorte qu'il y a toute apparence qu'Hippocrate étoit dans l'usage de cette sorte de remedes, comme nous l'auroit pû certifier son Ouvrage des *Médicaments*, lequel n'étant pas venu jusqu'à nous, est une de ces pertes irréparables pour la Médecine, d'autant plus grande, qu'elle nous ôte la connoissance que ce souverain Maître en Observations, nous auroit laissée sur l'usage des Remedes Somniferes; comme s'en plaint par ses regrets un de ses plus habiles Interprètes (c).

Ils ne vont point à sa ruïne.

Avantage des Sédatifs.

Qu'*Hippocrate* s'en servoit.

(a) *Hippocr.* de Locis in Hom. p. 420.
(b) *Idem*, Lib. de Affect. p. 540.
(c) *Martian*, p. 122.

CXIX. L'USAGE des *Absorbants*, que se permettent tant ces Messieurs, auroit dû, ce semble, les rendre moins timides sur les *Sédatifs*; car ces remedes dans leurs mains ou dans leurs intentions tiennent de la vertu sédative. D'ailleurs ce sont pour la plûpart des *astringents*, qui épaississent, qui resserrent, qui fixent; toutes manieres d'opérer sur lesquelles portent les affreux soupçons, & les judicieuses réfléxions du célèbre ETTMULLER, dans son excellent Traité *sur l'abus des Absorbants*. Ce n'est donc apparemment que sur les seuls *hypnotiques*, que tombe leur interdit, dans l'appréhension qu'ils se sont faite d'affoiblir, d'abbattre le *ton* des parties, par des remedes dont la vertu spécifique est, dit-on, de diminuer l'action des esprits, & par conséquent de donner atteinte au *mouvement tonique*, qui est leur boussole; & en effet il est le ressort naturel & comme la clef des organes.

Absorbants sédatifs.

S'ils affoiblissent le mouvement tonique.

CXX. MAIS ne sembleroit-il point à entendre ces Messieurs, tant prévenus d'ailleurs pour les avantages de la Nature, qu'elle seroit si dépourvûë & si courte en forces, qu'elle n'auroit là-dessus rien à perdre sans risquer de tomber en ruine? Mais n'est-il point dans le petit comme dans le grand Monde des occasions, où non-seulement l'on peut, mais encore où l'on doit sçavoir perdre à propos? En effet, les affoiblissements énormes qui restent aprés de grandes maladies, dans lesquels on n'a pourtant pas vû succomber la Nature, montrent évidemment qu'elle sçait heureusement & avec honneur se relever de ses pertes. Un Médecin pourtant ne doit pas lui demander ces sacrifices qu'avec bien de la ré-

Force de la Nature.

ſerve ; mais enfin *audendum cum prudentia* *, & elle s'y prête en des cas où elle aime mieux perdre ſouvent que périr pour toûjours, *non perit, ut poſſit ſæpè perire.* Suppoſé donc pour un moment que les *Sédatifs*, *hypnotiques* ſi l'on veut, ſont capables de prendre ſur la force du *mouvement tonique* dans des cas où il s'agiroit d'éviter ſa totale ruïne, ſera-ce témérité, ſera-ce ſageſſe de mettre la nature à cette épreuve ? Mais la doctrine des Solides & l'aſſûrance que l'on a de leur étonnante force, inſpirent là-deſſus des penſées bien différentes. L'Eſtomach, fait dans ſon origine pour ne broïer que des fruits & des légumes, s'eſt trouvé par l'événement en force ſuffiſante pour diſſoudre ou digérer les chairs des animaux, autant coriaces, filamenteuſes & ténaces, que les légumes, les fruits & les graines ſont tendres, mols, & caſſants ; & non-ſeulement il vient à bout de digérer ces alimens, quand ils ſont dans leur état preſque naturel, ou ſimplement amollis par la cuiſſon, mais encore il les briſe après avoir été durcis à la fumée, dans la ſaumûre, ou par de malheureux aprêts, tant funeſtes à la ſanté, par l'affreuſe diſproportion où ces arts dangereux réduiſent ces alimens, avec la force naturelle de l'eſtomach. Le Cœur, qui n'eſt fait que pour chaſſer le ſang juſqu'aux extrémitez du corps, ſe trouveroit en force pour le pouſſer bien loin au-de-là de ce terme, ſi les vaiſſeaux avoient mis en allongement ce qu'ils emploïent en courbures pour remonter le ſang au cœur. Voilà donc d'une part une preuve de

Fond de forces.

Exemple dans l'Eſtomach.

Exemple dans le Cœur.

* CELSE.

la vérité démontrée par le célèbre M. PITCARN sur la force prodigieuse de l'Estomach; & d'autre part une preuve de celle du sçavant M. BORELLI touchant l'étonnante puissance du Cœur. Le mouvement *tonique* de chaque partie en son particulier répond à ces prodiges de forces; témoins en général les Sauteurs & les Danseurs de Corde, de l'un & de l'autre sexe, dont les efforts font peur à la nature; & encore le Muscle *Crotaphite*, qui, suivant l'estimation du même Borelli, en devient un exemple inconcevable. Un tel fond de puissances, si ample & si riche, laisse-t-il à appréhender un remede soupçonné de pouvoir aucunement l'affoiblir ou le diminuer?

Dans tout le Corps.

CXXI. MAIS d'ailleurs on se trouve d'accord avec ces Messieurs; car l'on croit comme eux, qu'il n'est point permis de rien faire qui puisse affoiblir le *ton* propre & naturel des parties, parce que c'est un pur nécessaire, sur lequel on ne peut rien prendre sans altérer les causes de la vie: aussi n'est-ce point sur ce fond qu'agissent les *calmants*, les *hypnotiques* même, puisqu'on n'en propose l'usage que dans le tems ou le *ton* naturel des parties se trouve haussé par *l'éréthisme* ou le *spasme* arrivé en maladie. C'est donc à une force étrangère & contraire à celle de la Nature que ces remedes s'attaquent, de-sorte qu'ils ne font que la délivrer d'un ennemi. Il paroîtroit même une affinité singuliere entre les *narcotiques* & le *mouvement tonique* naturel, par laquelle ils seroient d'intelligence l'un avec l'autre. En effet, n'est-il point étrange que tandis que l'on accuse les Narcotiques d'énerver les corps, l'on voit des

La sorte de force que diminuënt les Narcotiques

Ils sont amis des Nerfs.

Nations entiéres comme celles des *Turcs*, des *Indiens*, &c. qui mâchent crûment de l'Opium tous les jours de leur vie, depuis le matin jusqu'au soir, non-seulement sans que leurs forces en reçoivent la moindre atteinte, mais encore ils le tiennent pour le *confortant* par excellence, capable d'exciter leur courage, & réveiller leurs passions. Ce qui confirme ce sentiment des Orientaux, c'est ce que l'on observe touchant l'*Opium*, & ce qui est reconnu par tous les Praticiens touchant l'usage des *Martiaux* (qui, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, tiennent de la vertu calmante;) car comme l'on convient qu'après l'usage des Martiaux le sang devient plus vermeil, l'on a aussi remarqué que le sang de Turcs demeurez morts sur le champ de Bataille, se trouvoit encore fluïde dans leurs vaisseaux trois ou quatre jours aprés leur mort; disposition dans le sang, qui est attribuée à la vertu de l'*Opium*, dont les Turcs usent abondamment & souvent.

Preuve.

CXXII. APRE'S ces observations, on seroit presque tenté de soupçonner de préjugé ou de non-usage des remédes vraîment Calmants, en ces Messieurs, qui préoccupez par de faux bruits répandus dans le monde contre ces remedes, se seroient tellement laissez intimider, qu'ils ne les emploïeroient jamais; ainsi ils ne les connoîtroient que par les abus de ceux qui ne sçavent ni les doser, ni les placer, ni les manier comme il faut. Aussi n'a-t-on vû faire aucun mal à l'Opium même, entre les mains des plus grands Médecins de leur tems; à qui au contraire un Au-

Non-usage de l'Opium fait le préjugé contre lui

teur (*a*) célèbre en son art, l'a vû emploïer avec de merveilleux succès & sans malheur, pendant l'espace de 30. années. C'est d'ailleurs l'erreur du monde qui a passé dans la Médecine, de regarder l'Opium comme un reméde uniquement *somnifere*; & c'est la source des malheurs qui en arrivent, parce que comme il en faut quelquefois une forte dose pour contraindre le sommeil à venir, c'est cette forte dose qui en fait tout le danger. Mais l'Opium dans sa véritable idée est un *calmant*, suivant la remarque d'un autre Sçavant (*b*), qui fut aussi célèbre dans son art dans le siécle passé, lequel disculpe l'Opium, par une observation faite par lui & sur lui-même, des soupçons odieux qu'il n'encourt que sous la fausse idée de Somnifere.

Cachexies, comment les Sédatifs y conviennent

CXXIII. LA couleur vermeille que prend le Sang, & cette fluïdité qui vient d'être observée, sont vulgairement attribuées au soûfre du *Mars*, quand on l'a emploïé, ou au *volatil* des remédes qu'on aura mis en usage; mais l'action des Solides donne là-dessus une idée bien plus simple & plus conforme au méchanisme des parties. Les ralentissemens du sang, l'épaississement de ses sucs, ses changemens de couleur, de *crase*, d'*habitude*, en un mot toute disposition *cachectique*, étant principalement causée par les altérations *spasmodiques* dans les Solides, dont la systole & les oscillations étant troublées ou aliénées, broïent mal ou de travers les sucs qu'ils travaillent, devient-il étonnant que les *Sédatifs* venant à re-

(*a*) *Le Févre*, Chymie, Tom. 2. pag. 52.
(*b*) M. *Charas*, Pharmacop. p. 725. il faut lire cet endroit.

mettre le calme, l'ordre & la cadence dans les Solides, ils en corrigent ou redressent la systole, & les rétablissent dans leurs vibrations naturelles? & c'est alors que le Sang, broïé comme il doit, & du bon sens, se restituë dans sa couleur, sa fluïdité & sa *crase* naturelle.

CXXIV. Apre's cela, si l'on veut par surcroît donner part au *volatil* de ces remédes & à leurs soûfres, à ceux par exemple de l'Opium, dans le rétablissement des qualitez propres du Sang, nous conviendrons encore que les soûfres de ce mixte, étant aussi subtils qu'abondants, ils peuvent d'ailleurs plus utilement le faire, que ce sera sans le troubler, ni le mettre en tumulte, parce qu'aïant moins de masse ou de gravité, que de pénétration & de légèreté dans leurs molécules, ils agissent sur celles du Sang sans les heurter, ni les déplacer, comme un éclair perce l'air sans en confondre les parties.

Activité singuliere des soûfres de l'Opium.

CXXV. Revenus donc des idées effraïantes qu'on nous faisoit sur l'Opium, nous rentrons dans celle du principe qui est universellement reçu dans l'Ecole de M. Stahl, où l'on craint si étonnamment l'Opium, c'est celle du *mouvement tonique* des parties, dont les altérations passent parmi ces Docteurs pour les causes des maladies; & suivant ce principe, rien ne paroît d'une conséquence plus naturelle, que le *Spasme* faisant le fond de toutes les maladies, il indique aussi naturellement les *antispasmodiques*, comme étant les remédes favoris de la Nature pour maintenir les parties dans leur *ton* naturel, ou pour le leur restituer; & en cela paroît le caractère de la vraïe Médecine, qui ne s'occupe de reme-

En revenir au principe de l'Ecole de M. *Stahl*.

dier aux troubles des Fluides que par le moïen des Solides. Or les Calmants, l'*opium* sur-tout dans les cas convenables, se vérifient les remédes de la plûpart des maladies, dans lesquelles on les trouve souverainement efficaces. Telles sont les affections *hystériques*, *rateleuses*, *mélancholiques*, *hypochondriaques*; tous maux pour la plûpart reconnus pour affections *spasmodiques*; aussi n'en est-il point où l'on emploïe dans toutes les Ecoles plus de sortes de Calmants: les *Martiaux* y sont généralement recommandez; parce qu'en effet les Praticiens n'en ont guéres éprouvé qui leur aïent mieux réüssi, pour rabbattre ces sortes de vapeurs, pour calmer les *hypochondres* ou appaiser les troubles *spasmodiques - flatueux* qui fatiguent alors les entrailles. Les Absorbants appropriez au génie des maladies, mêlez sur-tout avec le *castoreum*, *le cinnabre*, *la cascarille*, &c. sont aujourd'hui en merveilleuse réputation, parmi ceux-là-mêmes qui appréhendent le plus l'*opium*; quelques-uns * se hazardent jusqu'à donner quelques grains des pilules de *cynoglosse*, de *styrax*, de *thériaque céleste*; ils s'en trouvent même qui s'enhardissent jusqu'à donner un peu d'*opium* bien préparé, comme ils parlent, les pilules de STARKEY, par exemple, comme s'il vouloient se dissimuler l'Opium en ne se le nommant point.

Calmants, étenduë de leur usage.

Calmants, usitez aujourd'hui.

CXXVI. AU RESTE, cette idée de donner des Calmants, même somniferes, dans les passions *hystériques*, fut anciennement celle d'HIPPOCRATE, qui ordonne dans ces cas les

* Vid. *Alberti*, *Juncker*. *Carl. Nenter*. *Goetzius*.

têtes de pavot (a). Mais l'Hippocrate Anglois, l'illustre SYDENHAM a poussé bien plus loin cette pratique, par la hardiesse qu'il se donne & qu'il conseille, d'emploïer souvent en doses réïtérées l'*opium* dans les maladies du genre nerveux, en particulier dans celles des Femmes (qui ont les nerfs ordinairenent plus délicats, & qui pour cela sont plus souffrantes dans leurs maladies) sans qu'il paroisse que ce sage Praticien, qui eut la candeur & la bonne foi en partage, se soit jamais repenti, ni de cette pratique, ni de l'avoir conseillée. Les grands Médecins qui sont venus après lui, sont entrez dans les mêmes vûës, puisqu'on les voit emploïer & conseiller l'Opium, ou les remedes dont il fait la vertu, avec la même confiance que lui. MORTON (*b*), dans ses Ouvrages, ne fait autre chose qu'ordonner son *bol thériacal* dans des occasions même fort épineuses. M. FREIND (*c*) inspire la même liberté, à en juger par l'éloge singulier qu'il fait de l'Opium, en relevant en lui bien d'autres avantages que celui de faire dormir; car de toutes ses vertus, celle-ci est celle qui occupe moins son esprit. M. CHEYNE va encore beaucoup plus loin qu'eux tous, par la hardiesse avec laquelle il conseille l'Opium, dans son excellent Traité (*d*); car il y est si peu timide sur l'Opium, qu'il présume presque qu'on ne peut en craindre une trop forte dose. Des témoignages de tant de si grands Hommes, nous assûrent du moins des suffra-

Opium bien recommandé dans les maladies des Femmes.

(*a*) Vid. *Deckers*, Not. ad Prax. *Barbet*.
(*b*) Vid. *de Febribus*.
(*c*) Vid. *Emmenolog*.
(*d*) *De Infirmor. sanitate tuendâ.*

ges de la Médecine Angloise en faveur de l'*Opium*, c'est-à-dire, de la Nation où régne tant d'esprit & de bon sens dans les sciences : Et de semblables suffrages sont bien capables d'autoriser la bonne opinion que l'on essaïe de donner ici de ce remede. On oppose que toute l'Allemagne est contraire à son usage. PLATERUS étoit Allemand, quelqu'un usa-t-il autrefois plus d'Opium ? JUNGKEN, WEDELIUS, TILINGIUS en sont les apologistes. Au surplus, le principe fondamental de la Médecine Allemande, aujourd'hui la plus accréditée, y est-il opposé ? Le sentiment que nous proposons sera donc moins contraire au fond de cette Médecine, qu'à l'usage qu'elle fait d'un principe capital cependant pour elle, tant il guide ses vûës de pratique. Ce principe est le ménagement qu'on y recommande pour le *mouvement tonique* des parties, pourquoi rien ne leur paroît tant convenable que l'usage des remédes qu'ils nomment *toniques*, & ces toniques sont *antispasmodiques*, Sédatifs par conséquent ou Calmants. Mais va-t-on en effet plus loin dans cette Dissertation ? On y adhère parfaitement à la conséquence tirée de ce principe, avec cette seule différence, que ces Messieurs s'en tiennent aux *cinnabres*, aux *nitreux*, à la *cascarille*, tous remedes qn'on reçoit comme excellents jusqu'à un certain point ; mais tant préconisez fussent-ils, ils se trouvent impuissants dans des cas où *l'éréthisme*, le *spasme* ou la douleur surpassent leur vertu, & alors on s'avance au-de-là de leur pratique, jusqu'à conseiller *l'opium* lui-même. Le crime dont on le charge, est d'assoupir, d'é-

Aussi fait l'Allemande sçavante Nation.

Conciliation de la Médecine Allemande avec celle-ci.

teindre ou d'énerver la vertu *tonique*. On conviendroit de l'inconvénient de cette espèce, si on n'emploïoit l'Opium pour faire dormir; mais l'on soûtient que ce n'est point en vûë de faire dormir, qu'un Médecin doit ordinairement ordonner l'Opium; qu'il est une maniere de n'en tirer que la vertu *sédative*: & l'on a expliqué ailleurs cette maniere. L'on y insiste ici, fondé que l'on est en observations anciennes & nouvelles, appuïées d'ailleurs sur une pratique de plus de 40. années en une infinité d'occasions; Pratique enfin qui n'a donné matiere à aucune sorte de repentir. Cependant on la propose aujourd'hui, cette maniere, sans aucunement vouloir dominer sur les esprits, ni sur les sentimens de ceux qui ne voudroient point y entrer; ainsi ce ne sont, si l'on veut, que de pures Réfléxions d'étude, d'usage & de pratique, qu'on expose à l'équité, à l'attention, à la bonne foi de ceux qui voudront s'y prêter pour le progrès de la Médecine, pour la conservation de la vie des hommes, pour le soulagement des malades. Car c'est la derniere ressource de la Médecine, de leur procurer dans des maux incurables *l'euphorie*, tant recommandée par HIPPOCRATE, pour soûtenir leur vertu & leur raison pendant les ennuis de longues infirmitez; enfin, dès qu'on ne peut mieux, pour leur procurer *l'euthanasie*, suivant le conseil que donne aux Médecins le sage & célèbre BACON *: *Nostris temporibus, Medicis quasi religio est, ægrotis, postquàm deplorati sunt, assidere; ubi, meo judicio, si officio suo atque*

Voyez le Traité des Calmants & de l'Opium.

Intentions de l'Auteur de ce Discours.

Euphorie.

Euthanasie à procurer.

* De Augment. Scient. p. 120.

adeò humanitati ipsi deesse nolint, Artem ediscere & diligentiam præstare deberent, quâ animam agentes faciliùs & mitiùs è vitâ demigrent. Hanc autem partem, inquisitionem de Euthanasiâ *appellamus, eamque inter desiderata reponimus.* On doute que personne puisse se blesser de ces dispositions les plus licites en Médecine, pour l'augmentation de cette Science, à laquelle le même BACON recommande si soigneusement de s'appliquer. Deviendrions-nous donc répréhensibles, parce que nous proposons une Médecine plus flateuse dans les maux, plus consolante pour les malades, moins à charge à la nature, plus sûre & plus heureuse dans les cas les plus difficiles, les plus obscurs & les plus dangereux, plus glorieuse à la profession? Ces avantages sont pourtant ceux que vaudroit aux malades la Médecine Sédative; & cette Médecine étant fondée sur le systême des Solides, auquel tient immédiatement celui de la *Trituration*, qui en est le but & l'objet, sera-ce mal-à-propos que ce Traité se renouvelle dans le Public? Car d'y entendre dire, que la *Trituration* est une doctrine oubliée, qu'on voudroit rappeller dans le monde, un réchauffé d'imagination, qui fut celle d'un ancien Médecin *, dont on ne parle plus, laquelle est tombée dans l'oubli qu'elle mérite encore; c'est entendre médire à la honte de la raison & de l'équité. Car la Nature qui donne ses principes à la Trituration, & la justice que lui rendent aujourd'hui les meilleures plumes en Médecine, en justifient pleinement le systême.

Avantages de la Médecine Sédative.

Solidité de de ses principes.

* ERASISTRATE.

Un sçavant Médecin (*a*) d'Allemagne se trouve même concourir avec ce Traité de la Digestion, par celui *de l'action du Ventricule* qu'il a publié vers le même-tems ; & TERENZONI (*b*) avoit donné les principes de la Trituration. La fameuse Ecole de M. STAHL, au nom près qu'elle n'en prononce pas, n'est guéres éloignée du systême de la Trituration. M. HOFFMAN vient de la désigner plus particuliérement, ou pour mieux dire vient de la prouver, par tout le merveilleux qu'il enseigne de la force de l'Estomach & de ses rapports universels & singuliers avec tout le Corps, enfin par les preuves qu'il donne dans son grand & excellent Ouvrage (*c*), où il est tout occupé à montrer le pouvoir des Solides pour les fonctions de la vie, & les altérations de leurs puissances dans la production des maladies. Ainsi, quoi qu'en puisse dire le préjugé ou la calomnie, le systême de la *Trituration* se trouve aujourd'hui autant celui de toute la Médecine, que celui de la *Fermentation* n'est plus que celui de peu de personnes.

Prouvée, adoptée par de célèbres Modernes.

Autorisée par M. *Hofman*.

La Trituration accréditée, la Fermentation décréditée.

ICI alloit finir ce Discours Préliminaire, parce qu'il n'étoit fait que pour servir à la rentrée du Traité de la Digestion dans le monde ; mais ce que l'on y a avancé touchant l'action des Remedes, & en particulier sur la maniere d'agir de la Saignée, eu égard aux différents endroits où on la fait, se trouve ouvertement contrarié dans le Livre de M. SILVA, qui vient de paroître, & où il se nomme lui-mê-

Raison pourquoi on fait une seconde Partie à ce Discours.

(*a*) *Verdries*, de actione Ventriculi.

(*b*) *Terenz.* Extrait IV.

(*c*) Medic. System. tom. III.

me ; & comme il ne laisse douter à personne que son Ouvrage est contre moi, parce qu'il le dit en me nommant dans sa Préface & à chaque page de son Ouvrage, c'est pour moi une invitation & peut-être une sommation d'y répondre. Je le fais donc, parce qu'en pareil cas je le dois à la vérité de la Médecine que je soûtiens, à l'honneur de la Faculté de Paris que je vais défendre, à la sûreté enfin & au maintien de la Pratique que je tiens de ses Maîtres & des miens, dont je révère la mémoire, & revendique l'honneur. Après cela, je prendrai la liberté de dire à M. SILVA ce qu'un célèbre Auteur * disoit à son Ami soupçonné d'avoir écrit contre lui : *c'est un défi que vous me faites ; c'est un coup d'éperon que vous donnez à un homme qui ne cherche que du repos ... si, (malgré moi) ce que j'écrirai pour ma défense, vous fait de la peine, ne vous en prenez qu'à vous qui m'attaquez, & non pas à moi que vous mettez dans la nécessité de vous répondre.*

* *S. Jerôme*, Lettr. 72. de la Traduct. de M. Dubois.

RÉPONSE
AUX
PRINCIPAUX ENDROITS
DU LIVRE
DE M. SILVA,
DE L'USAGE DES SAIGNE'ES.

I. UNE seule Réflexion pourroit abréger ma Réponse, peut-être même l'arrêter absolument, ou la soustraire au jour avant qu'elle le vit ; c'est celle qui se présente à la premiere ouverture que je fais du Livre de M. SILVA. Le tître en est général, & l'objet de la question qui doit s'y traiter est particulier. C'est un *Traité de l'usage* des différentes Saignées, principalement de celle du Pied, quoi qu'il ne soit dans le fond question que de celle-ci, non-même en général, mais dans les petites Véroles ; non encore en général dans cette maladie, mais en particulier dans les commencemens ; enfin de la Saignée du Pied pratiquée, non en général pour quelques cas particuliers, mais pour toutes les petites Véroles naissantes.

Le tître du Livre n'est point juste.

II. AINSI c'est de la saignée du Pied généralement pratiquée, suivant une méthode générale donnée dans le Public, & mise en

mode, non dans quelque conjoncture singuliere de sexe, d'âge, de saison, de tempérament ou génie propre à certaines maladies épidémiques (car elles ont quelquefois leurs goûts singuliers par rapport aux remedes ;) mais il s'agit de la saignée du Pied pratiquée sans distinction & brusquemunt réïtérée (la petite Vérole ne fût-elle que soupçonnée :) voilà la matiere du Livre. Son titre n'annonce rien de semblable, comme si de prime-abord on vouloit donner le change au Public, pour lui envelopper ou faire perdre de vûë l'état de la Question qui l'intéresse le plus. Car pourquoi encore ne donner qu'à la fin du second Volume la dissertation sur les fréquentes Saignées du Pied, (quoi qu'avec son titre inutile) avec l'Avertissement qui est en tête, & qui instruit le Public du dessein de l'Ouvrage ? Car c'étoit de cette accusée devant lui dont il devoit ici annoncer la justification, si son véritable but avoit été d'essaïer à disculper cette étonnante méthode. Pour cela il ne falloit pas moins qu'une plume autant habile & aussi séduisante, que celle que M. S. nous parle avec tant de finesse, tant d'élégance, tant de Physique dans cet Ouvrage ; mais enfin la voilà trouvée cette plume : il deviendroit seulement fâcheux de trouver, qu'un si bel appareil portât par-tout à faux dans ce Traité, qui, aprés avoir dit bien des choses gracieuses & amusantes, se trouveroit n'avoir pas même effleuré le fond d'une question qui intéresse la vie des hommes.

Il s'y agit de la Saignée du Pied ordonnée sans régles.

Le titre donne le change au Public.

Beautez du Traité des Saignées. Doutes sur ses preuves.

III. Il y avoit encore à prouver au Public, que vû les succès constants des Saignées du Pied au commencement de la petite Vérole,

il ne restoit qu'à lui déduire, comme on alloit faire, les raisons de ces succès; raisons qui deviendroient par ce moyen pour les Médecins des moïens de justifications, pour se disculper sur toutes nouveautez de Pratique inoüies ou de Remédes inconnus. Car d'étaler des raisons de convenances, pour persuader que pareilles Saignées pourroient guérir, lorsque reconnuës contraires à l'ancien usage, elles seroient encore contredites par des clameurs publiques, ce seroit moins les justifier, que d'en produire le blâme & en manifester la condamnation. Au contraire une pratique, tant nouvelle parût-elle, étant munie de l'attache approbative fondée sur les succès, elle se trouveroit au-dessus de toutes chicaneries; de celles même qu'on voudroit lui faire sous le nom d'une ancienne maniere dont on se départiroit; parce qu'HIPPOCRATE lui-même reconnoissant combien de choses manquoient à sa Pratique, donne pour maxime, que le moïen d'avancer les choses de la Médecine, c'est en retenant ce qui est déja trouvé, d'y ajoûter ce qui reste à découvrir: *Eorum aliquid quæ nondum inventa sunt, invenire, imperfecta ad finem deducere, id mihi videtur illius esse munus, qui intelligens existimari expetit* (a) ... *in Medicinâ via inventa est* ... *reliqua deinceps invenientur, si quis probè comparatus ex inventorum cognitione, ad ipsorum investigationem feratur* (b). Ce seroit donc une de ces découvertes qui entroient dans les vûës d'Hippocrate, dont on seroit redevable à M. S. s'il ne faisoit que

Les raisonnemens doivent poser sur les succès.

Moïen de justifier des nouveautez en Médecine

(a) *Hippocr.* de Arte.
(b) *Idem,* de Vet. Medic.

faire connoître au Public par de solides raisons tirées de l'usage, combien & comment la nature se trouve de concert avec lui dans une pratique de son invention; mais qui mérite sa créance & sa reconnoissance, pour les avantages certains qu'en retirent les malades dans ses mains, puisqu'aussi peu meurent par sa nouvelle méthode, qu'il en périssoit davantage par celle de nos peres. Si tous ces avantages sont ceux que prouve son Ouvrage, je lui promets avec toute la candeur, la bonne foi & la justice possible, de me rendre à des preuves qui rempliront ces vûës; si au contraire elles ne rouloient que sur des hors-d'œuvres & des généralitez vraies cependant & curieuses, mais étrangéres à la question, il trouvera bon qu'en ne faisant que découvrir légérement l'inutilité de ses démonstrations, je n'ennuye personne de réfléxions aussi vaines que mal placées, parce qu'elles abuseroient du tems, qui est trop précieux de sa nature, *cujus unius honesta avaritia est.* *

Sûreté demandée au systême de M. S.

IV. Ce n'est point que je ne voulusse beaucoup faire pour m'accorder de sentimens avec un Médecin du mérite & de la capacité de M. S. indépendamment même de l'inclination respectueuse que je me sens pour sa personne; mais qu'il me permette de lui dire, qu'il met à trop haut prix la satisfaction & l'honneur qu'on se feroit en se conciliant avec lui dans l'occasion présente; puisqu'on ne pourroit le faire, qu'en se broüillant du premier coup avec toute la Médecine ancienne, puis encore avec la moderne. En effet, sans nous laisser

Sentimens d'estime pour M. S.

* SENEQUE.

en suspens, il débute dès sa Préface (*a*) par secoüer le joug importun pour lui de l'Antiquité, parce qu'il trouve par rapport à son sentiment, que les Médecins *Grecs* & *Latins* se contrarient les uns les autres. *Cette contradiction*, dit-il, *doit tout au moins nous dispenser de regarder comme des guides bien assûrez des Auteurs, dont les décisions se détruisent quelquefois elles-mêmes*. Le plus souvent donc elles ne se détruisent point, & alors méritent-elles cette mauvaise note? Que M. S. leur eût donc refusé une vénération aveugle, on auroit pû lui passer cette réserve; mais prononcer durement cet anathême sur les premiers Maîtres de l'Art, seulement parce qu'il juge que leurs *décisions* se détruisent *quelquefois*, cette décision elle-même est injuste, aussi est-elle interdite en pareil cas par HIPPOCRATE: *Qui ea quæ ab aliis inventa sunt, inhonestorum verborum artificio contaminare contendit, is sanè prudentiæ existimationem tueri velle non videtur*, &c. (*b*). Ces Médecins sont ceux qui ont honnoré des centaines de siécles, & ceux-là même M. S. les néglige hardiment & les rejette d'un coup de plume; je doute qu'à ce prix il fasse beaucoup de proselytes. Il est vrai qu'il se montre un peu plus favorable aux *Arabes*, parce qu'il les trouve plus décidez sur la matiere de son Traité, que les Médecins *Grecs* & *Latins*; ce ne sera donc qu'après la chûte ou les plus beaux jours passez de l'étude de la Médecine: *Post sæculum sextum, unà cum universâ bonâ eruditione, Medica studia in Occidente*

Anciens maltraitez.

Repris injustement.

Peu ménagez.

(*a*) On ne peut en coter les pages, parce qu'elles ne sont point chiffrées.

(*b*) *Lib. de Arte.*

pariter & in Oriente considerunt, spissâ ferè totum terrarum orbem, justo Dei judicio, occupante barbarie (*a*). Ce sera *au tems du minuit de l'Eglise*, comme s'explique l'illustre M. FREIND (*b*), que se sera placé M. S. tems auquel la lumiere de toutes les sciences étoit entierement éteinte (*c*), pour trouver quelque appui au Systême qu'il veut introduire. Cependant la Médecine entre les mains de ces Auteurs qu'il trouve plus *décidez* que les Latins & les Grecs, *n'a pas fait des progrès réels parmi eux à proportion de l'honneur qu'ils s'en sont fait; car ils n'ont été à dire vrai que de vrais Copistes des Ecrivains Grecs .... d'*Hippocrate *& de* Galien, *dont ils ont embrassé toutes les maximes & toutes les opinions* (*d*). Voilà les gens à qui M. S. donne l'autorité & sa confiance en faveur d'une prétenduë unanimité entr'eux sur la *révulsion*. Cet accord merveilleux des *Arabes* avoit pourtant besoin de preuves, & je les trouve toutes supprimées par M. S. dans une occasion si importante. D'ailleurs, il ne convient guéres à un Médecin de la Faculté de Paris de se parer ainsi de l'autorité des Arabes, depuis le reproche que le seul soupçon de leur être tant soit peu favorable, a attiré à un Auteur du poids & du mérite du célèbre FERNEL, de la part d'un autre célèbre Maître (*e*) de la même Ecole: FERNELIUS *nectare quodam Latinitatis, Barbarorum* (*Arabum*) *fœces con-*

Ils ne sont que les Copistes des Grecs.

Un Médecin de la Faculté de Paris loüe les Arabes.

(*a*) *Conringius*, Introduct. in Medic, p. 96.
(*b*) Hist. de la Médec. p. 138.
(*c*) *Idem*, Ibid.
(*d*) Ibid.
(*e*) *Hollier*, de Morbis Internis, p. 500.

divit. C'est dommage qu'on trouve suspecte d'une semblable accusation le Traité de l'usage des Saignées. Malgré pourtant l'assûrance que l'on donne ici de l'unanimité des Arabes (*a*); " parce qu'ils auroient unanimement enseigné qu'il falloit toûjours procurer la *révulsion* dans le commencement des inflammations, & que ce n'est qu'après plusieurs Saignées *révulsives*, qu'ils permettoient de procurer la *dérivation* "; RHASE's le Prince des Arabes, & la source où tous les autres, AVIÇENNE lui-même, ont puisé pour la compilation de leurs ouvrages (*b*), n'est point entré dans cette prétenduë unanimité sur la *révulsion* (au sens de l'Auteur,) pas même dans la petite-Vérole; puisque ce Praticien par excellence, & qui pour cette raison fut nommé *Experimentator*, saignoit d'abord les petits enfans mêmes, &, si les accidens devenoient violents, jusqu'à *syncope*, & toûjours de la veine du Bras, tant qu'elle pouvoit se trouver aisément, de-sorte que ce n'étoit que par cette nécessité qu'il en venoit à faire ouvrir la *poplitée* (*c*). Bien plus, ce grand Praticien étoit tellement en garde contre la révulsion par la saignée du Pied, lorsqu'elle lui paroissoit nécessaire en certains cas d'inflammation urgente & naissante, qu'il saignoit alors étonnamment, car il le faisoit tout-à-la-fois du bras & du pied (*d*).

Rhasès ne saignoit pas d'abord du Pied.

Précautions qu'il prenoit là-dessus.

V. SUR cet échantillon du Prince de la Médecine Arabe, que tous les autres n'ont

(*a*) Préface.
(*b*) *Freind*, ubi sup. p. 148.
(*c*) *Idem*, Ibid. p. 207.
(*d*) Ibid. p. 148.

fait que copier, peut-il paroître vrai-semblable qu'il ait été crû universellement parmi les Arabes, que la révulsion par la saignée du Pied devoit précéder la dérivation ? On auroit encore à rapporter ici deux traits de l'ancienne pratique; ils sont d'ALEXANDRE de *Tralles*, qui d'aprés HIPPOCRATE & GALIEN ordonnoit la saignée du bras dans l'*apoplexie*, avec tant de préférence pour les vaisseaux supérieurs au-dessus des inférieurs, que quand il ne pouvoit être aisément le maître de la veine du *bras*, il ouvroit celle du *front*, pratique que RHASE's recommande aprés lui. Ces témoignages certes favorisent peu le nouveau systême de la Révulsion; mais ils sont de ces Médecins *Grecs*, de cette ancienne Médecine dont M. S. élude l'autorité, la répudie même comme peu *sûre* ou inconstante. En cela il se trouve bien différent du sentiment des *Arabes* ses amis, dans la personne de *Rhasès* leur chef, qui s'explique ainsi * sur l'autorité des Anciens. " Un homme quelque long-tems qu'il vive, ne peut se rendre maître dans les connoissances de Médecine, s'il ne suit la trace des Anciens; l'étenduë de cette science étant sans proportion avec les bornes étroites de la vie humaine. Les Auteurs qui ont perfectionné cet art sont en très-grand nombre, & un petit nombre d'années n'est pas suffisant pour en acquérir l'intelligence : en mille ans de tems il y a eu peut-être mille Auteurs qui ont concouru à perfectionner la Médecine; & celui qui sçaura bien les

Saignée du Bras préférée à celle du Pied.

Rhasès donne conseil sur les Anciens.

* Vide *Freind*, Ibid. p. 153.

étudier

„ étudier, parviendra dans l'espace de sa propre vie, qui est si bornée, à sçavoir autant „ que s'il avoit vécu mille ans lui-même, „ & étudié pendant tout ce tems-là la Médecine. Si au contraire la lecture des Anciens vient à être négligée, de quoi peut „ se flater un particulier, quelque talent personnel & transcendant qu'il ait ? ce qu'il „ pourra en tirer, sera-t-il jamais en proportion avec les richesses immenses qu'on peut „ puiser dans les Anciens ? En un mot, celui „ qui n'a pas lû les Anciens Médecins de „ l'antiquité, avant que de se mettre à pratiquer, ne manquera point, quand il sera „ appellé dans quelque maladie, de faire du „ mal par ignorance ou par méprise. „ Voilà l'opinion qu'avoit RHASÈS touchant les anciens Médecins ; à quoi si l'on ajoûte que les anciens Médecins d'avant *Rhasès* étoient les Grecs & les Latins, c'est au Lecteur à juger de l'importance de la déclaration par laquelle débute M. S., en prononçant qu'il faut les regarder comme *des guides peu assûrez* (*a*).

Un génie supérieur ne vaut pas la lecture des Anciens.

Déclaration de M. S. sur les Anciens, combien dangereuse.

VI. IL auroit été content de la prétenduë unanimité de sentiment parmi les *Arabes*, parce qu'elle étoit passée & établie dans les Ecoles de Médecine, ce qui a duré près de 600. ans, & auroit duré davantage ; mais BRISSOT, Médecin célèbre de la Faculté de Paris, est venu traverser cet heureux état de la pratique en Médecine. Car, nous dit-on (*b*), „ les raisons de *Brissot* partagerent les esprits, „ de-sorte que l'on vit les Praticiens les plus „ expérimentez suivre dans les mêmes maux,

Brissot, Médecin de la Faculté de Paris, blâmé sans ménagement par M. S.

(*a*) Préface.
(*b*) Ibid.

„ des pratiques opposées sur le choix des saignées. „ Il séoit bien mieux dans la bouche d'un Médecin de Paris d'ajoûter, que ce sentiment de BRISSOT eut les suffrages de toute la Faculté de Médecine de Paris, de maniere que depuis ce tems, la Médecine des Arabes demeura bannie de son Ecole. C'est le témoignage glorieux d'un sçavant Auteur Allemand pour cette Ecole. On vit, dit-il, en France la Médecine prendre une face toute nouvelle: *In Galliâ planè alia facies Medicinæ cœpit ... Jacobus Sylvius cum Fernelio, Hollerio, & Petro Brissoto, receptam Arabum Medicinam ex Academia Parisiensi expulit* *. Cette proscription de la Médecine Arabesque a été confirmée par tous les Médecins fameux, dont la mémoire nous est en vénération, & que nous reconnoissons pour nos peres, comme ils sont les souches de l'Ecole de Paris, dont nous avons juré de défendre l'honneur & les droits. Ces premiers Maîtres ont été suivis par les DURET, les BAILLOU, les HAUTIN, les BRAYER, les PIETRE, les PATIN, & par tant de grands hommes sortis de cette sçavante Compagnie, qui ont continué d'abjurer les dogmes des Arabes pour s'attacher principalement à ceux d'HIPPOCRATE & de GALIEN, que les Arabes avoient altéré, corrompu, & changé. Après cela, pourra-t-il ne pas paroître déplaisant pour un Docteur de la Faculté de Paris, de se revoir aujourd'huy d'intelligence avec les Arabes, & séparé d'avec ses peres? Auroit-on pû s'attendre à voir approuvé par la Faculté de Paris, un Ouvrage qui tend à y faire rentrer un dog-

La Faculté de Paris défend *Brissot*.

Ses défenseurs sont les plus illustres Docteurs de cette Ecole.

* *Conring*. Introduct. in Artem Med. p. 107.

me anathèmatisé par ses anciens & illustres Maîtres ? Car, nous dit-on dans la Préface " , l'on a vû les Praticiens les plus ex-,, périmentez suivre (depuis *Brissot*) dans les ,, mêmes maux, des pratiques opposées sur le ,, choix des Saignées. ,, Mais ces Praticiens furent ceux de l'Ecole de Paris, puisque la pratique est demeurée uniforme & constante sur l'usage des Saignées, depuis le renouvellement dont on a parlé. Si des doctrines étrangéres, puisées en d'autres Ecoles, étoient venuës soüiller dans quelques-uns les pures sources de la bonne Médecine, c'étoient des membres postiches, des sujets *dyscoles*, que la Faculté a toleré, les regardant d'ailleurs moins comme des ennemis à craindre, que comme des étrangers & des profanes à mépriser, *sicut ethnicos & publicanos*. Le dogme donc sur la Révulsion, dont l'on voudroit ici faire un propre à BRISSOT, est celui de toute la Faculté, où il domine depuis 200. ans, qui se lit dans tous les grands Auteurs ses éléves, ou qui sont sortis de son sein ; dogme enfin qu'on retrouve dans ses Thèses, qui sont comme les archives ou les monumens de cette doctrine. En falloit-il davantage pour l'intéresser aujourd'hui contre un dogme qu'on vient nous renouveller des Arabes ? Du moins en pareille conjoncture un Docteur ancien de la Faculté de Paris, & qui a l'honneur d'être un de ses anciens Doyens , n'auroit-il point dû s'attendre aux termes désobligeants des Approbateurs de M. S., jusques-là qu'un d'entre-eux sort de son caractére de douceur, pour s'indisposer, & lui témoigner un sentiment désobligeant, *en loüant la modération avec la-*

Doctrine de la Faculté uniforme sur la Révulsion.

Ressentimens injustes des Approbateurs de M. S.

Approbation de Messieurs *Geoffroy* & *Cluscard*.

quelle M. S. répond aux objections que ce Docteur a faites contre la pratique qu'on suit dans ce Traité. Est-ce donc qu'il falloit me dire des injures ? D'ailleurs ces Messieurs pourroient-ils bien montrer l'authenticité de cette pratique dans la Faculté ? Une pareille adulation répond mal à la gravité d'un Médecin de la Faculté, ou la politesse amiable qu'elle recommande entre ses Docteurs, *Doctores mutuò se colant* *. En tout cas, sur qui doit tomber le blâme, ou sur un Docteur qui défend la traditive en Médecine de sa Compagnie, ou sur des Docteurs qui approuvent qu'un de leurs amis publie un Traité qui la contredit ?

Si la Circulation a fait varier la Pratique.

VII. M. S. prétend que l'ignorance de la Circulation a été la source des variations, dont il accuse les anciens Praticiens. Mais le sçavant & célèbre M. RIOLAN a justifié là-dessus la pratique de son tems, comme n'ayant rien à y changer depuis cette découverte. C'est le point de la Thèse qu'il fit là-dessus en 1645. *Ergo propter motum Sanguinis in Corde circulatorium, non est mutanda Galeni methodus medendi.* Contre un pareil titre échouë l'accusation intentée contre les anciens Médecins. Cette raison d'ailleurs est évidemment illusoire, car elle iroit à faire croire que les anciens Médecins formoient leur pratique sur des raisons spéculatives, dont ils auroient tiré les régles de leur conduite ; au lieu qu'ils ne cherchoient dans des réflexions spéculatives, que les raisons des succès ou des guérisons qui s'opéroient dans leurs mains & par leur sagesse. Au contraire, c'est l'erreur dominante dans l'Ou-

Ancienne Pratique, non fondée sur les raisonnemens.

* Vide *Statut. Facult.*

vrage que l'on combat ici ; car on y imagine des manieres d'agir dans la Saignée, qu'on voudroit faire adopter par la Nature, mais elles ne sont point les siennes ; c'est pourquoi elle les désavouëra, en se refusant aux guérisons qu'elle accorde à ceux qui n'agissent qu'en interprètes de ses loix.

VIII. C'estoit, nous dit-on, dans la connoissance de la Circulation qu'on devoit être éclairé sur les véritables manieres dont se fait la *révulsion*. Mais M. Willis (*a*) est bien éloigné de penser comme M. S. touchant les connoissances qu'on a tirées de la Circulation par rapport à l'endroit où l'on devoit faire la Révulsion. *Circa locum qua vena aperiri debeat, maxima semper lis erat. Hippocrates & Galenus è directo latere venam secabant ; postea Arabes..... saphenam.... aperiebant . . . in sequiore tamen ævo Græcorum antiquorum praxis paululùm revixit, &c.* C'est donc une sorte de renaissance, selon la pensée de M. Willis, que le rétablissement de l'ancienne Pratique sur les ruines de celle des Arabes ; & au lieu de cette renaissance M. S. avance, que le désordre ou la confusion s'étoit mise parmi les Praticiens. Mais voici comme continuë M. Willis : *Dum adeò inter Medicos circa phlebotomias haud minor quàm inter Judæos & Samaritanos circa λατρίας sacrum locum decertatio esset, tandem Circulationis sanguinis doctrina à cl. Harvæo..... controversiæ hujus nebulas omnes discussit* (*b*). Voilà donc ce Soleil attendu par M. S. & que M. Willis produit comme un jour nouveau, *novæ instar facis prodita (circu-*

M. *Willis* pense autrement que M. S. sur la saignée du pied

(*a*) Cap. IX. de Pleuritide, p. *m.* 203.
(*b*) Ibidem.

latio.) Mais fut-ce pour faire voir qu'il falloit saigner du Pied ? au contraire, *statim apparuit perindè ferè esse sive in latere affecto sive opposito vena secetur.* Il n'est donc point question que la saignée du pied montrrera la lumiere de la Circulation préférablement à la saignée du bras suivant la réfléxion de M. WILLIS, mais il va bien plus loin, parce que, toute réflexion faite, il se déclare même pour la saignée du bras du côté malade : *pro venâ lateris affecti potiùs secandâ, tantùm hoc dici potest, quòd venâ basilicâ depletâ, arteriæ brachiales uberiorem sanguinis penum excipiunt, &c* *. Le reste du passage de M. Willis fait entendre qu'il comprenoit la *révulsion* suivant le même méchanisme & dans le même sens que les Auteurs que nous avons cité. Là-dessus donc, où l'on cherche dans les Modernes les Auteus de qui on pouvoit attendre le bon office que M. S. attendoit de la Circulation, on ne l'auroit pas trouvé dans M. Willis. On ômet ce que dit sur ce sujet M. FREIND, & on ne sçait trop pourquoi, sinon peut-être parce qu'il n'est point favorable à la doctrine du Traité des Saignées. Il est donc étonnant combien peu d'autres l'on en produit ; étrange préjugé contre le nouveau systême ! ou pour mieux dire, il ne s'en trouve aucun ; puisque M. BELLINI, qui a traité exprès, & suivant les principes mêmes de la Géométrie, des effets & des manieres de la Saignée, ne paroît point à M. S. *affranchi de toutes sortes de préjugez*, *emporté* (dit-il) *par trop de respect pour les Médecins Arabes*, *ou plûtôt par trop*

M. *Willis* conclud à la saignée du bras, en conséquence de la Circulation.

Si les Modernes ont mieux traité de la Révulsion.

Combien peu sont du goût de M.S.

* Ibid. p. 204.

de prévention pour une opinion communément reçüë de tout tems. Mais quel aveu qui trahit son Auteur! puisque jusqu'au tems de M. Bellini, qui est aussi le nôtre, il reconnoît pour authentique la pratique contre laquelle il écrit.

IX. Le voilà donc isolé, ou tout seul de son opinion, & son opinion est contraire à la commune. De-plus, quelle variation d'inclination! Les *Arabes* n'aguères étoient des amis de M. S. quand il lui a fallu combattre les Anciens Grecs & Latins, &, dans la personne de Brissot, les Maitres de l'Ecole de Paris sa mere; & voilà qu'à présent il accuse M. Bellini de trop de respect pour les Arabes: ainsi l'on s'oublie sans y penser. Vient ensuite M. Bianchi, digne de la réputation que lui ont acquis ses Ouvrages; & c'est le second & le dernier en même tems de tous ceux des Modernes sur qui s'étoient fondées les esperances de notre Auteur: mais en attendant qu'un Médecin si habile & si sçavant tombe ci-après sous la férule de M. S. il est ici * reconnu comme M. Bellini, pour avoir adopté *l'opinion qui a été communément suivie par la plûpart des Médecins, qui ont vécu depuis la publication du Traité de la Saignée par M. Bellini*; c'est-à-dire, que jusqu'au tems où nous sommes, la doctrine de M. S. n'est celle d'aucun Médecin, *Grec*, *Latin*, *Arabe*, *François*, *Italien*, *Espagnol*, *&c.* Praticien ou Anatomiste, elle va donc faire souche.

M. S. tout seul de son avis.

Bellini négligé.

Bianchi méprisé.

X. Cependant, comme s'il se trouvoit autant autorisé, qu'il l'est peu par tout ce qui l'a précédé, il prononce avec confiance, *Tels*

* Préface.

ſont les progrès que la Médecine a fait juſqu'ici ſur le choix des differentes Saignées. Mais ces progrès pouvoient être arrêtez par l'Ouvrage que M. Hecquet *vient de donner au Public ſous le titre d'Obſervations.* Mais M. S. s'oublie étrangement ſur ces progrès prétendus favorables à ſon opinion, puiſqu'elle ne ſe trouve, de ſon aveu, non-plus dans les Modernes que dans les Anciens; de-ſorte que pour adopter ce Dogme d'aujourd'hui, il faut après s'être broüillé avec toute l'Ancienne Médecine, faire encore ſchiſme avec la Moderne. Certes ce ſeroit un peu chèrement payer une aſſociation véritablement honorable par rapport à la perſonne de M. S. qui en eſt le chef, mais infiniment dangereuſe, quand il s'agit d'une Science d'uſage & d'expérience, telle qu'eſt la Médecine, où il y a tant à riſquer à abandonner l'un & l'autre. Au ſurplus, en quoi & comment pourrois-je, comme M. S. m'en accuſe, arrêter ces prétendus progrès, moi qui penſe comme lui ſur les ſentimens de tous ceux qu'il rapporte, & dans leſquels il ſe trouve auſſi peu d'appui pour ſon opinion naiſſante, que j'y en trouve beaucoup pour mon ſentiment, parce qu'il eſt conforme à ceux des Anciens & des Modernes. En cela donc paroît le peu de juſteſſe de l'imputation qui m'eſt gratuitement faite, en diſant ici de moi, *il combat tout ce qui paroiſſoit le plus établi en cette matiere*; car autant que j'acquieſce à tout ce qui a été établi là-deſſus juſqu'à préſent parmi les Médecins de tout âge, autant l'opinion de M. S. eſt-elle ignorée, blâmée, ou oubliée de tout le monde. Mais enfin puiſque c'eſt dans les Modernes qu'il met toute

Confiance préſumée dans M. S.

Médecine dangereuſe, quand elle n'eſt point autoriſée.

Je ſuis conforme à tous les Praticiens.

sa ressource, un (*a*) des plus célèbres d'entr'eux, qui s'intéresse aussi peu dans la dispute que d'autres s'en échauffent beaucoup, pour établir *la véritable idée de Révulsion*, commence par convenir *qu'elle se fait plus immédiatement* dans la Pleurésie par la saignée du bras du même côté : mais c'est sur quoi se récrie si haut M. S. contre BRISSOT ; cependant M. FREIND prononce que *la différence est si petite* dans ces saignées du bras, *qu'il est étonnant* qu'il y ait eu sur cela une si grande dispute. Sur la parole d'un Juge si éclairé M. S. pouvoit bien s'épargner du travail ; mais il falloit jetter les fondemens du systême favori sur la saignée du pied, ainsi sa complaisance auroit trop coûté à son dessein. En arbitre souverain ou en législateur absolu, il va donc proposer (*b*) *les régles qu'on doit suivre dans le choix des différentes saignées, pour tâcher d'éviter les incertitudes, les variations*, &c. Il sembleroit qu'à cela dorénavant doivent s'en tenir les Praticiens sur l'usage & l'arrangement des Saignées.

Conciliation pour M. *Freind.*

Ton décisif de M. S.

XI. UNE telle entreprise demandoit, ce semble, les suffrages de quelques centaines, pour le moins, de Praticiens célèbres ; car nous avons vû que RHASE's exigeoit qu'on en étudiât un millier avant que de se fixer en pratique : la voïe est ici abrégée, *on a consulté d'habiles Géomètres, pour prendre dans les loix de l'Hydrostatique ces principes*, qu'on va donner, & pour tout Médecin M. WINSLOW, comme (tel qu'il est en effet) très-éclairé en

(*a*) M. *Freind*, Hist. de la Méd. p. 98.
(*b*) Préface.

Anatomie. *C'est*, nous dit M. S. *(a)*, *sur ces principes que j'ai déterminé la révulsion & la dérivation que chaque Saignée doit opérer, & que j'ai fixé les différentes parties à l'égard desquelles elle doit les produire.* C'est donc toûjours sur le même ton, qu'il traite sa matiere, sur de pures & toutes nouvelles spéculations, qu'il se propose de décider des effets des Saignées, & les fixer en vertu des régles *qu'elles doivent suivre* dans leur opérations ; régles d'ailleurs qu'il leur donne. N'est-ce pas là bâtir une pratique sur la raison ? au lieu qu'il a toûjours été crû en bonne Médecine, que la raison doit suivre la pratique : *non post rationem inventa est medicina, sed post inventam medicinam quæsita est ratio (b)*. On convient qu'en fait de Médecine déja trouvée & bien établie, combien de raisons ingénieuses & solides tout-à-la-fois l'on peut emprunter de l'*Hydrostatique*, pour expliquer les mouvemens du sang ou de la circulation, & combien l'on peut s'en aider pour faire entendre les effets des remedes, & en particulier de la Saignée : mais alors des succès bien constatez feront le fondement de ces *étiologies* ; sans quoi elles porteront à faux, séduisant les esprits des Médecins sans soulager les corps des malades. Car un Ouvrage comme celui de l'usage des Saignées, ne doit point être une méthode ou un art de discourir avec esprit & élégance sur les maladies ; mais il doit faire voir la justesse & confirmer la vériré d'une méthode de guérir bien certaine. Cependant aux connoissances de l'*Hydrostatique*, on ne joint ici que les

Continuation sur le même ton.

Spéculations, où, & quand elles sont permises.

(*a*) Préface.
(*b*) CELSE.

lumieres d'un seul Anatomiste, autant habile certainement qu'il en fut ; mais s'agissant ici de décisions pratiques, les Anatomistes ne sont point par état d'aussi sûrs guides qu'il convient d'en prendre pour l'usage de la Médecine. Souvent même les hautes connoissances de ces profonds scrutateurs du Corps humain, les tenant en respect continuel sur les mystères qu'ils y contemplent, peuvent les rendre timides à les pénètrer en pratique. En ce sens donc il sera des Anatomistes comme des *Géomètres* ; leurs lumieres pourront éclairer l'esprit d'un Médecin sur les opérations de la Nature, mais elles ne peuvent le mettre au-dessus d'elles, parce que ces Messieurs, tant éclairez fussent-ils, n'en sont que de foibles copistes, ou de timides interprètes. De plus, qu'elle différence entre l'*Hydrostatique* du grand Monde & celle qui se passe dans le Corps humain ! Elle est aussi grande, cette différence, qu'est notable celle qui se trouve entre des canaux de métal, de pierre, ou de bois, qui dans une machine laisseroient passer dans leurs capacitez un Fluïde, qui y seroit poussé par une force étrangére & externe, & celle de vaisseaux élastiques, fléxibles d'ailleurs, dans les capacitez desquels ne coulent des Fluïdes qu'autant que le ressort de leurs parois les comprime & les fait avancer. Dans ce parallèle on voit d'abord une force mouvante innée & intrinsèque dans ces vaisseaux, au lieu d'une vertu dormante ou passive dans ces canaux ; dans les uns le Géomètre est toûjours sûr des calibres de ses canaux, de leur étenduë ou dimensions invariables, & par conséquent des distances qu'aura à parcourir un Fluïde qui y sera pous-

Anatomistes, Juges incompétens pour décider en Pratique.

La Géomètrie, elle ne peut régler la Pratique.

Hydrostatique propre au Corps humain.

Sûreté de la Géomètrie dans un Automate.

sé ; sur ce pied ses calculs seront toûjours justes, parce que tous les rapports d'entre toutes ces différentes choses seront certains : dans les autres, au contraire, le Médecin a dans ces vaisseaux des capacitez changeantes, des dimensions muables, parce que toutes ces dispositions dépendent d'une puissance qui les règle souverainement, & qui change autant que le pouls est changeant, *venis credimus, fallacissimæ rei ;* de maniere qu'autant que le pouls change dans les maladies, autant les vaisseaux sont-ils variables, comme l'insinuë CELSE au même endroit *. Que penser donc de principes tirez pour l'usage de la Médecine de toutes choses plus inconstantes les unes que les autres ? Cependant il ne paroît point qu'on donne ici d'autre assûrance, que celle d'un ton décisif, avec lequel on prononce sur la sûreté d'une opinion qu'on veut introduire : *j'ai conclu..... j'ai été obligé de combattre le sentiment de* Bellini *&* *de* Bianchi....... *j'ai condamné..... je suis entré dans un détail circonstancié :* αὐτὸς ἔφα. Ce sont tous termes rassemblez près-à-près, qui nous annoncent une doctrine en Pratique, qui ne tiendra ni à celle des Anciens ni à celle des Modernes.

Puissance des Mouvemens change dans nos corps.

Point d'autre raison, qu'un ton décisif.

XII. C'EST une voïe nouvelle que s'ouvre M. S., différente par conséquent de celle qu'HIPPOCRATE croyoit suffisamment trouvée, & qui devoit servir de fondement à tout ce qu'on y ajoûteroit dans la suite : *In Medicinâ via inventa est, per quam præclara multa longo temporis spatio sunt inventa, & reliqua deinceps invenientur, si quis probè comparatus*

Voïe nouvelle.

* Lib. 3. Cap. 6.

fuerit, ut ex inventorum cognitione ad ipsorum investigationem feratur (*a*). Est-ce sur ce plan que l'on donne les notions du systême de pratique, que l'on nous dresse sur la *révulsion* & la *dérivation* ? Elles sont au contraire autant opposées aux idées d'HIPPOCRATE, que contraires à celles des Ecoles, surtout de l'Ecole de Paris, de-sorte que l'on est surpris de voir un de ses Docteurs absolument contraire à ce qu'elle enseigne nommément là-dessus. Je prens ces idées de l'Ecole de Paris dans FERNEL, d'autant meilleur Juge sur cette matiere, qu'aïant été singuliérement instruit des maximes des Arabes & dans leurs ouvrages, il étoit informé de leurs sentimens sur la *révulsion* : cependant il croïoit le sien si peu contraire à celui des Grecs, qu'il l'appuie sur l'autorité de GALIEN, en citant AVICENNE, qui peut passer pour le Galien des Arabes, comme RHASE's en étoit l'Hippocrate; de-sorte que c'est l'un & l'autre *Galien* cité à l'endroit même où il s'explique ainsi : *unum prorumpentis sanguinis remedium est revulsio, est autem revulsio, illabentis humoris in contrarium tractus* (*b*). Et ce qui ne peut déplaire aux systêmes modernes, c'est que *Fernel*, à qui les Mathématiques n'étoient point certainement étrangères (*c*), avertit que les idées dans les Mathématiques en matiere des contraires, sont différentes de celles de la Médecine : *contraria Mathematicis sunt, quæ unius & ejusdem rectæ lineæ extrema tenent, ad quæ qui fiunt motus contrarii dicuntur; Medicis verò contraria, quæ*

Opposée à celle d'*Hippocrate*.

Contraire à l'Ecole de Paris.

Fernel cite les Arabes comme étant conformes aux Grecs.

(*a*) *Hippocr.* de Priscâ Medicinâ.
(*b*) *Fernel.* de V. S. Lib. II. Cap. V.
(*c*) Voyez sa vie.

in ejusdem venæ recto processu, per quem humorum cursus est, quàm longissimè distant. D'où il tire cette conclusion : *cæterùm in humorum revulsione, ne illa quidem contraria sunt, nisi in fibrarum venarumque recto cursu collocentur* (a). Enfin à l'honneur de BRISSOT, si maltraité dans la Préface du Traité des Saignées, FERNEL décide que dans une Pleurésie située dans le côté droit, le côté gauche n'est pas contraire, & par conséquent qu'il faut saigner du côté droit.

XIII. MAIS autant que cette idée des contraires n'est point dans le goût de la Préface touchant la Saignée du pied, autant rudement tombe-t-elle sur le Médecin (b) Espagnol qui s'est mêlé de traiter des utilitez de cette Saignée sur des principes incompatibles avec ceux du nouveau système : aussi lui dit-on qu'il n'y entend rien. BELLINI y est plus ménagé, cependant ses idées y sont traitées de superficielles, & cela parce qu'elles n'entrent point dans celles de l'Auteur de la Préface. Ce seroient choses à examiner, & apparemment verroit-on que tout ce qu'il y a de meilleur dans les Auteurs trouve ici une mauvaise note, parce qu'ils traitent des Saignées *révulsives & dérivatives* dans le goût de l'ancienne Pratique, qui n'est point celui qu'on veüille ici insinuer ; c'est ce qu'on appelle *préjugé vulgaire, fortifié par la conduite de quelque Médecin célèbre, qui semble vouloir interdire l'usage de la saignée du pied.* Une imputation aussi grave ne demandoit rien moins que de nommer ces célèbres

Auteurs malmenez par M. S.

Imputation sans preuve.

(a) *Idem*, Ibid.

(b) *Gaspar Caldera de Herediâ*, de S. M. ex Talo.

Médecins ; mais certainement on n'a ômis de le faire, que parce qu'il n'y en aucun, qui ait jamais voulu penser, ni agir si déraisonnablement. En effet, de ceux-là-mêmes qui s'opposent plus ouvertement à la nouvelle méthode de saigner du pied dans la petite Vérole, on n'en connoît point, & il n'en est certainement aucun, qui donne une exclusion absoluë à cette saignée dans la cure même de cette maladie. Tous, au contraire, sçavent donner à cette saignée la préférence, la place, & le prix qu'elle mérite, mais dans les cas particuliers de cette maladie, dans lesquels de tout tems on y a emploïé ce remede. Si-donc c'est ainsi qu'on présente le change aux Lecteurs dans la suite de ce Traité, outre que ce seroit induire le Public en erreur, ce seroit pour l'Auteur bien de la peine & du travail perdu, & pour les Lecteurs bien du tems prodigué ; puisque ce seroit combattre un fantôme d'erreur ou de préjugé qui ne fut celui de personne. Autre preuve que l'Auteur du Traité se trouve seul de son sentiment sur la Pratique, c'est qu'il lui est si étrangement singulier, qu'il ne peut nommer un Praticien qui veüille interdire l'usage de la saignée du pied, non-plus qu'il ne peut trouver un seul Auteur de l'ancienne ou de la nouvelle Médecine, qui ait seulement fait mention de la saignée du pied au commencement de la petite Vérole, à l'exclusion alors de toute autre, de-sorte qu'il en fasse une régle, une méthode générale, oseroit-on le dire ? une vraïe routine. Car c'est le principe imaginé aujourd'hui, passé en mode dans la nouvelle doctrine, qu'il faut commencer la cure des petites Véroles par des saignées *révulsives*, &

Saignée du Pied en elle-même estimée de tout tems.

Sa pratique sur la saignée du Pied lui est absolument singuliere.

du Pied, au sens de l'Auteur.

XIV. Il falloit donc commencer par bien prouver qu'il faille commencer cette cure par cette sorte de *révulsion* : 2°. Que la saignée du pied puisse opérer cette révulsion dans l'état & la situation où se trouve le sang dans la petite Vérole. Car l'Auteur décide qu'une saignée *est révulsive sur les principes qu'il emprunte d'habiles Géomètres & de M.* Winslow, *qu'il a consultez*. Ce n'est donc que sur ces *principes qu'il a déterminé la révulsion & la dérivation que chaque saignée doit opérer, & qu'il a fixé les différentes parties à l'égard desquelles elle doit les produire*. Pures inventions par conséquent de l'esprit de l'Auteur dans une matiere d'usage ou d'expérience, par lesquelles il veut apprendre décisivement quand il faut que la Saignée soit révulsive ou dérivative ; moyennant quoi on sera admis à donner les raisons par où se fait une *révulsion* ou une *dérivation*. C'est même ce que fait attendre le titre du Traité de l'usage des Saignées, qui va à insinuer qu'il donne tout-à-la-fois l'art & la méthode de placer les Saignées, & les raisons pourquoi ainsi placées, *elles doivent opérer* ces effets. Pour cela, d'autres auroient crû devoir se décider sur d'autres lumieres que sur celles de la Géomètrie & de l'Anatomie ; sur celles par exemple qu'on tire de l'état, de la condition, de la consistance du Sang, & de la situation où il est, de son cours, de la liberté que lui laisse ou lui donne la puissance des Solides ; & encore de la correspondance des Vaisseaux que l'on veut dégager, & qui auront à se prêter à ce dégagement, tant par leurs directions naturelles

Doctrine sans fondement.

Le titre du Livre promet mal-à-propos.

que par leurs communications réciproques : Mais tous ces égards ne paroissent point ceux que l'Auteur a suivi, à en juger par l'échantillon de pratique sur la Révulsion, qu'il tire de sa nouvelle doctrine. En effet, il n'a fait là-dessus nulle distinction, *dans la fiévre continuë, ardente, maligne, & sur-tout dans celle qui précede la petite Vérole* ; comme si dans toutes ces maladies les Fluïdes & les Solides étoient en même disposition ; en particulier comme si le Sang étoit là par-tout en même situation, de la même *crase*, en même consistance, dans les mêmes pentes, ou sur les mêmes penchants ; comme si les mêmes engagemens étoient dans les mêmes endroits, dans les mêmes éloignemens, sous les mêmes puissances : Toutes circonstances dont on trouvera ailleurs (*a*) les différences en pareil cas, & dont apparemment j'aurai encore à parler dans la suite.

Pratique de l'Auteur sans distinction aucune.

Mais autre chose ici à observer avant que d'aller plus loin ; c'est l'étrange écart que prend l'Auteur d'avec les plus éclairez en Géomètrie, ceux même qui ont traité en détail & en Physiciens-Praticiens de la *révulsion*. FERNEL peut être de ce genre, (*b*) car il s'entendoit en Géomètrie qu'il avoit tant étudiée, & en Pratique qui l'a tant illustré. Or il enseigne que la Révulsion doit se faire suivant la direction des mêmes vaisseaux, qui contiennent la cause du mal ; ajoûtant qu'elle ne consiste point à rappeller le cours des humeurs de droit à gauche : *Quæ in ejusdem venæ pro-*

La Pratique & la Géomètrie dans *Fernel*.

(*a*) *Voyez* la premiere Partie de cette Dissertation ou Discours Préliminaire.

(*b*) Vid. *Fernel. Vit.* à la tête de la nouvelle Edit. de Hollande.

cessu, per quem humorum cursus est... quicumque in dextris sunt, dextra consectantur, &c... nomine contraria sunt antè, ponè, ad dexteram, ad lævam, sursùm, deorsùm, intrò, foràs. In humorum revulsione, *nè illa quidem contraria sunt, nisi & in fibrarum venarumque recto cursu collocentur* (*a*). La Préface de M. S. y apporte moins de façon, *il y conclud que la saignée du bras est toûjours* révulsive *à l'égard des parties inférieures*: Ainsi le *sursùm deorsùm*, qui dans FERNEL ne constituë point l'idée de *révulsion*, fait la régle de l'Auteur dans celle qu'il voudroit introduire dans la Médecine de Paris, à la place de celle que ce célèbre Maître de son Ecole, Premier Médecin d'un de nos plus grand Rois, a pratiquée & enseignée si glorieusement.

Rectitude pour la Révulsion expliquée par *Fernel*, contredit par *M. S.*

XV. AU RESTE, l'idée de FERNEL sur la Révulsion mérite d'autant plus d'être conservée, qu'elle répond parfaitement à celle que nous permet ou autorise la doctrine de la Circulation; car suivant cette doctrine il n'est pas possible d'imaginer que l'on fasse jamais retrograder le cours du Sang: *si propriè loqui volumus, sanguini fluenti motus contrarius tribui non potest, nec eumdem à parte ad quam vergit in contrariam movere licet* (*b*); cependant c'est ce que sembleroit insinuer le mot de *révulsion*. Mais il suffit de comprendre qu'une saignée *révulsive* faite dans l'endroit où se porte l'artere (*c*), dans laquelle se passe toute la scene de la maladie (car comme le disoit l'ancienne Médecine, & ce que M. PITCARN a

Autorisée par la Circulation.

(*a*) *Fernel.* de S. M. Lib. II.
(*b*) *De Moor.* de Vertigine, p. 94.
(*c*) Vid. *Bayle*, Problema XI.

démontré depuis, *causa latet in arteriis* (*a*),) ou dans laquelle se font les congestions qui l'entretiennent, attire de plus ou moins loin le sang qui fait ces maux, pour lui donner une issuë dans cet endroit par l'ouverture de la veine, qui naît des extrémitez de cette artere; & cette étiologie suffit pour parler & écrire en Praticien, puisqu'il s'agit ici de pratique, *qui praxim profitetur, practicè scribat oportet* (*b*). Il faut pourtant convenir que cette idée de *révulsion* & de *dérivation*, ne paroît point avoir été précisément celle des Anciens dans l'usage de la Saignée; parce qu'ils la rendoient parfaitement *révulsive*, moins en choisissant les vaisseaux, qu'en les vuidant amplement & promptement, par l'ouverture de la veine du bras, jusqu'à ce que le malade tombât en défaillance, *ad animi deliquium*. En effet, est-il une marque plus évidente que les embarras du sang sont absolument levez ou emportez par cette sorte de saignée, puisque toute la masse s'en alloit suivre ou s'échapper par-là, tant son cours devient libre alors & roulant dans les vaisseanx.

Comment les Anciens rendoient parfaitement révulsive la saignée du bras.

XVI. C'est l'exemple que nous donne RHASE's dans cette femme (*c*) qu'il, fit saigner si prodigieusement, si brusquement & presque tout-à-la-fois du bras & du pied, dans une occasion où il falloit attirer le sang de fort loin. C'est encore l'idée d'un Sçavant moderne (*d*), bien entendu en Méchanique, qui fait consister le bénéfice de la Saignée dans

(*a*) *Walæus*, M. M. p. 81.
(*b*) *De Moor*, de Apoplex. p. 592.
(*c*) Vid. *Freind*, Hist. de la Méd. p. 148.
(*d*) *De Moor*, de Morb. Cap.

la diminution de pression; car la *pression* tenant en maladie toute la masse du sang gênée dans son cours, en ce que la systole des arteres étant contrainte, la circulation doit s'interrompre, se déranger ou se ralentir dans des endroits, elle doit aussi s'échapper en s'accélerant par d'autres, d'où par l'ouverture de la saignée on ôte les résistances. BELLINI (*a*) enseigne encore la même chose touchant cette *pression*. Dans cette situation donc, faut-il autre chose pour lever ou faire cesser toutes les résistances que le sang trouve dans ces endroits, que de le mettre hors de presse ? Car en conséquence la Systole restituée à elle-même, ou du moins dégagée, dissipe ou rompt les digues qui se formoient, elle distribuë le sang dans ses canaux, remet les sucs sur leurs penchants, les *sécrétions* dans leurs couloirs, & rend au sang l'égalité & l'uniformité de son cours; ce qui est guérir, parce que c'est dissiper la cause de la maladie, *venæ-sectio ergo prodest, quia morbum ejusque causam tollit* (*b*); Cause qui n'est autre chose, que la *pression* du sang, sa *rarescence* ou son expansion, qui menace de forcer les diamètres, ou de faire encore quelque chose de pis. *Secanda vena.... nè pressio sanguinis à tergo vi sua nimiùm distendat vasa, aut graviora inducat symptomata: venæ sectionis ratio est, quòd nihil sanguinis pressionem nimiam & expansionem promptiùs compescat* (*c*). A ceci revient l'idée d'un autre Praticien moderne, aussi célèbre qu'il fut

Idée de l'effet de la Révulsion.

(*a*) De Missione Sang.
(*b*) *De Moor*, ibid. p. 94.
(*c*) *Idem*, Ibid. p. 94. 23.

heureux, c'est SYLVIUS de Hollande, qui comprenant suivant son systême de la fermentation du sang dans les fiévres, que le sang manquoit de place pour circuler, attribuoit le bon effet de la Saignée à ce qu'elle lui faisoit place en diminuant son volume : *ratione rarefactionis, ne tandem vasa distenta rumpantur, aut quovis modo aperiantur, vel ignis noster vitalis, propter impedimentum sanguinis ob nimiam sui rarefactionem vasa sua replentis motum, suffocetur, locus ipsi parandus per sanguinis sufficientis è venâ in brachio, manu, pede, alibive sectâ missionem* (*a*). Par où l'on voit que ce grand Praticien conformément à l'ancienne Médecine étoit persuadé, que les heureux changemens ou déplacemens qui arrivoient à la circulation par la Saignée, n'étoient dûs qu'à l'évacuation suffisante du sang, comme il parle, ou abondante, comme la pratiquoient les Anciens : *primùm namque in contrarium statum agitur corpus celerrimè ex animi defectu refrigeratum*, comme parle GALIEN (*b*). Ces changemens sont ce qu'on a célèbré sur-tout dans les tems suivants, sous les titres de *révulsion* & de *dérivation* ; deux termes qui dans le fond ne signifient que le dégagement du sang, l'aisance & la situation naturelle de ses sucs rétablis dans leurs distances & leur ordre, par une ample évacuation faite par quelque vaisseau que l'on aura ouvert à tems & à propos, & dans l'endroit qui sera dans une pente convenable à la partie où est ce mal.

Idée juste de Révulsion & de Dérivation.

XVII. EN effet, il paroît tant d'incertitude

(*a*) *Sylvius de le Boe*, Prax. Lib. I. p. 236.
(*b*) Method. Med. 9. 54.

dans les Modernes mêmes pour s'accorder entre-eux sur la distinction qu'il y a entre la Dérivation & la Révulsion, qu'un des plus illustres d'entre-eux pense que ce *petit mot dérivation*, ne signifie guéres autre chose que la *révulsion* elle-même : *si modò quid hac voculâ* (derivatione) *intelligi velimus, quod à* revulsione *sit distinctum* (*a*). Le même & bien d'autres (car c'est la voix de tous les Médecins, horsmis M. S.) font encore remarquer, que la Dérivation & la Révulsion se font suivant la direction du même vaisseau ; & M. FRELND le prouve (*b*) par la saignée de la gorge, avertissant en même tems, que la Dérivation réüssit mieux au commencement d'une maladie, *in recenti obstructione* (*c*) : Enfin il parle de révulsion faite ou par la *jugulaire* ou par la *saignée du bras* dans les maladies des parties supérieures, comme l'esquinancie (*d*) & les affections soporeuses - inflammatoires (*e*), sans faire aucunement mention de la saignée du pied, que pour la noter par ce petit mot, que cette saignée fait souvent bien du mal même dans les maladies des Femmes (*f*) ; c'est aussi ce que l'on fera observer dans son lieu.

Révulsion, Dérivation peu differentes.

Saignée du Bras révulsive.

Danger de la saignée du Pied dans les maladies des Femmes.

XVIII. LA maniere d'expliquer la Révulsion de M. Freind, differe donc autant de celle que nous donne la Préface, qu'elle est conforme à celle que FERNEL a si sçavamment établie

(*a*) *Freind*, de Febr. p. 109.
(*b*) Ibid. p. 108.
(*c*) Pag. 110.
(*d*) P. 111.
(*e*) P. 120. 121.
(*f*) P. 110.

contre les *Arabes*, dont il refute le dogme; car comme lui, il fait voir que la Révulsion doit se faire suivant la direction des mêmes vaisseaux, *in ejusdem venæ recto processu*, & du même côté; un Physicien (a) célèbre du siécle passé enseigne la même étiologie, quoiqu'il n'en concluë pas la même chose; M. PITCARN (b) lui est aussi conforme; & par tout cela l'on voit combien ces Messieurs, quoique venus depuis la circulation, & sçavants en Géomètrie, different en ce point de tout ce que nous débite le Traité de l'Usage des Saignées: car il n'est pas douteux que ce Traité ne soit fait que pour établir la Saignée du Pied conformément à l'opinion vulgaire qui la favorise, sçavoir, que la *révulsion* doit se faire dans les parties fort éloignées du siége du mal. Mais M. FREIND est bien éloigné de cette pratique, puisqu'en des cas urgents d'affections inflammatoires du cerveau, & de *fiévre maligne*, il emploïe la saignée de la Gorge aprés celle du Bras, sans même nommer celle du Pied. En effet, la révulsion *ad partes distantes*, comme parle le vulgaire des Praticiens, ne paroît point dans le goût de la bonne Médecine ancienne: *neque ignoro quosdam dicere quàm longissimè sanguinem inde ubi lædit esse mittendum, sed id ipsum falsum est, &c.* Un célèbre Médecin de Montpellier se soûleve aussi ouvertement contre cette sorte de révulsion: *Avicenna* (dit-il) *jubens in omni diversione venas maximè distantes secari, non est imitandus* (c). C'est donc confondre les idées, di-

Idée de *Fernel* confirmée par les Modernes.

Opinion vulgaire, fondement du Traité des Saignées.

Révulsion *ad partes distantes* contredite.

(a) *Bayle*, Problem. XI.
(b) Element. Physico-Mathemat, p. 71.
(c) *Rondelet*, Meth. Lib. I. cap. 22.

ſant comme l'on fait ici, que la *dérivation* eſt interdite par des Praticiens, comme étant capable de charger davantage la partie malade, en attirant ſur elle plus de ſang ou d'humeurs, lorſque l'on ſaigne du même côté ou dans le voiſinage. Car encore, un Praticien Eſpagnol, non moins célèbre, eſt bien d'un autre ſentiment : *toto fluxionis tempore* (dit-il) *non eſt inſiſtendum auxiliis revulſoriis* (*a*). Ainſi la raiſon du Traité des Saignées n'auroit lieu que dans un cas de tumeurs, d'inflammation par exemple ſur un bras, auquel on feroit une ſaignée, parce que la rectitude trop immédiate & trop voiſine des vaiſſeaux où eſt la *congeſtion*, pourroit attirer ſur l'endroit malade un plus grand embarras, en groſſiſſant la maſſe du ſang qui l'y auroit déja formé.

Saignée dérivative autoriſée.

XIX. Ce n'eſt pourtant pas qu'il n'y ait là-deſſus plus d'une obſervation de faits bien remarquables, & pour le fond de certaines maladies, & pour l'importance des Auteurs. En voici une ſinguliere rapportée du fameux Anatomiſte SPIGELIUS (*b*), qui dans un cas urgent de Pleuréſie, ayant trouvé un bon vaiſſeau ſur l'endroit même de la partie malade, l'ouvrit & guérit le Malade. Cette pratique trouve ſon fondement dans celle d'HIPPOCRATE, qui avoit coûtume d'ouvrir les *Mammaires* dans les douleurs inflammatoires des parties de la poitrine. C'eſt cette même dérivation que FERNEL (*c*) conſeille en certains cas par l'inciſion de la partie malade, ſur-tout quand on ſoupçonne quelque malignité dans l'humeur.

(*a*) *Mercatus*, de Indicat. Lib. I. cap. 4.
(*b*) Vid. *Rhod*. Obſervat.
(*c*) De V. S. Lib. II. cap. 5.

C'eſt

C'est même une méthode recommandée en bonne Chirurgie, & suivie par les grands Maîtres de l'art, d'ouvrir promptement l'endroit du mal quand on soupçonne que la matiere est sur l'os; c'est enfin une semblable pratique que celle d'ouvrir promptement les *panaris*. Mais l'exemple bien singulier d'une semblable dérivation, c'est la saignée que fit GALIEN sur la jambe du côté même qu'étoit une sciatique. Au reste, un moïen de rendre les saignées exemptes de tout ce qu'on pourroit craindre de la dérivation, pourvû qu'on la fasse du même côté, c'est de la rendre tout-à-la-fois *évacuative*, *dérivative* & *révulsive*, comme s'en explique le même FERNEL (*a*) en traitant de la saignée du bras du même côté dans la Pleurésie; & pour lui valoir ces trois titres, il ne faut que profiter de l'avis de M. WILLIS (*b*), si instruit d'ailleurs des bonnes maximes de pratique. Il avertit donc que dans les fiévres ardentes, dans les pleurésies & semblables affections inflammatoires, il faut éviter une erreur, qui est de faire de petites saignées: *Error non levis committitur, dum in quibusdam casibus sanguis nimis parcâ manu detrahitur in febre ardente, pleuritide, apoplexiâ, aliisque magnis morbis à sanguinis turgescentiâ, aut incursu phlegmonode oriundis, venæ-sectio diminuta semper plus officit quàm prodest.* Le célèbre Interprête (*c*) d'HIPPOCRATE donne à sa maniere le même avis: *Sequitur non quamlibet vacuationem (vacuum) efficere, sed eam per quam inanitio fiat, &c.* Avec ces condi-

Exemples.

Moïen de mettre la saignée à l'abri des dangers de la dérivation.

[*a*] Ibid.
[*b*] De Pleuritid. c. 9.
[*c*] *Prosp. Martianus*, 6. Epidem. §. 5. v. 17.

tions, celles-là-mêmes qui sont sagement suivies dans l'Ecole de Paris, on doute que l'Auteur de la Préface trouve autorité auprès des Praticiens, pour s'opposer à la saignée du Bras pratiquée au sens de FERNEL, qui est celui de cette Ecole, puisque ses écrits se virent enseignez de son vivant ; de-sorte que c'est comme par ses mains qu'elle a pris forme. *Fernelius, vir singularis ac planè divinus, cujus admirabili genio id contigit, quod à multis sæculis nulli quamlibet Erudito contigisse memini, ut, ipso vivo & vidente, Opera, quæ de universâ Medicinâ scripsit, in Scholis publicè legerentur, ejusque autoritas veterum scriptorum instar apud optimum quemque rei Medicæ Magistrum gravissimi esset ponderis & momenti* *. Il devient déplaisant pour un Maître de l'Ecole de Paris de se trouver en contradiction de sentiment avec celui de ses anciens, qui n'en trouva point de son vivant parmi les Sçavans de son siécle : ne seroit-ce pas une sorte de mépris pour un Pere Nourricier, *filios enutrivi, ipsi autem spreverunt me ?*

Saignée du Bras préférable, à quelles conditions.

Autorité de *Fernel* dans l'Ecole de Paris.

XX. MAIS, dira-t-on, tout cela est fondé sur l'autorité des Anciens, dont l'Auteur de la Préface a eu la précaution de se défaire tout d'abord ; mais peut-être aura-t-il conservé quelque égard pour un de ses Peres si respectable. En tout cas, M. WILLIS n'étoit pas de ces Anciens, & il décide contre les *Arabes* pour la saignée du Bras & du même côté : Voici d'ailleurs des raisons physiques qui pourront le ramener, car il ne laisse pas ignorer son goût là-dessus. L'idée qu'on donne dans

* *Scævola Sammarthanus*, Elog. Lib. I.

le monde sur les *distances* d'entre les parties du corps humain, est grossiere, & elle ne peut satisfaire que des esprits vulgaires; c'est pourtant celle qui est dans l'intention de la Préface, puisque tout y prélude & s'y prépare pour la saignée du pied, par la vûë qu'on lui donne, que par parties distantes en matiere de *révulsion*, on doit entendre celles que les yeux voyent les plus éloignées, comme le sont les pieds de la tête. La raison de FERNEL, tout ancien qu'il est, corrige cette notion triviale, que la bonne Anatomie & la plus moderne montre fautive. Cette raison est le *rectus venæ processus*, suivant lequel ce sçavant Médecin explique la révulsion d'une saignée qui passera pour *dérivative* dans l'opinion populaire, mais qui est *révulsive* étant bien entenduë. Car ce nom de veine, si souvent pris dans les Anciens pour celui d'artere, désigne ici parfaitement l'artere elle-même; de-sorte que la rectitude avec la veine qui en naît, est celle suivant laquelle Mrs WILLIS, PITCARN, FREIND, DE MOOR, & BAYLE expliquent la révulsion qu'opére la saignée du Bras, & celle qui se fait par la Jugulaire dans les maladies du cerveau ou des parties voisines. Bien plus, M. *Freind* fait observer *, que la Jugulaire est celle qui est plus dans le goût de la Médecine d'*Hippocrate*; & M. *Bayle*, ce fameux Physicien, M. *Pitcarn*, si éclairé en Géométrie, tous deux comme M. *Freind* expliquent la *révulsion* suivant la rectitude d'entre les Arteres qui portent le sang aux parties malades, & les Veines qui le rapportent: & c'est

Idée plus juste sur l'estimation des Distances.

Rectitude des Vaisseaux expliquée à la moderne.

* De Febribus.

Structure & direction des Arteres avec les Veines.

dans l'aboutissement des capillaires des veines avec celles des arteres, qu'on apperçoit la rectitude ou la direction naturelle de la Circulation du sang, depuis les extrémitez des *Carotides* jusqu'à l'endroit où l'on picque la *Jugulaire*, ou la veine du Bras. Mais dans cette disposition l'on conçoit des *distances* aussi éloignées que seroit l'étenduë de ces veines & de leurs capillaires, en les concevant sorties ou développées de leurs pelotons, qui sont des circonvolutions énormes, comme le confirme M. BIANCHI (*a*) d'après le célèbre M. BELLINI. Ce seroit des distances certainement immenses, s'il étoit possible de les mettre sous les sens; & ce sont pourtant réellement celles, qu'a à traverser & à parcourir le Sang que la saignée du Bras ou de la Jugulaire appelle; ces saignées deviennent par conséquent autant *révulsives*, que devient long le chemin que le sang doit faire pour passer des extrémitez des Carotides dans celles des Veines, & de celles-ci jusqu'à l'endroit où l'on aura fait l'ouverture à la gorge ou au bras. Mais suivant le même principe de l'Anatomie moderne, il s'en faut bien que la saignée du pied soit simplement *dérivative* dans les maladies des Femmes. Ce n'est pas que ce ne soit encore une question en pratique, sçavoir si cette saignée doit être en bien des cas, de suppressions même ou semblables maux, autant privilégiée & aussi heureuse que l'insinuë M. S.; question qui a été déja touchée ci-devant (*b*), & qui pourra revenir encore ci-après. Mais en ne faisant que considerer l'étrange éloignement

Distances énormes des vaisseaux développez.

Saignée du Pied dans les Femmes comment révulsive.

[*a*] Hist. Hepat.

[*b*] Dans la premiere Partie de cette Dissertation.

que l'on conçoit entre le *pied* & les *arteres uterines*, & imaginant déploïé tout ce qu'il y a de vaisseaux entortillez à parcourir dans leurs differens contours, depuis l'*uterus* jusqu'au *pied*, il y aura certainement de quoi être content des distances exigées pour constituer une *révulsion*.

Raisons.

„ XXI. J'AI conclu que la saignée du bras étoit „ toûjours *révulsive* à l'égard des parties in„ férieures, qui reçoivent le sang de l'Aorte „ descendante „ *. C'est toûjours le ton décisif de M. S.; mais la conclusion est-elle bien juste? s'accorde-t-elle bien avec la distribution des vaisseaux, sur laquelle est fondé le Traité de l'Usage des Saignées, & avec les loix de la Circulation, qui doivent, comme on l'y a promis, applanir les raisonnemens qu'on feroit sur la *révulsion*? Car, quelque tour que l'on fasse ici prendre à l'imagination, du moins doit-on convenir que pour obtenir la Révulsion, il faut que l'effet de la Saignée puisse atteindre le sang qui fait le mal, pour le déplacer de l'endroit où il le fait; car c'est ce qui est appellé *tractus Sanguinis*, c'est-à-dire, une sorte d'attraction du Sang, hors de l'endroit où il est, vers un autre, par où, & où l'on veut le mener. Mais est-il possible d'imaginer, que l'effet de la saignée du bras puisse atteindre ou toucher un sang qui fait l'inflammation, par exemple, dans le bas-ventre, pour être amené vers l'endroit de cette saignée? Car conformément à l'idée de FERNEL, la Révulsion doit se faire en ligne directe de vaisseau à vaisseau, ce que les Anciens appelloient

Effet de la Révulsion, quel il est nécessairement.

* Préface.

Antispasis, & ce que les Modernes * citez ci-dessus expliquent d'artere à sa veine congenère, c'est-à-dire, de l'artere où se passe le mal dans la veine qui sort de ses extrémitez, comme dans l'exemple de M. FREIND des *Carotides* dans les *Jugulaires*. Mais peut-on imaginer que l'Aorte descendante puisse faire l'office de vaisseau de rencontre avec la Veine du Bras? La riche Anatomie qui régne dans tout le Traité de l'Usage des Saignées peut-elle faire voir, que dans le cas marqué dans la Préface, l'Aorte descendante vienne par quelque endroit s'aboucher avec la Veine du Bras, pour faire entr'elles cette rectitude ou direction de vaisseaux, suivant laquelle se doit faire une vraïe *révulsion*? Les ramifications de l'Aorte descendante communiquent avec celles de la Veine Cave descendante, ausquelles veines la saignée du bras ne touche en aucune façon; mais au contraire les Veines du bras saigné sortent immédiatement des Arteres Brachiales, celles-ci viennent des Axillaires & Sous-clavieres, les Sous-clavieres enfin de l'Aorte ascendante; ainsi le *tractus* ou l'attraction de la saignée du Bras, se fait du sang qui se porte des Arteres Sous-clavieres au cerveau, où n'est point le mal, au lieu qu'il est dans le bas-ventre, où il est porté par le sang de l'Aorte descendante, lequel ne peut être attiré que dans les Veines de cette région qui répondent aux extrémitez de cette Aorte. Mal-à-propos donc & très-improprement traite-t-on ici cette saignée du bras de *révulsive*, expliquée dans le sang de la circula

La veine du Bras ne peut être regardée comme de rencontre avec l'Aorte descendante.

Preuves Anatomiques.

* *Pitcarn, Bayle, Freind.*

tion. Aussi les Anciens, mieux instruits sur la véritable idée de la Saignée, nommoient ces sortes de Saignées non *révulsives*, mais *aversives* ou *diversives*, *aversorias* ou *diversorias* (a). Ainsi se montre à découvert l'inéxactitude de la décision de M. S., qui range à son gré toute saignée ou dans la classe des Révulsives ou dans celle des Dérivatives.

Saignées aversives ou diversives.

XXII. Il est d'ailleurs une sorte de Saignée qui paroît mitoyenne, & peut-être est-ce la plus anciennement pratiquée ou connuë en Médecine. C'est l'*évacuative* prise en général, qui étant promptement & largement faite dans les grandes maladies naissantes, fait tout-à-la-fois l'office de *révulsive*, de *dérivative* & de *diversive*; c'est qu'en rétablissant l'aisance & l'uniformité dans la Circulation, elle procure au Sang la facilité de s'échapper de près en près, & par ce moïen au loin de vaisseau en vaisseau; & ce sont des Révulsions & des Dérivations qui se passent secrettement dans les visceres; & par ces déplacemens de sang ou d'humeurs se résolvent ou se dissipent toutes les menaces d'inflammations & de dépôts qui se préparoient. Cette manœuvre naturelle est l'*autocratie* de M. Stahl, ou plûtôt de la Nature, parce que par ces dégagemens remise à elle-même, & redevenuë maîtresse de ses mouvemens, elle les redresse en les rétablissant dans leurs directions: Est-il *dérivations* ou *révulsions* plus efficaces & plus salutaires? Aussi furent-elles celles par lesquelles les anciens Médecins d'après *Hippocrate*, égorgeoient si promptement & avec tant de succès les plus grandes

Saignée évacuative, son explication.

Autocratie, ce qu'elle fait.

Grandes Saignées.

* Vide *Vander Linden*, Select. XIII. p. 398.

maladies, qui cédoient d'autant plûtôt & plus aisément à ces évacuations promptes & énormes, qu'elles étoient plus *aiguës*; car c'étoient précisément celles-là où réüssissoient mieux leurs grandes saignées.

XXIII. De ceci l'on doit conjecturer du fond que l'on peut faire en Pratique sur les idées de *révulsion* que l'Auteur voudroit établir; parce qu'elles s'accordent aussi peu avec les loix de la Circulation, telles qu'il les explique, qu'avec les régles, les notions & les manieres de l'ancienne pratique, qui doivent être des modéles: Car on y apperçoit que la Saignée ne devient point utile précisément, parce qu'elle est *révulsive* ou *dérivative* dans l'intention de l'art ou du Médecin; mais parce qu'étant renduë promptement & largement *évacuative* de toute la masse du sang, elle occasionne des déplacemens de sucs; & ce sont ces déplacemens qui deviennent des *révulsions* ou des *dérivations* telles qu'il convient qu'il s'en fasse pour le rétablissement de la santé, en remettant tout dans son équilibre; parce qu'elles rétablissent tous les sucs, chacun dans leurs places qu'ils reprennent, & toutes les *sécrétions* dans leurs lieux où elles rentrent.

Idée de la Révulsion.

XXIV. On ne peut donc n'être point allarmé du danger où la doctrine du Traité de l'Usage des Saignées va mettre toute la Médecine; parce qu'elle en change les principes, qu'elle en altère les notions, enfin qu'elle en étrange les faits de pratique les plus authentiques. En effet, l'idée de *dérivation* qu'on y donne, n'est encore ni exacte, ni dans le goût de la saine pratique. « La saignée *dérivative* (nous dit-on) ne doit être mise en

Le Traité des Saignées change les principes.

„ usage, que quand il s'agit d'appeller une plus „ grande quantité de sang dans les parties „ voisines. „ Mais cette idée ne fut jamais celle de la *dérivation*, que quand la *dérivation* concourt avec la *révulsion*, parce que celle-ci attire en effet le Sang en plus grande quantité vers l'endroit de la saignée pour la rendre *révulsive*. A cela près, la notion précise de la Dérivation en fait de pratique, c'est celle de l'évacuation immédiate du sang qui occupe la partie malade; évacuation qui se fait ou par la lancette, comme lorsqu'on fait une saignée du bras même où sera une paralysie (coup de pratique qui fut tenté sur le célèbre M. MALPIGHI dans sa derniere maladie,) parce que les habiles Praticiens sçavent en effet la placer à propos & souvent avec succès. C'est encore une dérivation, lorsqu'on ouvre une *varice* ou bien une *hémorrhoïde*, maniere de Saignée qui est d'usage & véritablement *dérivative*. C'en est encore une, lorsqu'on applique des *ventouses* scarifiées sur la partie où est le mal, ou dans son prochain voisinage; sorte de saignée tant commune parmi les anciens Méthodiques, & qui est encore aujourd'hui usitée parmi des Nations entieres, chez qui elle tient lieu de nos saignées. Enfin l'application des *sang-sues* sur des hémorrhoïdes ou sur quelque tumeur dont on veut évacuer le sang qui y croupit, est encore une espèce de saignée vraîment *dérivative*, de l'aveu de tous les Médecins jusqu'à nous. Car, pour en avertir de bonne heure, & par-là abbréger bien des réponses, qu'on auroit à faire aux idées des saignées *révulsives & dérivatives*, dont est tout semé le Livre de l'Usage des Saignées,

Dérivation mal expliquée.

Véritable idée de la Dérivation.

Exemples.

l'on doit obſerver dès ici, que l'Auteur préoccupé uniquement de ſon ſyſtême ſur la Saignée du Pied, laquelle fait l'unique objet de ſon travail, n'eſt attentif dans ſon Livre qu'à inſinuer que cette ſaignée eſt l'unique *révulſive*, ſur-tout par rapport au Cerveau. Mais cette opinion lui eſt ſinguliere; puiſque la ſaignée du Bras dans FERNEL, comme parmi les Médecins devant & après lui, a toûjours tenu lieu de *révulſive* dans les affections inflammatoires du Cerveau, & en pareils maux des parties ſupérieures. L'Anatomie moderne confirme cette notion entre les mains & ſous la plume de M. FREIND, car il explique comment ſe fait la *révulſion* par la ſaignée du Bras & de la Gorge dans des affections *ſoporeuſes-inflammatoires*; & l'on voit dans tout l'Ouvrage de DE MOOR ſur les maladies du Cerveau, que la ſaignée du Bras eſt celle qu'il emploïe toûjours, ſans preſque parler d'autre ſaignée, même de la Gorge, que pour les négliger, en diſant que les vaiſſeaux ordinaires lui ſuffiſent, *mihi ſatisfaciunt venæ ſecari ſolitæ* *.

La ſaignée du Pied n'eſt pas l'unique révulſive.

La ſaignée du Bras reconnuë & prouvée révulſive.

XXV. PAR une ſuite du même préjugé que l'Auteur répand ſur la doctrine des Saignées, il traite abſolument de *dérivative* celle du pied dans les Femmes. Mais quel inconvénient de la reconnoître, telle qu'elle eſt véritablement, pour *révulſive*, par les mêmes raiſons que M. Freind accorde le mérite & le titre de *révulſion* à la ſaignée de la Jugulaire dans les maladies du Cerveau? Car c'eſt un ſang attiré vers le pied ſuivant la rectitude des mêmes vaiſſeaux, d'un endroit auſſi éloigné de celui où ſe fait la ſaignée, que la diſtance qu'il y

Saignée du Pied en quoi révulſive dans les maladies des Femmes.

* Ubi ſup. p. 249.

a entre les vaisseaux d'où l'on tire le sang, jusqu'à l'extrêmité où se fait la saignée ; & en tout cela se trouve la vraïe idée de la *révulsion*, qui doit se faire au loin, & suivant la rectitude des mêmes vaisseaux. C'est pourquoi pour rendre *dérivative* l'évacuation du sang qu'on vuide en certains cas de leurs maladies, d'aussi près qu'il est possible de l'endroit d'où l'on voudroit le déplacer, on le fait en appliquant des *sang-suës* au fondement ; & cette pratique n'est point inutile, lorsque toutes les révulsions précédentes n'ayant pas produit le dégagement qu'on en attendoit, l'on tire par cette maniere du sang des vaisseaux qui sont le plus en rapport immédiat avec la partie voisine (l'*Uterus*) qu'on veut débarrasser. C'est l'idée que nous donne M. BIANCHI (*a*) de la maniere dont on procure des *dérivations* en appliquant des *sang-suës* dans ces endroits : car quelque préjugé qu'on inspire dans la Préface contre ce sçavant Médecin-Anatomiste, on ne craint point ici de le proposer pour un Auteur autant sûr en Pratique, qu'il y en ait parmi ceux qui ont orné leur Médecine de démonstrations Géométriques ; parce qu'il a fondé la sienne sur les observations constatées par l'usage & le témoignage d'anciens Praticiens. Cette complaisance n'est point dans le goût de M. S. ; car après l'abjuration qu'il a faite tout d'abord de l'ancienne Médecine, il a soin d'en renouveller le ressouvenir dans la suite de son Ouvrage, par la déclaration qu'il fait (*b*) dans une note exprès en ces termes : „ On voit assez que nous n'attachons pas à

Evacuation du Sang dérivative.

Raisons d'en croire à M. *Bianchi*

(*a*) Histor. Hepat, p. 840.
(*b*) Pag. 4.

„ ce terme (*dérivation*) la même significa-„ tion que les Anciens. „ Après donc un tel aveu, l'on ne doit plus s'étonner pourquoi il décrie si impitoyablement la doctrine & les sentimens de M. BIANCHI; puisqu'autant qu'il méprise les Anciens, autant M. Bianchi s'attache-t-il à leurs idées en matiere de pratique; conservant même de l'indulgence pour leur style & leurs expressions: *In hoc gravissimi Scriptoris* (c'est FERNEL) *loco, plurima annotanda sunt, quæ vetustiori stylo discussa, ad nostram Problematis expositionem luculenter quadrant, ac memoratum* Galeni *placitum adamussim confirmant* *. Et c'est ainsi qu'en même temps que l'autorité de GALIEN est tant négligée en *France*, & celle de FERNEL dans *Paris* par un Docteur de cette Ecole, les sentimens de ces grands hommes sont adoptez à *Turin*, & égalez (*quadrant*) par un Médecin de cette Ecole à la doctrine des Géomètres; & cela dans la matiere même qui fait celle du Traité de l'Usage des Saignées, puisque le Problême dont parle M. Bianchi roule précisément sur la question ici agitée sur la Révulsion & la Dérivation, sur laquelle (au grand déplaisir de M. S.) M. Bianchi trouve que la solution du Problême Géomètrique quadre avec les sentimens de *Galien* & de *Fernel*, dont il n'a point honte de s'honnorer.

M. S. se déclare de plus en plus contre les anciens Praticiens.

Fernel loüé par les Etrangers, négligé par M. S.

La question de la Révulsion est la même dans M. *Bianchi*, que dans le Traité des Saignées.

XXVI. MAIS l'inconvénient de voir ainsi la Pratique défigurée dans ce Traité, en fait appréhender un autre; car cette Médecine passant sous un nom de réputation parmi les jeunes Médecins, va remettre la Pratique à la discrétion du premier venu; ainsi chacun s'autorisera à

* Ibid. p. 843.

ſuppléer du ſien, à inventer, à changer même tout ce qui l'incommodera dans les Anciens, pour donner du poids à une *hypothèſe* de génie & d'imagination : Ne ſera-ce pas-là une *décadence* de la Médecine ? fut-il en effet une marque moins équivoque de dépériſſement, que de perdre des droits certains, pour s'amuſer à des avantages arbitraires & en eſperances ? Autant donc que le progrès de la Médecine conſiſte en nouvelles acquiſitions, que ſçavent ajoûter aux anciens domaines ceux qui en ſont les ſauve-gardes ; autant tombe-t-elle en *décadence*, quand, en lui faiſant perdre du terrain qu'elle avoit gagné pendant des milliers d'années, on la ſoûmet à un nouveau gouvernement ou à de nouvelles loix ; car rien ne mène tant à la décadence que le mépris des anciennes loix : *remoto Carthaginis metu, non gradu, ſed præcipiti curſu à virtute deſcitum, ad vitia tranſverſum, vetus diſciplina deſerta, nova inducta* (*a*), *&c.* Telles ſont celles que l'on fait donner ici à la Pratique par la Géométrie. Eſt-il un prognoſtic plus diſgracieux pour le Traité de l'Uſage des Saignées, ſorti des mains d'un Médecin de Paris ?

Décadence de la Médecine.

Raiſons.

XXVII. LA ſaignée de la Jugulaire dans le parti qu'a pris M. S. de ne compter pour *révulſive* que la ſaignée du Pied, auroit dû recevoir échec dans le ſyſtême qu'il eſſaïe d'établir ; mais la grace d'être conſervée parmi les révulſives d'un ordre inférieur lui eſt méritée par un tour d'imagination. Cependant les raiſons que lui prête l'Auteur (*b*) ſont bien différentes de celles de M. FREIND, qui a ex-

Grace faite à la ſaignée de la Jugulaire.

(*a*) *Velleius Paterculus*, p. 17.
(*b*) Voyez la Préface, ſur la fin.

preſſément traité de *révulſive* la ſaignée de la Jugulaire. On laiſſe ici ignorer au Public ces raiſons, qui ſont ſi ſçavamment détaillées par l'Auteur dans l'endroit cité *; ſeroit-ce pour lui dérober les jours qu'il pourroit en tirer, au préjudice du Traité de l'Uſage des Saignées ? Car ce n'eſt point en prononçant hardiment que ce Sçavant établit ou confirme le titre de *révulſion* à la ſaignée de la Gorge; il le prouve par des réfléxions bien contraires au nouveau ſyſtême, & qui auroient pû inſpirer ſur ces matieres des notions différentes de celles dont on veut prévenir le Public dans ce Traité. En effet, tout y eſt de génie ou d'invention, ſon Auteur, qui *examine* le rang qu'on doit donner à une Saignée, ſe rend Juge dans ſa propre cauſe; de-ſorte que lui ſeul *prouve* .... *a ſoin de diſtinguer* l'uſage qu'on doit faire de chaque ſaignée dans la pratique .... en marque *les cas particuliers* ... en fixe *les droits reſpectifs*. Mais, n'en déplaiſe à M. S., tout cela étoit fait avant le Traité des Saignées, & ſe trouvoit confirmé par les Praticiens anciens & modernes, ſur des faits de pratique: mais ceux-ci ſont la baſe de leurs raiſonnemens géométriques, qu'ils font ſervir à la Médecine; & M. S. au contraire, faiſant la ſervante de la maîtreſſe, ſoûmet la Médecine à la Géomètrie, & ſe propoſe de lui fixer par elle, ce qu'elle a à faire, pour l'ordre qu'elle doit ſuivre dans l'uſage des Saignées.

Maniere de preuves pour aſſûrer la Révulſion à la ſaignée de la Jugulairé.

Expreſſions magiſtrales de M. S.

XXVIII. VOILA l'objet de la premiere partie de l'Ouvrage de M. S.: *Il auroit*, dit-il, *ſouhaité pouvoir s'en tenir là, mais que*

* *Freind*, de Febribus.

malgré lui il a été engagé à discuter les raisons que M. Hecquet *a proposées, &c.* Mais pourquoi me nommer où je ne suis point nommé? d'ailleurs est-ce un conseil, est-ce un ordre que suive ici M. S.? seroit-il aux ordres de quelqu'un? Du moins ne pourra-ce point être une mauvaise volonté contre moi; car, outre que je n'ai jamais manqué à la considération respectueuse que je lui dois & qu'il mérite, par quel endroit aurois-je pû le désobliger? éloigné d'ailleurs autant que je l'ai toûjours été, & souhaité de l'être (fut-ce raison, fut-ce inclination) des hautes & brillantes occasions, qui m'auroient autant confondu qu'elles ont honoré M. S. C'est donc, ne lui en déplaise, une entreprise contre moi qu'il attaque sans sujet. Car pourquoi prendre pour lui ce que j'ai écrit dans le Livre des Observations contre un abus méthodique des Saignées du pied, & des Purgations émétiquées, réïtérées les unes & les autres, sans d'autres raisons, sinon qu'il faut ainsi les pratiquer au commencement des petites-Véroles & de semblables grandes maladies? Ai-je eu l'impertinence ou la témérité de le nommer aucunement, ou quelqu'un de ses partisans? Pouvois-je croire qu'une pratique de cette sorte lui étoit en propre? qu'il en étoit amoureux jusqu'à s'en déclarer le protecteur? Je le prie au contraire d'être bien persuadé, que jamais je n'aurois écrit contre cette Médecine, s'il s'en étoit déclaré plûtôt l'Auteur; persuadé, comme j'aurois bien voulu l'être, qu'un Médecin de sa réputation avoit des raisons supérieures, sur lesquelles certainement je me serois imposé silence. Pourquoi donc favoriser une Médecine qui peut gâter

Prétenduës raisons de M. S. pour m'attaquer.

Mes sentimens pour lui.

J'ai attaqué des abus, & non des personnes.

les esprits des jeunes Médecins, encore novices en pratique, & passer avec eux aux autres Médecins des Provinces où ils vont? Car s'entendant dire qu'à *Paris*, dont les Provinces copient les modes, la saignée du pied, assortie comme ci-dessus dès les premiers commencemens des petites-Véroles & des Fiévres malignes, est aujourd'hui la pratique authentique, autorisée même par des Médecins accréditez, sans autre examen, sans choix, sans étude, & sans distinctions, cette pratique devient pour eux une régle constante, & cette prétenduë régle a fait périr un millier de malades entre les mains de ces malheureux abusez; & c'est ce qu'on tient de bon avis ou de rélations fidéles des Provinces.

Mauvais exemples que j'ai voulu arrêter.

M. S. se montre Chef de la nouvelle pratique de la Saignée du Pied.

XXIX. VOILA où j'en étois; mais sur ces entrefaites M. S. paroît sur la scene pour se montrer le Chef de cette nouvelle Médecine, sans que je me fusse jamais attendu de le voir se si mal situer. J'avois bien soupçonné, que dans un tems où la Saignée du pied étoit en faveur, quelque jeune Médecin se seroit élevé pour prendre sa défense; il me revenoit même qu'il se formoit dans Paris un attelier de jeunes Physiciens qu'on disoit employez à un Ouvrage de Médecine; mais on n'y mêloit aucun Praticien; d'ailleurs quelque Sçavant que ce soit peut bien illustrer son Cabinet de la conversation d'une compagnie de Sçavants: ainsi tout cet appareil d'érudition ou de guerre litteraire ne pouvoit, ce me semble, regarder absolument un ouvrage de pratique en Médecine. Trois ans donc (ce qui auroit été assez de tems attendre sur le pré) se sont passez sans que personne ait paru. Mais voilà,

lorsque je n'y pensois plus, & qu'au contraire je mettois absolument désoccupé de ces matieres en me retirant de dessus le pavé de Paris, que M. S. se montre & me provoque, en me nommant dès sa Préface, à rentrer en lice. Oserois-je dire comme cet illustre Mort (a), qui se vit malgré lui rappellé de l'autre Monde, *quare inquietasti me ut suscitarer.* M. S. devient donc aggresseur à mon égard, moi qui ne lui disois rien; & ma Réponse me devient le titre d'une Défense la plus légitime & la plus innocente, parce qu'elle est nécessaire. A mon tour cependant je le prie de reprendre le compliment dont il me gracieusoit (b) par politesse, mais qui lui est dû à plus juste titre; *que la réputation de son nom, connu par tant* de brillants endroits, *ne me permet pas de négliger de répondre* à ce qu'il appelle *la solidité* des principes sur lesquels *il se fonde*; parce quil me paroît *que la sûreté* de la pratique de la saignée du pied, *qu'il recommande*, n'est pas aussi grande, ni aussi solidement établie qu'il convient à une méthode, qui doit être celle de conserver la vie des hommes; & une telle pratique est moins pardonnable dans un Docteur de la Faculté de Médecine de Paris. D'ailleurs, à en juger par l'annonce qu'il nous fait dans sa Préface, *que malgré lui* il a été *engagé* à discuter les raisons que j'ai, dit-il, proposées depuis peu (il y a pourtant des années) contre l'usage de la Saignée du Pied, il me donneroit à craindre que quelques suggestions secretes contre moi l'auroient engagé dans ce dessein, d'autant

Il se rend mon aggresseur.

Méthode indigne d'un Médecin de Paris.

[a] *Samuel*, Reg. Lib. I. cap. 18. v. 15.
[b] Préface.

plus qu'un Médecin aussi occupé que M. S. & accoûtumé à mettre mieux son tems à profit, ne se seroit point porté à l'emploïer dans cet Ouvrage en pure perte. En effet, sont-ce mes raisons qui font l'objet du Livre des Observations? Le maintien tout seul de la bonne Pratique autorisée par la guérison des Malades en est la fin, & les raisons que j'y ajoûte ne sont que pour me faire entendre; que si elles satisfaisoient mal les Physiciens de M. S., il ne falloit point un Livre si long-tems travaillé que celui-ci, il ne falloit que les laisser tomber en les méprisant, ou bien en ruiner le fond, en faisant voir qu'on ne s'éloigne dans le Traité nouveau des Saignées de la pratique que je défends, que parce qu'elle a été plus infidéle que celle qu'on y substituë; s'inscrivant en outre en faux contre les titres d'authenticité que je donne à la mienne : faisant enfin contraster la nouvelle pratique du Traité des Saignées avec celle que je protége, en montrer quelque mention, quelque vestige, quelque ombre dans la Médecine *Grecque*, *Arabe*, *Latine*, d'aucun Païs, d'aucune Faculté, depuis qu'il s'en est érigé pour la Médecine; tout ceci fondé en preuves suivies, en succès multipliez, ou anciens ou aujourd'hui avoüez du Public; car voilà comment on autorise une Pratique en Médecine. A ces conditions, un Ouvrage contre le Livre des Observations devenoit nécessaire; car c'étoit ajoûter à la Médecine, à qui, suivant les réfléxions de bons Auteurs, il manque encore tant choses *. Ce n'est pas même trop exiger

Le Livre des Observations n'est pas pour opposer des raisons à des raisons, mais une bonne pratique à une mauvaise.

Moyen d'autorisation en Médecine.

* Vid. *Furstenau*, Desiderata Medicinæ; *Baglivi*, de iis quæ desiderantur in Medicina.

de M. S., puisqu'il s'engage lui-même *à marquer les cas particuliers des Saignées & d'en fixer les cas respectifs.* Le sage M. SYDENHAM se proposoit une aussi sublime vûë ; mais ce n'étoit qu'après forces observations réïtérées en pratique, qu'il vouloit la remplir. Pourroit-ce être par le même moïen qu'on fixeroit ici l'usage des Saignées, en particulier de celles du Pied accottées d'*émétiques*, de *kermès*, dès les premiers momens présents ou soupçonnez de petite-Vérole, de Fiévre maligne, &c ? Car quand bien même ce systême auroit été aussi heureux que la pratique de M. Sydenham, il est encore si neuf, qu'il ne seroit pas possible de l'appuïer sur un nombre bien ample d'heureux évenemens. Car M. Sydenham avoit sept années de succès suivis, sur lesquels il pouvoit fonder sa méthode de guérir les petites-Véroles ; paroît-il prouvé que M. S. puisse persuader la Médecine & le Public d'un pareil nombre d'années & de succès en petites-Véroles ? si l'on fait réfléxion, que souvent plus on voit de malades moins on suit de maladies, sur-tout de petites-Véroles, où les Médecins des Grands ne sont souvent appellez qu'à la dérobée ou en consultation.

Nouveauté de la pratique du Traité des Saignées.

XXX. MAIS je dois dès ici un remercîment à M. S., pour la bonté qu'il a de se monter sur un *ton* si obligeant pour moi *, & j'ai l'honneur de me presser à lui rendre cet hommage, dans la confiance où *me met* son esperance *de n'en point sortir.* Je m'entends cependant dire de plusieurs endroits, qu'il s'est monté un peu trop haut, & qu'il lui échappe

M. *S.* me promet plus de bonnes

* *Voyez* la Préface, sur la fin.

manieres, qn'il n'en a garde par la suite.

plus d'une fois de *détonner* dans la suite de son Ouvrage. De ma part, je lui jure une fidélité à toute épreuve, à distinguer toûjours soigneusement son opinion de sa personne; de-sorte que, sans jamais sortir des égards respectueux que je conserverai pour lui, je ne m'attaquerai qu'aux dangers que son opinion introduiroit dans la Pratique.

Jugement hazardé de M. *Winslow*.

XXXI. Au surplus, il mérite que je le tienne quitte d'avance, sur tout ce qu'il avancera désormais contre moi, s'il tient la parole que M. WINSLOW, son Approbateur, donne pour lui au Public; car il l'assûre, *que l'Auteur met ce point de l'Usage des différentes sortes de Saignées dans la même évidence, qu'*HARVE'E *a mis celui de la Circulation, faisant voir par les loix que la nature suit dans l'un, celles qu'il faut suivre dans l'autre.* Voilà donc M. S. du pair pour le moins avec HARVE'; toute la Médecine, l'Angloise en particulier, conviendra-t-elle de cette éxaltation? Il seroit déplaisant pour un Censeur Royal, chargé de l'intérêt du Public, dont il est le dépositaire, de pouvoir être convaincu, d'avoir donné plus à l'inclination qu'à la vérité. Cependant une premiere réfléxion détruit ce tant magnifique témoignage, dont elle fait encore voir moins l'éxageration que le faux. Car quelle inégalité entre la production d'esprit de M. SILVA, comparée à la découverte de fait d'HARVE'! Celle-ci est fondamentale en Médecine, parce qu'elle y a apporté une connoissance qui lui manquoit, & sans laquelle on n'alloit qu'à tâtons dans celles du mouvement du Sang, & de la distribution de ses sucs, & sur cela elle a éclairé la Médecine au point de lui lever des dou-

Fausseté du parallele de M. *S.* avec *Harvé*.

tes, dont ſans elle il lui étoit impoſſible de ſortir; la découverte de M. S. apporte-t-elle rien de ſemblable en Médecine? en étoit-t-elle moins habile avant qu'elle ſe ſoit montrée? ſes ſuccès étoient-ils moins heureux, moins aſſûrez, moins fréquents? A quoi vient donc remédier le Traité des Saignées? où en eſt la merveille? Son invention annonce des eſſais à faire, qui n'ont de certitude qu'autant que les calculs dont on les fait dépendre auront des rapports bien sûrs avec les effets de cette nouvelle Saignée: Nouveauté par conſéquent qui relève auſſi peu la Médecine, que celle d'HARVE' l'a illuſtrée & ſon Auteur par l'importance de ſa découverte. Car celle-ci a apporté en Médecine une vérité à toute épreuve, même pour les plus incrédules, au lieu que la prétenduë découverte de M. S. ne préſente que des conjectures neuves ou arbitraires, pour aſſûrer un fait de pratique le plus important en Médecine, qui perd d'abord autant de ſa certitude déja acquiſe, que M. S. n'appuïe ſon dogme que de raiſonnemens plus fondez en imaginations, qu'en uſage ou en faits. Ainſi, n'en déplaiſe à M. WINSLOW, le Livre de M. S. a encore autant de chemin à faire pour pouvoir être mis en paralele avec la découverte d'HARVE', qu'il y a de diſtance entre une vérité connuë & une conjecture naiſſante ou récemment imaginée. Les deux autres Approbateurs Meſſieurs GEOFFROY & CLUSCARD portent la flaterie auſſi loin. Car, comme ſi le grand ouvrage de M. BELLINI ſur la Saignée, dont il développe l'étiologie avec la plus éxacte préciſion géomètrique, à ſon ordinaire, & encore ſa diſſertation ſur la même matiere &

Raiſons de cette fauſſeté.

Juſqu'où s'oublient les deux au-

tres Approbateurs.

dans le même goût à la fin de son Traité du Cœur, étoient non avenus; encore, comme s'il falloit compter pour rien ce qu'à écrit expressément sur la *révulsion* M. FREIND, & depuis lui M. BIANCHI, l'un & l'autre suivant les principes de la Géomètrie & les loix de la Circulation; ces deux Approbateurs s'oubliant sur leur érudition, taxent *d'obscurité & d'ignorance* la Pratique de la Médecine jusqu'au tems, que nous vient le Traité de l'Usage des Saignées, comme si avant *l'Auteur de ce Traité personne ne les avoit développées avec autant de netteté*, quoiqu'il manque à cette netteté de rien prouver de ce qui est en question. Ils n'ont point craint en conséquence de conclure ainsi à la face de la Faculté de Paris, dont ils sont en cette occasion les Tuteurs: *Nous serons par-là en état d'agir plus sûrement dans l'usage de ce reméde.....* que *ce Traité leve tous les doutes que nous pouvions avoir........* qu'*il acheve d'éclaircir & de fixer un des points les plus importants de la pratique.* Voilà le langage de deux Médecins de la Faculté de Paris, qui oublient en faveur d'un Ami qu'ils veulent gracieuser, que la Faculté (dont ils ont juré de défendre la discipline & l'honneur) s'est fixée sur *ce point important* depuis deux cens ans; que l'on y sçait depuis ce tems à quoi s'en tenir sur l'usage des Saignées, & par conséquent que l'Auteur du Traité des Saignées vient trop tard pour rien apprendre là-dessus à la Faculté de Paris, qui donne des modelles de Pratique, mais qui n'en reçoit point.

Ils veillent malau maintien de la Doctrine de leur Compagnie.

XXXII. A QUOI donc se réduit la valeur du Livre entre les mains de ses Juges, &

qu'approuvent-ils ? Auroit-on dû voir s'ébloüir à la lueur de quelques rayons géomètriques deux Médecins de la Faculté de Paris, tandis qu'un Médecin étranger, sçavant certainement en Géomètrie, après avoir solidement & géomètriquement raisonné sur la matiere de la *révulsion*, en revient, pour la confirmation du Problême qu'il résoud, à la décision de FERNEL. *Hanc meam Dissertatiunculam* (car c'est ainsi que ce grand Praticien parle de ses Ouvrages) *absolvam, nostram hanc Problematis solutionem ad* Fernelii *verba, paucula quidem sed gravissima, contrahens* *. Ainsi sur un point décidé dans la Faculté de Paris depuis deux cens ans, un Médecin étranger en revient, dans la personne de *Fernel*, à la décision de la Faculté, & deux Médecins de la Faculté oubliant sa doctrine là-dessus, se fixent par le Traité des Saignées, quelle comparaison! Au surplus, que ces deux Messieurs les approbateurs d'une pratique de la Saignée, qui leur paroît injustement ou déraisonnablement combattuë dans le Livre des Observations, & par son Auteur, qui pour cela leur paroît trop épargné par M. S.; que ces deux Messieurs, dis-je, permettent qu'on leur demande ce qu'ils pensent donc de BRISSOT, que M. S. blâme nommémenr ? Ont-ils pû ou dû ignorer qu'il étoit Médecin célèbre dans la Faculté de Médecine de Paris ? M. S. le leur dit. C'est donc au vû de leurs Confréres, au vû de leurs Anciens, qu'ils le laissent maltraiter sous leurs yeux dans la Préface du Traité des Saignées. Mais encore ont-ils pû

Ils se laissent ébloüir à de fausses lueurs.

Ils rendent moins de justice à la Faculté, qu'un Etranger.

Les Approbateurs ont dû connoître *Brissot*.

* *Bianchi*, Hist. Hepat. p. 842.

ignorer que les Praticiens qui sont entrez depuis BRISSOT dans la doctrine sur la Saignée contraire à celle des Arabes, & lesquels M. S. considere si peu, ont été les Maîtres les plus célèbres qu'ait eu l'Ecole de Paris? *Arabum opinioni favit* Curtius, *quam pugnavit* Brissotus, *quam hodie sequitur Schola Parisiensis* *. Voilà pourtant sur quoi ces deux Messieurs chargez du maintien de la bonne doctrine de Médecine dans la Faculté, & qui leur a fait l'honneur de s'en reposer là-dessus sur leur habileté & sur leur reconnoissance, s'oublient au point de trouver M. S. trop mésuré dans des réponses picquantes à tout le moins, ou désobligeantes pour un Docteur de la Faculté, qui en revendique l'honneur & les sentimens dans le Livre des Observations, parce qu'il les trouvoit dangereusement alterez & changez même dans la doctrine que contient le Traité des Saignées. Car, que l'esprit de M. S. se fut exercé à emploïer la Géomètrie pour prouver les effets de la *révulsion* pratiquée comme il a été décidé du tems de BRISSOT, & pratiquée depuis lui dans l'Ecole de Paris, ç'auroit été un M. BELLINI dans nôtre Compagnie, dont ces Messieurs n'auroient pû trop éxalter l'Ouvrage : Mais dès qu'ils ont dû trouver M. S. si contradictoirement opposé à la Faculté dans la personne de BRISSOT, & dans celles de nos anciens Maîtres, il ne convenoit ni à leur équité, ni au titre de Confraternité, d'inspirer de la mauvaise humeur à M. S. contre un Docteur de leur Ecole, qui n'a sur son compte que de se tenir attaché à la doctrine de nos Peres.

Et la Faculté dans sa personne.

Leur injustice à mon égard.

* *Riolanus Pater*, de Morb. Pulmon. p. 180.

XXXIII.

XXXIII. Vient ensuite la premiere Partie de l'Ouvrage : elle est composée d'onze Chapitres, sans compter celui qui en fait le prélude ; mais pas un ne touche le point fondamental de la question, & tous prouvent ce que tout le monde sçait. Car qui douta jamais de l'utilité de la Saignée en général, & en particulier de celle du Pied, même dans la petite Vérole? Ignore-t-on dans la Faculté de Paris la science des occasions, *temporum opportunitates*, qu'on y a apprise d'HIPPOCRATE & de GALIEN, & que nos Maîtres nous ont transmise pour l'usage des Saignées? Et pour ce qui regarde les raisons physiologiques des succès des Saignées, nos Docteurs les ignoroient-ils, instruits aujourd'hui autant que personne des loix de la Circulation & de leurs rapports avec celles de la Géomètrie? Ils n'avoient donc rien à apprendre là-dessus. Mais une nouvelle doctrine pour la Faculté, c'est que la Saignée du Pied soit non utile, mais nécessaire dans la petite Vérole ; non quelquefois, mais toûjours ; non dans la suite de la maladie pour en réprimer quelque accident, mais dès les premiers commencemens, avant même qu'elle commence ; car la moindre conjecture d'une petite Vérole à naître suffit pour autoriser la Saignée du Pied, non-seulement réitérée près-à-près, mais accompagnée dans les intervalles d'*émétiques*, de *purgations*, de *kermès*, d'*apozêmes* ; & tout cela sur la foi d'un nouveau Systême, parce qu'en effet il ne faut pas moins que de la Foi pour croire à un Dogme si étonnant. Voilà donc pourquoi il a fallu bâtir un Traité d'une telle Saignée du Pied, pour la justifier dans le Public ; car c'est là-

Le Livre de M. S. est toûjours hors de la question.

Etrange doctrine de ce Livre.

contre que s'est récrié le Livre des Observations, &c. parce que l'Auteur n'a reconnu dans cette Médecine rien de celle qu'il a puisée dans la Faculté, & qu'il pratique depuis 45. ans ; qu'il n'y a pas apperçu les sages maximes, qu'il a apprises pour l'usage des Saignées, des sçavans & sûrs garans citez ci-dessus, & sortis pour la plûpart de cette illustre Ecole, dont les sçavans Maîtres d'aujourd'hui sont d'habiles Copistes & de fidéles imitateurs.

L'Auteur du Livre des Observations ne pense que comme la Faculté.

XXXIV. Au reste, si je suis entré dans quelques détails sur la Préface, ce n'est que parce que s'y font sentir à chaque page les vûës de l'Auteur, pour prévenir ses Lecteurs & les induire dans ses sentimens, sans cependant leur habiller sa Saignée du Pied, telle qu'elle se pratique chez les malades ; car c'est-là la Médecine à la tête de laquelle il se montre, dès qu'il combat le Livre des Observations, qui n'en veut qu'à ce prodige en pratique. Mais après cette précaution, en ne m'attachant dans la suite du Livre qu'à ce qui intéresseroit la saine Pratique, je laisserai à l'Auteur tout l'honneur dû aux curieuses connoissances dont il orne la Théorie de la Médecine, car chacun s'explique comme il peut ; uniquement occupé de ma part à revendiquer à la bonne Médecine, sur-tout à celle de la Faculté nôtre Mere, la sûreté qu'elle y a acquise entre les mains de tous les grands Hommes, qui font aujourd'hui nôtre gloire, comme ils sont nos modelles : non qu'on prétende qu'ils ayent trouvé tout ce qui manquoit à la Médecine jusqu'à eux, puis qu'aprés de sages discussions & des délais de prudence, ils ont adopté en

Liberté sur la maniere de raisonner, non de Pratique.

Pratique même toutes les connoissances & les remédes capables à tous égards d'enrichir la Médecine ; mais en bâtissant toûjours, suivant l'avis d'HIPPOCRATE, sur ce qui étoit sûrement établi, *via inventa est*. En marchant sur leurs traces, l'on se tient en défiance contre toute nouveauté, qui sans cela est profane en Pratique ; & dans cette vûë on s'élevera contre tout ce qui iroit au renversement de celle de nos Peres, que la sagesse a trouvée, que l'usage a confirmée, que tant de grands Auteurs ont enseignée, enfin que tant de célèbres Ecoles ont adoptée. Est-ce qu'un fol amour pour l'Antiquité ayant fait de nous d'insensez admirateurs des Anciens, nous feroit croire que la Nature épuisée à donner de grands hommes aux anciens tems, cesseroit d'en donner dans le nôtre ? Tant s'en faut ; car, sans en chercher au loin, l'Auteur qui nous parle est une preuve sensible de l'esprit qui se trouve dans nôtre siécle : *Sum ex iis qui mirer Antiquos, non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio ; neque enim lassa & effœta Natura, ut nihil jam laudabile pariat* (*a*). Mais persuadez qu'il se trouve dans les Anciens bien plus de choses à imiter qu'à réprouver, *multò plura reperiuntur apud Veteres quæ nobis probanda sint, quàm quæ repudianda* (*b*), autant que nous craindrions de manquer à l'équité envers les Modernes qui nous instruisent, autant craignons-nous de manquer de reconnoissance envers les Anciens qui nous ont instruits, *indignum diffiteri per quos profeceris*. Ce n'est point que le

Moïens d'accroître la Médecine.

On respecte l'Antiquité, sans l'idolâtrer.

(*a*) *Plin.* Hist. Natur.
(*b*) *Columell.* p. 12.

pas ne soit difficile pour la misérable condition des hommes, qui se dégoûtent aisément de ce qu'ils possedent, par l'amour des nouvelles choses : *Miseri homines quibus cognita vilescunt, & novitatibus gaudent, libentiùs discunt quàm nôrunt* (*a*) ; tant il est mal-aisé de se fixer dans le bien même ! *difficilis in perfecto mora est* (*b*) ; puisque l'on recule aisément dès-lors qu'on avance difficilement, *naturaliterque quod procedere non potest, recedit* (*c*). C'est le cas où l'on se trouve par rapport aux Anciens ; on se potre volontiers à les imiter, mais dès qu'on s'apperçoit qu'on ne peut, ou les atteindre, ou les surpasser, on se lasse de les suivre, & abandonnant ce qu'on trouve de fait, & ne pouvant plus nous distinguer en ce qui étoit à notre portée, nous nous flatons par de vains efforts de pouvoir aller au-dessus : De-là naissent des variations de maximes ou d'actions qui retardent le progrès ou la perfection des choses. *Ut primò ad consequendos, quos priores ducimus, accendimur, ita ubi aut præteriri aut æquari eos posse desperavimus, studium cum spe senescit, & quod assequi non potest, sequi desinit, & velut occupatam relinquere materiam, quærit novam, præteritoque eo in quo eminere non possumus, aliquid in quo nitamur conquirimus ; sequiturque ut frequens ac mobilis transitus maximum perfecti operis impedimentum* (*d*). Un autre inconvénient, c'est que souvent les Modernes qui succèdent au tems des Anciens, ne

Difficultez de ne point trop ôter aux Anciens, pour favoriser les Modernes.

(*a*) *Augnst*. de verâ Relig.
(*b*) *Velleius Paterculus*, p. 16.
(*c*) *Idem*, Ibid.
(*d*) Ibidem.

ſuccèdent pas toûjours à la force de leurs eſprits : *Veterum ætati non ingeniis ſucceſſerunt* (*a*) ; de-ſorte qu'autant qu'il ſe trouve quelquefois plus d'élégance, plus de fineſſe, plus de beauté dans les Modernes, d'autant plus ſe trouve-t-il ſouvent dans les Anciens plus de force, plus de goût, plus de ſageſſe ou de bon ſens : *in Recentioribus plus limæ, in Veteribus plus ſanguinis eſſe videtur* (*b*). Après de ſi ſages avis, nous tâchons à nous ménager de-ſorte que ſans nous refuſer aux attraits de la nouvelle Médecine, nous aimons à nous décider par la ſageſſe de l'ancienne, ou par les maximes de nos Peres.

XXXV. Le Chapitre qui ſert de préambule aux onze ſuivans, ne contient que quelques généralitez ſur la Théorie, dont l'on peut convenir avec l'Auteur, mais qui ſont peu ou point intéreſſantes pour le fond de la queſtion, dont il ne touche pas un mot ; & le peu de vûës de pratique qu'on y entrevoit, ſont de la nature de celles que l'on a commencé de combattre dans la Préface, & que l'on combattra dans la ſuite.

XXXVI. Suit le premier Chapitre ; il eſt rempli de choſes curieuſes, mais que perſonne n'auroit demandées à l'Auteur, parce qu'elles ne vont pas à apprendre à placer les Saignées ; ce ſont de ces ſpéculations qui embelliſſent une ſcience comme la Médecine, pourvû qu'elles n'induiſent point à rien changer dans ſes maximes, dans ſes principes, ni dans ſes uſages. Ces réfléxions ingénieuſes pourroient même mieux ſervir à l'eſprit, pour lui faire comprendre

(*a*) *Idem*, Ibid. p. 24.
(*b*) Ibidem.

l'effet de la saignée sur un corps qui seroit en santé, que sur celui d'un malade : c'est que dans l'état de santé on peut compter sur des rapports naturels qui sont entre les Vaisseaux, sur leurs attitudes, leurs situations, leurs communications mutuelles, telles qu'elles sont dans l'œconomie naturelle. Mais tout cela change étrangement de face dans l'état de maladie ; ainsi autant qu'il est nécessaire pour bien saigner, de connoître les distributions des Vaisseaux, leurs directions, leurs communications réciproques, *sanguinem feliciter & ex arte missuro planè necessarium est ad venarum cùm distributiones, tùm communicationes attendere* (*a*), & cela suivant l'avis tant des Médecins qui ont précédé la circulation, que de ceux qui l'ont suivi (*b*) ; autant est-il impossible, sur-tout en maladie, de définir les calibres, les capacitez & les diamètres de ces vaisseaux. C'est que toutes ces *raisons*, ces proportions, ces mesures n'étant point fixes ou absoluës dans les Vaisseaux qui composent la machine du corps humain, tout cela devient autant variable que le deviennent les modifications, les habitudes ou les manieres d'être que contractent des parties, qui n'étant ni dures, ni tenduës ou roides, n'ont point des cavitez constantes, ni des diamètres ou autres semblables dimensions immuables. C'est ce que prouve, touchant les vaisseaux du corps, M. BELLINI, qui démontre dans son excellent traité du Cœur, que les Vaisseaux du corps humain sont non-seulement mols &

Egard à la distribution des Vaisseaux pour la Saignée.

Variations des diamètres.

Vaisseaux, ils sont mols, fléxi-

(*a*) Vid. *Horat. Augen.* de Miss. Sang.

(*b*) *Vander Linden*, Select. XIII. pag. 246.

fléxibles ; mais encore qu'ils ont dû être tels, parce qu'ils doivent être toûjours prêts à prendre plus ou moins de capacité : *ratio potissima, quâ Canales sanguinis non debuerunt esse duri ac rigidi, nempe in eadem semper amplitudine cavitatis persistentes ; sed contractiles distractilesque, nempe qui venire possent, ut opus erat, in majorem aut minorem amplitudinem cavitatis, &c.* (*a*). Tel art donc que présente à l'imagination, le détail spécieux de *calibres*, de *résistances*, tout cela ne peut bien nous découvrir les changemens qui doivent arriver au cours du Sang ou à sa circulation dans le tems de maladie, où certainement changent toutes les attitudes dans les Solides, & toutes les impétuositez, les vîtesses, les céléritez, les directions dans les Fluïdes. Car ce sont des variations ou mutabilitez essentiellement attachées à la nature de vaisseaux qui ont été faits exprès pour pouvoir autant changer de capacité, qu'ils sont exposez & enclins à multiplier & à varier leurs *courbûres*, leurs *plans*, leurs *inclinaisons*, à raison de leur structure, qui les tient toûjours en état ou en disposition de s'élargir ou de se rétrécir, de s'allonger ou s'accourcir à la moindre impression qui leur arrive, comme le démontre singuliérement M. BELLINI dans la Proposition citée. Mais indépendamment encore des solides réfléxions de cette illustre Médecin-Géomètre dans ce même endroit, tout ce qu'il nous apprend ailleurs (*b*) de la nature des Fibres, découvre combien sa Démonstration est fondée dans la nature même & sur ses manieres, en bles, & pourquoi ?

(*a*) *Bellini*, de M. S. Prop. xlvii.
(*b*) De Villo Contractili.

Fibres combien contractiles.

faisant voir combien & à quel point les Fibres sont essentiellement *contractiles*, c'est-à-dire, capables d'allongement, d'accourcissement, &c. Or tout est *fibre* dans le corps humain; les Solides sont des pacquets de fibres, car les vaisseaux dont le corps est tout composé, sont des tissus de fibres, & ces fibres sont des filets; les Fluïdes eux-mêmes, témoin la fibre du Sang & celle de la Lymphe, tout cela est fibre. Quoi donc de plus aisé à émouvoir, ou à faire changer de place, de direction, de situation, ou de maniere d'être, que des parties qui sont faites pour en changer à tout instant & à toute occasion? Après cela que deviennent, par rapport à la Saignée, toutes les raisons de proportions, de calibres, & de résistances égales ou inégales, prises dans l'état naturel, & si adroitement racontées dans ce premier Chapitre? Ce n'est pourtant point que les notions spéculatives qu'il présente à l'esprit, n'ayent bien des beautez (sauf pourtant ici les erreurs de calcul, car quelques-uns y en trouvent;) mais il faut quelque chose de moins élevé, mais de plus réel & de plus sensible par rapport à l'exercice de la Médecine: *Medicus res curat, non notiones* (*a*). Aussi HIPPOCRATE en recommandant l'étude de la Géomètrie & des Calculs pour la Médecine, *Geometriæ & Arithmeticæ cognitionis studium adhibeto* (*a*), il la recommande par rapport à la position des Os, & de semblables situations de parties fixes & permanentes, comme sont les musculeuses,

Tout est *fibre* dans le Corps.

Inutilité de ce Chapitre.

Pourquoi la Géomètrie recommandée par *Hippocrate*.

(*a*) *Vander Linden*, ubi sup. XII. p. 112.
(*b*) Epist. ad *Thessalum* Filium.

dont les arrangemens sont fixez & déterminez par la nature : *Est enim (Geometria) ad Ossium positus & ad Articulos, tum ad reliquam Membrorum compositionem utilis futura* *.

XXXVII. NON pourtant certainement que je pense à rien rabbattre de l'excellence de la Géomètrie, & du poids qu'elle a en bien d'autres choses par rapport à la Médecine ; mais, suivant l'avis de BAGLIVI, si bon connoisseur en ces matieres, & si équitable Juge là-dessus, ce ne doit-être qu'entant que la Pratique serve toûjours de base à toutes les sortes de spéculations modernes ; parce qu'elles n'ont de justesse & de poids en Médecine, qu'autant qu'elles se trouvent en conformité avec les faits de pratique, qu'elles copient ou développent, & lesquels par-là se trouvent confirmez par des loix constantes ou invariables. C'est que, comme il a été dans les voeux de la Médecine depuis long-tems, qu'il se fit une *Anatomie pathologique*, pour expliquer les symptômes & les évenemens des maladies par la structure des parties, par leurs rapports, la distribution ou l'ordonnance des vaisseaux, la situation des sécrétoires, & les lieux de leurs décharges, par l'avoisinement des parties, enfin par leurs communications, ce qui seroit une *Pathologie* aussi sûre qu'utile & sçavante, (que le célèbre & sçavant M. DU VERNEY le Pere a tant insinué & enseigné dans ses Leçons depuis 50. ans, sans qu'on l'ait assez suivi dans un si utile dessein) tout de même il seroit à souhaiter, que l'on donnât à

Merveilleuses utilitez de la Géomètrie.

Anatomie pathologique.

* *Idem*, Ibid.

Géomètrie pathologique.

la Médecine une *Géomètrie pathologique*, laquelle s'exerçant sur des faits de Pratique, sur des opérations connuës de Remedes, sur des succès, ou des évenemens arrivez en Maladies, en déduisît les raisons, les causes, les occasions, les manieres; & cela feroit la perfection de l'Anatomie pathologique. Mais ce sont deux choses restées encore à ajoûter à celles qui manquent au bien de la Médecine, *inter desiderata Medicinæ*. Ce n'est point que nous n'ayons depuis très-long-tems un fort bon canevas d'*Anatomie pathologique*, dans les Oeuvres d'un sçavant Médecin (*a*) de Hollande; mais depuis tant de tems qu'il a donné dans cette vûë, & qu'il a jetté par écrit les fondemens de cet ouvrage, il est étrange que de tant de grands esprits qui ont souvent renouvellé cette idée, pas un n'y ait mis la derniere main. Ainsi ce n'est guéres que dans les bonnes Physiologies (*b*), & Pathologies (*c*) de ces derniers tems, & dans les cahiers de quelques-uns de nos Professeurs de l'Ecole de Paris, où l'on trouve d'excellents morceaux en ce genre. Messieurs BELLINI, FREIND, BIANCHI, entrant dans ces vûës de *Géomètrie pathologique*, ont choisi des faits de pratique reçûs de tout le monde, pour expliquer les raisons de leurs succès; & la Pratique s'aide de leur Géomètrie, parce qu'en nous découvrant les raisons pourquoi une Saignée, par exemple, soulage plus qu'une autre, elle nous découvre un analogisme qui nous guide en d'autres occasions. Mais la Géomètrie de

Toutes deux manquent à la Médecine.

(*a*) *Barbette.*
(*b*) *Ortlob, Bohn, Bergerus,* &c.
(*c*) *De Moor, Willis, Hoffman, Boerhaave.*

M. S. n'eſt pas dans ce goût, elle ne nous explique pas des choſes arrivées, ou des révulſions faites, mais les manieres dont des choſes ou des révulſions doivent ſe faire; & cela parce que des calculs en prouvent la poſſibilité & en manifeſteront même la vérité, ſi le cas y échoit. Ces calculs donc ſeront de belles opérations arithmétiques, ſi l'on veut; mais comme ils ne feront pas changer de nature aux révulſions, ni aux choſes qui arrivent en maladie, une pareille Géomètrie n'eſt d'aucun ſecours à la Pratique : qu'à la bonne heure elle honore l'eſprit d'un Phyſicien, mais elle ne guide pas celui d'un Médecin. En effet, ſuivant ces idées, je cherche l'utile qui ſe ſeroit mêlé avec tant de beau qu'on lit dans ce ſecond Chapitre : J'attendois d'un Praticien de réputation comme M. S., qu'il y marqueroit les cas où la *dérivation* convient, cas auſquels il ajuſteroit tant d'excellents matériaux; mais là ſe préſente uniquement la pratique de la Saignée du Pied dans les maladies des Femmes, parce qu'on l'y paſſe pour vraïe *dérivation* & l'unique qui y ſoit adoptée dans ce nouveau ſyſtême. Cependant que lui manque-t-il pour être abſolument privée des honneurs & du titre de *révulſion*? Elle a la diſtance ſuffiſante, en la meſurant depuis l'extrémité du Pied juſqu'aux Arteres Utérines, & la comparant avec la diſtance qu'il y a de l'endroit de la Jugulaire avec les Carotides; car ceci ne trouve point de doute dans la Géomètrie de M. FREIND, qui n'emploïe d'autre raiſon pour prouver que la ſaignée de la Jugulaire eſt véritablement *révulſive*. J'y ajoûte ſeulement que la rectitude de vaiſſeau

Géomètrie de M. S. n'eſt pas fondée ſur la Pratique.

Rien pour la Pratique dans ce Chapitre.

Que la Saignée du Pied eſt *révulſive*.

à vaisseau congenère se trouve dans l'une & l'autre Saignée, & ainsi leurs conditions étant égales, le même titre est dû à l'une & à l'autre. Mais on avertit presque aussi-tôt que la *dérivation* donne plus à craindre des mauvais effets qu'elle produit, qu'elle ne donne à esperer des bons qu'elle promet; c'est donc d'avance une sorte de proscription pour toute saignée *dérivative*, comme s'il n'y avoit que la *révulsive* que l'on dût conserver pour l'usage. Les Praticiens y consentiront-ils? Et faudra-t-il, sur le prononcé de M. S., s'interdire toutes celles qui passent uniquement pour telles suivant les loix du nouveau systême?

S'il ne faut que des Saignées révulsives.

XXXVIII. LA-DESSUS on prend la liberté de lui demander, ce qu'il veut qu'on fasse donc de la sage distinction établie par l'usage, & approuvée par les meilleurs Auteurs * d'*Instituts* en Médecine, dont la pratique s'est loüée jusqu'à présent, dont enfin les malades se sont si bien trouvez? Or l'on a toûjours distingué une *révulsion forte*, d'avec une moins forte; & celle-ci étoit *mixte*, tenant de la *dérivative*, en ce qu'elle détourne vèritablement le cours du sang, & de la *révulsive*, parce qu'en détournant le cours du sang au loin par les parties voisines (mais qui sont saines) elle le détermine au loin à une issuë, qu'elle lui ouvre, & par où le sang sortant de presse, (parce que les résistances se trouvent levées par cette ouverture) il dégage la partie souffrante. Quel inconvénient peut-il y avoir de conserver à la pratique cette idée de *révulsion mixte*,

Révulsion *mixte*.

* *Fernel*, *Fuchsius*, Method. &c.

si utile, tant éprouvée & tant approuvée? au lieu que la *révulsion* appellée *forte*, étoit rare ou de peu d'usage dans la pratique, parce que, suivant l'expression ou l'avis d'Hippocrate, elle fait de trop grands changemens, *mutationes magnas*, & par cette raison il ne l'admettoit guéres que dans les cas de précaution, comme l'ont entendu après lui de célèbres Auteurs (*a*), & pas dans le tems de la maladie; & c'est encore la pratique de nos jours de faire saigner du Pied dans les maladies des Femmes, pour les garantir des *sublimations* du Sang vers le Cerveau, parce qu'elles les jettent dans des convulsions ou semblables vapeurs *hystériques*. Il est encore un cas singulier où l'on emploïe utilement la *forte révulsion*; c'est la saignée dn Pied, dès les premiers instants d'une grande maladie naissante, dans laquelle se fait, comme on l'a expliqué ailleurs (*b*), un soudain emportement du sang vers le Cerveau, nommé *raptus sanguinis*, mais sans avoir encore pris d'engagement. Tels sont les cas de ces Fiévres que Galien (*c*) appelle *impetuosas*; & encore de la Peste dont parle M. Sydenham, où la saignée du Pied réüssit, mais bon Dieu quelle saignée! dans laquelle on ne s'étonne pas de la défaillance quand elle survient; & cette saignée ainsi conditionnée guérissoit. On l'a vû (*d*) encore

Danger de la *Révulsion forte*.

(*a*) *Fuchsius*, Method. *Martianus* in *Hipp*. de Sterilibus.

(*b*) Dans la premiere Partie de ce Discours.

(*c*) *Meth. Med. Cap*. 4.

(*d*) Cela été observé dans la Peste qui se mit dans l'Escadre de M. le Chevalier *de Nesmond*, dans laquelle il périt lui-même. On tient ceci d'un Capitaine de Vaisseau, dont la saignée du Pied sauva l'Equipage.

guérir en semblables maladies Pestilentielles, où le sang se sublimant vers le Cerveau, comme il paroissoit par des fureurs de maux de tête, une ample saignée du Pied rabbattant tout-à-coup l'ardeur du sang, le rappelle du Cerveau en bas, avant que les embarras l'y eussent fixé. Mais ce cas singulier de *forte révulsion* n'est point celui des petites-Véroles, & il y est aussi rare, qu'est fréquente la saignée du Pied dans le nouveau systême. La saignée *dérivative* dans un sens vulgaire, sur le modéle de laquelle roulent les fraïeurs que se fait M.S. sur la *dérivation*, est celle qui se feroit sur la partie même; mais les plus exacts sur cette matiere, appellent cette saignée *évacuative*, & avec raison, puisqu'elle vuide le sang de la partie même où il étoit arrêté. C'est donc ainsi que le *Traité de l'Usage des Saignées* broüille & confond les notions ordinaires, & qu'il fait injustice aux Anciens, en renversant leurs loix de pratique, pour en substituer de nouvelles: *væ qui condunt leges iniquas!*

Non dans les petites-Véroles.

Saignée dérivative, sa vraïe idée.

Le nouveau Systême broüilletout.

XXXIX. Ce seroit dommage de voir tomber en disgrace tant de beaux calculs qui sont dans ce Chapitre! Car ç'a été jusqu'à présent le sort ordinaire de beaucoup de raisonnemens géomètriques en Médecine d'être relevez & repris, quand ils ne se sont point trouvez fondez sur des faits de pratique convenus parmi ceux qui ont pratiqué les malades; alors l'on s'est donné la liberté de leur disputer l'éxactitude, non par le défaut de cette science, mais parce qu'ils ne s'accordoient point avec la Médecine. Ainsi les démonstrations du grand M. Borelli ont trouvé de

Calculs géomètriques, en quoi repris.

la contradiction ; M. KEILL n'a point été content du travail de M. BELLINI ; & M. MICHELOTTI a trouvé à redire à celui de M. Keill ; enfin M. S. lui-même rebute aujourd'hui durement la Géométrie de M. BIANCHI, après avoir négligé celle de M. FREIND. Il seroit déplaisant que l'on vînt à trouver aussi des choses à reprendre dans l'estimation des *raisons géométriques* déduites avec tant de netteté dans le *Traité de l'Usage des Saignées* : pour moi j'y apprends bien de belles choses, mais rien pour guérir ; c'est pourtant ce que j'attendois d'un Praticien.

XXXX. Je lis & relis donc avec soin le troisiéme Chapitre dans l'esperance d'y apprendre quelque chose sur la pratique de la *révulsion*, car c'est l'usage des Saignées que nous promet le titre du Livre ; cependant les régles de pratique pour la Saignée *révulsive* n'y entrent pour rien. Tout y est neuf d'ailleurs, mots, idées, divisions, définitions ; tout cela se trouve dans ce Chapitre sous une autre forme, & absolument différent de tout ce qu'on a dit, pensé, écrit, & fait là-dessus en Médecine, tant l'Auteur se tient parfaitement parole sur l'abjuration qu'il a faite de toute autorité ! En effet, où est-il parlé de *révulsions absolues*, de *révulsions variables*, & des régles qu'on leur donne ici, toutes attachées ou astreintes à la nécessité de se conformer à celles des calibres ou de leurs *modules*, tels qu'ils leur ont été assignez dans le Chapitre précédent ? Rien découvre-t-il mieux, que le dessein de cet Ouvrage, qui est tout de génie & d'imagination, entreprend de faire de la Médecine un Art arbitraire, indépendant de tout

Preuves de cette confusion.

Tout y eſt Deſpotique.

uſage authentique, de tout modelle, de tout exemple; ſecours cependant qui de tout tems ont été regardez comme abſolument néceſſaires, dans une ſcience dont l'Expérience eſt l'ame, & dont elle a toûjours fait le mérite. Au contraire, ſur des notions inſolites (qui ne ſont ou ne furent jamais dans la bouche d'aucun Auteur, horſmis de celui du *Traité des Saignées*) ſont celles de la pratique qu'on débite ici, & ſur leſquelles on veut à découvert & ſans ménagement réformer l'ancienne Médecine, en traitant *d'ignorance* ou *d'aveugle* préjugé *, le refus qu'on feroit de ſe ſoûmettre aux régles de la nouvelle réforme ſur la Révulſion *abſoluë* & *variable*, & de ne vouloir pas ſuivre *la lumiére de la Méchanique & de l'Anatomie, qui a converti en démonſtrations les conjectures des anciens Médecins ſur le choix des ſaignées.* C'eſt donc ſur la Méchanique & ſur l'Anatomie que vont être dreſſées les régles de Pratique pour le nouveau ſyſtême, & non ſur l'uſage confirmé par les loix de la Méchanique & de l'Anatomie. Car l'ancienne pratique adoptoit en ce ſens ces connoiſſances, pour faire voir le cas qu'elle faiſoit des avantages qu'elle tiroit de la raiſon, & elle faiſoit gloire de ſe trouver en conciliation avec elle; au lieu que le nouvel Auteur donne ſes connoiſſances pour fondement de toute ſa doctrine & même de ſa pratique. C'eſt mettre la raiſon aveugle ou non éclairée par l'uſage, à la place de l'expérience raiſonnée: Celle-ci cependant fut toûjours la bouſſole des Praticiens, & c'eſt cette bouſſole que l'Au-

Tout y eſt inoüi.

Préſomption du Traité des Saignées.

On le fonde ſur des Raiſonnemens.

* Pag. 61, 62.

teur veut leur faire tomber des mains, pour leur faire prendre des voïes, où personne jusqu'à présent n'a marché. D'ailleurs n'est-ce pas-là abandonner les Anciens, desquels on se faisoit gloire d'avoir pris l'esprit & le goût dans les sciences : *quantum*, disoit PLINE (*a*) d'un Sçavant, *habet antiquitatis! Homo morum & litterarum veterum studiosissimus*, disoit un autre Sçavant (*b*) ; & ce sont de ces Anciens, dont, nous dit-on, *les conjectures sur le choix des Saignées sont converties aujourd'hui en démonstrations* au moïen de la Géomètrie.

Et non sur l'expérience.

Anciens calomniez.

XLI. CAR rien n'est moins conjectural dans l'ancienne Pratique, que le choix des Saignées ; & comme M. S. aime les Calculs, on lui en propose un sur cette matiere, qui le convaincra de peu de ménagement envers ses Maîtres. C'est que, toutes supputations faites, il trouvera tant d'accord entre les Praticiens du premier âge & ceux des derniers tems, que la saignée du Bras a presque été la seule qui ait été universellement pratiquée dans tous les tems & dans toutes les maladies, du Cerveau même & des parties supérieures. A bien compter donc, il ne se trouvera peut-être pas une saignée du pied pour un mille du bras ou d'ailleurs ; tant la saignéee du pied faisoit une très-rare exception de la régle qui a été générale & de tous les tems, qui étoit de saigner du bras ! Au contraire, l'Auteur n'insinuë ici pas moins que d'ériger en régle générale la saignée du Pied comme l'absoluë ou la maîtresse Saignée, & celle du Bras comme

Calcul proposé à M. S.

Autrefois une saignée du Pied pour mille du Bras.

(*a*) *Plin. Junior.* Epist.
(*b*) *Aul. Gell.* Noct. Att. p. 319.

l'inconstante ou *la variable*, qui par conséquent sera moins certaine, moins utile, & peut-être pas nécessaire. Sur ce pied donc voilà que jusqu'à présent tous les Médecins des siécles passez ont marché dans la voïe de l'erreur en Pratique, & ce ne sera qu'à la lumiére du nouveau systême, que désormais l'on va marcher sûrement : le croïe qui voudra, pour moi j'en doute, & que cette doctrine fasse autant d'honneur à la Médecine & de bien aux Malades, que la sagesse réfléchie & d'usage des anciens Praticiens dans la saignée du Bras, leur a été salutaire. Au surplus, c'est leur prêter des conjectures mal entenduës; car jamais elles n'ont regardé, ces conjectures, l'endroit d'où il falloit saigner; le Bras étoit universellement avoüé pour cet endroit; & cela parce qu'ils avoient reconnu que les saignées du Bras, que l'Auteur du Traité flêtrit par l'humiliant titre de *variables*, étoient d'un succès constamment heureux pour dissiper les menaces d'embarras ou de dépôts dans les grandes maladies : de-sorte qu'en ces cas il étoit ainsi décidé dans l'ancienne pratique, *res ægrotantis postulant ut sanguis non semel sed sæpiùs, non ex parte sed totus educatur* (a); & une saignée ainsi conditionnée devenoit révulsive, *quamdam revulsionis speciem vel aversionis præstat è brachio missus sanguis* (b), par la raison que CELSE en donne, *desinit enim (sanguis) fluere quà nolumus, alio dato itinere* (c). Les conjectures des Anciens n'étoient donc point sur le choix de l'endro it

Le Bras a toûjours été l'endroit de la Saignée ordinaire.

Elle devenoit révulsive.

(a) *Vander Linden*, Select. XIII. p. 451.
(b) *Idem*, Ibid.
(c) Lib. II. Cap. 10.

où il falloit ouvrir la veine, mais sur les raisons pourquoi la Saignée réüssissoit mieux dans les affections du *cerveau*, par exemple, ou du *foye*, quand on ouvroit une veine du Bras; sur quoi ils soupçonnerent qu'il falloit qu'une branche de cette veine eut quelque rapport secret avec le viscere qui étoit en faute; mais ces soupçons avoient trouvé créance dans l'esprit des premiers Maîtres, que VESAL, ce tant célèbre Anatomiste, veut qu'on respecte, en les appellant lui-même nos Esculapes, *Æsculapii nostri*. En effet, HIPPOCRATE est occupé en plusieurs de ses Ouvrages, & sur-tout dans celui *de Ossium naturâ*, à trouver ces communications, sur lesquelles PROSPER MARTIAN étoit bien moins dédaigneux que M. S.; aussi le fond de la pratique n'a-t-il rien à souffrir de ces discussions plus ou moins vraïes, dès qu'elles posent sur des faits de pratique, dont il est convenu parmi les Praticiens, & sur lesquels ils avoient non des conjectures, mais des assûrances. Après cela, l'Auteur du *Traité des Saignées* voudroit-il en pareil cas prendre la place du Censeur impitoïable de bagatelles? car c'est ainsi qu'est traité l'ancien HOFFMAN, parce qu'il relevoit avec trop d'affectation les mauvais raisonnemens sur le choix des veines pour la saignée, *Hoffmannus acerrimus talium nugarum Censor* *.

Raisons des conjectures des Anciens.

Fondées en faits certains.

XLII. LA persécution que M. S. fait aux Anciens en pareille matiere, continuë dans le quatriéme Chapitre, tant il peut peu se contenir là-dessus. *Les Anciens*, dit-il, *pratiquoient un grand nombre de saignées par une*

Anciens persécutez par M. S.

* *Vander Linden*, Select. Ibid. p. 413.

vaine prévention. Voilà de ces termes désobligeants, que défendoit HIPPOCRATE, contre ceux à qui nous avons l'obligation de nous avoir fraïé les premiers chemins, *quæ ab aliis ſunt inventa inhoneſtorum verborum artificio contemnere* (*a*). Un Moderne de réputation montre là-deſſus bien plus de reconnoiſſance envers les Peres de la Médecine, dont il parle avec le ménagement qu'ils méritent: *Quæ Veteres de revulſione & derivatione tradiderunt, non prorſùs rejicienda ſunt, & licèt Circulationem ſanguinis non agnoverint, experientia tamen plures veritates ipſis ſuppeditavit* (*b*). Mais cet Auteur fait cas de l'expérience des autres, & le nôtre ne veut que de la ſcience, & de celle qu'on tentera ſur le modelle de ſon ſyſtême. Car perſonne certainement avant lui, n'a connu la Saignée *révulſive variable*, c'eſt-à-dire, celle du Bras à la maniere dont il la conſeille, en lui donnant l'excluſion dans les maladies du Cerveau, dans la Pleuréſie, &c. à laquelle de ſon chef, conformément à la pratique des *Arabes*, il eſſaïe de redonner crédit au dogme de la ſaignée du Pied; dogme inoüi dans toute la Médecine & particuliérement dans l'Ecole de Paris, d'où il eſt proſcrit par la bouche de FERNEL; car il ordonne la ſaignée du Bras dans toutes ces maladies, ſçavoir dans la *pleuréſie*, dans les maladies du *cerveau*, du *foye*, &c. La diſtinction tirée par l'Auteur, de l'inflammation du *médiaſtin* & du *péricarde*, a été négligée par Fernel; mais il n'a point oublié de condamner nommément le dogme des *Ara-*

Ménagez par de ſçavants Modernes.

M. S. en contradiction avec l'Ecole de Paris.

(*a*) *Hippocr.* de Arte.
(*b*) *Juncker*, Conſpect. Chirurg. p. 512.

ves sur la saignée du *pied* dans la Pleurésie: *Malè Arabum dogmate censetur, præcisam in Pleuritide ejusdem lateris venam fluxionis impetum augere, ac proinde copiam sanguinis primùm vel ex inferiore Pedis venâ subtrahendam.* (*a*). Mais on apperçoit aisément le but de l'Auteur; c'est de faire main-basse sur la saignée du *bras*, dans les maladies même où elle a été comme adjugée par l'Ecole de Paris, pour ne donner poids qu'à celle du *pied*. Pour donc y réüssir, il s'y prend par décrier toutes les autres saignées, que les Anciens pratiquoient; expédient qui devient sûr pour le systême de la saignée du Pied, parce qu'il se trouvera tout seul en Médecine, toute autre saignée en ayant été bannie, sur-tout la *dérivative*, elle à laquelle les Anciens donnoient toute leur confiance dans une des maladies du Cerveau qui lui est la plus propre: *utuntur (in Cephalæâ) locali venarum divisurâ* (*b*). C'est ainsi qu'il est de l'interêt du nouveau systême, que toute autre saignée s'oublie dans la pratique. Aussi M. S. n'admet-il bien volontiers que la saignée du *bras*, celle du *pied*, & celle de la *gorge*; mais celle-ci & celle du Bras par souffrance, & celle du Pied par préférence. Il paroît même qu'il n'auroit pas tenu à lui que celle de la Gorge n'entrât dans la proscription; mais par bonheur pour elle, peut-être en considération de M. FREIND, qui en fait un cas singulier (*c*), on a pû lui donner un brevet de *révulsive*, au moïen d'un tour d'esprit, par lequel on lui accorde cette

Dessein de l'Auteur de proscrire toute autre Saignée que celle du Pied.

(*a*) *Fernel*. de V. S. Lib. II cap. 5. &c.
(*b*) *Cæl. Aurel*. de Morbis Chron. Lib. I. cap. 1.
(*c*) Vid. *Freind*, de Febribus.

Exclusion des saignées de dessous la Langue & de l'artere du Front.

place. Osera-t-on pourtant demander à M. S., pourquoi la *préparate*, les *ranules*, & l'*artériotomie*, sont tombées en pleine disgrace? Car enfin la Circulation pourroit mettre en valeur de grandes utilitez, que la pratique a tirées de ces saignées en certains cas: *Capitis partem posteriorem dolenti vena in Fronte secta prodest.* Voilà par exemple la *préparate* bien autorisée par HIPPOCRATE (*a*) lui-même; mais celle-ci, comme bien d'autres, passe pour *dérivative* dans le Traité des Saignées, & dès-là elles sont irréconciliablement éloignées du mérite de la *révulsive absoluë*, celle qui fait la part aux autres.

Saignée de la Salvatelle usitée.

XLIII. LE Sçavant Moderne (*b*) qu'on vient de citer a plus d'indulgence; car il adopte l'*artériotomie*, & les saignées du *front* & des *ranules*: il ne dénigre pas même honteusement la *salvatelle*, que notre Auteur rejette hautement, malgré la grace que lui font plusieurs Auteurs de nom, comme M. STAHL, Praticien certes qui doit être écouté, & qui l'admet dans les maux de *rate*, & M. BIANCHI (*c*), qui en a vû sous ses yeux de merveilleux effets. Mais apparemment que l'on veut des raisons Anatomiques, (car ces Messieurs ne veulent autre chose que des raisons en Pratique) & M. WINSLOW aura négligé ces minuties. En voici cependant une de l'ancienne Anatomie, qui peut-être en ce point auroit pû bien rencontrer: *Aliquid in Salvatellâ peculiare sæpè attendi meretur .... Experientia nos docuit non semel sanguinem è Salvatellâ,*

Par quelle raison d'Anatomie.

(*a*) Epidem, Lib. 6. Sect. 2.
[*b*] *Juncker.*
(*c*) Hist. Hepat. p. 309. 630.

manu aquis exemptâ, magno impetu & saltu etiam aliquo velut ex arteriâ exilivisse, magno argumento fuisse ibi in proximo synanastomosin arteriæ cum venâ quam secabamus (a). Mais suivant cette observation, ne sera-ce point une avance pour mériter à la saignée de la Salvatelle une place parmi les *révulsives* même *absoluës*? car ce seroit comme une ouverture d'artere à une extrémité du corps, bien capable de faire une révulsion *ad distantiora*. A ceci reviendroit l'observation de GALIEN adoptée par BAILLOU (b), illustre Praticien de l'Ecole de Paris, suivant laquelle Galien guérissoit les maux de côté par la saignée de l'artere de la Main, à raison de la grande *révulsion* que fait la saignée d'une artere. A ceci revient encore ce que pense le sage Observateur M. RICHA, pour expliquer l'action singuliere des Ventouses scarifiées, dont les soulagemens sont quelquefois surprenants; sans nommer la *synanastomose* des anciens Anatomistes (rappellée pourtant dans l'Anatomie moderne par un Auteur de nom (c), il en reconnoît l'usage ou l'effet, en soupçonnant une connexion secrete entre les arteres & les veines capillaires; de-sorte qu'en ouvrant par les scarifications les veines & les arteres tout-à-la-fois, on enleve directement de l'endroit même où le sang étoit embarrassé, la digue que la circulation y rencontroit dans les arteres: *Sive quòd venæ arteriarum finibus propiores sint, sive quòd arteriolæ pariter unà cum venis scindantur, sive quòd*

Suivant quelle observation.

Dans les Modernes.

(a) *Vander Lind.* ubi sup. XIII. p. 418. 423.
(b) Epid. Lib. I. p. 80.
(c) *Oliger, Jacobæus*, de Ranis.

Raisons Anatomiques.

in exilibus vasorum meatibus, ac prope eorumdem fines lentescere primò incipit cruor, dirarum hinc sæpè ægritudinum ortus ac incunabula (a). Le célèbre SPIGELIUS (b), si éclairé en Anatomie, a observé les mêmes choses, & a fait les mêmes réfléxions sur la saignée de la *Salvatelle*, & sur l'ouverture des artérioles: *sectâ hac venâ (Salvatellâ), quia proximæ anastomoses sunt, fieri nequit quin arteriosus sanguis quoquè effundatur.... hinc fit ut sanguis qui ex Manu evacuatur, multò sit pulchrior & rubicundior, quàm qui ex Brachio, quòd semper arteriosus hîc simul evacuetur.* Le même Spigelius donne de plus la raison pourquoi, comme l'a observé M. STAHL, la saignée de la *Salvatelle* soulage particuliérement dans les maux de *rate*: C'est, dit-il, parce que la *rate* contient de sang artériel six fois plus que de sang veinal. Il n'est donc point de doute que la saignée qui tire, comme fait la Salvatelle, le sang artériel, ne soit la plus utile: *cùm in liene sextuplò plures arteriæ sint quàm venæ, plurimum adjumenti accidere ipsius affectionibus necesse est, quòd ex iis vasis sanguis in quibus peccavit evacuetur* (c).

Raisons de Pratique.

XLIV. JUSQU'AU nom, au siége, & au caractère des Maladies, ils prennent du neuf dans le *Traité des Saignées*. On y trouve comme espèce propre de maladie, *l'inflammation du Médiastin, celle du Péricarde, celle du Sternum*. Je laisse à l'Auteur à montrer dans les Praticiens ces maladies ainsi personnalisées;

(a) *Richa*, p. 95. Const. 1721.
(b) *De Corporis fabricâ*, p. 171.
(c) *Idem*, Ibid.

L'on

L'on ſçait ſeulement que le *Sternum* eſt quelquefois le ſiége de vives douleurs dans les affections *phlegmoneuſes*, *rhumatiſantes-goutteuſes*; mais alors c'eſt un ſymptôme de maladie, & non une maladie en propre : Le *Péricarde* & le *Médiaſtin* peuvent ainſi être maladie inflammatoire d'emprunt ; mais d'ailleurs le *Médiaſtin* n'étant que la *Pleure* ainſi redoublée pour former comme un ſac, ou une enveloppe au Cœur, ſon inflammation n'eſt point diſtinguée de la *pleuréſie*. En tout cas, voici comme FERNEL s'exprime ſur la Saignée dans les maux de ces ſortes d'endroits : *ex partibus quæ ſupra claviculam ſunt..... quæ inter claviculas & renes poſitæ ſunt.... perſpicuè revellit inciſa vena in cubito (a)*. Voilà encore dans la perſonne de M. S. un Elève de l'Ecole de Paris en contradiction avec un de ſes principaux Maîtres.

Diſtinctions inutiles de maladies.

M. S. toûjours contraire à l'Ecole de Paris

XLV. LE ſiége de la Pleuréſie eſt encore ici (b) ſinguliérement défiguré ; pour bien décider de la ſaignée qui, dit-on, y convient, on donne à le chercher ou dans les huit arteres Intercoſtales inférieures, pour autoriſer la ſaignée du bras ; ou dans l'endroit depuis la cinquiéme Côte ſupérieure juſqu'en haut, dans laquelle ſituation l'on nous dit expreſſément qu'il ne convient jamais de ſaigner du bras. Ce ſera donc du pied qu'il faudra le faire ; mais l'Auteur a l'addreſſe de ne s'en point expliquer, peut-être par un reſte de reſpect pour l'Ecole de Paris ſa Mere, qui, contre cette pratique, a pris la défenſe de BRIS-

Siége de la pleuréſie défiguré.

(a) *Fernel.* de V. S. Lib. II. cap. 7.
(b) Pag. 73.

SOT (a). Au surplus, toutes ces observances scrupuleusement établies sont uniquement fondées sur des menüailles d'Anatomie en fait d'usage en Médecine, parce qu'il ne doit pas être réglé sur des positions de vaisseaux, qui peuvent bien justifier la justesse de ses opérations, mais qui ne doivent rien changer dans les anciennes indications. Hé! d'ailleurs pourquoi répandre de nouveaux nüages sur un art dont les obscuritez sont déja trop multipliées? & cela par des subtilitez d'Anatomie ou des précisions, qui sont devenuës à la portée de quelqu'un, qu'un aussi habile Anatomiste que M. WINSLOW aura mis en état de les comprendre, mais qui dans la vérité ne sont point essentielles à la Pratique, puisqu'en effet tel peut s'en parer dans un tems, qui n'aguéres les ignoroit, & pratiquoit peut-être avec réputation; ce sont des éruditions étudiées, qui peuvent faire briller un Médecin, mais elles ne forment pas un Praticien.

Sur de mêmes preuves Anatomiques.

XLVI. AUTRES mots nouveaux (b), *la révulsion variable anéantie par la dérivation qu'elle attire, &c*; mais cette idée, toute étrange qu'elle est, seroit fondée, si la saignée du Bras n'étoit point, comme parle encore FERNEL, autant *évacuative* & *révulsive*, qu'elle l'est en effet; car sans cela elle pourroit laisser le sang intercepté dans les vaisseaux d'un voisinage d'où il n'auroit point été vuidé, ce qui feroit la *dérivation* dont l'on veut nous effraier de la part de la sai-

La saignée du Bras point dérivative au sens de M. S.

(a) Vid. *Riolan.* de morbis Pulmon.
(b) Pag. 74.

gnée du bras : Mais outre que cette saignée faite à tems & hardiment, évacuë suffisamment du sang, elle met la nature à portée de faire le reste, ce qui sans cela lui étoit impossible. Car ce seroit se faire une idée bien imparfaite de l'effet de la Saignée, que de vouloir insinuer, qu'elle ne guérit qu'autant qu'elle vuide le sang, qui fait la maladie : Il faut de plus comprendre, qu'en conséquence de la Saignée, la Médecine naturelle née avec le corps & créée par l'Auteur de la Nature, (c'est l'*autocratie* de nos sages Modernes) acheve l'œuvre du Médecin; car la circulation du sang reprenant ses aisances, & les arteres leur *ton*, leurs vibrations, leurs forces, leur ordonnance, leur cadence enfin & leurs mesures, le sang ou les Fluïdes rentrent sous le joug des Solides; & là sous leurs coups, ils se laissent broïer, atténuer, & affiner au point qu'il convient pour procurer ces sueurs salutaires ou *critiques*, qui arrivent heureusement après des saignées habilement réitérées dans des maladies inflammatoires.

L'Autocratie acheve le bien de la Saignée.

XLVII. AUTRE endroit *, où l'on donne pour régle ou pour fondement dans l'usage des Saignées, la connoissance des calibres des vaisseaux & de leurs proportions mutuelles; car là-dessus l'on définit hardiment & sans d'autres précautions les quantitez de sang qui doivent passer d'un vaisseau dans un autre : mais l'illusion est manifeste, car le sang lui-même change de volume, & les vaisseaux de capacité dans les grandes maladies; de-

* Pag. 80.

Illusions des calibres.

Etat des Solides en maladie.

En santé.

sorte que dans les unes tout est en *fontes*, en *colliquations*, en *expressions*, qui se font par les cours de ventre, les sueurs, les hémorrhagies ; en d'autres tout est en *concentrations*, en *strictures* ou en resserrements, qui font des *suppressions* ou des retenuës de toute espèce ; de maniere que toute sécrétion étant tarie ou suspenduë, la peau est sèche, la langue aride, le ventre serré. En maladie donc tout est plus ou moins resserré ou relâché dans les vaisseaux, & dans cette étrange aliénation retrouvera-t-on les mesures, les quantitez ou les rapports établis, pris de la nature de ces parties en tems de santé ? Que deviendront donc des indications en maladies fondées sur des rapports qui ne subsistent plus ? Ainsi ces vaisseaux qui portoient six fois plus de sang que d'autres pendant la santé, deviennent plus ou moins rétrécis ou dilatez en maladie ; ils contiendront donc alors plus ou moins que la mesure du sang, que le calcul lui avoit donnée. Il en sera de même des *vitesses*, à raison de la différence qu'il y a entre un sang fluïde, léger & coulant, tel qu'il est en santé, & le même devenu épais, pesant, coüenneux & bouffant en même tems, comme il est en maladie. Rien en effet ne découvre mieux les différences qu'il y aura alors dans les *frottemens* de ces différens sangs. D'ailleurs des diamètres forcez par le passage d'un semblable fluïde, prennent d'étranges écarts, tandis que ce fluïde lui-même acquiert autant de lenteur, & perd autant de vitesse, que les parois des vaisseaux prêtent peu, ou qu'elles perdent de leur *résilition* ; car le repos dans la systole des

Solides consommée ou commencée, fait dans les Fluides un ralentissement plus ou moins considérable. Après cela, que devient le calcul qu'on rapporte en preuve à la page 82? Calcul faux.

XLVIII. L'AUTEUR retombe encore ici (*a*) sur les Anciens, car il ne les perd point de vûë, pour affoiblir leur autorité. En effet, il ne peut donner force ni crédit à sa doctrine, qu'en faisant oublier celle de tous les Médecins qui l'ont précédé. Cependant c'est avec injustice qu'il les maltraite dans cet endroit : *le choix*, dit-il, *que les Anciens faisoient des differentes veines du bras pour les embarras des differents visceres du bas-ventre, est absolument chimérique.* Le respect dû à la doctrine d'HIPPOCRATE auroit bien dû épargner ce brocard à l'ancienne Médecine; car le fait du malade (*b*), dont il rapporte l'histoire & la cure au cinquiéme Livre de ses *Epidémies*, regarde le choix de la saignée du Bras, par préférence à celle du Pied, & sa maladie étoit un mal d'Estomach, qui le travailloit étrangement; Hippocrate reconnoissant pourtant plus de rapport entre la veine du bras & ce viscere, saigna le malade du bras, jusqu'à ce qu'il fût sans sang, & le guérit parfaitement : *Venam incisus per vices in utrâque manu, donec exsanguis fieret, liberatus est malo* (*c*). Cette pratique, dit là-dessus un sçavant Médecin (*d*), fait faire à nos beaux esprits cette question amusante, mais pourquoi pas du pied? *Quæstiunculam fa-*

Acharnement contre les Anciens.

Saignée du Pied négligée par *Hippocrate.*

(*a*) Pag. 89.
[*b*] *Æniades.*
[*c*] Ibid.
(*d*) *Vander-Linden*, ubi sup. XIII. p. 427.

Mal-menée par d'autres.

cit curiosulus, cur non in pede etiam secta fuerit Æniadi vena (*a*)? Voilà comme est traitée la saignée du pied en pareil cas par les sçavants Médecins. Au reste, ce n'est pas sur de fausses idées touchant l'œconomie animale, que les imitateurs de la pratique d'HIPPOCRATE ont fondé les raisons de nécessité dans les maladies du bas-ventre, pour y saigner du Bras; car ils ont pensé que les vaisseaux du bras étant plus gros, ils étoient susceptibles d'une plus grande ouverture, qui est bien plus efficace, quand il s'agit de donner une issuë prompte & aisée à un sang épais, tel qu'il est dans les maladies inflammatoires. Cette idée est-elle si grossiere, ou fausse? Ils pensoient encore en pareil cas du malade d'Hippocrate, que le sang est plus chaud, & que se portant plus abondamment, ou se sublimant plus rapidement vers les parties supérieures, il convenoit de lui ouvrir une issuë dans cette région, & sur sa route, pour lui couper chemin. Ils étoient persuadez d'ailleurs d'une sorte de *transfusion* (car c'est ainsi que l'appelle Hippocrate) qui se fait des grands vaisseaux, *à crassis venis*, dans le reste du corps, *atque in se invicem transfundunt* (*b*): Or dans cette disposition d'un sang ardent poussé impétueusement des arteres dans les veines supérieures, ils choisissoient les veines du Bras par préférence, comme à mi-chemin de l'emportement du sang, & plus apparentes pour offrir une issuë plus large & plus prompte à la cause de la maladie; quelques-uns diroient, pour plûtôt & plus promp-

Raisons sensées pour la saignée du Bras.

Transfusion naturelle.

[*a*] *Idem*, Ibid.
[*b*] *Hippocr.* de Locis in Hom.

tement affoiblir les résistances. Mais pour ne point appercevoir dans ce raisonnement tout le beau de celui qu'on fait à l'aide de la Géomètrie, le *chimèrique* y est moins sensible, que ne le dit nôtre Auteur : ajoûtez que cette saignée du bras guérit le malade d'Hippocrate, & qu'avec la même il guérissoit des *pleurésies*, des inflammations du *foye*, des maux de *rate*, &c. Reste à M. S. à trouver une époque aussi ancienne, une autorité aussi respectable & aussi heureuse à sa saignée du Pied. Car, en vérité, il ne nous convient point à nous autres qui ne sommes que d'aujourd'hui en Médecine, *qui hesterni sumus*, de traiter désobligeamment un Pere de la Médecine : *si quicquam in tam forti viro vitii vel erroris esse dici potest, id omne & autoritas ejus & vetustas consumpsit* *.

Autorité des Anciens toûjours sensée & respectable.

XLIX. Le cinquiéme Chapitre a dequoi fournir la matiere d'une excellente leçon d'*Angiologie*? car tout y est curieusement & finement recherché, pour la distribution des vaisseaux que l'on y trouve, soit dans le texte, soit dans les notes, tout y est d'une recherche anatomique la plus riche, sortie certainement d'une main de Maître. Mais *ad quid perditio hæc?* c'est une dépense inutile d'éruditions spéculatives, où il falloit des observations, des réfléxions, des faits de Pratique : Car l'utilité & la nécessité de la saignée du pied, qu'on devoit ici prouver, regardent uniquement l'usage en Médecine ; au lieu dequoi l'on ne nous décrit ou représente ici que des cascades, par où l'on fait se précipiter le sang de vaisseaux en vais-

Curiositez d'Anatomie inutiles.

* *Aul. Gell.* pag. 273.

ſeaux depuis le cœur juſqu'aux pieds, ſans ômettre les noms de tous & un chacun vaiſſeau, ni leurs ramifications, ni leurs rapports; auſſi ne falloit-il rien moins qu'un pompeux appareil pour l'éxécution du grand deſſein de l'Auteur, qui eſt de ſoûmettre ou gagner les eſprits à la créance de ſon nouveau ſyſtême. Mais rien n'y eſt ſi peu propre; parce que la manœuvre qu'il fait faire à tous les vaiſſeaux auſquels il donne tout le pouvoir, pour le prétendu effet de la ſaignée du pied, renferme évidemment un mal-entendu, qui montre un faux eſſentiel dans cette doctrine. C'eſt qu'allant, comme il eſt ordinaire en ſpéculative, d'une extrémité à l'autre, autant qu'on avoit juſqu'à préſent trop donné aux *Fluïdes*, autant dans cette occaſion, l'Auteur donne-t-il trop aux *Solides*; défaut capital qui domine dans le Traité de l'Uſage des Saignées, en ce que l'on y fait tout rouler uniquement ſur les Vaiſſeaux ou leurs diſtributions, ſans qu'on y diſe en même tems rien ſur la nature du Sang, ſur ſa quantité, ſa réſiſtance, ſes qualitez particulieres aux âges, au tempérament, au ſexe, &c. Or ſes qualitez, comme le ſçait tout le monde, changent infiniment dans les grandes maladies, où le ralentiſſement d'un ſang plus ou moins peſant, viſqueux, coüenneux, tient ſouvent lieu de cauſe principale. Quoiqu'il en ſoit, un Fluïde ainſi retardé dans ſa marche, paroît-il bien diſpoſé à ſuivre les déplacements qu'on veut qu'il ſe faſſe de vaiſſeau à vaiſſeau depuis le cœur juſqu'au pied, pour opérer la Révulſion par excellence, c'eſt l'*abſoluë*, cette merveilleuſe, dont on leurre les Novices en Médecine dans tout

Précisions inutiles à la Pratique.

Comment le nouveau ſyſtême donne trop aux Solides.

ce Traité ? Que deviendront encore les céléritez & les vitesses, sur lesquelles l'on paroissoit si fort occupé dans les premiers Chapitres ? Il falloit les rappeller dans celui-ci, & faire voir qu'étant les mêmes en maladie, qu'en santé, elles doivent donner au Sang les mêmes facilitez pour les mouvemens de sa circulation en maladie, sur-tout dans ces occasions importantes, où il faut les accélérer pour obtenir une *révulsion* prompte & générale comme celle de la saignée du Pied.

Etat du Sang trop oublié dans le nouveau systême.

L. L'on donne pourtant ici (*a*) la saignée du Bras pour *évacuative*, comme celles du Pied ; mais en cela encore la doctrine de l'Auteur est opposée à celle de Fernel, qui est celle de l'Ecole de Paris : *Revulsio*, dit-il, *quæ fit sectâ cubiti venâ.... universalis censetur ; quæ verò ex venis inferioribus fit, particularis, &c.* (*b*) ; maxime tirée d'après la pratique de ce grand Médecin : & le changement qu'y voudroit faire M. S., n'est fondé que sur une spéculation, ingénieuse si l'on veut, mais qui mène à de dangereux essais.

M. S. contraire à *Fernel.*

LI. Autre nouveauté, on nomme *dérivation* (*c*), la descente qu'on fait faire au Sang depuis le cœur jusqu'à l'extrémité où naît la Saphène, moïennant pourtant les différences de *directe* & de *collaterale*. Ainsi un sang attiré de si haut à travers des vaisseaux continuez jusqu'à l'extrémité du Corps, opère une *dérivation*, nonobstant la notion de ce terme reçû de tout le monde, où l'on a crû jusqu'à présent que par *dérivation*, il falloit enten-

(*a*) Pag. 92.
(*b*) *Fernel.* de V. S. Lib. II, cap. 6.
(*c*) Pag. 93.

dre la détermination qu'on feroit prendre au ſang de la partie malade vers les parties voiſines. La nouveauté va plus loin, elle paſſe au-delà des termes & des expreſſions ; car elle trace ici une pratique inoüie, dont l'on déduit des raiſons de phantaiſie, puiſqu'elles ſont toutes priſes dans la ſpéculation, ſans appui ſur aucun fait d'expérience. L'on apprend (*a*) donc à ſaigner du Pied dans les tumeurs du bras, dans les *pleuréſies internes ſupérieures*, le tout formellement contre la pratique ſuivie dans l'Ecole de Paris, depuis la diſpute de BRISSOT ſur le cas important de la Pleuréſie, ſans que M. S. s'appuïe de quelque autorité que ce ſoit. Ce n'eſt point que la ſienne ne ſoit importante ; mais elle eſt nouvelle encore, & miſe d'ailleurs, avec ſa permiſſion, en parallele avec celle de tous nos Maîtres, qui ont vêcu depuis deux cens ans: *Quid hæc inter tantos ?* Car enfin qu'il ne ſe trouve dans les Thèſes de la Faculté depuis tout ce tems, aucune d'entre-elles contre la doctrine de Briſſot, rien montre-t-il plus évidemment l'unanimité de ſes Docteurs ſur cette queſtion ? M. S. vient interrompre cette unanimité de pratique ; mais un tel changement dans une Ecole comme celle de Paris, auroit demandé plus d'éxamen & plus de ſuffrages : il n'y en auroit pas certainement trouvé autrefois ; y en trouvera-t-il aujourd'hui d'autres, que de ſes trois Approbateurs ?

Saignée du Pied dans la Pleuréſie, contre la doctrine de la Faculté.

LI. C'EST une pareille entrepriſe dans un particulier, de décider contre les avis de tous ceux qui l'ont précédé (*b*), *que la ſaignée du*

(*a*) Pag. 98. 99.
(*b*) Pag. 101.

pied est si recommandée & si efficacement emploïée, (il falloit dire par qui) *pour prévenir les engorgemens du cerveau*, &c. Car fut-ce la pratique de personne d'emploïer la saignée du pied au sens de la nouvelle méthode, dès les premiers commencemens de ces maux, *qui sont* (car l'on va ici à front découvert) *les maladies inflammatoires* (*a*).... *de la tête, du col, des bras, du haut de la poitrine*, &c. tous cas où FERNEL, suivant la pratique de Paris défenduë par BRISSOT, ordonne la saignée du bras (*b*), sans même faire mention de celle du pied; parce qu'en effet elle doit être placée dans la suite de ces maladies, toûjours suivant l'habileté d'un Praticien, & non suivant une pure routine nouvelle, & dès-là dangereuse dans tous les premiers commencemens.

Entreprise blâmable dans un Praticien.

Contre l'ancienne décision de la Faculté.

LIII. MAIS avant que d'aller plus loin, l'on doit remarquer qu'ici comme par-tout ailleurs (soit affectation, soit inadvertance) M. S. ne met ou ne tient jamais son Lecteur au point précis de la question. Car encore un coup, ce n'est pas de sçavoir si la saignée du pied peut convenir dans ces maux présens ou prévûs dont il faille ici s'occuper; mais si dans ces cas il faut toûjours commencer la cure par la saignée du pied réïtérée même, entremêlée de purgations, sans distinction d'âge, de sexe, de tempérament, de maladie, ni de constitution. Car qui ne sçait qu'il en est quelques-unes, dans lesquelles l'on emploïe pour certaine considération la saignée du pied d'assez bonne heure? Ainsi il conviendroit que l'Auteur entrât dans ces difficultez pour met-

M. S. tient toûjours son Lecteur hors de la question.

(*a*) Pag. 106.
(*b*) Vid. *Fernel.* de S. M.

Piége pour les moins instruits.

tre ses Lecteurs au vrai fait de la question qu'il traite ; à faute dequoi ce peut être un piége où tomberont des ignorans, ou un équivoque qui pourroit tromper ou surprendre des Médecins plus crédules qu'attentifs ou éclairez.

M. *Bianchi* à tort, & indignement traité par M. S.

Caracteres des Ouvrages de M. *Bianchi*.

LIV. Le sixiéme Chapitre paroîtroit ne pas m'intéresser, puisqu'il est tout personnel contre M. Bianchi ; ainsi ce seroit plûtôt l'affaire de quelque généreux ami de défendre l'honneur de ce sçavant Médecin, s'il n'aimoit mieux le faire lui-même. Car oseroit-on le dire ? on seroit tenté de croire que M. S. ne l'auroit jamais lû, tant il est méconnoissable dans le portrait qu'il en donne ! De ma part, après avoir étudié l'Ouvrage de ce grand Médecin, comme il convient pour s'instruire comme il faut sur cette partie de la Médecine, je doute, quoiqu'en dise si désobligeamment M. S., qu'on trouve dans aucun Praticien moderne, autant de science, d'usage, ou de spéculation utile, qu'il y en a dans les Ouvrages pratiques de M. Bianchi. La belle Physique & la Géomètrie ornent ses Ecrits ; mais l'une & l'autre toûjours fondées sur les observations, premiérement d'Hippocrate, puis de tous les grands Praticiens de l'Ecole de Paris, les Fernel, les Duret, les Baillou, &c. qu'il se fait honneur de citer & d'imiter. Peut-être cela aura-t-il paru à M. S. tenir de la servitude envers les Anciens, dont il a eu grand soin d'abjurer l'autorité ; mais en seroit-ce assez pour mériter à M. *Bianchi* la disgrace dont il le punit par les termes les moins ménagez. Car en est-il de plus durs contre qui que ce soit, que de dire

publiquement, que *son Ouvrage* * *est celui d'une imagination vive, plûtôt que la suite d'une observation exacte*; qu'*il est plus ingénieux que solide*... qu'*on n'y trouve que deux pages de sa Dissertation dignes du nom de l'Auteur*? Voilà la matiere d'une belle Apologie pour M. BIANCHI, que M. S. offre à quelqu'un de ses amis (car il en a) qui voudroit entreprendre une justification si bien méritée. Mais si par droit de risposte, M. S. s'entendoit dire par quelqu'un de ces amis, qu'on ne trouve dans tout son Ouvrage que deux pages dignes de son nom, trouveroit-il ce procedé digne d'entrer dans le commerce de gens de lettres? Mais aussi cette maniere d'écrire, ou de penser, n'est point celle de M. BIANCHI, comme on peut le reconnoître par la Lettre, que M. LANCISI lui écrit sur sa modération envers ses adversaires. De ma part, je ne demande pour le disculper parfaitement contre les reproches qui sont dans ce Chapitre, sinon qu'on prenne la peine de lire la Préface de son Ouvrage, où aprés l'avoir vû s'accuser modestement de s'être trop tôt mis à écrire, c'est-à-dire, dans un âge encore peu avancé, on trouvera dans sa troisiéme Partie, qui est toute de pratique, cette maturité de génie, de jugement & de science qu'il se souhaitoit; & cette Partie la plus mûrement travaillée, est celle où se trouve la Dissertation sur la *révulsion* & la *dérivation*, que M. S. a si indignement traitée.

Duretez de M. S. contre M. *Bianchi*.

Modération de M. *Bianchi* reconnuë.

LV. VOICI cependant comment je me trouve intéressé en ce que l'on reprend dans M. BIANCHI, parce que cela peut regarder le fond

Raisons qui m'intéressent.

* Pag. 115.

d'une doctrine que je suis. On dit à la page 111. que *M. Bianchi suppose faussement que les arteres sont d'une figure conique, & qu'elles se rétrécissent en s'éloignant du cœur*. Voilà déja surquoi tout le monde est d'accord, ce n'est donc pas une fausseté dans M. Bianchi; *qu'ainsi le sang passe d'un lieu vaste dans un lieu plus serré*. Cela n'est-il pas vrai, tant que le sang est dans les arteres? le contraire, lui dit-on, *est cependant démontré, parce que la somme des calibres des différentes ramifications d'un tronc artériel est toûjours plus grande que le calibre de ce tronc*; M. Bianchi conviendra encore de cela; *Ainsi*, conclud-on, *le sang en coulant dans les arteres, loin de passer d'un canal plus large dans un plus étroit, passe au contraire d'un canal plus étroit dans des canaux, qui pris ensemble, lui offrent un chemin plus large*. Voilà en langage de Logique un Argument en quatre termes, ou du moins qui conclud plus, mais autre chose que ce qui est dans les *prémisses*. Car, *des canaux qui pris ensemble lui offrent un chemin plus large*, ces mots ou ces termes sont autres que ceux de ces prémisses, dans lesquelles il n'est point parlé *de canaux pris ensemble* pour faire un chemin plus large au sang, mais de différentes ramifications, & que chacune de ces ramifications a une capacité plus étroite que celle du tronc d'où elle sort: Or c'est dans chacune de ces ramifications, ou capacitez particulieres, que se forment les embarras inflammatoires, & non pas dans une capacité plus large, formée seulement par l'imagination, de tous les calibres de ces ramifications pris ensemble. La Dissertation donc de M. Bianchi demeure dans toute sa force.

Imagination mise à la place du fait.

LVI. AUTRE accusation (*a*) aussi mal entenduë, *la distinction du plus ou du moins de résistance,.... est une distinction métaphysique, la Médecine n'a point encore atteint à cette connoissance.* Mais cela est une marque de justesse dans un esprit géomètrique, tel que paroît celui de M. BIANCHI. Car c'est qu'il ne veut pas mêler dans un Problême de Géomètrie, une question de Pratique, & qu'il renvoïe cette matiere, *à enquérir* dans un autre endroit. Ce n'est donc que de la difficulté géomètrique dont il avouë qu'il ne sçait point la raison, sur laquelle il demande la décision à son ami, comme plus sçavant que lui en Géomètrie. Mais il n'en est pas de même du fait de Pratique, lors qu'il le traite ailleurs; car versé autant qu'il y est, il fait voir dans cet endroit qu'il s'en falloit bien qu'il crût, *que la Médecine n'a point encore atteint à la connoissance du fait de Pratique, dont il est parlé ci-dessus.* Car il s'y agit des cas où une saignée *révulsive* peut emporter les obstacles qui font une inflammation, c'est-à-dire, dissiper tout le sang qui étoit arrêté; & l'on voit à la page 839. de la Dissertation, combien il il est maître en matiere de saignée *révulsive*, par l'habileté avec laquelle il emploïe la saignée du bras du même côté, où étoit une inflammation érésipèlateuse à la mammelle: Encore, par la saignée du *front*, (car HIPPOCRATE lui-même la traite de révulsive, *revellenda sunt omnia.... Capitis partem posteriorem dolenti vena in Fronte secta prodest* (*b*);) par celles du *nez* & de la *gorge* dans la Phrénésie, les

Esprit géomètrique de M. *Bianchi*.

Son habileté sur ces différentes saignées.

(*a*) Pag. 115.
(*b*) *Hippocr.* Lib. 6. Epidem, &c.

Esquinancies, & les affections du Cerveau soporeuses-inflammatoires, ne feignant pas de s'appuïer de la pratique du célèbre M. LANCISI son ami, & de l'exemple de GALIEN; car M. BIANCHI ne méprise en nulle occasion l'Antiquité, avec laquelle il aime à se trouver de concert. Il plaît à M. S. de traiter de guérison fortuite, celle de la Mammelle par la saignée du bras. C'étoit pourtant aussi la pratique de FERNEL, mais M. S. ne s'en embarrasse pas.

Sa déférence pour l'ancienne Pratique.

LVII. IL tombe aussi désobligeamment sur M. LANCISI, car tout ce qui lui est contraire lui paroît méprisable; il le taxe de peu d'éxactitude en Anatomie: mais l'on est peiné soi-même de la méprise où tombe ici M. S.; car il s'agit d'une saignée faite du pied même, où commençoit, dit M. S., une *gangrêne*; & sur cette *grangrêne* par lui imaginée, ou grossiérement interprétée, il donne une étiologie aussi étrange que l'idée qu'il donne de la Gangrêne. Car il la fonde cette idée sur le relâchement des fibres; mais M. S. en a-t-il vû beaucoup de cette nature? Mais sans suivre plus loin là-dessus M. S., il suffit de faire remarquer que M. LANCISI ne parle point là d'une *gangrêne*, mais d'une *paralysie* du pied, pendant laquelle il fit saigner avec succès le malade du pied paralytique. On ne peut estimer M. S. sans être sincérement touché de le voir dans une telle méprise; humiliante erreur, qui surpasse encore de beaucoup l'inéxactitude dans un Médecin qui se met à la tête d'une nouvelle Médecine, d'expliquer par *gangréné*, *sideratum talum*, lors que c'est un pied *paralytique*, devenu tel à la suite d'une *apoplexie!* Que ne

M. *Lancisi* mal-traité.

Honteuse méprise de M. *S.*

Il prend une Paralysie pour une Gangrêne.

diront point M. BIANCHI & ses amis, si ce Sçavant Italien vient à s'entendre dire des injures & à feu M. LANCISI, par un Médecin de Paris, qui leur donne une si étrange prise sur son érudition médicinale? M. S. auroit dû se souvenir que *sideratio*, dans PLINE, est une maladie des Arbres, que l'excès de la Canicule leur cause en les brûlant. Mais ces Messieurs se croiront fondez à le soupçonner d'être peu familiarisé dans la doctrine d'HIPPOCRATE, qui est pourtant le modelle de l'Ecole de Paris, puisqu'il n'y a point appris que l'*apoplexie* y est appellée *syderatio*: *Corporis syderationes apoplexiæ dictæ* (a)... *Syderatis hæmorrhoïdes utiles... In syderatis... accedente febre sylutio fit.... Syderationes quæ repentè fiunt* (b), *&c.* Mais après cela, combien tombent d'elles-mêmes les réfléxions que M. S. faisoit sur cette pratique de M. Lancisi? car lui, qui trouve tant de difficulté à accorder le bon effet d'une saignée faite sur un pied *gangréné*, trouvera d'abord la raison méchanique, géomètrique même de ce succès dans une affection *paralytique* rapportée par le même M. Lancisi à la page 108; & sur cet échantillon il rendra apparemment justice à l'exactitude anatomique de cet Auteur, qui certes étoit autant Médecin que Physicien, parce qu'autant qu'il avoit lû son *Hippocrate*, autant s'étoit-il étudié à en orner la Pratique, d'une Physique exacte & géomètrique.

Sideratio, ce que c'est.

M. Lancisi bien justifié.

LVIII. TOUT est ici (c) désavantageux pour M. BIANCHI; mais rien ne l'est tant que le coup

(a) *Hippocr.* Lib. de Flat. p. 279.
(b) *Idem*, Coac. p. 478, 479. 480.
(c) Pag. 142.

qu'on lui porte en ces termes, si peu ressemblants à la politesse de M. S. *Après tout, qu'on nous permette de le dire, nous ne croïons pas être obligez à souscrire aux décisions de M.* BIANCHI *sur la Pratique, à l'exercice de laquelle il ne se prêtoit qu'à regret :* (*il ne se prêtoit*, est-ce-donc que M. S. croit M. Bianchi mort dans le monde, parce qu'il est mort dans ses bonnes graces ?) Mais fut-ce jamais un sujet de reproche contre un Médecin qui auroit été timide ou retenu à pratiquer en Médecine ? le respect dû à la vie des hommes ne peut-il pas bien faire trembler un Médecin qui a tous les jours à en décider ? Qu'aura pensé M. S. (car il aime les Arabes) d'un de leurs célèbres Auteurs, c'est AVERRHOE'S, qui étoit grand Médecin, & qui par une timidité * qui ne paroît pas du goût de M. S., ne voulut jamais pratiquer la Médecine. Le célèbre SWAMMERDAM eut encore une pareille délicatesse, qui est devenuë un titre d'honneur pour lui dans la Médecine. Mais au surplus, où M. S. aura-t-il pris la matiere de ce reproche contre M. BIANCHI ? sera-ce dans les excellens morceaux de pratique que nous avons de lui dans un gros Ouvrage, qui n'est que de pratique, de choses qui y tendent, ou qui en sont sorties ? dans cet Ouvrage qui n'est que d'observations suivies pendant des années entieres ; Ouvrage enfin tout plein de maximes, de régles & de faits de pratique, tirez d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Fernel*, (car les Arabes ne font point foi chez lui) d'*Hollier*, de *Duret*, de *Baillou*, tous nos illustres Ayeux, &

Mépris de M. *S.* pour M. *Bianchi.*

M. *Bianchi* a bien étudié, bien écrit, & beaucoup pratiqué.

* Vid. *Riolan.* in Præf. Method.

de *Mercatus*, grand Praticien Espagnol, &c. L'étude des Ouvrages de si grands hommes, qui ont suivi la nature dans la nature auprès des lits des malades, a-t-elle pû faire rien autre chose qu'un habile Praticien, qui aura pris le goût de l'Art dans les bonnes sources, & d'après les grands modelles? Les Lettres des Sçavants lui rendent ce témoignage, & une qu'il écrit à son ami sur la pratique, le prouve; car on voit comment il s'explique avec lui sur ce qu'il lui communique là-dessus, l'assûrant qu'il le tient des soins continuels qu'il donne à cette partie de la Médecine: voici ses termes, aussi sages qu'instructifs. *Hæc* (parlant de ses écrits) *placere posse confido, cùm medicis studiis ab hypothetico præjudicio quolibet solutis, ac vindicatis, & repetito Medicinæ Parentum instituto, scriptorum, ac Clinicorum judicia non jam in novitatum lenociniis, sed in constanti observandi solertiâ consenuerint; tùm plus rerum recludendis naturis, quàm inanibus scribendi leporibus deferri contingat* *. C'est que M. BIANCHI n'en quitte point un Auteur Praticien pour écrire des graces en Médecine. Après cela, M. S. vient à lui reprocher durement, qu'*il n'est pas exact sur l'Anatomie*, que *les planches qu'il donne comme gravées d'après nature, font bien voir qu'elle ne lui étoit pas connuë*. Il faut se retenir sur le reste de reproches aussi cuisants, parce que la *kyrielle* n'en est pas finie; mais ils sont tous également hors de place & hors de bien-séance. Que cela fait-il d'ailleurs à la question sur la *révulsion*? L'équité de M. WINSLOW, à qui le mérite de

M. *S.* continuë ses duretez.

* Vid. *Hist. Hepat.* p. 880.

M. BIANCHI est si bien connu, qu'il lui a fait rendre un témoignage authentique dans une occasion d'importance, n'auroit-elle donc pû rien rabbattre de la mauvaise humeur de M. S. contre ce sçavant homme, de qui il est aussi peu permis de mal parler, qu'il n'est point séant d'attaquer un absent, qui ne s'est point attiré ces duretez? Car de prendre avantage des disputes, qui sont entre lui & l'illustre M. MORGAGNI, c'est souffler le feu de la discorde, & nourrir une querelle qui n'intéresse en rien la Question de Pratique, dont il est ici question. Ce sont d'ailleurs deux habiles gens qui épluchent, jusqu'à s'échauffer l'un contre l'autre, la vraïe structure des Parties, par où ils nous défrichent le champ de la Médecine, dont ils ôtent toutes les épines, pour y jetter des semences qui germeront en leur tems au profit & pour l'accroissement de la Médecine. Accordons donc le tems nécessaire pour se concilier à de grands esprits sur des matieres qui demandent des années pour se laisser appercevoir, mais à qui il faut des siécles pour être démontrées, parce qu'elles s'échappent à mesure qu'on les approche, (*semina*) *saculum fortè integrum deposcentia ad probandum, complura ad perficiendum* *. Au surplus, parce qu'il n'est rien de si naturel à l'homme que de se tromper, *errare humanum est*, messied-il à personne de se regarder dans les fautes d'autrui? Car enfin, *in multis delinquimus omnes*. La modestie d'ailleurs si convenable à un Médecin, doit le rendre indulgent en-

Il entre dans une querelle contre lui.

* BACON.

vers tous ceux qui tiennent à la Médecine ; mais ce n'est point la maniere de penser de M. S. sur M. BIANCHI ; il se croit autorisé à lancer contre lui les traits de sa colere la plus picquante, & de cette voix courroucée il prononce, qu'il mérite *le peu de respect* qu'il témoigne pour sa maniere d'observer, dans laquelle *domine son imagination* : Et moi je prie nos Lecteurs de se donner la peine de lire quelque chose des Ouvrages de M. BIANCHI, après quoi je passe condamnation, s'ils ne pensent tout autrement sur sa maniere d'observer. En effet, ils la trouveront étudiée & suivie pendant des années entieres, attachée continuellement aux diverses constitutions de l'air & des saisons, au génie des maladies épidémiques ou autres, à la différence des tempéramens, des sexes, des âges, aux régles de l'ancienne pratique d'HIPPOCRATE & des grands Médecins de tous les âges, avec une variation sage & mesurée dans ses remédes, car il n'en a point de banaux pour toutes les maladies ; singuliérement occupé enfin à appliquer à chacune, à leurs différens tems & à leur caractere, ceux qui y sont propres.

Augmentation d'injures.

Justification de M. *Bianchi*.

Sa Méthode d'observer, de connoître, & de guérir.

LIX. M. S., tout prévenu qu'il est contre la *dérivation*, fait paroître de finguliers égards pour les raisons qu'on lui propose en sa faveur, quand elles sont tirées *des succès du Vomissement* (ou des émétiques) *dans les maladies de la tête* *. C'est prendre adroitement l'occasion de justifier les Emétiques : mais il falloit préalablement avoir bien prou-

* Pag. 144.

Succès des Emétiques non prouvez

vé les ſuccès de ces remédes donnez bruſquement, coup-ſur-coup, & ſans préparation dès les premiers commencemens d'affections inflammatoires du Cerveau; car en cela conſiſte le point de la queſtion préſente. Au reſte, je doute que la maniere dont on fait ici agir les Emétiques, paroiſſe aux connoiſſeurs bien répondre à la juſte idée de l'œconomie animale, & en conſéquence à celle des cauſes de ces maladies. Le ſyſtême de la *révulſion* a toûjours été occupé juſqu'à préſent entre les mains de M. S. à ramener promptement le ſang du Cerveau; & voilà qu'il ſe déclare avec le même dévouëment pour les Emétiques, qui, comme il l'avouë & le prouve *, (quoiqu'inutilement, car qui en doute?) portent promptement & abondamment le ſang au Cerveau. L'Auteur ſent combien cette raiſon peut intimider les eſprits; auſſi pour les raſſûrer, il fait valoir la plénitude *des premieres voïes*, les cruditez qui en partent, & qui fourniſſent au ſang de mauvais ſucs, &c. Mais cela s'accorde-t-il bien avec l'idée d'un ſang, que l'inflammation a ralenti & fixé dans le cerveau? Il n'eſt donc pas contredit que les Emétiques, portent très-réellement le ſang à la tête; mais eſt-il autant avoüé qu'il y ait cette plénitude dans les premieres voyes, & que des cruditez contenuës dans le bas-ventre puiſſent aller faire une inflammation dans le cerveau? Les voyes qu'on fait ici tenir à ces cruditez pour monter au cerveau, & la maniere dont on fait vuider ces cruditez à la décharge du ſang, tout cela n'eſt prouvé ni

Contrariez dans le ſyſtême de M. S.

Incertitude ſur les premieres voyes

* Ibidem.

par l'obſervation, ni par le Méchaniſme des parties, ni par les raiſons de leurs fonctions. Les *filtrations*, par exemple, que l'on fait faire de ces cruditez ſont manifeſtement fauſſes; 1°. parce que toutes les *ſécrétions* ſont ſuſpenduës dans les grandes maladies, parce qu'elles ſont toutes *inflammatoires*, ou *ſpaſmodiques*, ou tout les deux enſemble; 2°. parce qu'un ſang épaiſſi, couënneux ou intercepté dans ſon cours, n'eſt pas en diſpoſition de lâcher pour la ſécrétion, des ſucs qu'il tient concentrez & reſſerrez entre les parois de vaiſſeaux, qui ont perdu leur ſoupleſſe naturelle dans les cas inflammatoires, tels que ſont les petites-Véroles; car en effet tout ceci bute vers cette maladie. C'eſt donc prendre ſoi-même le change, & le donner aux autres pour expliquer les merveilles prétenduës des Emétiques, que de s'autoriſer de celles qu'ils pourroient peut-être avoir dans les cas d'affections ſoporeuſes, qui ſeroient cauſées par des ſéroſitez, ou en ſemblables occaſions, dans leſquelles le ſang & les humeurs ſeroient encore dans leur fluïdité, & les fibres dans leur ſoupleſſe; autrement c'eſt tout confondre en pratique, comme a coûtume de faire le *Traité des Saignées*, & y introduire des dogmes inoüis, fondez ſur des ſpéculations contraires à toute la pratique qui a précédé M. S. Car les Emétiques y étoient interdits dans les affections inflammatoires par les Médecins les plus célèbres; HEURNIUS étoit certainement de cette eſpèce, & voici ce qu'il enſeigne dans ſa Méthode de guérir: *Vomitoriis abſtinendum, ſi caput dolet, ſi inflammatio adſit partium interna-*

Plus de ſécrétions en maladie.

Equivoques ſur les Emétiques.

Emétiques défendus dans les inflammations

rum (a). DE MOOR, cet Auteur qui ſavoit médité avec ſoin & habileté autant en Phyſique qu'en Pratique les maladies de la Tête, (comme il paroît par ſa *Pathologie du Cerveau*, établie ſur les principes de l'œconomie animale (*b*),) penſoit de même ſur les Emétiques: *omittendum eſt Emeticum, ubi dilatatio nimia vaſorum Cerebri, aut ſimilis affectus organicus cauſa eſt (c)*. Tout de même encore, ce rapport ſingulier de l'Eſtomach avec la *dure-mere*, n'eſt vrai que quand les membranes ne ſont point enflammées; car alors ayant leurs mouvements réciproques d'oſcillation, elles ſont capables de ces contractions ou *contractilitez* qu'en attend mal-à-propos M. S. dans les maladies inflammatoires: auſſi de ſon aveu, les Emétiques en pareille diſpoſition ont beſoin d'être donnez *à fortes doſes (d)*; c'eſt-à-dire, que le remède le plus dangereux en pareille maladie, devra s'y donner témérairement.

Rapport d'entre l'Eſtomach & la Dure-mere mal pris.

LX. MAIS une preuve encore bien ſenſible du bouleverſement qu'apporteroit en Pratique la doctine du Traité des Saignées, c'eſt la réſolution qui y eſt manifeſtement inſinuée, d'exclure de l'uſage de la Médecine tout ce qui ſent la *dérivation*; tant l'Auteur eſt paſſionné pour la *révulſion* toute ſeule; c'eſt-à-dire, pour celle qui eſt de ſon invention dans ſon Traité! Car on a parlé de *révulſion* pendant tous les ſiécles paſſez, dans

Deſſein pris d'exclure la Dérivation.

[*a*] Lib. 2. Cap. 21.
[*b*] Vid. *de Moor*, Vera Oeconomiæ Animalis ... Pathologiæ Cerebri delineatio practica.
[*c*] Ibid. p. 98.
[*d*] Pag. 155.

lesquels

lesquels certainement il y avoit des Médecins qui guérissoient ; cependant la saignée du pied reconnuë presque seule pour *révulsive* par M. S., n'étoit alors que très-rarement employée, parce qu'elle n'étoit point la seule révulsive ; au lieu qu'à elle seule est ici accordée cette prérogative en vertu des calculs de l'Auteur. Dans le dessein donc d'abolir tout ce qui tient de la *dérivation*, ou pour en décréditer l'usage (*a*), il se donne la torture pour ôter à l'action si utile des *sang-suës* la vertu de *dérivation*, contre l'idée commune ou généralement reçûë en Médecine. Cependant tout ce qu'on dit ici, ce semble de plus fort, contre la Dérivation, qu'elle est capable d'attirer trop de sang (*b*) sur la partie, cela est manifestement contraire à l'effet de la Saignée *dérivative*, puisqu'elle vuide le sang à mesure qu'elle l'attire ; & c'est précisément ce que font les *sang-suës*, dont la suction, quoiqu'en dise nôtre Auteur, fait une vraïe dérivation, puisqu'elle attire le sang d'ailleurs même que de la partie malade. C'est le sentiment de PARÉ ; & son autorité sera de poids auprès de M. S., car il aime à s'appuïer de celle des Chirurgiens préférablement aux Médecins ; puisqu'il les prend pour autoriser une pratique de pure Médecine (*c*), en faisant l'honneur à Messieurs MAURICEAU & LA MOTTE Chirurgiens-Accoucheurs de les citer, au lieu de nommer *les Médecins qui les ont sçavamment guidez* ; c'étoit donc ces Médecins qu'il falloit ici nommer au Public, pour

Celle par les Sang suës.

L'effet des sang-suës est une dérivation.

[*a*] Pag. 160.
[*b*] Pag. 169.
[*c*] Pag. 127.

lui apprendre que ce sont des Médecins qui ont traité singuliérement des maladies des Femmes, sçavoir PRIMEROSE, RODERICUS à CASTRO, & autres Médecins, dont les Accoucheurs & les Chirurgiens tiennent le peu qu'ils sçavent de Médecine. Mais c'est une suite du changement que le Traité des Saignées fait en Médecine; elle donnoit ses leçons à la Chirurgie, & l'on fait ici emprunter d'elle des lumiéres à la Médecine. Au reste, PARE', ce Chirurgien si célèbre à juste titre, dira (*a*) à M. S., que les Sang-suës attirent non-seulement de la partie même sur laquelle on les applique, mais encore des voisines & des éloignées. J'ajoûterai pourtant au témoignage de Paré l'autorité d'un Médecin, car je n'aime à me décider que par mes Maîtres: *non solùm exugunt Hirudines sanguinem in summâ cute hærentem, sed & universum corpus evacuant.... hoc monendum esse duxi, ut ratio levaminis, quod ab his animalculis percipitur, esset manifesta, & quid suctus posset animadverteretur* (*b*). Voilà comme s'explique sur l'action des Sang-suës un Médecin, qui connoissoit parfaitement l'œconomie animale. C'est aussi, comme on le dit ailleurs, par l'exemple de la *suction* qu'un sçavant Médecin (*c*) explique la *révulsion*; & aprés de telles raisons, je doute qu'on puisse raisonnablement refuser le titre de *dérivation* à l'effet des Sang-suës, & à tout ce qui lui ressemble. Sur ce modelle, pourquoi tant blâmer la saignée *dérivative* au sens des

Accoucheurs, ils tiennent des Médecins ce qu'ils sçavent de Médecine.

Les Sang-suës tirent de loin.

[*a*] Liv. X. ch. 62.
[*b*] *De Moor*, ubi sup. p. 22.
[*c*] *Vercelloni*, de Pudendorum Morbis. pag. 41.

Anciens, qui étoit de vuider par les vaisseaux immédiats ou voisins le sang accumulé dans la partie malade, & non pas de l'y amasser; & c'étoit ce qui les persuadoit si fortement de la nécessité des *Sang-suës*, parce que c'est ce qu'elles font: *quo ferè pro topico* (en parlant des Sang-suës) *utebatur Antiquitas, nam post celebrata præsidia universalia, ad hoc tanquam ad sacram anchoram Veteres necessitate quâdam coacti accedebant.* C'est le témoignage du sçavant & célébre Observateur Portugais *. Mais c'est aussi l'intention de la saignée dérivative, de celle du *front*, par exemple, des *ranules*, *&c.* Car tout ce qu'on dit ici contre la Dérivation, peut bien faire voir les dangers des *Topiques*, comme sont les *fomentations*, les *cataplasmes*, les *frictions*, les *phœnigmes*, les *vésicatoires*; tous remédes dangereux, s'ils sont mal placez, parce qu'ils attirent le sang dans les vaisseaux voisins sans l'évacuër; mais tout cela ne peut-être reproché à la saignée *dérivative*, parce qu'ouvrant sur le champ une issuë au sang en même tems qu'elle l'y appelle, elle prévient tous les inconvéniens alléguez contre elle.

Topiques en quoi dangereux.

LXI. QUOIQUE rien ne soit mieux marqué dans le Livre de M. S. que son aversion pour les Saignées *dérivatives*, puisqu'il n'en est sorte contre laquelle il ne se déclare assez ouvertement; cependant, en se conformant aux régles les plus constantes & les plus authentiques de la Circulation du Sang, on ne craint point, autorisé par son exemple dans

* *Zacutus*, de Medic. Princip. Hist. Lib. I.

Pensée sur les évacüations dérivatives.

l'affaire des Saignées *révulsives*, de proposer sur les évacüations *dérivatives*, une pensée que l'on croit pouvoir devenir utile. Car suivant cette doctrine, c'est toûjours en détournant le Sang par la *révulsion* que l'on guérit, c'est-à-dire, en l'attirant des Capillaires, où il s'est engagé, dans les grands Vaisseaux (car peut-être cette idée est-elle la plus naturelle en cette matiere); mais quand on s'est accoûtumé à suivre des maladies dans tous les differents états, par où elles passent, ne seroit-il point arrivé, qu'en quelque occasion, ce ne seroit point en retirant le Sang des Capillaires vers les grands Vaisseaux, qu'on le dégageroit? En effet, si, comme l'on n'en peut douter, c'est dans les Capillaires que se forment les *congestions* phlegmoneuses, parce que le Sang arrêté dans ces routes étroites & éloignées, ne peut refouler vers son principe; en ce cas, la Medecine devroit-elle être privée d'une sorte de saignée ou évacuation *dérivative*, au moyen de laquelle ce Sang qui ne peut, pour ainsi dire, *résilier*, ou retourner sur ses pas, trouveroit dans l'extrémité des Vaisseaux, des issuës pour s'échapper? N'est-ce pas ce qui arrive à tout ce qui étant pressé & poussé par derriere, s'échappe naturellement dès qu'une issuë vient à s'ouvrir? parce qu'une résistance principale étant levée, elle facilite l'échappée à ce qui étoit invinciblement resserré. Or deux sortes d'évacüations de Sang tiennent lieu de Saignée *dérivative*; l'une, qui est la plus considerable, est celle des *Ventouses* avec scarifications, ou des *Scarifications* sans ventouses. Car on sçait combien cet usage de Scarifications étoit utile entre les mains du

Dégager les Vaisseaux par les Capillaires.

Raisons.

tant expert en Chirurgie le célébre SEVERINUS (*a*), & combien il est encore familier parmi les Egyptiens (*b*). La seconde évacuation de Sang *dérivative*, est celle que l'on procure par les *Sang-suës*. Celle-ci s'est conservée encore quelque crédit dans la pratique d'aujourd'hui, nonobstant le peu de cas qu'en fait M. S.; mais l'usage des Ventouses si oublié presque, & l'autorité que M. S. voudroit donner à la *révulsion*, préferablement à la *dérivation*, seroit bien capable d'ôter absolument de la Médécine ce secours si renommé dans l'ancienne pratique, & qui a encore aujourd'huy des succès singuliers entre les mains d'habiles gens (*c*). Il est même ordinaire dans l'ancienne pratique, & encore aujourd'huy parmi des nations entieres, de mettre au moins de pair les Ventouses avec la Saignée; & peut-être n'est-ce que pour s'en être fait une idée trop grossiere, trop peu méchanique, qu'on la négligée; parce qu'on a comparé évacuation de sang à évacuation de sang, sans en distinguer les manieres differentes, ou les sources d'où sort le Sang; & ce sont ces manieres que démêle aujourd'huy la Circulation du sang. Ainsi les loix de cette circulation, sur lesquelles M. S. prétendroit donner l'exclusion à la *dérivation*, pour établir uniquement la *révulsion absoluë* sur ses ruines, sont celles-là-mêmes qui pourroient remettre en crédit la *dérivation*, telle qu'elle a été proposée ci-dessus.

Idée imparfaite des Ventouses.

Réformée par la Circulation.

LXII. C'EST par les artéres que se portent

[*a*] *Severinus*, de Med. Effic. p. 69. 78.
[*b*] *Alpinus*, de Medic. Ægypt. Lib. 2.
[*c*] Vid. *Stahl*, passim, & sa Dissertation sur les Sang-suës.

les matériaux de toutes les inflammations ; ces matériaux s'accumulent & se fixent dans les artéres capillaires, & ce sont précisément ces artéres capillaires (*a*) qui sont ouvertes par le moyen des *scarifications* ou seules ou avec *ventouses*, & encore par le moyen des *sang-suës*, & de quelques Saignées locales, comme du *nez*, des *coins des yeux*, du *front* &c. Car la différence de ces opérations avec les Saignées ordinaires, c'est que celles-ci n'évacüent qu'un sang veinal, qui donne occasion à l'artériel de se déplacer ; au lieu que par les autres opérations, c'est un sang artériel aussi immédiatement évacüé des arteres mêmes, que le sont leurs ramifications, qui sont picquées, coupées, & succées, par le moyen des *ventouses scarifiées*, des *scarifications*, & des *sang-suës*. En cela donc se montreroit un mérite singulier dans ces sortes d'évacüations ; parce qu'elles vuident précisément cette portion du Sang qui fait la douleur présente, & qui annonce quelque abscès. Aussi est-ce parce moyen que de bons Praticiens (*b*) se loüent des *ventouses* immédiatement appliquées avec *scarification* sur l'endroit d'une douleur opiniâtre de Pleurésie, avec cette précaution recommandée de faire les scarifications profondes ; & le succès qu'on en a observé sur le champ, peut-il s'attribüer à autre chose, sinon qu'à ce qu'on aura atteint les extrémitez artérielles, & procuré par conséquent une prompte issuë au Sang qui y

Sang artériel vuidé par les Ventouses & les Sang-suës.

[*a*] Vid. *Bellini*, Prop. 8. Il faut la lire toute entiere.

[*b*] *Riverius*, Cent. 3. Obs. 39. *Severinus*, Med. Effic. p. 87. *Cels. Mercat. Zacut. Græci juniores.*

ètoit resserré. Car si on veut bien l'observer, les Saignées *dérivatives* les plus autorisées, sont celles où manifestement la lancette doit rencontrer les extrémitez des artéres; ce sont par exemple les saignées du *front*, du *nez*, des *coins des yeux*, (*l'artériotomie* elle-même ;) toutes opérations qui se font sur des endroits très-prochains des os, & par conséquent des points ou pores par où les artéres posantes sur des points d'appui s'insinüent dans leurs moëlles : car ce sont apparemment quelques-unes de ces artéres que rencontre la lancette, laquelle en picquant la veine qui se manifeste dans ces endroits & qui couvre sous elle des vaisseaux artériels, coupe ceux-ci en même tems. Ce qu'on a remarqué ci-dessus d'après de graves Auteurs (*a*) sur la saignée de la *salvatelle*, favorise cette conjecture; mais deux autres faits que voici la confirment bien davantage. Le sang des hémorrhoïdes paroît être mêlé de sang artériel, *sanguis micans* (*b*), à en juger par les pertes énormes que les malades font souvent par ces endroits, car cela ne s'accorderoit guéres avec l'idée d'un sang purement *veinal*; ce qui fortifie cette preuve, c'est ce qu'ont observé sur eux des personnes sujettes aux hémorrhoïdes, lesquelles allant à la selle sont sujettes à vuider devant & après beaucoup de sang, qu'elles sentent sortir des hémorrhoïdes avec rapidité & abondance, comme il feroit par une artére qu'on auroit ouverte. Mais ce qui acheve de lever ici tout doute, c'est ce qu'on a vû arriver, pour avoir appliqué des Sang-suës sur le visage d'un

Saignées dérivatives, en quoi si utiles.

Elles ouvrent des artères.

Sang hémorrhoïdal est artériel.

[*a*] *Bellini*, Prop. 8.
[*b*] *Idem*, Ibid.

jeune homme, dont il s'ensuivit une *hémorrhagie* si considérable, que pendant une après-midi l'on eut bien de la peine à l'arrêter. Rien donc ne ressemble de si près à une saignée bien *dérivative*; & peut-être, n'en déplaise au Traité des Saignées, celle-ci mériteroit-elle de l'attention & quelque préférence dans la Pratique. Et en effet ceux qui y sont particuliérement versez, comme M. STAHL, s'en loüent beaucoup, & pas un ne marque qu'il en soit arrivé d'accident, pas celui-là même que M. S. donne à appréhender de la *dérivation*, sçavoir un engorgement ou une attraction de Sang sur la partie malade; quoique quelques-uns de ces Praticiens (*a*) recommandent d'appliquer les sang-sues jusqu'à dix ou douze tout-à-la-fois, après cependant avoir fait précéder la Saignée ordinaire. Ajoûtez que l'action des Sang-suës étant une suction, qui se fait de l'artere elle-même, où se pourroit faire la collection du Sang appréhendée, elle lui ouvre une issuë d'autant plus sûre, qu'elle est directe, ou suivant la direction de la nature. Cette *dérivation* seroit comme une Saignée renversée, qui attaqueroit la maladie comme à revers ou par les derrieres, en la prenant par les Vaisseaux Capillaires: *In omni morbo, in quo per venam mittendum esse sanguinem superiùs ostensum, utilius esset eumdem per arteriam mittere; sed quia in majoribus arteriis imminet periculum, faciendum ex minoribus & Capillaribus, in quarum sectione nullum periculum offenditur* (*b*); au lieu que ce sont des

Sorte de saignée dérivative à adopter.

Pourquoi les Sang-suës n'attirent pas sur la partie.

[*a*] *Zacutus*, *Riviere*.
[*b*] *Bellini*, Prop. 8.

grands Vaisseaux par où l'on a coûtume toûjours de commencer la cure des maladies. Mais n'est-ce point en effet par ces Capillaires que souvent elles se terminent, soit par des *dépôts*, des *abscès*, des *enflûres*, des *gangrènes*, que l'on ne guérit guéres que par des *incisions*, des ouvertures, des *scarifications*; & en certains cas par des *saignées blanches* éprouvées si utiles dans les *hydropisies anasarques*?

LXIII. Or ces *Saignées blanches* sont, non des scarifications longues & profondes, (car ainsi pratiquées, c'est alors qu'arrivent ces gangrênes, que font appréhender les Auteurs des incisions faites sur des parties enflées par l'Hydropisie,) mais de légéres mouchetures trés-superficielles, qui ne font qu'effleurer la sur-peau, sans atteindre le tissu de la peau qui est dessous. Or de semblables incisions procurent des ouvertures vraîment *dérivatives*, qui déchargent les arteres, non à la vérité de la *partie rouge* du sang qui s'y ralentit sur la fin des maladies, mais de sa *partie blanche* & séreuse; or celle-ci faisant ordinairement les deux tiers de la quantité du sang, elle doit décharger d'autant les arteres. Aussi sçait-on quelle énorme abondance de sérosité s'évacuë par ces sortes de Saignées blanches pratiquées sur les hydropiques, à l'endroit précisément où l'on fait les saignées du pied; car quoiqu'elles ne soient point des *révulsives*, au sens du Traité des Saignées, elles sont du nombre des *dérivatives* très-efficaces, puisqu'elles font dériver la Sérosité, qui s'échappe par-tout des Capillaires artériels dans le tissu des chairs.

Saignées blanches.

Elles évacuent la partie blanche.

C'est donc une autre attention à apporter en Pratique sur la circulation des Humeurs, & en particulier sur la circulation de la *partie blanche* du Sang ou de sa sérosité. Car pour remédier à cette circulation interceptée ou à ses débordemens, ce n'est pas uniquement par les grands Vaisseaux, que l'on dévroit se proposer d'évacüer les sérositez, (en quoi consiste souvent l'illusion des *hydragogues*, des *phlegmagogues*, des *fondants*,) mais en bien des cas, par les Vaisseaux Capillaires, qui abbrégeroient le chemin pour l'évacuation des sucs séreux ou lymphatiques. L'Anatomie doit ouvrir les yeux sur cet expédient, & autoriser la pensée qu'on vient de proposer; car étant certain que les Vaisseaux *Lymphatiques* sortent des Artéres, & naissent par des racines imperceptibles de tous les points ou pores des Membranes, doit-il paroître étonnant que des ouvertures faites dans ces endroits évacuent précisément des sérositez? C'est la raison des *mouchetures* que l'on fait en bonne Chirurgie sur certaines tumeurs : mais l'observation d'un Praticien * confirme bien ce qu'on avance ici, par l'aventure qui arriva à *Padoüe*, aprés avoir fait une seule *scarification* à chaque jambe à l'endroit qu'on saigne, car chacune donna une si prodigieuse quantité de *sérositez*, que la malade en mourut.

Attention en Pratique à la circulation de la partie blanche.

Par où l'évacuer.

Raisons Anatomiques.

LXIV. MAIS, sans sortir de la nature de la *dérivation*, car nous y reviendrons dans un moment, rien prouve-t-il mieux le faux du systême des Humoristes, que cet exem-

* *Rhodius*, Observ.

ple ? l'humeur est évacuée, la sérosité est tarie, cependant la malade meurt. C'est que dans les maladies séreuses, *à serosâ colluvie*, il y a autre chose que des sérositez à vuider, *non sanat emissus humor, sed medicinæ locum facit* (a); suivant la pensée d'un autre des plus grands Médecins de l'Antiquité, c'est ARETE'E, qui donne le même avis sur la paracentèse, *tametsi nonnunquam foràs spontè aqua prorumpit, aut aliquis præcordia rescindens effundit, adhuc in sede suâ permanent Hydropici* (b); & cet état où demeurent les Malades après les sérositez vuidées, *in sede suâ permanent*, c'est l'affoiblissement du *ton* des parties, dans lesquelles la *vertu Systaltique* ou le *mouvement tonique* étant éteint, toute *oscillation* périt dans les Solides; tant il est vrai qu'il est inutile de traiter les Fluïdes, si l'on n'a soin de pourvoir à l'état ou au *ton* des Solides. Pour cette raison, il est évident de quelle nécessité est cette sorte de *dérivation*, laquelle étant employée à tems préservera les parties de l'*atonie*, où elles tombent quand on les laisse trop long-tems gémir sous le poids d'humeurs ralenties ou épanchées. De-là vient la nécessité de faire de bonne heure des *mouchetures*, ou des *Saignées blanches*, la paracentèse même dès qu'il y a épanchement dans le Ventre, ou dès qu'il paroît que les *parties poreuses*, ce sont celles de l'habitude du Corps sur-tout vers les extrémitez, sont engorgées; parce qu'àlors n'étant plus possible de rappeller les sucs épan-

Autre chose à faire, que vuider des humeurs.

Dérivation à garder en Pratique.

Saignée blanche ne doit pas être differée.

[a] *Cels.* p. 175.
[b] *Aretæus*, p. 36.

chez par la voye des grands Vaisseaux, il n'en reste point d'autre que l'ouverture habilement procurée du côté des Capillaires, par le moyen de légéres mouchetures ou par des saignées blanches, par lesquelles les sucs séreux-lymphatiques étant évacuez de bonne heure, ils donnent le temps aux *Solides* de reprendre leur *ton*; car l'*atonie* étant arrivée, elle est cause que les Vaisseaux ne peuvent plus retenir la propre partie blanche du sang, celle-ci suit l'évacuation des sérositez qui s'échappent par les saignées blanches, & s'écoule toute avec elles, quand on les fait trop tard, & laisse à sec la *partie rouge*; c'est ainsi que, *non sanat humor emissus &c. in eâdem sede permanent &c.*; & on ne peut trop se le dire d'aprés ces sçavants Maîtres, dans un tems sur-tout comme celui-ci, où dans la cure des Maladies on donne trop aux Humeurs & à leurs évacuations.

Moralitez illusoires.

LXV. Les réfléxions morales qu'on trouve ici * sont une censure polie que fait l'Auteur de ceux, qu'il lui plaît d'accuser d'une prévention excessive pour les Anciens; car, comme il parle, c'est *le préjugé aussi général, qu'il est dangereux dans la pratique, qu'il tâche de combattre*; préjugé qui *fait ennemi de la raison*, & qui par *l'illusion* qu'il fait, *passionne* ceux qu'il *trompe*. Ceci pourroit ne paroître qu'une description pathétique hors d'œuvre, ou échappée sans autre dessein, si elle ne découvroit les vûës secretes de l'Auteur, qui passionné lui-même pour les beautez des raisons géomètriques,

* Pag. 171. 172.

qu'on lui a montrées, se trouve si fortement épris de leurs charmes, qu'il ne voit plus de raison que là où ces beautez se montrent. Mais tant pis pour ceux qu'une prévention déraisonnable comme celle qui est ici décrite posséderoit. Au surplus, le préjugé pour les Anciens comparé à l'entreprise qui éleveroit à la Raison une Dictature en Médecine au-dessus de l'Expérience, seroit-il plus dangereux que cette malheureuse disposition? Car dans un Art des plus impérieux, c'est la Médecine que PLINE appelle *Ars imperiosissima*, (parce qu'il ne reçoit d'autres loix que celles de l'usage,) rien peut-il être plus dangereux, que de voir s'y établir celle d'une *philautie* perpétuelle, ou d'un amour dominant de sa raison, & de ses propres sentimens, que l'on voudroit mettre à la place de l'expérience de mille grands Médecins nos ayeux, qui furent nos sages Maîtres. L'on sçait les étonnants malheurs qu'éprouva ce jeune Prince * présomptueux, pour avoir méprisé les avis des anciens Conseillers de son Pere pour suivre les avis de jeunes gens sans expérience; le même danger menaceroit de ruïne la Médecine, si les meilleurs esprits séduits par les raisonnemens de quelque Moderne, se laissoient aller comme lui au mépris des sages maximes des Peres de la Médecine. Au surplus, autorité pour autorité à laquelle on voudroit bien s'asservir, celle d'un millier d'anciens Maîtres sera plus supportable, que celle de quelque particulier prévenu de ses lumiéres, & ébloüi de celles de quelques-autres.

Présomption en Médecine plus dangereuse que les Préjugez.

Danger de s'éloigner des avis des Anciens.

* ROBOAM.

LXVI. Le septiéme Chapitre est tout emploïé à l'explication de la saignée de la Gorge, & elle y est habillée comme les autres à la façon du nouveau systême. Les recherches qu'on y trouve ingénieusement calculées, ne laisseroient peut-être rien à désirer en ce genre; mais pour la Pratique tout y est réglé par les *raisons* géomètriques des vaisseaux. Ce sont donc toûjours des loix données à la Nature pour l'usage de la Médecine, elle qui ne doit les recevoir que de la Nature. Pour cette raison nous nous en tenons sur l'étiologie de la saignée *de la Gorge*, à la Démonstration courte & simple, exempte de calcul géomètrique, de M. Freind ; parce que dans sa simplicité, elle s'accommode avec l'usage ancien, confirmé par conséquent de toute la Médecine ; & quoiqu'il puisse nous en coûter dans l'esprit du systême, nous osons avoüer que la préférence nous paroît méritée à une doctrine qui n'a pas moins de solidité, que les calculs, qu'il y substituë, ont de beautez, tandis que d'ailleurs elle a plus de sûreté pour l'avantage des malades. Car ne prend-on point ici le change? l'expérience qu'on y vante hardiment n'est point celle de Praticiens qui auroient laissé là-dessus des observations constantes & suivies; mais celle toute seule de l'Auteur & de peu de particuliers contemporains, dont les prétenduës expériences ne peuvent fixer nôtre confiance, que quand ils les auront renduës plus authentiques. Car l'Auteur nous pardonnera cette liberté & cette remarque, elle est générale pour tout son Ouvrage ; c'est qu'on se trouve étonné à chaque page de l'y voir toûjours tout seul de son avis, pour peu

Saignée de la Gorge réglée ici par les calculs.

Expliquée par M. *Freind* suivant l'usage.

M. S. toûjours tout seul dans son Livre.

qu'on ait vû de malades & étudié la pratique dans les meilleurs Auteurs. En effet, tout les y contredit, noms, définitions, divisions, maximes, drogues ou remédes; de-sorte que tout cela se trouve si étonnamment renversé dans le Traité de l'Usage des Saignées, qu'il faudroit recommencer un cours de Médecine pour pouvoir l'entendre, & changer de notions pour le suivre. C'est une Pratique *acéphale*, parce qu'on ne peut lui trouver jusqu'aujourd'hui de chef, de guide, pas même de disciples, que ceux qui de nos jours & sous nos yeux, veulent bien se mettre à ses côtez pour l'étaïer, ou à sa tête pour lui commencer souche. Ce n'est pas que M. S. ne se compte peut-être quelques illustres compagnons, mais en Pratique, autant qu'on y pèse les suffrages, autant aime-t-on à les autoriser par le nombre.

Pratique acéphale.

LXVII. Le huitiéme Chapitre ne nous arrêtera pas davantage; d'autant qu'il regarde deux célèbres Médecins *, sçavants l'un & l'autre & Praticiens habiles tous les deux, qui mieux que nous certainement sçauront, quand ils voudront, défendre la vérité de leurs sentimens contre les atteintes qu'on leur donne dans ce Chapitre. Voilà ce qui leur en coûte pour avoir traité de *révulsive* la saignée de la Gorge. Ce pourroit être de la part de si graves Auteurs un rude coup porté à la doctrine de la *révulsion* au sens du Traité de M. S.; aussi s'efforce-t-il de s'accommoder avec ces adversaires qu'il rencontre sur son chemin, où en effet il en trouvera parmi

M. S. se concilie avec eux.

* Messieurs *Freind* & *Richa*.

tous ceux qui règlent leurs opinions sur la pratique. Il partage donc le différend en deux, en accordant à ces deux Messieurs que la saignée de la Gorge est *révulsive* à certains égards, & *dérivative* à d'autres; & pour gage de conciliation, il se relâche jusqu'à accorder, que *la même saignée peut être dérivative ou révulsive à l'égard de la même partie* *. Mais ne seroit-ce point ici l'heureux moment venu d'entrer en conciliation avec M. S. pour la plûpart des saignées *dérivatives*, qui, comme celle de la Jugulaire, seront *révulsives* en certaines occasions? Par-là tomberoient bien des disputes dans le Traité des Saignées; car le droit de *révulsion* n'appartenant point en propre à la seule saignée du Pied, on pourroit en faire part à la saignée du Bras; mais ce seroit s'exposer à faire revivre l'opinion de BRISSOT, que la Préface a absolument proscrite. L'Auteur en revient donc & s'en tient à sa chère saignée du Pied, dont il va relever la préférence dans le dixiéme & l'onziéme Chapitre, qui devient comme le Sçeau de tout le systême du Traité de l'Usage des Saignées.

Il pourroit ainsi se concilier avec tout le monde.

LXVIII. MAIS le Titre *de l'utilité* de la saignée du Pied, que portent ces deux Chapitres comme le précédent, n'est point exact, il est affecté ou flaté, apparemment pour ne point effaroucher les esprits des Lecteurs. Car c'est de la nécessité de la saignée du Pied dans les premiers commencemens des maladies, que vont traiter ces Chapitres; mais il falloit adoucir la dureté d'un Titre, qui auroit annoncé la nécessité de cette saignée dans les

Expressions flatées.

* Pag. 230.

fiévres continuës, &c. pour ne pas aller de front contre tout le monde, accoûtumé dès l'enfance à voir ordonner par les grands Médecins la saignée du Bras dans les commencemens de ces maladies. En effet, ce n'auroit point été la peine de composer un Ouvrage exprès pour prouver l'utilité de la saignée du Pied en général dans les fiévres continuës, &c. Car qui ne sçait que de tout tems cette saignée a toûjours été un secours subsidiaire, adopté par toute la Médecine dans le cours des grandes maladies; mais d'entreprendre de persuader qu'elle devient l'unique & l'universel remede dès les premiers commencemens des fiévres continuës, à l'exclusion même de la saignée du Bras *, *hoc opus, hic labor est*; sur-tout si l'on se souvient, que la saignée du Pied habillée à la moderne, doit être prochainement suivie ou accompagnée d'*émétique*, de *purgatifs*, d'*apozêmes*, de *kermès*; toutes drogues ou manieres autant inoüies en Médecine, que l'est elle-même la saignée de cette parûre. Mais écoutons M. S. *Il faut*, dit-il, *suivant les principes que nous avons établis dans le cours de ce Traité*, &c. : C'est se déclarer hautement auteur & promoteur des principes inventez par lui pour l'usage de la Médecine; car il a commencé par se défaire de toute autre autorité que de la sienne, premiérement des Anciens qu'il a rayez d'un trait de plume, puis des Modernes; sans respecter M. BELLINI, qu'il a négligé comme un Médecin qui a donné dans le préjugé populaire; sans égard pour Messieurs LANCISI & BIANCHI, qu'il a souve-

Touchant la nécessité de la saignée du Pied.

Saignée du Pied à la moderne.

Prononcé de M. S.

* Pag. 251.

Indépendance où s'est mis l'Auteur.

rainement abandonnez ; M. FREIND (qu'il a mis long-tems à nommer) & M. RICHA sont plus ménagez, quoique leurs manieres de penser & de s'expliquer sur la *révulsion*, ne soient point celles de M. S. Voici donc qu'il continuë à s'ouvrir & à ses Lecteurs une autre voïe que l'anciennement battuë ; c'est par des Démonstrations empruntées de la Géomètrie & tracées sur les idées qu'il a suggerées *aux habiles Géomètres qu'il a consulté* *. Mais, que pour un moment il ait la bonté d'entrer dans notre embarras ; qui nous faudra-t-il croire ?

Incertitude qu'il montre dans la Géométrie Médicinale.

Il ne croit lui-même dans cette matiére d'usage à aucun des Géomètres qui l'ont précédé ; exigera-t-il après cela que nous nous trouvions bien assûrez sur sa seule parole ? A la vérité, il parle souvent d'expérience & d'observation qu'il vante comme concertées avec la raison : mais cette expérience est la sienne ; cette observation n'a pas fait plus de chemin ; cette raison lui est singuliére, absolument distinguée de celle de tout autre Géomètre, Médecin, Anatomiste. Est-ce moins qu'un Désert en pratique dans lequel il voudroit nous engager ? Mais à travers de quelles routes ? par celles qu'il fraïe le premier : le Guide certes est plein de mérite ; mais quels défilez par où il méne ! L'entreprise est-elle tenable, quand pour la faire éxécuter, l'on a à produire plus

Essais qu'il enseigne.

d'essais d'esprit en spéculations, que de coups essaïez en pratique, tout nouveaux encore par conséquent à essaïer dans une matiére aussi importante que celle de la vie des hommes ? Car M. S. fût-il aussi vieux que RHASE'S, ce

* Voyez la Préface.

Praticien *Expérimentateur*, comme on l'appelloit, eut-il vû autant de malades & autant de maladies (car cela est bien différent) que lui; ce Maître dans l'Art vouloit qu'un Praticien ne fixât sa pratique, que sur celle de quelques centaines d'autres, avec laquelle il trouveroit par son étude que la sienne seroit conforme. Est-ce qu'on veüille ici rien rabbattre des égards qui sont dignement dûs à M. S.? Non certes; mais si lui-même s'est refusé à suivre les plus habiles Maîtres qui l'ont précédé, peut-on s'assûrer qu'il sera suivi par ceux qui viendront après lui? peut-on donc s'assûrer de le suivre lui-même?

Confusion dans la Pratique depuis les Modernes.

LXIX. La confusion qui s'est mise dans la Pratique, dès que les Modernes se sont mêlez d'en vouloir changer les loix, les notions, les manieres, nous sert d'exemple pour l'avenir; car si de l'aveu de ceux * qui depuis la circulation du sang, ont voulu écrire utilement sur la Pratique, tout s'y trouve défiguré, quand on a voulu assujettir les régles de Pratique à celles de Physique, d'où il est arrivé une *cacophonie* bizarre dans les idées, dans le langage des Médecins, & dans les indications que l'on a changées; le Traité des Saignées nous menace-t-il d'inconvéniens moins graves? Car l'Auteur y parle par-tout tout seul, sans guide, sans garant, sans compagnon, premier toûjours par conséquent & sans second dans un art, où l'on ne sçauroit avoir suivi trop de modelles, ni se donner trop de témoins; & dans cette situation, il nous débite en termes magnifiques, aussi lumineux

* Vide *Baglivi*, passim.

Système de Pratique destitué d'Autoritez.

pourtant que sçavants, la doctrine de son nouveau système : ce sont de beaux termes & d'élégants mots, *pulchrum caput*; mais belle phrase ne guérit jamais maladie, *Morbi elegantiâ aut verbis non curantur* (a). Il faut donc des régles non pour fixer une Pratique de nouvelle invention, comme l'entreprend l'Auteur des Saignées; mais des loix fixées par un long usage que l'on ait en propre ou d'emprunt, sur lesquelles aïant fixé sa pratique, on éleve quelque nouvel édifice en Médecine, quelque observation singuliere, quelque fait nouveau, quelque trait de pratique non apperçu jusqu'alors. Voilà le progrès à faire en Médecine, les nouvelles découvertes qui y sont licites, & tout cela sied parfaitement à qui a beaucoup vû & encore plus appris. L'exemple d'un jeune sçavant d'Allemagne (b) vient à propos pour faire sentir le danger des innovations dans la pratique de Médecine : cet esprit boüillant de nouveautez abbrège la Médecine, la simplifie en la réduisant à *quatre Maladies cardinales*, règle de son Cabinet la méthode & la cure que son système lui a inspiré, & il finit son Ouvrage qu'il illustre du tître pompeux de *Praxeos Medicæ idea novissima*; & enflé de ses idées, il s'achemine vers la Pratique, pour s'assûrer s'il a bien rencontré, par des observations qu'il s'en va faire désormais sur les malades : *Placuisset quidem observationes adjicere .... sed cùm hoc negotium altiorem mereatur indaginem, illud ipsum reservavi experientiæ confir-*

Danger de croire une Pratique fondée sur des spéculations.

(a) *Celse.*
(b) *Gladbach.*

matiori (*a*). Ce dessein est extravagant, quand on l'avoüe ; mais le danger seroit-il sans fondement, si un Auteur avançoit des régles ou des maximes de Pratique fondées sur sa parole ou sur des notions spéculatives, pour les donner à éxécuter aux autres? M. BELLINI paroîtroit un peu être tombé lui-même dans cette sorte d'inconvénient, dès qu'il a voulu assujettir les régles de pratique (dont il paroît cependant bien instruit dans son Ouvrage) à ses raisonnemens géométriques ; témoins ces deux énormes Propositions, qu'il ne craint pas d'avancer avec confiance pour être suivies, parce qu'il en voyoit l'évidence en Géomètrie, comme si cela devoit se passer de même dans le corps humain que sur son papier : *In febribus tutissimum tempus Vena-sectionis est declinatio* (*b*). Voici la seconde : *In die critico sanguinem mittere non licebit solùm, verùm omninò necessarium.* Voilà l'effet du trop de croyance dans la Géomètrie ; il sembleroit même avoir passé dans la pratique de ce grand Géomètre, à en juger par la maniere dont il s'est traité lui-même d'un mal de jambe, dont il rapporte l'histoire dans sa Préface écrite en forme de Lettre au célèbre M. PITCARN, car il lui raconte ce qu'il s'est fait, & il n'y montre pas tant de finesse qu'en Géomètrie. Les exemples de Systêmes (*c*) bâtis sur les

Chûte de M. *Bellini* en Pratique.

M. *Bellini* moins fin en Pratique, qu'en Démonstrations Géomètriques.

(*a*) C'est l'échantillon de sa Préface, qui est toute sur le même ton.

(*b*) *Bellini*, de M. S. Prop. X.

(*c*) Voyez la belle Thèse de M. *Heister* sur *les dangers des Systêmes*, dans les Journaux d'Allemagne.

Preuves détaillées sur les malheurs des nouveaux Systêmes.

les nouvelles découvertes, ont d'ailleurs si mal réüssi chez les malades, que l'on doit craindre pour tous ceux que l'on hazardera sur de semblables spéculations. Sans parler de celui de REGIUS suivant les principes de DESCARTES; celui du *Triumvirat* de SYLVIUS de Hollande; celui de l'*Acide* & de l'*Alkali* de TACHENIUS; enfin celui de la *Fermentation* & des *Ferments* de tous les Chymistes; tous ont été des systêmes caducs, qui ne peuvent compter de générations, tant ils ont peu duré, tombez qu'ils sont entre les mains de leurs propres Auteurs ou de leurs fauteurs. Celui-même de SYLVIUS a passé pour malheureux dans la pratique de plusieurs. WILLIS, si ingénieux dans ses pensées, fut tout-à-la-fois le plus illustre Auteur de son tems, & le moins heureux chez les malades. ETTMULLER (à qui cependant la Pratique est redevable pour la plus belle & la plus riche compilation de faits tirez de la pratique d'autrui) a fait mille malheureux parmi ceux qui suivent la sienne. S'agissant donc dans le Traité des Saignées d'un cas des plus graves en pratique, ce n'est point *sur des principes établis*, sur de simples spéculations, qu'il faut se former ou se décider: *Aliud profectò est, si in ullo casu medico, certè in hoc, practicè decidere difficultatem, aliud theoreticè. Theoreticè, dico, à Medico secundùm Theoriam medicam, qualis ex Institutionibus vulgò petitur. Practicè verò, secundùm ea quæ in Praxi extra & ultra Theoriam quotidiè occurrunt observanda circa ægros, de quibus Theoretici ne γρῦ quidem.* C'est le conseil d'un célèbre

Traité des Saignées, bâti sur des spéculations.

Praticien (a). Il convenoit donc d'en demeurer à cette pratique générale; *qu'il est inutile de s'occuper du lieu, d'où il convient de saigner, quand le mal n'a point encore de siége affecté, & qu'il ne s'agit que de diminuer le volume du sang*; car c'est l'occasion où le sçavant de MOOR (b) fait remarquer qu'il ne faut point s'occuper précisément de *révulsion*, ni se proposer de faire prendre au sang de certaines routes.

Avis de pratique sur la Saignée.

LXX. MAIS M. S. en veut aux menaces du Cerveau, qu'il veut prévenir dès avant qu'elles se montrent. Il ordonne donc tout d'abord de régler le cours du sang en le déterminant par la saignée du Pied promptement faite, & *préférablement à celle du bras* (c). C'est donc par la *révulsion* la plus puissante & la plus décisive, qu'il conseille de commencer la cure d'une grande maladie, le temps précisément où une telle révulsion a été de tout tems interdite; de-sorte que M. S. fait commencer la cure d'une maladie par où on la finissoit jusqu'à lui, & seulement en certains cas, où l'on en venoit à ce qu'on appelloit une *forte révulsion*. En effet, ces commencemens sont le tems où un Médecin ne doit songer qu'à mettre le sang au large, en faisant que la pression qui est également outrée par-tout dans les vaisseaux, où elle gêne la circulation, diminuë assez, pour dégager ceux qui sont trop en presse, & permettre au sang de reprendre ses pentes & rentrer dans ses allûres naturelles.

Attention d'un Médecin au commencement des maladies

[a] *Sylvius Deleboe*, Prax. Med. Lib. II, cap. 21. art. 88. 89. 90. pag. m. 433.
[b] De Morb. Cerebr. p. 24.
[c] P. 252.

Ce fut la conduite de tous les sages Praticiens formez sur le modelle d'HIPPOCRATE, & c'est encore celle que recommande soigneusement le sage M. STAHL, qui dans les maladies occupe l'esprit d'un Médecin du soin d'*applanir* la Circulation du sang, pour attendre les mouvemens de la Nature, pour les imiter ou les suivre suivant les occurrences. C'est le moïen de ne point à contretems troubler ou confondre les routes qui sont à prendre en Pratique; parce qu'il n'est rien de plus dangereux que la précipitation en Médecine, où souvent l'on est plus utile en ne faisant rien, qu'en essayant d'y faire quelque chose, *Medici quiete plus prosunt, quàm movendo agendoque* (a); dans les commencemens sur-tout des maladies, qui sont les tems d'obscuritez de la Nature, où il est aussi dangereux de vouloir la changer, qu'il est peu possible d'y parvenir: *Naturam obscuram transformare, non est possibile* (b). Mais la Médecine de M. STAHL n'est point celle de M. S.; il enseigne donc à déterminer tout d'abord le cours du sang, à régler ses mouvemens, à les forcer même; il couvre cette manœuvre du spécieux prétexte de préserver le Cerveau, comme si ce bon office étoit réservé à la seule saignée du pied, tandis que l'Auteur (c) qui a sçavamment médité le cours du sang suivant les loix de la Circulation, & singuliérement par rapport au Cerveau, enseigne qu'en pareil cas il suffit de diminuer

Enseignée par M. *Stahl*.

[a] *Tit. Liv.* Lib. II. Voyez aussi *Lamzwerde*, Monit. p. 63.

[b] *Hippocr.* de Diætâ.

[c] *De Moor*, de Morb. Cereb.

la pression que le sang ou trop abondant ou trop raréfié fait sur les vaisseaux du Cerveau : *In hoc casu nulla fit revulsio, neque enim motus alius sanguini imprimi potest, quàm juxta Circulationis leges .... ratio autem quare Vena-sectio prosit è naturâ pressionis sanguinis deducenda est* (*a*) ; par où il prouve qu'en pareil cas, il ne faut point employer la forte Révulsion, mais s'en tenir à la Dérivation révulsive ; c'est pourquoi voici comme il conclud au sujet de la Léthargie : *Venam Jugularem præ brachiali pertundendam esse consulit* Willisius, *mihi satisfaciunt venæ secari solitæ* (*b*). Il prouve dans le même endroit comment la pression qui menace le Cerveau se dissipe par la saignée du bras, par la raison que les *résistances* (*c*) étant affoiblies vers l'endroit de la saignée, par l'ouverture que le sang y rencontre, son cours ne peut se porter vers-là, qu'en même tems le Cerveau ne soit autant allégé, qu'il est moins pressé, parce qu'il reçoit moins de sang. Cette doctrine est d'autant plus sûre, qu'elle est conforme à celle de tous les Modernes les plus éclairez en matiere de Géomètrie pathologique. Tels sont Messieurs *Bellini*, *Pitcarn*, *Bayle*, *Freind*, *Richa*, *Lancisi* & *Bianchi*, car ces deux derniers, quoiqu'en dise M. S. mal-à-propos indisposé contre eux, méritent autant de considération, qu'il leur en accorde peu.

Saignée du Bras, comme elle soulage le Cerveau.

LXXI. MAIS suivant cette doctrine, la saignée du Bras paroît encore d'autant plus propre

(*a*) *De Moor*, Ibid.
(*b*) Ibid. pag. 249.
(*c*) Vid. *Bellini*, de pressionibus.

à dissiper la pression du sang qui s'y porte, que ne fait la saignée du Pied : voici comment. La saignée du Bras, par l'issuë qu'elle donne au sang, hâte son cours par les arteres *sous-clavieres*, *axillaires*, & *brachiales* : Or les Sous-clavieres sont celles d'où le sang se porte par les Carotides au cerveau ; de-sorte que les Sous-clavieres, en se vuidant de sang, dérobent immédiatement celui qui par les Carotides alloit faire la pression dans les vaisseaux du cerveau, tandis que l'Artere Brachiale reçoit immédiatement le sang des Sous-clavieres ; car M. BELLINI fait voir *, que (toute proportion gardée) c'est la même chose que si l'on avoit saigné l'artére. Mais tout cela, dira-t-on, par maniere de *dérivation* ; on l'accorde pour un moment, mais c'est sur la même ligne, immédiatement de l'artere dans sa veine de rencontre, enfin vers un endroit éloigné du Cerveau ; Ce sera donc une *dérivation révulsive*, ou plûtôt la *révulsion* de l'ancienne Pratique, qui a réüssi pendant des siécles, au gré des Médecins & des malades ; au lieu que ce sont de nouveaux essais à faire par la saignée du Pied au commencement de toutes les petites-Véroles & semblables maladies. Sera-ce avec le même succès ? Ce seroit l'affaire de la postérité, si le Traité des Saignées venoit à trouver créance ; mais en attendant l'on peut faire sentir tout-à-la-fois l'impuissance & le danger de cette étrange révulsion, dont la distribution même des vaisseaux, & leur œconomie montre le mal-entendu.

Par la raison de l'ordonnance des Vaisseaux.

Dérivation révulsive.

Fausse prétention de la saignée du Pied.

* Ubi sup. Prop. VII. pag. 129.

LXXII. L'ON se propose par cette saignée du Pied de préserver promptement le Cerveau, (car nous nous prêtons pour ce moment à l'idée de l'Auteur ;) mais rien ne peut le préserver plus promptement, que ce qui en écarte plûtôt & de plus près la pression du sang qui s'y porte. Mesurant après cela la distance du Pied au Cerveau, & celle du Cerveau au pli du Bras, l'on voit que, toutes choses égales & toutes proportions gardées, le vaisseau qui dégagera de plus près & plus immédiatement le Cerveau, doit le faire plus promptement, que celui qui est plus éloigné, & qui d'ailleurs n'est point continu au cerveau. Cette derniere disposition est celle de la *Saphène* ; elle vuide le sang des Arteres *Crurales*, & des *Iliaques*, & celles-ci le reçoivent de l'*Aorte* descendante ; mais cette Aorte est continuë au Cœur, d'où elle prend naissance, séparée d'ailleurs dans cet endroit du Cerveau, avec lequel elle n'a nul contact. S'il falloit donc soulager la pression du Cœur, (dans une *palpitation* par exemple) la saignée de la *Saphène* pourroit le faire par ce vaisseau, qui touche le cœur directement & immédiatement. Mais c'est le Cerveau que l'on veut préserver d'engagement ; ce ne peut donc être qu'en garantissant de la pression les vaisseaux qui le touchent : Or le sang de la *Saphène* ne peut dégager immédiatement les Arteres *Sous-clavieres*, qui fournissent le sang qui y va faire cette pression, puisqu'elle ne les touche pas par elle même. Le Cœur donc interposé entre l'Aorte ascendante & la descendante, interrompt le contact de l'une avec l'autre ; la saignée du Pied gage donc la descendante sans pouvoir at-

Distances des Vaisseaux.

Des contacts des Vaisseaux.

teindre l'ascendante ni les Sous-clavieres. C'est pourquoi la pression du sang demeurant la même dans les arteres supérieures, elle demeurera la même vers le Cerveau.

Objection levée.

LXXIII. PEUT-ESTRE voudra-t-on faire valoir cette raison; sçavoir, que le sang sortant du Cœur dans l'Aorte descendante avec plus de vélocité occasionnée par la saignée du Pied, l'ascendante devra en recevoir d'autant moins, ce qui iroit à la décharge des Sous-clavieres & des Carotides: mais qu'ainsi soit, il devient évident que cette opération de la saignée est bien plus longue qu'on ne le pense, & point immédiate avec le Cerveau, puisque l'Aorte ascendante ne le touche que par le moïen des Sous-clavieres; les Carotides donc ne sont ainsi dégagées que d'une maniere négative en ce qu'elles recevront moins de sang. Il n'en est pas de même de l'effet de la saignée du Bras, elle évacuë sur le champ le sang qui est dans les Sous-clavieres, & qui par les Carotides alloit faire la pression dans les vaisseaux du Cerveau; ce qui est dégager d'une maniere positive & immédiate toutes ces arteres. En ceci donc se montre le faux de la *révulsion* au sens de l'Auteur; & parce que c'est celle qui fait l'ame de son Traité des Saignées, l'on ne doit jamais perdre de vûë ces Réfléxions Anatomiques, qui persuaderont les Lecteurs attentifs & de bonne foi, contre les illusions que peuvent faire des raisonnemens adroitement faits sur la distribution des vaisseaux, & plus spécieux que capables de prouver tout ce qu'on voudroit promettre en faveur de la *révulsion absoluë* de la part des Solides; mais la disposition des Fluïdes promet aussi peu, suivant cette autre réfléxion.

Saignée du Bras plus prompte, plus immédiate.

Illusion du Traité des Saignées.

LXXIV. La colomne du Sang que l'on imagine continuée jusqu'à l'endroit de la saignée du Pied, est ou continuë avec le Cerveau, auquel elle touchera par sa cime ou partie supérieure; de-sorte qu'en en déplaçant la base qu'on lui suppose vers le pied sa partie inférieure; elle sera obligée, en se laissant aller en en-bas à la pente & au déplacement de cette base, de changer de contact dans sa partie supérieure, d'avec celles ausquelles elle touchoit: Or dans cette supposition, la colomne de sang s'abbaissant dans la saignée du pied vers le bas, à mesure que le sang sort par l'ouverture de la veine, la cime ou le haut de la colomne doit aussi nécessairement s'abaisser & changer de contact avec les parties qui l'environnent; ces parties par conséquent se trouveront libres, dégagées qu'elles seront de la pression ou de la gêne, où elles étoient par le contact de la partie supérieure de cette colomne qui les pressoit; & ainsi voilà le Cerceau mis au large. Ou bien cette colomne ne sera point continuë avec le Cerveau, parce qu'elle sera coupée sur sa route dans quelque endroit; & cet endroit n'est pas imaginé, il est aussi réel que le Cœur, dont le Ventricule gauche comme une fosse, doit fausser la marche du sang, & les Valvules comme des digues, rompre la continuïté de cette colomne: Elle par conséquent, n'aïant de la continuïté non interrompuë que jusqu'au Cœur, ne peut occasionner plus haut le déplacement que lui causera la saignee du pied. Ce sera donc une révulsion *inabsoluë* au sens de l'Auteur; parce qu'elle est incapable d'opérer si promptement qu'on se promet le dégage-

Raisons des Fluïdes, comme celles des Solides, contraires à ce systême.

Colomne de Sang imaginée.

Changement dans les contacts.

Comment cette colomne se fausse.

ment du Cerveau, parce qu'elle n'atteindra point jusqu'à lui, quoique ce soit pour lui qu'on la destine. Peut-on répandre le sang plus à pure perte?

LXXV. MAIS enfin accordons pour un moment dans cette colomne, la continuïté prétenduë depuis le Cerveau jusqu'au Pied sans interruption aucune. Est-il indifférent à une boule poussée même par le bras le plus fort dans un jeu de mail, par exemple, d'avoir à rouler sur un plan uni ou raboteux, sec ou moüillé, direct ou tortueux, pour parvenir au terme vers lequel elle est poussée?

Composition globuleuse du Sang.

Mais le Sang n'est point une boule unique & isolée que le Cœur ait à pousser; c'est un composé d'une infinité de boulettes ou de globules empêtrez dans un suc gluant & dans un réseau de même nature, qui en modere le mouvement: Le plan depuis le Cerveau jusqu'au Pied, n'est ni uni, ni uniforme, il est moüillé dans tous les points de son étenduë, coupé enfin ou interrompu par des courbûres, des angles aigus, droits, obtus plus ou moins, mais en mille endroits, qui sont autant de tortuositez. Tout cela répond-il bien de la détermination qu'on veut faire prendre au Sang depuis le Cerveau jusqu'au Pied, sur-tout dans une occasion où l'on se propose un déplacement soudain qu'on appelle ici *révulsion absoluë?* Si l'on ajoûte à ceci la disposition où est le Sang dans les maladies inflammatoires, où il est épais, gluant, coüenneux, bouffant cependant & raréfié dans les vaisseaux, sera-ce une facilité qui favorise sa marche? Enfin les calibres des vaisseaux enflammez se rétrécissant à proportion de la con-

Courbûres, &c. dans les Vaisseaux.

Sang épais.

traction *spasmodique* où ils se trouvent, sont-ils bien propres pour accorder promptement passage au sang, qu'on leur amene ? & à en laisser passer le même volume ou la même quantité ; qu'on leur en fait donner par les calculs dans l'état de santé ? Ces raisons sont celles qui prouvent l'impuissance & l'infidélité de cette tant vantée *révulsion absoluë* au commencement des grandes maladies, au mépris de la saignée du bras. Voici celles qui en montrent les dangers.

Fausseté de la révulsion absoluë.

LXXVI. Les Praticiens instruits par l'usage & guidez par l'observation, tirée non de la spéculation, mais du commerce continuel avec les malades, tenoient pour maxime de ne jamais faire de *forte révulsion* vers les parties nobles. Ce sont ces guides qu'on rejette ici comme peu assûrez ; cependant cette maxime renferme autant de discrétion & de justesse par rapport à la pratique ou au bien des malades, que si ces anciens Sages avoient sçu calculer des résistances, assembler des nombres, mesurer des calibres. En effet, autant que quelques Modernes se mettent le compas à la main pour tracer une pratique, autant ces Sages se le mettoient dans la tête ou dans l'esprit pour gouverner les malades. C'est donc suivant leurs vûës que l'Anatomie la mieux entenduë, & ainsi appliquée à l'usage de la Médecine, découvre les dangers de saignées aussi déplacées & tant irrégulieres que celles de cette révulsion fameuse. On attire, dit-on, promptement le sang de la tête au pied ; mais sur cette route se rencontrent les *poûmons*, le *foye*, parties nobles certainement s'il en fut, la *rate* & tous les visceres du bas-ventre :

Justesse des Anciens dans leurs pensées.

Inadvertances des Modernes.

peut-il paroître indifférent d'engager ces parties en précipitant sur elles un sang qui s'y embarrassera? Voilà s'écriera-t-on les visions de ces guides aveugles dans la belle Anatomie, où ces bons Messieurs les Anciens n'avoient point étudié, & qu'ils ont parfaitement par conséquent ignorée. Mais fut-ce la honte, fut-ce l'humiliation de nos peres, convient-il à des enfans, s'ils ne sont railleurs ou malins, de la découvrir, & d'y insulter? on aime ses amis avec leurs défauts, on respecte ses peres avec leurs foiblesses. Au surplus, les Anciens étoient de ces heureux tems où la nature faisoit par leur moïen la médecine, *olim medicinam faciebat rerum natura* (a); c'est ainsi que dans une simplicité éclairée sans être si sçavante, ils sçavoient agir de concert & se mettre d'intelligence avec elle: voici leur justification. Le sang descendant du Cerveau dans le Ventricule droit du Cœur, puis repassant soudainement dans le gauche, dans l'état de calme & en pleine santé, a besoin d'être redistribué sur le champ par le Cœur, s'il ne veut être accablé lui-même ou demeurer engoüé; la Nature pourvoiant à cet inconvénient, a ouvert tout au sortir du Ventricule gauche dans l'Aorte descendante une artere, qui servant de canal de décharge pour le Cœur, transmet sur le champ dans le Poûmon une portion du sang qui sort impétueusement du Ventricule gauche; c'est la fameuse *Artere Bronchiale* du célèbre M. RUYSCH, car quelque érudition qu'ajoûte à cette découverte l'illustre M. MORGAGNI (b), c'est de lui

Respect pour les Peres.

Justification des Anciens sur leurs craintes des saignées du Pied.

Usage de l'Artere Bronchiale.

(a) *Plin.* Hist. Natural. Lib. 1. cap. 1.
(b) *Morgagni*, Advers. Anat. 1. Cap. I.

que nous la tenons principalement, puiſqu'il nous en a découvert avec ſon origine, l'éxacte route dans ſes ramifications, autant nombreuſes que le ſont celles des Bronches du Poûmon, qu'elles accompagnent par-tout, pour s'anaſtomoſer enfin avec les extrémitez de l'Artere Pulmonaire; avec cette particularité, que la Médecine doit au ſeul M. RUYSCH, que les injections paſſent de l'Artere Pulmonaire dans la *Bronchiale*. Dans cet état l'*Artere Bronchiale*, ainſi ſituée immédiatement au ſortir du Ventricule gauche, devient un paſſage toûjours ouvert aux beſoins du Cœur, pour le ſoulager dans les cruës de ſang qui pourroient le ſurprendre & l'engoüer, à l'occaſion, par exemple, d'une ſaignée du pied pratiquée dans l'état de la plénitude des vaiſſeaux; car alors le ſang ſe précipitant avec abondance des vaiſſeaux ſupérieurs vers les ventricules, il menaceroit le cœur ou ſon voiſinage, d'un engoüement ſoudain & mortel, ſi ce canal de décharge ne ſe préſentoit à propos, comme une rigole ainſi travaillée & dirigée, qui tranſmet ſur le champ dans le Poûmon, ou pour mieux dire dans ſes arteres, le trop de ſang qui regorgeoit dans l'Aorte, lequel par ce ſubterfuge s'échappe dans les arteres du Poûmon, pour prendre le large, & pour rentrer par un plus long chemin dans le courant de la circulation en traverſant la longueur de ces arteres, pour par les veines du Poûmon être reſtitué au Cœur.

Obligation de la Médecine à M. *Ruyſch*.

Artere Bronchiale; eſt un canal de décharge.

Méchaniſme là-deſſus.

LXXVII. CETTE communication étant certaine, ſans préjudice de celle qui eſt encore du même ſang de l'Artere Bronchiale avec la Veine du même nom, comme l'obſerve le

célèbre M. HEISTER *, il est naturel autant que sensible, que par cette détermination le Ventricule droit du Cœur, le premier exposé au reflux du sang des parties supérieures, & les vaisseaux du Poûmon sont autant exposez à s'engorger par l'affluence insolite du sang qui leur survient, que ce sang sera épais & visqueux. Or il est tel dans les maladies inflammatoires, où il est couënneux, bien capable donc d'embarrasser ce viscere au moment qu'il s'en trouvera surchargé. Cet embarras s'y fait même d'autant plûtôt, que ce sang étranger déja, ne fut-ce que par sa seule quantité, lui est contraire encore par sa qualité: En effet, venant soudainement se mêler avec un sang encore tout *veinal*, parce qu'étant tel au sortir immédiat du Ventricule droit (ne devenant vraiment *artériel* que dans la Veine du Poûmon) il peut plus aisément condenser un sang couënneux & le ralentir dans les vaisseaux du Poûmon, avant qu'il soit repassé dans le Ventricule gauche. En ceci donc se trouve la raison des engagemens du Poûmon observez par les Anciens à la suite des saignées du pied mal placées, si prompts d'ailleurs & si étranges, qu'on a vû des malades tomber en peu d'heures dans des râlemens mortels. Ainsi est justifiée la sage précaution des Anciens, qui sans sçavoir la raison méchanique de ce dangereux événement, en sçavoient assez pour se tenir en garde contre ces malheurs si deshonorants pour la Médecine; & c'est à la découverte du célèbre M. RUYSCH que nous devons la connois-

Raisons des engagemens du Poûmon par les saignées du Pied.

Anciens justifiez.

Reconnois-

* Vid. *Heister*, Comp. Anat. pag. 273.

ſance de la raiſon que nous pouvons aujourd'hui en donner. ſance envers M. Ruyſch.

LXXVIII. L'ON voit dans cet exemple anatomique l'uſage qu'il convient aux Médecins de faire de l'Anatomie pour la Pratique, & que ce n'eſt point en meſurant des calibres & en accumulant d'inutiles calculs, que les habiles Maîtres ont appliqué cette ſcience à l'uſage de la Médecine. M. MORGAGNI, que M. S. honore de ſon eſtime & qui eſt en effet ſi reſpectable, & M. LANCISI qu'il traite moins honorablement, quoiqu'il fut de ſon vivant en vénération parmi les Sçavants, & dont la mémoire eſt aujourd'hui tant honorée en Médecine, s'occupoient bien d'autres choſes que de ces ſçavantes bagatelles, pour le progrès de la Pratiqne : Ils ne s'occupoient dans leurs Lettres & dans leurs Cabinets, qu'à découvrir, dans la diſtribution & l'ordonnance des vaiſſeaux, l'art de la Nature, pour prévenir les déſordres & les embarras de la Circulation du ſang : Ils s'étudioient à pénetrer les manieres qu'elle emploïe en plaçant les vaiſſeaux, en les multipliant, les tournant, les ajuſtant enfin à ſes vûës, pour y faire appercevoir le méchaniſme dont elle ſe ſert pour aſſûrer la Circulation du ſang, ſur-tout dans le bas-ventre, pour le remonter au cœur, & dans les environs de ce viſcere, pour lui en faciliter les avenuës *. Dans ces vûës, on trouve ces deux illuſtres Auteurs ſçavamment occupez dans leurs Lettres à ſe rendre compte des facilitez qu'ils trouvent à la Circulation du ſang dans l'ordonnance des vaiſſeaux qui

Véritable uſage de l'Anatomie pour la Pratique de la Médecine.

Veiller à la continuïté de la Circulation du ſang.

* Vid. *Morgagni* Adverſ.

Facilitez de la *Circulation*, prises des Vaisseaux.

avoisinent le Cœur, pour en couvrir les approches, ou en défendre les avenuës, par tous les aplanissemens qui se remarquent dans les positions, la simplicité, les situations, les correspondances & les directions ou les pentes de ces vaisseaux. C'est ainsi que, d'après le célèbre EUSTACHIUS, dans ses *Tables Anatomiques* tant estimées, (& dont la Médecine est redevable au généreux zèle du célèbre M. LANCISI,) ils s'écrivent de sçavantes Lettres pour découvrir l'usage d'une Veine singuliére, puisque la nature l'a faite unique; c'est la Veine sans pair, l'*Azygos*, dont la singularité a autant occupé l'Anatomie du célèbre Eustachius, qu'elle a été négligée par la moderne, comme le lui reproche M. Lancisi (*a*), dans laquelle cependant ces deux Messieurs comprennent quelque chose de bien important à la circulation du sang par le cœur. Car regardant dans les veines, l'*Azygos* comme un canal de décharge, comme dans les arteres, la Bronchiale, ils font appercevoir l'adresse & l'attention de la nature, pour assûrer au Cœur le retour du sang, dans le soin qu'elle a pris d'allonger des ramifications de l'*Azygos*, jusqu'aux *Lombaires* & aux *Emulgentes*, sorties les unes & les autres du tronc immédiat de la Veine Cave descendante, & encore jusqu'aux *Utérines* (*b*), comme pour allonger cette veine, pour aller chercher le sang des parties basses, pour l'amener dans la Veine Cave supérieure, & de-là dans le Cœur. Car le volume de sang auroit pû s'arrêter dans

Azygos, son importance.

Elle préserve le bas-ventre d'embarras.

(*a*) Dissert. *de Venâ sine pari*, in Advers. *Morgagni*. pag. 75.
(*b*) Vid. Dissert. *de Venâ sine pari*.

la Veine Cave descendante, grossi par la rencontre & par la recruë de celui qui revenant des *Arteres Inter-costales* y auroit été rapporté. La nature donc y pourvoit, en faisant reprendre tout le sang de ces arteres par une seule veine; c'est l'*Azygos*, qui comme un canal de décharge, venant s'implanter dans la Cave ascendante, y transmet tout le sang qu'elle a ramassé, non-seulement des arteres inter-costales, mais encore des veines du bas-ventre. Or cette quantité de sang est admise à rentrer dans le courant de la circulation, d'autant plus facilement, que la pente de la Cave supérieure le porte de haut en bas dans le Cœur, & avec d'autant plus de sûreté, que l'*Azygos* étant musculeuse * à son entrée dans la Veine Cave, elle s'aide de cette structure comme d'un *sphincter*, pour transmettre sur le champ ce sang veinal à mesure qu'il y aborde. Ainsi donc le sang habilement dévoïé, & rendu sous un petit volume dans le Ventricule droit du Cœur, repasse aussi-tôt dans le gauche pour rentrer dans la voïe générale de la circulation. Mais ce méchanisme si bien entendu, laisse-t-il ignorer aux Médecins avec quel soin ils doivent faciliter au sang dans le bas-ventre son retour vers le Cœur sans l'y embarrasser? Car de même que l'Artere de M. RUYSCH préserve le cœur d'engorgement du côté des parties supérieures, l'*Azygos* en dérobant le sang des parties inférieures, écarte l'embarras des parties basses. Quelle leçon de Médecine! mais la saignée du Pied à la façon de M. S. ne dérangera-t-elle rien dans cette belle œconomie? Le sang précipité du Cerveau vers la

Azygos comment canal de décharge.

Méchanisme de l'*Azygos*.

* Vid. *Lancisi*, ubi suprà.

la Poitrine, ne ruïnera-t-il point la sage précaution de la nature, en déchargeant dans le Ventricule droit plus de sang qu'il n'en comporte, pendant que la colonne de celui qui devoit remonter par la Cave descendante, subitement amoindrie par la prompte évacuation de la saignée du pied, s'affaissera sur sa route & occasionnera dans les visceres du bas-ventre ces ralentissemens, contre lesquels la nature s'étoit tant mise en garde par le double méchanisme de l'*azygos* & de l'*artere bronchiale*. Au reste, rien de fortuit ou d'imaginé n'entre dans l'assemblage qu'on fait ici de l'artere bronchiale avec la veine azygos, le contraste qu'on leur fait faire se rencontrant dans la nature. Il devient donc par-là naturel de les unir l'une à l'autre dans l'œuvre de la circulation du sang. Car dès qu'il est de fait que l'*azygos* communique * avec la *veine bronchiale*, il devient notoire que ce commerce entre l'azygos & l'artere bronchiale est réciproque, puisque l'azygos reçoit le sang qui se décharge par l'artere bronchiale par les ramifications des veines de ce nom qui communiquent avec l'azygos.

Danger de la saignée du Pied, sur ce modelle de la nature.

Correspondance de l'*azygos* avec l'*artere bronchiale*.

LXXIX. MAIS cette précaution contre le ralentissement du sang dans les visceres du bas-ventre, n'est pas la seule que ces grands Anatomistes ayent fait observer dans la disposition des vaisseaux par rapport au retour du sang par la Veine Cave inférieure, pour en assûrer la marche & l'arrivée au Cœur sans y apporter d'embarras; M. MORGAGNI, d'après les célèbres M. COWPER & M. BOER-

* Vid. *Heister*. Compend. Anat. pag. 109. 144.

HAAVE, & suivi par M. LANCISI, observe avec autant d'esprit que de solidité la situation de la *Veine-Porte*, en ce qu'elle se trouve placée dans le bas-ventre immédiatement à la sortie ou à la décharge de toutes les veines qui rapportent le sang des Intestins & du Mésentère. C'est encore, selon eux, tous un art de la nature pour dévoïer le cours du sang par une espece d'entrepôt qu'elle lui fait prendre dans le Foye *, avant qu'il arrive à entrer dans la Veine Cave inférieure ; & cela à dessein qu'il ne s'y trouve qu'après qu'elle a passé au-dessous du Diaphragme, & qu'il y soit aidé par les battemens de ce muscle à remonter au Cœur. Or cette précaution est telle, que sans elle tout ce sang étant entré sans ce détour comme de plein-pied ou immédiatement dans la Veine Cave inférieure au-dessous du Diaphragme, dans un endroit par conséquent, où, avec beaucoup de capacité, elle n'est prochainement avoisinée d'aucune force musculaire, il auroit été exposé tout d'abord à croupir dans ces larges & lâches espaces; ce qui auroit été la Circulation du sang interrompuë dans son centre & dans sa source. Voilà une observation d'Anatomie ; mais va-t-elle à rien moins, cette observation, qu'à faire voir sensiblement le danger de la saignée du Pied à la moderne dans des corps replets, &c. tant capable de fixer en pareille circonstance le sang dans le bas-ventre, d'où la nature s'étudie avec tant d'artifice à le débarrasser, & à le redistribuer par des voïes sûres qui le remontent immanquablement au Cœur ?

Méchanisme de la Veine-Porte.

Art de la nature pour remonter le sang au Cerveau.

Avis encore inspiré ici par la nature contre la saignée du Pied.

* *Heister*, Compend. pag. 109. 144.

LXXX. Une autre réfléxion encore qui se présente naturellement dans la structure & l'ordonnance des parties, c'est la position, le siége, la situation & le terme du *Canal Thorachique*. C'est le lieu de décharge & comme le rendez-vous de toutes les Veines Lymphatiques du bas-ventre, &c. & le réservoir de la *lymphe* presque de tout le corps, & qui doit la transmettre dans les veines. Mais pourquoi pas immédiatement dans la Veine Cave, qui est si proche de ce *canal*? C'est par cette même raison par laquelle la nature pourvoit continuellement à la fluïdité du sang; parce qu'il se seroit sur le champ ralenti, si immédiatement & avec tant d'abondance, un fluïde aqueux, mucilagineux, moins chaud que le sang, étoit venu cruëment se mêler tout d'abord avec lui dans un vaisseau fort éloigné du cœur. C'est pourquoi cette Lymphe se remonte en filant le long & à travers d'arteres (qui l'échauffent & la battent pour l'empêcher de se figer,) jusqu'au-dessus du Cœur; pour là aller chercher dans la Sous-claviere gauche, & sous un petit volume, une pente qui le détermine & le précipite au plûtôt de haut en bas dans le Ventricule droit du Cœur, qui l'échauffe de nouveau, le mêle, l'incorpore à la masse du sang, & le met sur la route de la circulation. Rien donc, sur ces modelles de la nature, ne doit tant avertir un Praticien, de ne point arrêter ou fixer dans le bas-ventre ou dans ses visceres le sang, qui en doit nécessairement & librement retourner au cœur. Car quoi de moins ressemblant à la nature, à qui un Médecin ne peut pas trop ressembler, que de voir un

Position du Canal Thorachique pour prévenir le ralentissement du sang.

Sa Méchanique.

Avis à ce sujet pour la Pratique.

Praticien tout occupé à rabattre le sang vers le bas-ventre, d'où la nature s'étudie à le reporter au cœur par tant d'art & d'adresse? Après cela donc, des saignées du pied multipliées sur des corps de femmes & d'enfans, sur ces entrailles si tendres & si molles, sont-elles d'équivoques indices de dangers de ralentissemens, que le sang trop souvent & à contre-tems rappellé dans les parties basses, y contractera pour le présent ou pour l'avenir? Au contraire, un Praticien prévenu des manieres de la nature, & éclairé en particulier sur celles qu'elle employe pour précautionner le Cœur contre tous les embarras que pourroit lui causer & à la circulation, un sang qui lui reviendroit avec trop de précipitation, d'abondance ou de masse, ne peut trop se mettre en garde contre des saignées comme celles du pied à la moderne; car elles menaceront le cœur d'engorgement d'autant plus que la détermination que l'on s'en promet seroit plus certaine. En effet, une affluence de sang venant d'en-haut accabler le cœur en même tems que celui du bas-ventre aura été fixé dans ses visceres, ce sera tout-à-la-fois éteindre la circulation dans les Fluides & jetter les Solides dans l'affaissement & la *considence*.

Avertissement sur les saignées du Pied d'aujourd'hui.

Sur les embarras qu'elles font, & les impressions qu'elles laissent.

LXXXI. Au surplus, le sang ainsi amené sur un penchant si périlleux, ne peut l'échapper qu'en se précipitant promptement de haut en-bas par un canal *cylindrique*, large & *vertical*, qui par conséquent tombe à plomb ou perpendiculairement sur les parties du bas-ventre. Quoi de plus menaçant pour le Foye? car il ne doit naturellement recevoir, qu'une

Précipitation du sang soudaine.

petite portion de sang artériel, puisque l'*Artere Hépatique* est si petite par elle-même. La *Rate* au contraire faite pour s'en imbiber, en recevra au-dessus de son contingent, parce que l'*Artere Cœliaque*, qui est d'un diamètre beaucoup plus large, se trouve d'ailleurs la premiere à la chûte du sang dans le bas-ventre; elle en sera donc comblée la premiere: les *Mésentèriques* acheveront l'engagement, parce qu'elles & leurs dépendances en seront inondées par la ravine de sang que la saignée du pied aura attirée sur elles; avec d'autant plus d'affluence, que l'évacuation faite par la saignée du pied faisant dans l'extrémité des vaisseaux une sorte de vuide, la résistance que le sang artériel devoit y trouver cesse pour ce moment; & cependant le sang poussé par l'Aorte descendante abordant avec plus d'abondance & d'impétuosité vers le bas, il se répandra d'autant plus dans les circonvolutions des *Hypogastriques*: ainsi les organes, qui, dans les deux sexes, reçoivent leurs vaisseaux de quelques-unes de ces arteres, seront-ils bien en sûreté à la menace d'engorgemens si subits & si universels? Nous aurions pû emprunter ici de quelque habile Geomètre, des calculs sur les vitesses que prendront les Fluïdes dans ces circonstances, & sur les proportions des calibres qui se forment alors dans les Solides ou dans les vaisseaux; mais nous tenant là-dessus dans la modestie qui nous convient, nous n'avons voulu rien mettre ici que du nôtre, & uniquement ce que nous ont appris l'étude de l'œconomie animale & l'observation sur les maladies.

Pourquoi tant dangereuse.

Embarras des parties basses.

LXXXII. Apre's cela, il ne m'appartient que de hazarder sur ceci deux ou trois réfléxions tirées d'une Géomètrie naturelle, c'est-à-dire, des connoissances qui tombent dans l'esprit de tout le monde sur les proportions, les mesures ou l'étenduë des choses ; parce que dans leur simplicité, triviale si l'on veut ou grossiere, elles pourront aider tous les esprits à comprendre les dangers de la saignée du Pied dans les circonstances & avec les conditions qu'on la pratique dans le systême de M. S. ; c'est dans les commencemens de toutes les grandes maladies, petites-Véroles ou autres semblables, & par conséquent dans le tems de la plénitude des vaisseaux, telle qu'elle se trouve dans un corps jeune, peu exercé au travail, & cependant bien nourri, ainsi les vaisseaux du bas-ventre sont tous pleins, ayant toutes leurs capacitez occupées. Dans cette disposition, où se logera cette sur-abondance de sang qu'on y attire par la saignée du pied des parties supérieures ? N'est-ce point un fondement raisonnable pour en appréhender des engorgemens, des inflammations, des débordemens ou des extravasations ? Ajoûtez que toutes les arteres capillaires dans lesquelles le sang doit descendre plus abondamment par la saignée du pied, sont autant de petits *cones*, c'est-à dire, autant de canaux, qui allant en se rétrécissant diminuent de capacité ou de diamètre dans leurs extrémitez. C'est pourtant dans ces extrémitez rétrécies dans lesquelles on fait entrer ces surabondances d'un sang qui est épais, couënneux, bouffant ; peut-on ne pas appercevoir que dans cette disposition, tout va à embar-

Géomètrie naturelle peut suffire en Médecine pratique.

Saignée du Pied dans le tems de plénitude.

Raisons Anatomiques des dangers de dépôts.

raſſer les vaiſſeaux, à retarder le cours du ſang, le ralentir, le fixer même? Mais ce qui acheve cette ſorte de démonſtration naturelle, c'eſt qu'il eſt évident que tant que le ſang trouvera pour le recevoir un canal *cylindrique*, large, muſculeux, qui de plus eſt *vertical* & long, ſans être que peu percé dans ſes côtez, il tombera comme de lui-même à plomb ſans chopper; mais ſera-ce pour lui la même facilité, quand il viendra à rencontrer des angles plus ou moins aigus, entre leſquels ſe formeront des vaiſſeaux coniques mille fois entrecoupez par des ramifications ſans nombre, chacune encore de figure conique, qui par conſéquent ne prêteront au paſſage du ſang, qu'autant qu'elles y ſeront forcées par la *protruſion* & la preſſion du ſang lui-même, c'eſt-à-dire, par les *frottemens* qu'il exercera ſur les côtez des vaiſſeaux, dont il traverſe les capacitez? Or qui ignore combien les *frottemens*, les heurts, les chocs, les *alliſions* & les *colliſions* coûtent aux mouvemens des corps? puiſque ces heurts, ces frottemens, &c. retardent ou accélerent le mouvement, d'un Fluïde par exemple, à proportion que les côtez du canal qu'il traverſe ſont plus ou moins durs ou mols, roides ou fléxibles, ſecs ou moüillez; de-ſorte que les côtez de canaux de bois, de pierre, ou de métal hâtent les mouvemens des fluïdes qui les traverſent d'autant que la ſolidité de leurs parois en affermit le cours. Rien montre-t-il plus ſenſiblement combien riſque de s'arrêter un ſang déja appeſanti par ſa qualité, qui trouve en route autant de frottemens à eſſuïer depuis ſa ſortie de la groſſe Artere, qu'il y a de plans differens dans les

Structure extraordinaire des arteres du bas-ventre.

Frottemens, ce qu'ils font.

Différentes Rénitences dans les parois des vaiſſeaux.

vaisseaux depuis l'origine d'une artere collaterale, jusqu'à son extrémité ; & ces frottemens se feront ici depuis l'endroit naissant de ces collaterales, jusqu'à l'extrémité du Pied, puisque là seulement le sang trouve à s'échapper. Après cela, est-ce à tort ou par une terreur déraisonnable que l'on fait craindre des embarras du bas-ventre à l'occasion des saignées du pied, contre lesquelles on se récrie dans le Livre des Observations ? Voici pourtant encore ce qui redouble ces craintes.

Craintes bien justifiées.

LXXXIII. L'on sçait jusqu'à quel point des impétuositez formidables s'affoiblissent, se rompent même sur le champ à la rencontre des corps moûs, moüillez sur-tout, volages, suspendus en l'air, ou qui ne sont appuyez que sur ou contre des matieres molasses. C'est ainsi qu'une balle de mousquet, qui perce un madrier, étant tirée à même distance contre une peau de bœuf fraîche, ou moüillée, & suspenduë en l'air, perd soudainement toute sa force, & tombe à terre, arrêtée qu'elle est sur le champ. Sur cette exemple, que doit devenir l'impétuosité d'un sang lancé avec impétuosité & beaucoup de masse de haut en bas du cœur dans les arteres, & de celles-ci dans des vaisseaux étroits, qu'il ne peut traverser qu'à force de frottemens mille fois variez, & contre des parois de vaisseaux mols & moüillez, soûtenus & environnez de parties molasses ? Rien montre-t-il mieux le danger de l'engagement du sang & de ses ralentissemens dans les parties basses du corps ? Enfin les *dépôts*, les *congestions inflammatoires*, les *stases*, & les *gangrênes*, qu'on en fait

Nouvelles Preuves

appréhender, sont-ils des fantômes imaginez ou des êtres de raison ?

LXXXIV. Restent encore d'autres dangers à faire sentir de la part de ces saignées du pied, ausquels nous reviendrons, car il tarde trop de faire remarquer un étrange défaut dans le Traité des Saignées ; car comme s'il n'y avoit rien autre chose à craindre dans une petite-Vérole que les engagemens faits ou à faire dans le Cerveau, l'on n'occupe les Lecteurs que de la nécessité de remédier à cet accident. Peut-être l'Auteur répondroit-il, que ne se proposant de parler que de la Saignée, il n'a dû traiter que son objet principal. Mais n'y auroit-il pas là-dessus quelques avis d'importance à donner à ceux qui n'en sçauront pas tant que M. S. : Qu'une jeune femme, par exemple, se soupçonne dans les commencemens d'une grossesse, M. S. conseilleroit-il sans autre examen de saigner cette femme, qui n'est que menacée de la petite Vérole ou qui en est attaquée ? Cette pratique doit-elle être mise au gré de tout le monde qui se mêle de Médecine ? Et s'il y a, comme on n'en peut douter, des précautions à prendre, devroit-il être indifférent à M. S. de les taire ? si c'est encore une femme sujette à des fausses couches, à des pertes de sang, & à d'autres accidents qu'elle souffriroit, comme elle l'auroit observé, de la saignée du pied ? Car il est trop habile pour ne point sçavoir qu'il est des personnes du sexe même, qui ne peuvent souffrir la saignée du pied, comme il y en a d'autres qui ne peuvent souffrir celle du bras. Supposé encore des *hémorrhoïdes* douloureuses ou extrémement gonflées dans un hom-

L'Auteur ne parle que du danger du Cerveau.

Il ômet d'autres précautions,

Saignée du Pied, impraticable sur certaines femmes.

me qui sera saisi de la petite-Vérole, sera-t-il permis de le saigner brusquement du pied ? Mais dans quelque sexe que ce soit, un cours de ventre énorme, une dyssenterie cruelle n'obtiendront-ils point de M. S. quelque réserve ? Sera-t-il de la sagesse de l'art, de suivre dans une occasion si grave le mouvement de la maladie, *vim morbi*, si contraire à celui de la nature, que la prudence en Médecine conseille de rappeller en rompant l'impétuosité du mal, *morbi impetum frangendo*. C'est CELSE qui parle ; mais il a été suivi par tous les Praticiens, & en si bonne compagnie, il mérite la confiance que M. S. lui refuseroit s'il étoit seul, parce qu'il lui dispute ailleurs la qualité de Médecin. Encore une difficulté qui demandoit du conseil à M. S., c'est qu'il nous apprît, s'il feroit saigner du pied, tout au commencement d'une maladie maligne, une personne qui étrangleroit d'un mal de gorge énorme, comme il en arrive quelquefois d'assez bonne heure dans ces maux ? Seroit-ce encore une pratique à suivre dans un crachement de sang, dans une fluxion de poitrine avec toux & oppression ? Tout cela auroit pû nous valoir quelques utiles avis d'un Praticien aussi exercé que M. S. dans la saignée du pied ; au lieu que de donner crûment cette saignée comme le reméde unique & universel à pratiquer, sans distinction aucune, au commencement des plus grandes maladies, c'est un peu légèrement mettre la vie des hommes à d'étranges épreuves, & la réputation de bien des Médecins en grand danger.

Dispositions contraires à la saignée du Pied.

M. S. la décide très-crûment.

LXXXV. CELUI contre lequel nous met

en garde M. BELLINI dans l'usage de la Saignée, & par où il commence son grand Ouvrage (*a*), est de prendre garde en saignant à bien ménager ce qui fait la justesse entre les puissances (*momenta*) qui font l'équilibre dans les parties, évitant que ces puissances en souffrent trop; & il applique cet avis à la force du Cœur, laquelle, dit-il, il faut surtout conserver dans son entier: *Oportet ut quæ sanguinis quantitas mittitur, non imminuat momenta contractionum in villis, cor, musculos reliquos & membranas constituentibus, à quibus concipit sanguis momentum fluxilitatis suæ* &c. (*b*). Mais c'est le premier inconvénient qui est à craindre de la part de la saignée du pied dans des corps universellement pleins, tels qu'ils sont dans les commencemens des grandes maladies; mais pleins particuliérement dans les parties supérieures, comme le Cerveau, que l'on donne pour être singuliérement menacé d'irruption de sang dans la petite-Vérole. En cet état, la saignée du pied amenant au Cœur beaucoup plus de sang, qu'il n'en peut distribuer sur le champ, n'est-ce pas mettre ce plus fort de tous les muscles à une épreuve au-dessus de sa puissance? De plus, chaque viscere du bas-ventre, chaque membrane, suivant le principe de M. BELLINI, a aussi sa puissance (*momentum*) à maintenir contre l'abord d'une cruë de sang qui vient les surprendre; n'est-ce point de quoi forcer les ressorts de toutes les fibres, les capacitez de tous les vaisseaux, & en ruinant le *ton* des parties, les jetter dans l'*ato-*

Ménager les puissances des Solides dans les saignées.

Danger là-dessus de la saignée du Pied dans la petite-Vérole.

(*a*) De Sang. Miss.

(*b*) *Bellini*, Ibid. pag. 88.

nie, , cause si commune ou si ordinaire des *considences* & de l'embarras des visceres du bas-ventre ?

LXXXVI. TOUS ces malheurs sont ceux que fait craindre la saignée du Pied pratiquée au commencement des grandes maladies préférablement à celle du Bras ; au lieu que celle-ci autorisée par l'usage, se trouve avec tous les avantages dont on fait honneur à la saignée du pied, sans en avoir les inconvéniens, ou, pour mieux dire, la sûreté & la raison qu'elle n'a point. Cette raison est évidente dans une réfléxion, qui est à la portée & de l'aveu de tout le monde : la voici. Qu'il soit question de soulager un corps, qui est trop pressé par d'autres qui l'environnent ou qui font effort contre lui, ce n'est point en écartant de loin les corps qui tiennent à ceux qui le touchent immédiatement qu'on réüssit à le soulager ; mais en s'attaquant d'abord & de plus près qu'il est possible à ceux qui le compriment immédiatement, pour les éloigner au-plûtôt de celui qu'ils tiennent en presse. C'est l'exemple de ce que fait la saignée du Bras dans le cas proposé : le Cerveau est pressé par le sang que lui envoyent les Arteres Sousclavieres, l'on fait une ouverture au vaisseau du Bras, & en conséquence le sang des Sousclavieres déterminé à couler dans les Brachiales, le fait avec d'autant plus de célérité & d'abondance, qu'il trouve moins de résistance dans les capillaires ; il s'écarte donc immédiatement du Cerveau, & le met promptement à l'aise. Mais on reproche à cette saignée de n'être point *révulsive*, parce qu'elle n'est point telle au sens du Traité des Saignées,

Saignée du Bras préférable.

Prouvée par un exemple.

La saignée du Bras dégage immédiatement le Cerveau.

qui ne reconnoît bien pour telle que celle du Pied ; mais aussi cette prétention est aussi nouvelle que l'idée en est dangereuse. L'équivoque ne roule pas sur le fond de la doctrine touchant la *révulsion* ; mais sur l'endroit d'où cette révulsion doit se faire. Le Traité des Saignées détermine cet endroit au Pied tout seul ; au lieu que par l'idée juste & véritable de *révulsion*, l'on entend l'évacuation du sang faite au loin, mais pas au plus loin eu égard au siége de la maladie, par un vaisseau qui détourne le plus directement qu'il est possible le sang en le mettant dehors : & c'est la révulsion généralement reçuë par tous les Praticiens, chez qui elle est connuë sous le nom d'*évacuative*, & chez quelques-uns sous les noms d'*aversive* ou de *diversive* ; parce que l'effet principal de cette saignée est de faire un dégagement universel dans tous les vaisseaux, mais par des endroits éloignez du centre du corps, où cependant ils ont un rapport direct, quoiqu'assez éloigné, pour assûrer à cette saignée le titre & le caractère de *révulsion*, parfaitement différente de la vraïe *dérivation*, qui est d'un autre caractère. En effet, la *dérivation* est une évacuation de sang faite de dessus la partie souffrante, ou des vaisseaux qui l'approchent de fort près ; telles sont les dérivations procurées par les saignées du *front*, dans l'*œil*, du *col*, dessous la *langue*, & encore par les ouvertures faites sur les *hémorrhoïdes*, sur les *varices* ; ausquelles reviennent enfin les applications des *sang-sues*, des *ventouses*, & en plusieurs cas les seules *scarifications* sans ventouses. La saignée *révulsive* par rapport à toutes ces sortes de saignées, c'est celle du

Idée de la Révulsion parmi les Praticiens.

Idée de la Dérivation.

Bras; de-sorte que celle du Pied ne vient que comme un secours mis en réserve pour la suite des maladies, dans les cas singuliers qui doivent être réglez par la prudence & l'expérience du Médecin; autrement c'est tout confondre, comme l'on fait dans ce Traité. Tel est le malheur de s'être écarté des grandes régles que BRISSOT à revendiquées, & dont l'Ecole de Paris a formé ou retenu la méthode sur la *révulsion* & la *dérivation*, car c'est bien moins du nom que de la chose, sur quoi Brissot s'est divisé d'avec les *Arabes*, qui vouloient que la révulsion qu'il falloit faire au commencement des grandes maladies se fit du Pied, comme FERNEL le leur reproche, & Brissot vouloit qu'elle fût du Bras. Il est vrai qu'on se partagea encore sur cette saignée; les uns la voulant faire du côté du mal, d'une pleurésie par exemple, & les autres vouloient qu'on la fit du côté opposé; mais dans ce partage même les esprits se réünissoient sur l'endroit d'où l'on faisoit la *révulsion*, & cet endroit d'un commun accord étoit la veine du Bras. Aujourd'hui M. S., reprenant les errements des Arabes, ne reconnoît pour *révulsive* que la saignée du Pied; erreur qui est dans son Livre l'origine de tous les Paradoxes en pratique, qu'il propose en ordonnant tout d'abord la saignée du pied précisément dans tous les cas, où nos Anciens & toutes les Ecoles à leur exemple, employoient la saignée du bras.

Ces idées conservées dans l'Ecole de Paris.

Paradoxes de M. S. en faveur des Arabes.

LXXXVII. UNE autre source de dangers dans le Traité des Saignées, c'est de proposer pour règle générale le cas de toutes les Fiévres continuës, par où l'on occupe dans toutes

les fiévres toute l'attention d'un Médecin à détourner le sang du Cerveau, comme de l'endroit unique où il se porte & où il fait ses dépôts. Là-dessus se trouvent ici de longs narrez poliment écrits, que l'on y fait pour prouver la facilité qu'a le Cerveau à recevoir beaucoup de sang. Mais quelqu'un en doute-t-il? Il falloit donc plûtôt prouver premiérement, que dans toutes les Fiévres continuës le sang se porte toûjours singuliérement au Cerveau; & en second lieu, que par la saignée du Pied faite d'abord, & dans le tems de la plus grande plénitude, l'on en détourne le sang; & pour troisiéme preuve, il falloit montrer que cette seule menace du sang vers le Cerveau, doit occuper tout entier l'esprit du Médecin, sans le faire songer aucunement aux autres visceres, où ce sang pourroit menacer de s'engager. Cependant tous les malades de Fiévre continuë ne meurent point tous par le Cerveau; la Poitrine en enleve bon nombre; les cours de ventre en font périr quelques-uns; d'autres succombent à l'opiniâtreté de la Fiévre, qui en fait mourir plusieurs, & jette les autres dans des langueurs de fiévres lentes, de phthisies, de cachèxies, d'hydropisies. On fait pourtant la règle générale pour tous les malades; quoique les Médecins qui en ont vû beaucoup rendront témoignage qu'il se trouve des milliers de Fiévres continuës très-fâcheuses, où le Cerveau souffre moins que les autres visceres, & en particulier la Poitrine; de-sorte que dans ces cas les Poûmons demanderoient bien plus d'attention que le Cerveau. Aussi Hippocrate * inspire-t-il bien

Qu'il ne faut pas ne songer qu'au Cerveau.

Tous ne meurent pas par le Cerveau.

Pourvoir à la Poitrine.

* *Vid.* Coac., Prognost. Epidem., Lib. 6.

plus d'attention dans les maladies sur l'état de la respiration des malades, que sur les délires, les phrénésies, &c. de-sorte que la régle générale, selon lui, pour le bien des malades, c'est qu'ils respirent aisément; ce qui est le signe le plus important pour le salut des malades dans les Fiévres continuës, *facilè spirare, valdè magnum ad salutem momentum existimandum in omnibus morbis acutis* (a); & par la raison contraire, il ne trouve rien de pis dans un malade que la respiration contre nature, *spiritus offendens malum* (b); il entre là-dessus ailleurs (c) dans un détail très-utile pour la pratique: Et en effet, toute réfléxion faite, il meurt plus de malades étouffants, toussants, crachants le sang ou le pus, que de phrénétiques, de léthargiques, &c. Tourner donc toute l'application d'un Médecin dès l'entrée d'une maladie vers le Cerveau du malade, outre que c'est l'exposer à détourner forcément ou à contre-sens le cours du sang, c'est l'induire à commencer dangereusement la cure des maladies par un reméde qui peut la clorre quelquefois utilement; mais qui le plus souvent ne devient point nécessaire, puisqu'il est ordinaire de voir guérir la plûpart des malades sans avoir eu besoin d'être saignez du pied. Au contraire, il en meurt peu, où la Poitrine n'ait souffert dans le cours de la maladie, & en qui après la mort l'on n'en trouve des marques & des restes dans le Poûmon. C'est pourquoi, suivant l'observation encore d'Hip-

(a) *Hippocr.* Prognost.
(b) *Idem*, Aphor. §. IV. 68.
(c) *Id.* Coac. 260.

POCRATE, il est si dangereux d'attirer l'humeur sur la Poitrine, quand le Cerveau est plein & échauffé, *ubi superior ventriculus supra modum incaluerit, ad se trahit pulmoque excipit, fitque pulmonis inflammatio... alioque suborto morbo novo, dies superare nequeunt.... sed plurimùm debilitate pereunt* (a); persuadé qu'il étoit que les maux de tête se déchargent aisément sur la poitrine, *si caput doleat, in pectus descendit* (b); effet dont on voit journellement des exemples dans les fortes Apopléxies, dont le signe mortel & ordinaire est la sterteur ou râlement, qui n'est autre que l'engagement du poûmon qui succede à celui du cerveau. Les voyes donc du Cerveau à la Poitrine sont très-réelles, telles qu'elles soient; de-sorte que ce n'est pas par une terreur mal fondée, que l'on doit craindre en pratique pour la Poitrine dans les cas où le Cerveau est souvent le plus particuliérement affecté.

Hippocrate craignoit d'attirer sur la Poitrine.

Crainte pour le Poûmon dans les engagemens du Cerveau.

LXXXVIII. LES *cruditez, dont les premieres voyes se trouvent ordinairement farcies dans la Fiévre, &c.* (c) Quelle disparate! il s'agit d'inflammation du Cerveau, sur quoi l'on s'est attaché jusqu'alors d'allarmer les Lecteurs, & voilà que tout-à-coup l'on se rabbat sur les premieres voyes ou sur les cruditez de ces endroits. Mais que sont-ce que ces cruditez? La notion commune là-dessus s'accorde-t-elle avec celle qu'a tout le monde sur l'inflammation? Peut-on donc avec des idées d'une Physique si épurée, & avec des manieres de

Cruditez des premieres voyes.

(a) *Hippocr.* Lib. I. de Morb. p. 448.
(b) *Idem*, Epidem. 2. Sect. 5.
(c) Pag. 65.

penser si sublimes & si châtiées dans la nouvelle Médecine, avec lesquelles l'on s'est jusqu'à présent si fort élevé au-dessus de celles des Anciens comme basses & triviales; peut-on, dis-je, recourir à de semblables ordures, à des cruditez si grossieres, pour expliquer ce que c'est qu'inflammation? Peut-être croira-t-on se bien échapper en disant, que ce sont des cruditez bilieuses qui se portent au Cerveau, parce qu'en effet le Foye, si fécond en bile, occupe de bien près le voisinage de l'Estomach? Mais que cela fut ainsi, le systême de la Saignée du Pied s'aidera-t-il bien de cette idée? puisqu'un Auteur Praticien, qui a suivi avec soin & pendant 14. ans les maladies bilieuses, rend ce témoignage, qu'il tient de l'observation: *non reticebo in turgescentiâ Bilis, atque ad caput anadrome, habitam ex pede phlebotomiam fallacem satis in maribus, & infidam, interdum & noxiam communiùs me deprehendisse.* Le nom n'en plaira guéres à M. S., car c'est de M. BIANCHI (*a*) que nous vient cette remarque de pratique; mais après 14. ans d'observation, l'on peut bien s'en fier à un Praticien qui se conduit par cette maxime, qu'il tient d'un autre habile Praticien son ami: *In curandis affectionibus hisce peracutis (biliosis), non Doctorum hypothetica, ratiocinia, sed cautum me fecerunt experientia, & ocularis inspectio* (*b*). Ce sont donc du moins la plûpart des maladies des Hommes qu'il faudra défalquer de dessus le systême de la Saignée du Pied, parce qu'il a été reconnu qu'elle leur est dangereuse.

Basses idées.

Saignée du Pied contraire aux Hommes.

(*a*) *Bianchi*, Hist. Hepat. p. 309.
(*b*) *Idem*, Ibid. p. 647.

LXXXIX. MAIS encore, quelle autre basse idée! que l'on ne pardonneroit point à l'ancienne Pathologie, destituée cependant de *ces vives lumieres* de la Circulation, lesquelles, comme on l'annonçoit dès l'entrée du Traité des Saignées, devoient dissiper de dessus la Pratique toutes les sombres notions d'une Physique grossiere & triviale; voici cependant qu'on la représente, cette Physique grossiere, *dans un Estomach & des Intestins gonflez par la quantité ou le boüillonnement des matieres*, & en nous disant que *ces visceres compriment le tronc de l'Aorte, & forcent de cette maniere un plus grand volume de sang à monter au Cerveau, en l'empêchant de descendre dans le bas-ventre* *. La pensée est certainement toute neuve, que le tronc de l'Aorte puisse être comprimé par l'Estomach & les Intestins gonflez, jusqu'au point d'intercepter le cours du sang. Le volume, le poids, & la pression d'un Enfant du poids de 10 livres dans le sein de la Mere, firent-ils jamais tel effet? Car l'enflûre des jambes dans les Femmes grosses, n'est rien en comparaison du reflux de la masse du sang au Cerveau, vers lequel on lui fait ici rebrousser chemin contre son propre poids, & contre toutes les loix de la Circulation; mais ce qui est plus surprenant, c'est de voir ici M. S. s'oublier si fort sur un fait d'Anatomie, après avoir montré dans son Livre tant de curieuses recherches sur cette partie de la Médecine; ou plûtôt dans quelle crainte nous jette-t-il sur tout ce qu'il a avancé d'Anatomie sur des

Autres idées grossiéres.

L'Aorte ne peut être comprimée par l'Estomach gonflé.

M. S. déshonore son Anatomie.

* Pag. 265.

choses qui ſont hors de la portée de bien des eſprits, lors que ſur une partie auſſi ſenſible que l'Eſtomach, il nous débite avec confiance ſur la ſituation & l'action de ce viſcere, des choſes que l'inſpection ſeule dément; ſurtout depuis que M. WINSLOW a redreſſé là-deſſus les opinions vulgaires : mais cela n'a point encore été juſqu'à M. S.; car il fait preſſer la groſſe Artere par le Ventricule pour faire refluer le ſang au Cerveau, par la raiſon, dit-il, que le poids des cruditez gonflées qui y ſont contenuës oblige ce canal à ſe rétrécir juſqu'à ce point. Mais 1°. l'Eſtomach ne pèſe point par ce qu'on appelle ſon *fond* ſur la groſſe Artere, puiſqu'elle deſcend perpendiculairement le long de l'Epine du Dos, & que de ſa part il occupe par tout ce qu'il a de ſurface & de volume plus gros, les parties antérieures de l'*Abdomen* & l'*Hypochondre* gauche; de-ſorte qu'il ne poſe que par ce qu'il a de moins étendu ou de moins gros, vers le centre du corps ſur les Inteſtins, tirant vers l'*Hypochondre* droit. Dans une telle ſituation, que l'endroit ſous lequel paſſe profondement la groſſe Artere, ſe trouve ſous la petite arcade ou courbûre qui eſt entre les deux orifices de l'Eſtomach; eſt-ce le moïen de faire preſſer la groſſe Artere par le poids de ce viſcère? 2°. Par-tout où ſe porte l'Eſtomach, il ſe trouve un intermède moû, épais & flottant entre lui & les parties ſur leſquelles il poſe; ce ſont les *Inteſtins* qui ſont flottants, l'*Epiploon* qui eſt gras & molaſſe, le *Pancreas* qui eſt une Glande longue d'un demi-pied, large de deux poûces, épaiſſe au moins d'un autre, & qui eſt ſuſpenduë ſous l'Eſtomach, pour

Il ſituë mal l'Eſtomach.

L'Aorte ne peut être comprimée.

quoi les Anciens lui avoient donné le nom de *couſſinet* de ce viſcère. Rien pouvoit-il être employé par la nature de plus propre pour défendre les parties qui ſont plus intérieures, de compreſſion ou de gêne de la part de celles qui, comme l'Eſtomach, ſont au-deſſus d'elles. 3°. Mais l'Eſtomach étant un corps creux, élaſtique, roulant, qui poſe ſur un Solide plein, quoique molaſſe; n'eſt-il pas évident qu'ayant à s'étendre, ce ſera du côté vers lequel il ſe porte par ce qui a en lui plus de ſurface & plus de volume? Or l'Eſtomach n'a point plus de ſurface que du côté de l'*Abdomen*, ni plus de volume que du côté de l'*Hypochondre* gauche; ce ſera donc vers ces endroits qu'il s'étendra, & non vers ſa partie poſtérieure, ou inférieure. De plus, ce viſcère étant fait pour ſe dilater, juſques-là qu'il peut contenir dans des yvrognes juſqu'à neuf pintes de vin *, & en beaucoup de perſonnes juſqu'à pluſieurs livres d'alimens, il ſe gonflera principalement du côté de l'*Abdomen*, comme on l'obſerve dans les grands mangeurs, & encore vers l'*Hypochondre* gauche. La preſſion donc imaginée par M. S. de la part de l'Eſtomach ſur la groſſe Artère, eſt parfaitement contraire à la ſtructure, & à la ſituation des parties. 4°. Mais ſuppoſé pour un moment, que l'Eſtomach pût comprimer les parties qu'il couvre; un eſprit auſſi *géomètre-anatomiſte* que M. S., peut-il comprendre qu'une artère de la groſſeur de l'Aorte, ſi denſe, ſi ferme, & tant élaſtique, puiſſe être déprimée & rétrécie par le poids

L'Eſtomach ſe dilate en devant, & non en deſſous.

L'Eſtomach ſe dilate en devant.

* Vid. *Verheyen*. de Ventriculo.

mousse de parties molles & flottantes, comme les *Intestins*, le *Pancreas* & les membranes de l'Estomach ? N'a-t-on pas la preuve du contraire dans l'impossibilité où l'on est de comprimer ou assujettir une artère bien moins considérable dans un cas d'aneurisme ? 5°. Enfin, si l'on joint à ces preuves familieres, parce qu'elles sont à la portée de tout le monde, la connoissance que l'on a aujourd'hui du *ton* des Parties, de la force étonnante du Genre Nerveux-artériel, & de la forte *résilition* des parties tendineuses, peut-il tomber dans un esprit physicien, qu'une artère de l'importance, du volume & de la fermeté de l'Aorte, tissuë d'un nombre sans nombre de fibres musculeuses, puisse être comprimée par des choses plus flatueuses que substantielles, molles & flottantes, qui ont plus de volume que d'épaisseur, plus de surface & d'étenduë que de poids ou de matiere ; toutes qualitez peu convenables pour procurer la compression ou le rétrécissement d'une artère qui est d'un ressort aussi étonnant qu'est celui de l'Aorte. Mais du moins auroit-il fallu prouver ce volume prétendu pesant de matieres dans les premieres voyes ; puisqu'on n'y trouve rien de semblable dans les corps de ceux qui meurent, après même que des Médecins s'étoient avancez de dire pendant le cours de la maladie, que l'on y trouveroit des tas d'ordures. Un Livre si poliment écrit & sur des principes si fort élevez au-dessus de la matiere, devroit bien nous épargner & ne nous pas ramener des causes de maladies si grossiérement imaginées.

Grosse Artere incompressible.

Poids de ces Cruditez imaginées.

XC. MAIS, pour ne rien ômettre sur

la matiere de la *révulsion* & de la *dérivation*, on ne peut se dispenser de rappeller ici une réfléxion, qui m'échappoit, sur une raison de l'Auteur; car elle est bien mal concertée avec l'ordre de la Circulation, dont il a fait le boulevart de tout son Livre & de son systême des Saignées. Il prétend prouver que la saignée du Bras ne peut être *révulsive* par rapport au cerveau; & pour cela il avance qu'elle charge le cerveau en y attirant le sang.

Erreur contre la Circulation.

Mais où est donc la loi de la circulation du sang du Cerveau dans les parties où il le renvoye & d'où il le reçoit? Or une évacuation de sang faite au loin, où elle attire & vuide le sang qui montoit au cerveau, en même tems qu'il est attiré vers cet endroit, peut-elle aucunement charger le cerveau d'un nouveau sang qu'elle y attireroit? C'est cependant ce qu'on a prouvé ailleurs touchant la saignée du bras: elle est donc aussi véritablement *révulsive*, que l'accusation est physiquement fausse; puisqu'il est notoire que la saignée du bras porte aussi peu le sang au cerveau, qu'il est évident qu'elle l'en dérobe ou l'en détourne.

XCI. Le reste de ce neuviéme Chapitre est tout employé en faveur de la saignée du Pied sur les Enfans, dans les commencemens des grandes maladies (car c'est la clause capitale, & M. S. ne la nomme jamais).

Attention de l'Auteur à prouver la Saignée du Pied sur les Enfans.

Cet endroit est travaillé avec soin, par où l'Auteur laisse appercevoir qu'il veut singuliérement justifier & autoriser cette sorte de saignée. Mais par malheur pour lui, toutes ses raisons pourroient tourner en preuves contre lui, s'il en étoit besoin; car rien ne prouve

plus efficacement combien le ſang dans les Enfans roule lentement ; & c'en ſeroit aſſez pour faire comprendre le danger d'entreprendre ſur ces jeunes & molles entrailles, des déplacemens de ſang auſſi ſubits & auſſi abondants, que ceux que l'on attribuë à la ſaignée du pied, lorſqu'un ſang eſt ſi pareſſeux. L'Auteur pourtant fait du ſurpris, de ce qu'on s'eſt récrié contre cette pratique, ſur laquelle, dit-il, on auroit eſſayé *d'allarmer le Public par un prognoſtic effrayant, qu'il trouve ſi peu fondé.... parce qu'il va à condamner une pratique ſi ſolidement établie ſur la droite raiſon.... ou, ce qui eſt encore plus sûr en Médecine, une pratique autoriſée par une infinité d'expériences.* Mais, il faut l'avoüer, cet air de confiance & d'aſſertion prononcée comme de-deſſus le trépied, devient ſurprenant, d'entendre dire hardiment au Public, que la pratique de ſaigner les Enfans du pied au commencement de toutes les maladies, *eſt autoriſée par un nombre infini d'expériences* (*a*). On ne trouve pas qu'il ſoit fait mention d'aucune ſaignée ſur les Enfans juſqu'à CELSE, qui parle du progrès de la Saignée en marquant ce qu'elle avoit acquis de nouveau dans ſon tems ; c'étoit que juſqu'alors il n'étoit plus nouveau de ſaigner, mais que la nouveauté de la ſaignée d'alors conſiſtoit, en ce qu'il n'y avoit preſque aucune maladie où elle ne fut pratiquée : *Sanguinem inciſâ venâ mitti novum non eſt, ſed nullum ferè eſſe morbi genus in quo non mittatur novum eſt* (*b*); paſſant enſuite aux âges & aux perſonnes que l'on ſaignoit de

Il la donne en l'air pour appuïée ſur la raiſon & l'expérience.

Hardieſſe de l'Auteur à aſſûrer.

Il n'eſt point parlé de ſaigner les Enfans avant *Celſe*.

(*a*) P. 294.
(*b*) *Celſ.* pag. 82.

ſon tems, il met de ce nombre les Enfans : *Intereſt non quæ ætas ſit, ... ſed quæ vires ſint ; ergo firmus puer tutò ſic curatur.* * Mais alors l'on ne ſaignoit guéres que les Adultes, même que du bras, & il n'eſt point parlé de la ſaignée du pied ; de-ſorte que ſans rien perdre du reſpect que l'on doit à M. S., on prend la liberté de le deffier de produire un exemple d'une pareille ſaignée du pied que la ſienne ſur les Enfans. Le voilà donc encore tout ſeul dans cette pratique juſqu'au tems de CELSE, lequel, fut-il auſſi peu Médecin que le prétend ailleurs M. S., peut du moins être écouté comme Hiſtorien qui rapporte ce qui ſe faiſoit en Médecine de ſon tems. Mais l'on ſe croit encore bien fondé à lui demander quelques exemples de la ſaignée du pied à ſa maniere ſur les Enfans, dans les écrits des Médecins qui ſont venus depuis *Celſe* (car *Mercatus*, *Primeroſe* & *Mercurial* n'en parlent pas) ; à faute de quoi il ſera parfaitement convaincu, que cette pratique *autoriſée par un nombre infini d'expériences*, ſe réduit à la ſienne toute ſeule. Ce n'eſt point donc une expérience *infinie* ; car quand bien même M. S. ſeroit auſſi vieux en pratique que le Praticien (JOËL) de 80 ans,

Ses expériences infinies réduites à la ſienne ſeule.

* Il eſt pourtant vrai que M. *Riolan* (*de Circul. Sang.* cap. 3.) a crû que c'étoit une Saignée ſur un Enfant, que celle qu'*Hippocrate* fit ſur le fils de *Callimedon* (Epidem. Lib. 5. & 7.) ; mais l'équivoque qui a trompé ce ſçavant homme, eſt venu de ce qu'il s'eſt repoſé ſur la verſion de *Cornarius*, qui porte *puero Callimedontis*, au lieu de *filio* qui eſt dans le Grec (τῷ Καλλιμέδοντος), & comme le traduit *Foëſius*. Voyez M. *Le Clerc*, Hiſt. de la Med. *pag.* 203. de la dern. Edit.

que sera celle d'un âge bien au-dessous de ce nombre d'années?

XCII. BIEN PLUS, rien ne favorise cette pratique dans tout ce que nous avons de plus exact, de plus recherché, & de plus moderne sur les maladies des Enfans. ETTMULLER a fait *Valetudinarium Infantile*, où rien ne mène à la pratique de la saignée du pied sur les Enfans, ni directement ni indirectement. HARRIS, le Médecin des Enfans, pour le beau Traité de leurs *maladies aiguës* qu'il nous a donné, est célèbre & mérite de l'être en *Angleterre* & par-tout ailleurs. : or il a ramassé dans son Ouvrage tout ce que l'expérience dans ces maladies, qu'il avoit suivies avec soin & avec beaucoup de tems, lui a appris; aidé d'ailleurs d'un esprit orné des plus belles connoissances dans la Médecine moderne; mais dans tout cet Ouvrage, où il parle avec éloge de la saignée du bras sur les Enfans, il ne dit pas un mot de la saignée du pied, dans tel état qu'il les aît vûs: bien plus, il est singuliérement occupé à montrer que la Purgation mariée, comme il sçavoit faire, avec les Absorbans, chacun à sa place, comme il l'enseigne, est selon lui le reméde favori pour la cure des maladies aiguës des Enfans. Rien ressemble-t-il si peu à la saignée du pied? M. S. trouvera aussi peu d'appui dans le gros & sçavant Ouvrage moderne du célèbre ZVINGER sur les maladies des Enfans. On est redevable à M. STAHL du Traité aussi singulier qu'utile & nouveau *sur les maladies des âges*, qui regarde particuliérement les Enfans, & nullement cette saignée: mais là ce sage Médecin éxaminant le corps d'un Enfant, il le considere comme

Aucun Médecin n'a songé à cette saignée.

Enumération d'Auteurs là-dessus.

Idée méchanique de

M. *Stahl* sur les maladies des Enfans.

un assemblage de parties & d'organes qui croissent en se développant à mesure que les vaisseaux se dilatent & s'allongent, & en même tems que les sucs nourriciers se logent & se placent dans les capacitez qui se seront formées par ce développement : Une force (*a*), qu'il appelle *mouvement tonique*, opère toute cette croissance d'une maniere insensible jusqu'à l'âge de 25. ans, que les parties aïant pris leurs dimensions, sont parvenuës à leur terme. Suivant donc cette sage idée, avec quel ménagement doit être traitée une machine,

Délicatesse dans les puissances du corps d'un Enfant.

dont les ressorts tiennent à si peu de chose, & qui par conséquent sont si faciles à affoiblir ou à alterer ! Est-il donc des corps en qui l'on doive plus craindre l'inconvénient capital dans la saignée du pied, qui est qu'elle peut affoiblir dans les puissances (*momenta*) ce qui les tient dans l'équilibre, si essentiellement nécessaire (*b*) dans l'œconomie naturelle, & qui menace singuliérement la puissance du Cœur, d'autant plus aisée à abbattre, qu'elle n'est pas encore bien établie dans les Enfans ? Des entrailles donc pleines d'un sang lent & tardif d'une part, plus abondant en *partie blanche* qu'en *partie rouge ;* le cœur avec ses arteres moûs encore, & d'un ressort naissant d'autre part ; tout cela paroît-il bien propre pour être mis à l'épreuve d'une saignée qui *affoiblit* davantage les puissances, parce qu'elle tire

Raisons de foiblesse dans les entrailles des Enfans.

soudainement le sang rouge & en abondance, non-seulement loin de la puissance principale qui le pousse ; mais loin de cette puissance foible encore elle-même, & vers des endroits en-

(*a*) *Voyez* la Premiere Partie de ce Discours.
(*b*) Vid. *Thomson*.

core plus foibles sur lesquels on le précipite, c'est-à-dire, sur des parties imparfaitement développées, & dont le ressort n'est pas encore formé ou affermi ? Rien donne-t-il plus de sujet de craindre de la part de cette saignée, cet affoiblissement de puissances, que M. BELLINI fait tant appréhender dans quelque saignée que ce soit ?

Les Anciens craignoient toute Saignée pour les Enfans.

XCIII. C'EST ce même fond de foiblesse naturelle, ou de délicatesse de substance propre aux Enfans, ou à leurs entrailles, qui faisoit appréhender aux Anciens quelque sorte de saignée que ce fût sur les Enfans, *interdicunt ergo id auxilii genus* (en parlant de la Saignée), *quod pueri non possunt ex innatâ substantiæ tenuitate, & virium imbecillitate perferre* (*a*) ; cet état de crudité de sang avoüé dans les Enfans, qui rendoit pour eux la saignée formidable aux Anciens, *constat Infantes vasa semper habere crudo sanguine plena ; at omnibus sapientibus statutum est sanguinem non esse crudo mittendum* (*b*). Un autre grand Praticien ajoûte à tout ceci une raison de crainte, qui est singuliere à la saignée du pied sur qui que ce soit ; & cette raison, c'est que les parties inférieures sont toûjours plus froides que les autres, parce qu'elles sont nerveuses, dépourvûës de beaucoup de chair, ce qui fait qu'elles sont plus sensibles à la privation du sang que la saignée du pied leur fait souffrir : *Quia partes inferiores sunt frigidæ, nervosæ, exsangues, unde penuriam extracti sanguinis ampliùs persentiunt* (*c*). N'est-ce

Leurs raisons reviennent à celles des Modernes.

(*a*) *Mercatus*, de Morbis Pueror. Lib. 2.
(*b*) *Idem.* Ibid.
(*c*) *Zacutus*, Lib. 2. Princip. Med. c. 126.

point là une peinture au naturel de l'état des entrailles des Enfans, en qui tout est *lymphe*, tant il y a encore en eux peu de sang rouge de formé, & en qui tout est *nerf* ou *nerveux*, tant que les organes demeurent sous d'aussi petits volumes, qui tiennent concentrées l'étenduë ou toutes les dimensions qu'ils doivent un jour acquérir ? C'est donc ce *germe* de puissance ou ce *ressort* en *germe*, que ce que les Anciens ont compris dans les entrailles des Enfans, & qu'ils croïoient devoir ménager dans l'usage de la saignée, même du bras, la seule presque dont il s'agissoit alors pour tous les âges. Après cela, M. S. traite de peu fondé le prognostic que l'on fait dans le Livre des Observations sur la licence qu'on y releve touchant la liberté qu'on se donne de mettre à la mode la saignée du pied au commencement des maladies des Enfans. Cependant qu'il me permette de lui dire, que ce prognostic n'est ni une terreur panique, ni l'effet d'une timidité déraisonnable, car il est même fondé en observation ; c'est celle d'un grand Praticien, qui donne cet avertissement à la postérité, qu'il y avoit à *Venise* des Praticiens, qui avoient coûtume de saigner les Enfans ; mais que souvent cela avoit eu de mauvaises suites : *Refert Victor Trincavellius*, (*de cur. Affect. Lib. 2. c. 10.*) *Venetiis & Patavii Medicos quosdam teneris infantibus venam aperuisse, & sapè malum eventum secutum* *. Si l'on ajoûte à tout ceci, que les sujets de crainte que l'on a voulu inspirer au Public, ne roulent point précisement sur une saignée, du pied

Prognostic du Livre des Observations bien fondé.

Observation de fait là-dessus.

* *Rolfinc.* Method. Lib. 4.

même, qu'on feroit en cas d'urgence sur un Enfant; mais sur la pratique générale qui s'en introduit sur tous les Enfans, sans distinction de sexe, comme on l'a ci-devant plus amplement expliqué dans la premiere Partie de ce Discours ou Dissertation *, qui étoit certainement faite avant qu'eût paru le Traité des Saignées de M. S. On se flate donc qu'il rendra plus de justice & l'honneur de ses bonnes graces à ces Auteurs qu'il avoit, dit-il, jusques-là honoré de son estime. C'est même pour n'en rien perdre que l'on entre à ce sujet dans ses manieres de Démonstrations; car il en tire bon nombre ailleurs de la distribution des Vaisseaux: c'est pourquoi l'on est étonné qu'après s'être mis en si grand frais d'Anatomie, pour justifier de son mieux sa sorte de *révulsion*, il fasse si peu d'usage de ses connoissances pour appercevoir les dangers éminens de la saignée du pied sur les Enfans, & les justes raisons de ces germes de maladies que l'on fait appréhender pour l'avenir pour ces jeunes créatures. C'est cependant en comparant ce que la nature a établi dans la distribution des vaisseaux dans leur bas-ventre, & dans celle des vaisseaux dans leur cerveau, que l'on s'est persuadé, que la saignée du pied menace singuliérement en eux les parties basses, par les raisons qui suivent.

Saignée du Pied sur les Enfans mise en régle générale, très dangereuse.

Ordonnance des Vaisseaux dans les Enfans.

XCIV. Le retour du sang du bas-ventre au cœur se fait de bas en haut, contre son propre poids, à travers des parties molasses; au contraire, le retour du sang du cerveau au cœur se fait de haut en bas, suivant son poids

Circulation dans les entrailles des Enfans.

* Pag. 90.

naturel, à travers des parties qui ont plus de fermeté & de ressort. Le bas-ventre n'a aucun organe spécifiquement destiné à renvoïer le sang au cœur, quelques *valvules* dans les veines en soûtiennent la remontée, quelques foibles effets de muscles éloignez, qui sont à longues fibres, & par conséquent d'une vertu plus molle, le soûtiennent en le pressant de loin seulement; au contraire c'est comme un second Cœur que la nature a établi dans le Cerveau, par la structure de la *dure-mere* & de ses *sinus*, qui en sont comme les *ventricules*; toutes puissances élastiques, enfermées de près dans des parties osseuses, qui donnent des points d'appui à leur action; d'où résulte une *systole* puissante pour renvoyer promptement le sang au cœur. Ajoûtez que le Cerveau dans les Enfans étant plus gros, & le premier formé dans leurs corps, il se trouve le plus & plûtôt en force pour entretenir la circulation du sang, tandis que la *systole* des parties du bas-ventre est d'autant plus foible dans les Enfans, que les fonctions des organes de cette région dépendent du développement de *sécrétoires*, qui ne doivent avoir d'usage que dans l'âge adulte, particuliérement dans les jeunes Filles, pour qui singuliérement l'on donneroit à appréhender ces fâcheux germes de maux pour l'avenir. Une derniere raison toute naturelle, c'est que le Cerveau dans les Enfans paroît la partie principale qui doit influer dans toutes les autres parties du corps, pour en faire le développement; c'est pourquoi le Cerveau, qui a plus de volume dans les Enfans, doit recevoir à proportion plus de sang que les autres. La saignée du pied attirant

Sorte de Cœur dans le Cerveau.

Cette saignée du Pied source des germes de maladies.

donc cette abondance de ſang vers les parties baſſes, dans l'âge où la nature le porte au Cerveau, c'eſt déconcerter ſes vûës, & n'eſt-ce pas s'expoſer à jetter des fondemens à bien des maux ? Mais ces maux ſeront d'autant plus dangereux, que le ſang que l'on dérobe dans cet âge au Cerveau, eſt celui que la nature a fait dépoſitaire des *germes*, d'où doivent s'accroître toutes les parties. Car les ſucs nourriciers n'étant en tout que la *lymphe* du Sang, c'eſt comme détruire par anticipation toutes les parties de ces jeunes corps dans leurs germes, que de dérober le ſang qui ſe porte au Cerveau; parce qu'étant autant lymphatique, qu'il eſt eſſentiellement deſtiné à fournir à ces jeunes cerveaux la lymphe ſpiritueuſe, il doit pouvoir remplir & animer toutes les parties nerveuſes; & par une raiſon contraire étant dérobé, il doit priver toutes les parties, des germes qui doivent les perfectionner; eſt-ce rien moins qu'occaſionner *ces germes de maladies*, que l'on a annoncé comme à craindre dans les entrailles des Enfans par la ſaignée du pied généralement faite ſur eux ? Après cela, M. S. doit-il en être écouté ſur le ridicule qu'il voudroit jetter ſur ces germes de maladies, en avançant comme il fait ſur le ton plaiſant, que *ces germes de maladies* ne ſont pas plus à craindre pour les entrailles des Enfans que pour leur cerveau ? Mais cette matiere ſe trouve plus amplement traitée ailleurs.

Elle déconcerte les vûës de la Nature.

Germes de maladies, ce que c'eſt.

XCV. VOICI l'onziéme Chapitre, qui eſt le dernier de la premiere Partie du Traité des Saignées. J'y trouve M. S. auſſi peu avancé que dans le premier; car, à ſon ordinaire,

Le Traité des Saignées rien moins que prouvé.

il y est tout occupé à prouver la convenance de la saignée du pied à sa maniere sans en montrer la nécessité, sur quoi est la question présente. Ainsi ce Chapitre non-seulement n'offre rien de nouveau ou de différent de ce qui se trouve dans le dixiéme pour prouver l'usage de cette saignée ; mais il est la répétition des dix premiers, ne sortant jamais des raisonnemens physiques, & jamais n'entrant dans les raisons de pratique. Ce n'est pourtant point que je convienne avec l'Auteur, de la nature, des causes, & des différences des Fiévres malignes ; mais comme ce n'est point ici un Traité de controverse que l'on entreprenne, ou une réfutation complette du Traité des Saignées, je me tais sur bien des choses par respect pour l'Auteur, dont je ne cherche pas à persécuter les opinions, ni à indisposer la personne. Car sa doctrine pour lui être singuliere & sans preuve, a du moins le mérite de l'esprit qui y paroît, & qui peut instruire. Je m'attaque donc uniquement à ce qu'il y a de Pratique ou au mal-entendu de cette maniere de saigner ; mais là-dessus tout ce qui a été dit au sujet de la Fiévre continuë, nous dispense de suivre ici toutes les répétitions de l'Auteur. En effet, tout ce qui y est rapporté ne tendant qu'à prouver que la Fiévre maligne suppose toûjours l'inflammation du Cerveau, tout se réduit de la part de l'Auteur, à prétendre que la seule saignée du pied peut y remédier. De ma part, ayant fait voir les dangers, les inconvéniens & l'impuissance de cette saignée dans ces commencemens, je n'ai rien à y ajoûter. Au reste, c'est une question que M. S. décide en sa faveur, quoiqu'elle ne soit

Sans passer à M. S. bien des choses, je respecte sa personne.

Doute sur l'inflamma-

point sans quelque doute, que celle de l'inflammation du Cerveau comme cause universelle des Fiévres malignes. La plus forte preuve rapportée à ce sujet par M. S., est tirée de l'ouvertures des cadavres ; & c'est celle précisément qui se trouve fort incertaine, à en juger par la plûpart de semblables ouvertures tirées de l'Ouvrage fait exprès & avec tant de soin sur ces matieres par M. BONET *, parce qu'il ne s'y trouve presque aucune ouverture de corps morts de Fiévre maligne, où l'on ait trouvé le Cerveau singuliérement enflammé ; au lieu que la plûpart se trouvent avec des marques d'inflammation dans les autres viscéres, soit dans la poitrine, soit dans le bas-ventre ; préjugé, pour le dire en passant, bien favorable & bien prévenant pour la saignée du bras. Les ouvertures des cadavres faites de nos jours par le célèbre M. LANCISI, dans son excellent Traité *de noxiis Paludum Effluviis*, montroient dans les corps de ceux qui étoient morts dans une constitution épidémique, le *foye* & la *vésicule du fiel* gâtez par l'excès d'une *bile noire & brûlée* qui les pénètroient. M. BIANCHI, grand observateur, confirme les mêmes observations qu'il a faites sur de semblables corps, en qui il a trouvé la *bile noire*, *épaisse* comme de la poix & d'une odeur puante, ce qu'il a confirmé sur les hommes & sur les animaux qui étoient morts de Peste. M. S. a aussi par devers lui ses ouvertures de cadavres, on ne veut point en douter ; mais du moins ne sont-ce que des observations particuliéres, sur lesquelles il fonde sa règle géné-

tion du Cerveau dans les Fiévres malignes.

Ouvertures de cadavres contraires à celles de M. S.

Sur les hommes & les animaux.

* Vid. *Boneti* Sepulchret.

rale de la saignée du pied : Or il est convenu qu'on ne conclud point du particulier au général.

XCVI. C'est une même erreur qu'il commet à découvert, pour confirmer cette règle générale en l'appuyant sur un évènement purement singulier, étranger même ici, qu'il éxalte à la page 334. Il y pare donc son systême de la saignée du pied au commencement des Fiévres malignes, de la cure *du feu Roi de glorieuse* & respectable *mémoire, qui tomba malade à Calais .... L'illustre M.* Gueneau *y arrive avec une diligence qui répondoit à la grandeur du danger*; (mais cette diligence répondoit-elle à celle que M. S. demande dès les commencemens de la maladie ?) *il fait saigner du pied le Roi dans le moment qui touchoit presque au dernier &c.* Mais, oseroit-on le dire à M. S. ? pourquoi en ramenant ici le souvenir d'une maladie qui allarma alors toute la France, renouveller la douleur de la Nation, qui n'a point encore essuyé ses larmes sur la perte qu'elle a faite depuis de cet admirable Prince ? N'est-ce point manquer de respect pour un si grand Nom, que de le mêler dans des récits de Médecine, dans lesquels les Médecins * se font un devoir ou une politesse de taire les noms des particuliers ? C'est qu'il faut être & paroître Médecin en tout, & la Médecine étant autant un art pensant, qu'une science muette, comme on ne sçauroit y trop penser, on ne peut aussi trop peu y parler. Au reste, la sai-

Fait étranger dont M. S. s'appuye.

Respecter les noms dans les récits de Médecine.

* *Voyez* la Préface du Traité sur les Vapeurs, qui vient de paroître.

gnée

gnée de M. GUENEAU ressemble-t-elle à celle du systême de M. S. ? Certes on ne pensoit pas du tems de M. Gueneau dans la Faculté de Paris sur la saignée du pied, comme voudroit aujourd'hui y faire penser M. S.; c'est un cas particulier dans une fiévre continuë, dans lequel M. Gueneau a saigné du pied; & c'est une régle générale que M. S. veut faire de la saignée du pied au commencement des maladies, où la régle générale est de ne point saigner du pied. C'est donc donner le change au Public; car ce n'est point contre la saignée du pied en elle-même que l'on a voulu le prémunir, mais contre le danger & la nouveauté du dogme inoüi sur cette saignée, mis en mode dans les commencemens de toutes les maladies; ce qui est une énorme nouveauté en Médecine. Quoi donc qu'en dise M. S., il ne *lavera jamais son dogme du reproche de nouveauté*, tant qu'il n'aura que deux ou trois cures singuliéres à produire pour appuyer une méthode générale, & encore dans des circonstances qui ne sont point celles de son systême; car rien ne marque tant la nouveauté d'un fait, que quand il n'est point appuyé de plusieurs autres qui l'auront précédé. Ainsi rien ne prouve si évidemment que *des cures sont hazardées*, que quand sur l'exemple d'une saignée du pied qui a réüssi dans un cas particulier, étranger, & dans le cours d'une maladie, on enseigne à tout le monde que la saignée du pied doit réüssir dans les premiers commencemens de toutes les maladies; dans le premier cas c'est prudence, c'est expérience, c'est

La saignée du Pied de M. *Gueneau* bien différente de celle de M. S.

Quand des cures sont hazardées?

habileté ; dans le second, c'est essai, c'est indiscrétion, c'est témérité.

XCVII. LA *Fiévre maligne dépend toûjours de l'embarras .... de l'inflammation méme du Cerveau ..... où le sang croupit* (a). Mais cela étant ainsi, l'affaire est déja consommée, & la saignée du pied, tant diligentée fût-elle, viendra à tard : le sang en *stase*, comme parle M. STAHL, ou fixé dans les capillaires du Cerveau, ne pourra se *résilier* pour suivre la détermination de la saignée du pied qui le rappelle en bas ; ainsi le sang sera répandu en pure perte. Mais l'occasion reviendra de retoucher cette matiere, sans compter ce qui en a été dit ailleurs.

Sang fixé, saignée du Pied inutile.

XCVIII. LA *grande simplicité d'un sentiment, & la facilité avec laquelle tout s'explique, le marquent au coin de la vérité, surtout s'il a été puisé dans la nature* (b). Termes séduisants, par lesquels M. S. se fait un compliment de congratulation, sur l'heureux assemblage qu'il voit avec complaisance dans l'arrangement qu'il a sçû donner aux piéces de son systême. Mais voilà le langage d'un Physicien ingénieux, qui pourroit se promettre une semblable satisfaction, après s'en être bâti un, où, n'y ayant rien que de commande, tout s'ajusteroit à son gré pour expliquer tous les phénomènes qui en dépendroient ; alors la simplicité d'un principe imaginé fait le mérite d'une doctrine spéculative, qui devient facile parce qu'elle est faite exprès. Mais cette idée est-elle celle d'une science d'usage ?

Systême Physique, différent d'un systême de Médecine

(a) Pag. 324. 326.
(b) Pag. 332. 333.

Est-ce celle que donne HIPPOCRATE de la Médecine? dont l'usage n'ayant pas la fermeté que l'Auteur admire dans la simplicité de son systême, elle devient à ce souverain Maître de l'Art, un art difficile, *Judicium difficile*, & qu'on n'apprend pas sitôt, ni si facilement : *Ars Medica ut citò discatur fieri non potest; quòd in eâ firma aliqua doctrina non possit tradi (a) : nam in Medicinâ nihil perpetuum (b)*. Cette simplicité donc du nouveau systême de M. S. est moins *marquée au coin de la vérité*, qu'au coin de l'incertitude; car ce *simple sentiment* consiste en ce que M. S. trouve dans la seule saignée du pied faite dès l'entrée de toutes les grandes maladies, le Reméde universel tant souhaité jusqu'à l'heureuse découverte de M. S. Il sçait d'ailleurs délivrer la Médecine de tous ces importuns *diorismes* des Anciens, de ces distinctions, de ces différences de compléxion, de sexe, d'âge, de maladies, de leurs constitutions, de leurs tems; toutes observances cependant qui importunent les Praticiens par les fausses apparences ou ressemblances trompeuses qui imposent aux plus habiles. Car c'est le témoignage d'HIPPOCRATE lui-même, qui en conséquence prononce cette maxime dont M. S. affranchit la Médecine : *Optimis Medicis similitudines imponunt, & difficultatem pariunt, & difficilem curandi viam ratiocinatione assequi (c)*. C'est pourtant sur la raison, dont Hippocrate vient de marquer l'impuissance en fait de Pratique, que M. S. éleve son sy-

Médecine difficile chez *Hippocrate*, facile chez M. S.

(a) *Hippocr.* Lib. de Loc. in Hom.
(b) *Idem*, Lib. de Flatibus.
(c) Lib. 6. Epidem. Sect. 8.

Nature générale, Nature particuliére.

stême : C'est, dit-il, *un sentiment puisé dans la nature.* Mais quelle Nature ? Ce devroit être la guérisseuse dans les maladies, *natura morbis medentur* (a), celle que GALIEN appelloit la maîtresse-ouvriére de la guérison, *primarius animalis opifex &c.* (b), enfin la Nature particuliére, *Natura naturata* ; parce qu'elle est une émanation de la Nature universelle, *Natura naturans*, comme parlent les Philosophes, qui consiste dans les loix générales qui régissent le Monde. Mais c'est celle-ci que M. S. a prise dans les régles de la Géomètrie en général, qu'il a prise pour guide, pour le plan & le complément de son Ouvrage ; ainsi autant que ces régles sont vraïes dans le général de la Nature, autant sont-elles fautives, quand elles ne sont point accordées sur celles de la nature particuliere de nos corps.

M. S. a bâti son systême sur les régles de la Nature générale.

XCIX. TOUT *déposant en faveur de la saignée du pied* (c). Mais d'où sont tirées tant de dépositions ? est-ce d'une pratique consentie, constante, uniforme, d'une authenticité fondée en faits souvent réïterez, *consensio vetustate comprobata* ? toutes dispositions qui manquent à l'*opinion embrassée* par l'Auteur, qui n'est simple que par sa singularité, claire, liée & suivie en spéculations. On ne peut donc *la laver du reproche de nouveauté*, parce que tout y est neuf en pratique. Car prononcer une opinion *lavée de nouveauté* en pratique, pour avoir sçû lui donner pour garant d'antiquité un seul fait, arrivé il y a

Dispositions en faveur de M. S. mal fondées.

(a) *Idem*, Ibid. Sect. 5.
(b) De optimâ Sectâ.
(c) Pag. 333.

70 ans ou environ ; Fait sur-tout qui ne ressemble en rien à ce que veut établir l'opinion de M. S., c'est certainement l'avoir mal lessivée, car la lotion est bien imparfaite. Viennent à la vérité à l'appui de celui-ci deux autres faits, respectables certainement s'il en fut jamais, & sur lesquels toute la Nation Françoise ne sçauroit trop bénir Dieu ni trop long-tems ; ce sont deux saignées du pied faites au commencement chacune d'une fiévre, maligne apparemment, quoiqu'on ait oublié de nous le dire ; saignées qui ont valu à l'Empire François sa gloire & son bonheur : mais enfin ce sont deux faits particuliers en Médecine, récents encore, & qui n'ont de général que le bien qu'ils procurent à toute la France ; faits qui sont à l'honneur du *sage & respectueux Chef* du Conseil Royal de Santé, & de ces *hommes excellens qui le composent* ; faits enfin qui sont à la portée des *Praticiens* du premier ordre, de ces Maîtres en l'art de guérir, à qui nous réservons les coups d'éclat dans le monde & en Médecine. Mais plus ils sont singuliers ces faits, & opérez par des génies supérieurs, moins ils peuvent établir la généralité qu'on veut prouver à la saignée du pied au commencement de toutes les fiévres malignes, & entre les mains de tous les Médecins ; puisque tous pris en général sont autant capables d'abuser de ces cures brillantes entre les mains de ces grands hommes, que peu atteignent à leur supériorité de génie. Ces cures donc deviendroient hazardées dans la plûpart des mains communes, ou des hommes ordinaires. Ainsi est-il bien des gens ca-

Deux autres faits singuliers aussi mal-à-propos ici alléguez.

Grandes cures réservées aux grands hommes.

Quelles sont les hazardées ?

pables de ces entreprises, *ad hæc quis tam idoneus ?* Prouver donc les merveilleux succès de la saignée du pied par deux ou trois faits singuliers entre les mains des plus grands Médecins, c'est un sentiment qui demeure vrai dans ces cas; mais sa généralité reste à prouver.

C. Je me trouve ici * accusé *d'injustes reproches* &c. Mais M. S. prétend les dissiper en satisfaisant à une double obligation qu'il se compose, & qu'il interprète à son gré, avec esprit, mais sortant toûjours du point de la question, si jamais il y est entré. Je l'y remets donc, s'il lui plaît, & avec lui le Public; puisque personne ne peut mieux la démêler que moi, qui ai d'ailleurs intérêt qu'on ne me prenne point pour tel que M. S. voudroit me donner dans l'esprit du monde : Voici donc le vrai sujet du Livre des *Observations*. J'y ai demandé, que pour la sûreté de la vie des hommes l'on prouvât, non l'utilité de la saignée du Pied en général dans les maladies, ou en particulier dans les petites-Véroles; car elle y est reconnuë dans les unes & dans les autres de tout le monde dans les cas convenables & avoüez parmi tous les Praticiens: mais j'ai demandé qu'avec sa méthode confirmée par l'usage, on fît voir la nécessité de la saignée du Pied généralement étenduë au commencement de toutes les petites-Véroles; & encore que l'on nous montrât le moindre vestige de cette bizarre pratique, autant dangereuse que nouvelle, de prodiguer dans ces mêmes commen-

Le point de la Question ramené & démêlé.

* Chap. XI.

cemens avec les ſaignées du pied réïtérées, cet étrange aſſemblage d'*Emétiques*, de *Purgatifs*, d'*Apozêmes*, de *Kermès*, fourrez les uns dans les autres avec autant de précipitation que de hardieſſe. C'eſt ſur tout cela que l'on demande dans le Livre des Obſervations, des exemples dans l'ancienne Médecine, ou des témoins dans la moderne. Voilà ſur quoi il falloit répondre au Livre des Obſervations: ſans quoi tant s'en faut que mes accuſations ſoient injuſtes ou mal fondées; elles reſteront au contraire dans toute leur force, & feront retomber ſur M. S. toute l'injuſtice dont lui-même voudroit me noircir dans ſon Livre; injuſtice d'autant plus grande, qu'elle eſt gratuite. En effet, elle me produit en public comme accuſateur de ſa perſonne, tandis que mes plaintes ne tombent ſur qui que ce ſoit, mais ſur une pratique nouvelle, tumultuaire, irréguliére, préjudiciable à la ſanté du Public. Sur ces entrefaites, M. S. vient en perſonne ſe mettre ſous les coups que je porte contre un ſyſtême de Pratique qui étoit encore ſans aveu & ſans Chef, & en lui faiſant cet honneur, il a la bonté d'adopter les reproches faits à cette doctrine: ç'auroit donc été à elle à le dédommager; mais il préfére de me prendre à parti, il m'attaque en me nommant à chaque page, moi qui aurois rougi de nommer qui que ce fût de ſon mérite dans une cauſe auſſi préjudiciable à la Médecine. Sur cet expoſé, qui eſt dans le vrai! qui de moi ou de M. S. eſt l'accuſateur? mes reproches ont-ils jamais porté contre lui? les ſiens ne portent ils pas nommément contre moi?

Ce point bien détaillé.

C'eſt M. S. qui m'attaque.

CI. QUOIQU'IL en soit, pour dissiper mes prétenduës accusations contre sa personne, il s'y prend par se répandre en généralitez inutiles dans une question de Pratique comme la nôtre, sur le *levain* de la petite-Vérole, sur l'*Inoculation*, &c. toutes matieres sur lesquelles il aura bon marché de moi, parce qu'elles n'intéressent en rien le fond d'une pratique qui seroit suivant les régles. Il continuë en appuyant sur un fait aussi indifférent à nôtre question, & que personne n'ignore, sçavoir que la fiévre de la petite-Vérole est violente ; & de ces préludes il passe aussi-tôt à la crainte où l'on est que le mal ne se porte au Cerveau. Qui douta jamais de cette crainte ? cependant pour le prouver il rentre dans des recherches anatomiques, qui démontrent tout ce que personne ne conteste. Il employe encore en pure perte de semblables soins, tous de pure spéculation, pour se rendre compte & à ses Lecteurs de tous les grands accidents de la petite-Vérole, sans oublier les *bourdonnemens d'oreille*, d'où il prend occasion de déploïer toutes les finesses de son Anatomie. Mais rien de tout cela n'apprend à guérir la petite-Vérole; & c'est de quoi il est question entre nous. Car en fait de raisonnemens en Médecine, il n'en est de supportables, qu'autant qu'ils posent sur une pratique avérée & constante. Viennent aussi à l'éxamen *la roideur des tendons, & la contraction des muscles des doigts, & enfin le délire* &c. tout cela pour amener son Lecteur à l'indication de la saignée du Pied, qu'il illustre par les avantages qu'il y trouve au-dessus de celle du Bras.

Généralitez inutiles à la question.

Continuation de semblables inutilitez.

Mais tout ceci n'est qu'une *tautologie* continuelle, qui ramène dans ce Chapitre ce qui a été dit dans tous les autres, en rebattant que cette saignée remédie mieux que toute autre à tous ces maux. Pure *pétition de principe*, que de ramener toûjours en preuve ce qui fait le fond de la question, lors sur-tout que ce fond n'a point été prouvé; & c'est l'état de la dispute, aussi peu avancée dans l'onziéme Chapitre, qui est le dernier de la premiere Partie du Traité des Saignées, qu'elle a été mal discutée & toûjours hors du point de la question dans tous les Chapitres précédens.

Répétition de l'Auteur.

Il a fait onze Chapitres, sans atteindre le point de la question.

CII. CAR rien certainement de si beau, rien qui satisfasse tant l'esprit, que ces idées Géomètriques, & que ces calculs en Anatomie; rien qui prévienne si puissamment l'esprit d'un Lecteur, & qui saisisse si soudainement son imagination, que ce qu'a donné là-dessus M. S.; de-sorte que sur de semblables préludes on s'attendoit à trouver un Auteur redressé dans le reste de son Ouvrage, sur des notions & sur des idées communes d'une Physique vulgaire & du tems passé, qui n'auroient pas trouvé place dans un Ouvrage aussi étudié, si bien écrit, si poliment travaillé, & tout fait pour séduire ou gagner les esprits. Mais ce n'est point le succès que trouvent jusqu'ici de si beaux préambules; outre qu'ils n'ont point écarté toutes notions vulgaires, M. S. en fait le fondement d'un systême sur l'usage des Saignées, qui n'est point executé. C'étoit un ouvrage de Pratique entrepris pour apprendre à guérir; il falloit donc prendre dans la Géomètrie les idées Anatomiques qui

Dessein du Traité des Saignées non éxécuté.

éclairassent l'esprit d'un Praticien sur les manieres qu'emploïe la nature pour conserver la santé; & sur ces manieres tracer celles qu'il doit suivre pour la rétablir. Mais cet ouvrage géomètrique n'est pas celui que suit ici M. S.; le beau, le curieux, le brillant, le singulier l'a emporté sur ces matieres utiles; & semblable à ce Philosophe, qui ne voyant rien de digne de son application que les Cieux, y tenoit ses yeux si fortement appliquez, que faute de s'humaniser vers les choses de la Terre, ses pieds chopperent honteusement, M. S. trop épris des beautez spéculatives, ne compte qu'avec la Géomètrie générale, dont il donne à contempler & à admirer la justesse; mais jamais il ne compte avec elle appliquée en particulier à la régie de l'œconomie animale, pour en rétablir les désordres. Ainsi il arrive que les beautez du *Traité des Saignées* dans toutes les distributions & les ordonnances Anatomiques bien calculées qu'il présente à l'esprit, sont de ces feux ou lueurs trompeuses qui égarent ceux qui les suivent. En effet, ce sont toutes connoissances étrangeres qui ne mènent à rien moins qu'à des sûretez en Pratique. C'est que l'Anatomie bien entenduë pour l'usage de la Médecine, doit, en tenant l'esprit d'un Médecin attaché à la structure des parties, ne jamais lui laisser oublier les rapports, qu'elles ont avec celles qui les avoisinent ou qui leur sont limitrophes; lui faisant voir leurs positions naturelles, sans leur faire presser celles (l'Estomach par exemple) qu'elles ne touchent pas; dans ce même état en faire concevoir les forces, la puissance des *Solides*, le cours des *Flui-*

Géomètrie mal placée.

Fausses lueurs du Traité des Saignées.

des, la circulation du Sang, la distribution de ses sucs, l'ordre & les manieres de leurs *sécrétions*. C'est dans ce plan anatomique géomètriquement levé ou dressé, qu'un Médecin apprendra ce qu'il y a à faire quand quelque chose se détraque dans l'arrangement & dans l'exercice de ces organes. De ce point de vûë il appercevra dans la pente des vaisseaux & dans leurs communications, le cours des Fluïdes, & par où il faut leur ouvrir des voyes & des issuës pour dégorger des parties inondées par leur abord, comme l'on saigne les fossez & les rivieres en creusant des rigoles & des décharges dans les endroits vers où les pentes des eaux se portent ou se montrent à un habile Ingénieur, qui a sçû s'instruire à fond de son terrain. Tout de même donc en fait de saignées *dérivatives* ou *révulsives* pour la décharge des parties que le sang a engorgées, toute l'habileté géomètrique consiste à s'être parfaitement instruit des pentes vers lesquelles inclinent les parties engagées, ce sont celles des vaisseaux qui rapportent le sang de ces endroits ; persuadé que sans mesurer les calibres de ces vaisseaux, ceux-là déchargeront d'autant mieux les parties engorgées, qu'ils auront des rapports plus immédiats avec eux, & qu'ils seront plus prochainement sur le chemin qu'ont à faire les fluïdes ou le sang pour s'en retourner au cœur. Ces manieres de régler le cours du sang pour le rétablir, sont sûres & invariables ; parce qu'elles sont tirées de dispositions méchaniques invariables, & toûjours vraïes, en ce qu'elles sont fondées sur l'ordonnance que le Créateur a établie pour l'entretien de

Usage de l'Anatomie pour la Pratique.

Pentes des Fluïdes à étudier.

la vie. Ainsi donc, que l'usage établi depuis long-tems ait fait connoître en Médecine, non à la vérité quels sont les calibres & les modules des vaisseaux, mais les penchants où on les a trouvez en pratique, pour servir à la décharge des parties du sang qui les embarrasse; en ceci consiste toute l'adresse géomètrique, d'apprendre aux Médecins à procurer des *dérivations* ou des *révulsions* suivant ce que l'usage en a appris; car pour lors ce sont des pentes trouvées par l'art dans la nature, des chemins frayez ou des routes tracées par elle, ausquelles on ne peut se tromper. En est-il de même de la connoissance des calibres de chaque vaisseau spéculativement calculé? Qu'a de sûr là-dessus la Médecine? Tout ce qu'elle y sçait de très-certain, c'est que ces calibres deviendront autant différents en maladie, qu'un habile Géomètre les aura plus exactement calculé en santé. Car comme il ne lui est pas possible de fixer ces calibres pour le tems à venir de maladie, rien ne doit être plus fautif ou plus trompeur dans la pratique de Médecine, que des régles de *révulsion* ou de *dérivation* tirées des calculs qui auront été dressez sur des calibres qui ne subsistent plus. Il devient donc aussi certain, que les démonstrations tirées de ces calculs seront fausses dans l'état de maladie, qu'elles sont vraïes dans l'état de santé, puisqu'il est aussi vrai qu'ils changent en maladie, qu'il est certain qu'ils subsistent en tems de santé; puisque la maladie ne se fait que par le changement de l'état naturel des fonctions. Il est donc étrange de voir que M. S. ait pris précisément en Géomètrie ce qui est

Sûretez là-dessus.

inutile au dessein de son Livre. Il avoit à prouver les pentes que suivent les Humeurs dans les maladies pour faire des *révulsions*, & dans cette conjoncture il cherche dans des calculs géomètriques les pentes & les déterminations que suit le Sang en tems de santé. Ces régles ainsi tirées peuvent-elles convenir à former une pratique? Il falloit encore apprendre quand il faut procurer des *révulsions* ou des *dérivations* pour la cure d'une maladie; mais l'apprend-t-on en supposant les choses telles qu'elles sont en état de santé? Enfin il falloit prouver, non-seulement qu'il ne falloit jamais faire que des *révulsions*; mais encore qu'elles ne peuvent se faire que par la saignée du Pied: or un cas de pratique de cette importance peut-il se décider sur l'état naturel des parties? Ce n'est pourtant que sur cet état naturel que brille la Géomètrie de M. S.; sa Pratique & celle de ses Elèves, n'aura-t-elle rien à faire craindre aux malades de cette méprise? Quoiqu'il en soit, nous voilà à la fin de la premiere Partie, qui est la dogmatique dans le Livre de M. S., & jusqu'ici il n'a rien prouvé de ce qu'il devoit. Car beaucoup de choses touchant l'utilité de la Saignée ont été souvent rebattuës pour exalter celle du Pied à la maniere de M. S.; mais rien pour en prouver la nécessité ou la sûreté; la chose pourtant qui étoit précisément à faire.

Inutilité de la Géomètrie dans le Traité des Saignées.

CIII. Je n'aurois donc aussi rien à ajoûter de plus à tout ce que j'ai apporté contre l'usage de cette saignée; mais M. S. prend adroitement avantage pour son systême, quoiqu'à tort pour le fond de la vérité; c'est sur ce que j'approuve la saignée du pied à l'exemple de

Faux avantage pris par M. S.

M. RIOLAN, qui ſaigna du pied dans une petite-Vérole, dont j'ai adopté l'hiſtoire: *Rien*, dit-il, *n'eſt pas concluant pour nous.* Mais le ſyſtême de M. S. eſt malheureux en reſſources; car ce qu'il appelle mon approbation favoriſe auſſi peu ſon opinion, qu'il la contrarie de front; puiſque ce n'eſt que dans des cas pareils à celui de M. Riolan, que j'admets ſi parfaitement la ſaignée du pied ſuivant les régles de la bonne méthode, & dans les tems preſcrits par ces régles, & que je l'ai pratiquée moi-même toutes les fois que ces occaſions me ſont arrivées. Ce ſeroit donc bien des raiſons de triomphe pour M. S. contre moi; mais, à ſon ordinaire, il raiſonne ici comme dans tout ſon Livre, toûjours hors du point de la queſtion. Il trouvera même ailleurs (*a*) d'autres cas de petites-Véroles, où je prouve que la ſaignee du pied eſt même néceſſaire dans le premier commencement de cette maladie: Eſt-ce pour cela que je l'approuve ſuivant la mauvaiſe méthode & dans les tems que l'ordonne le *Traité des Saignées*? M. S. ſçait qu'il eſt des tems pour toutes choſes, *omnia tempus habent*, de-ſorte que ce qui eſt permis dans un tems peut être criminel dans un autre, & il auroit dû s'en ſouvenir pour l'honneur de ſon ſyſtême & pour rendre juſtice à ſes Confreres. Cependant ſur de ſi mauvais titres, ou ſur des apparences qu'il ſe forge pour ſe faire illuſion en la faiſant aux autres, il veut ne point déſeſperer *d'un ſecond aveu de ma part* (*b*), ſçavoir, *qu'on ne ſçauroit employer cette ſaignée*

Abus qu'il fait de ce que j'adopte un cas de la Saignée du pied

Je l'adopte en bien d'autres cas, même de petite-Vérole.

(*a*) Premiere Partie.
(*b*) Pag. 371.

d'assez bonne heure : mais je demande justice à la droite raison de M. S., car il est impossible de s'en écarter plus ouvertement. Quoi ! de ce que j'approuve une saignée faite dans le courant d'une maladie, de l'ordonnance d'un célèbre & vieux Praticien de l'Ecole de Paris, & suivant les règles de la plus exacte méthode, il sera permis d'en conclure, que bien-tôt *j'avoüerai qu'on ne sçauroit emploïer cette saignée d'assez bonne heure ?* c'est-à-dire, au sens de de M. S. & de son systême, dès le commencement de la petite-Vérole, dans les tems défendus par les régles, & dans lesquels ne l'emploïent jamais les grands Praticiens ? Sera-ce là un exemple de la justesse de M. S. dans les conclusions qu'il tire ? En voici une autre : *c'est ainsi sans doute*, dit-il, *que* M. RIOLAN *se seroit conduit*, (en saignant son malade tout d'abord) *du moins c'est ainsi qu'il eût dû se conduire.* L'interprétation est-elle juste ? de ce qu'un vieux Praticien a fait sur la fin d'une maladie, donner à comprendre qu'il l'auroit dû faire dès le commencement ? J'aurois crû qu'avec l'âge il falloit respecter le bon sens dans un Médecin du poids & du mérite de M. RIOLAN. Au surplus, j'assûre M. S. que ses raisons flatteuses n'ont jusqu'à présent rien opéré sur moi pour m'amener à ce second aveu ; & pour ce qui est de M. Riolan, il n'est plus au monde pour recevoir les avis de M. S. D'ailleurs un Praticien aussi consommé que M. Riolan n'avoit plus de coups d'essai à faire ; & si la Médecine moderne eût pû lui apprendre des curiositez sans lesquelles on guérissoit les malades dans son tems, elle auroit pû prendre de lui bien de

M. S. s'oublie dans ses conclusions.

M. S. trop peu respectueux pour M. *Riolan*.

Il ne lui convient point de le documenter.

bonnes leçons de Pratique, sans lesquelles les malades passent aujourd'hui bien mal le leur.

CIV. MAIS il étoit naturel de trouver ici un douziéme Chapitre touchant la saignée de la Gorge; car elle est adoptée dans la Médecine moderne, tous les grands Médecins l'y loüent dans les maladies du Cerveau; & M. S. trouvera bon qu'on avance ici ce qu'on a vû d'heureux de cettè saignée, laquelle aïant été réitérée jusqu'à quatre fois dans un jour dans une affection léthargique, guérit parfaitement un malade. Je doute que la saignée dn Pied de M. S. ait fait de semblables prodiges. On seroit donc tenté de lui demander ici place pour cette saignée; parce qu'on s'y attendoit, après l'en avoir vû honorée parmi les Saignées que M. S. avoit adoptées dans le choix qu'il en a fait. Méritoir-elle moins un Chapitre que la saignée du Bras, dans le dessein où il étoit de sacrifier celle-ci à la saignée du Pied? il en auroit été quitte en lui faisant le même traitement; du moins auroit-ce été une occasion bien naturelle de nous donner quantité de beaux détails bien calculez sur ses effets dans une maladie aussi intéressante pour le cerveau qu'est la petite-Vérole. C'est donc que sur cette matiere tout doit se réduire à la saignée du Pied, la fidéle, la favorite, la souveraine dans le *Traité des Saignées*, & devant laquelle toutes les autres doivent baisser pavillon. La prétention est grande & noble, ce sont les intentions de l'Auteur, il s'en fait honneur dans son Livre; mais la pratique les désavoüera souvent.

La Saignée de la Gorge pratiquée quatre fois avec succès dans vingt-quatre heures.

Pourquoi la retrancher dans la petite-Vérole, où le Cerveau souffre tant.

CV. M. S. commence sa seconde Partie par se congratuler de nouveau sur les preuves qu'il a apportées dans la premiere; jusques-là qu'il est persuadé, *qu'il ne resteroit aucune dificulté sur cette matiere, si M. H. ne s'étoit hautement déclaré*, &c. mais mon amour propre ne s'accorde point avec le sien; de-sorte que ses prétenduës preuves me paroissent indignes de ce nom, tant elles sont étrangères au sujet & par conséquent de nulle valeur; jusques-là que je me déclarerois aujourd'hui avec plus de confiance que jamais contre ce systême, si j'étois à recommencer. Tant s'en faut donc que les raisons de M. S. montrent *que je suis tombé dans l'erreur*, qu'au contraire je suis confus de ce qu'elles le montrent lui-même dans des égaremens dangereux; puis qu'ils sont moins ceux d'une vérité dans une doctrine de spéculation, que ceux d'une erreur dans un systême de pratique.

II. PARTIE.

Je suis l'objet de la seconde Partie du Livre de M. S.

Dangereux égaremens du systême du Traité des Saignées.

CVI. Il *se promet de me suivre pied-à-pied*; j'en ai une sorte de joïe pour celle que j'aurois de voir un Confrére errant rentrer avec moi dans les maximes de l'Ecole de Paris que son Traité combat, qui sont celles du Livre des Observations qui n'en soûtient d'autres que celles de cette Ecole, que M. S. foule aux pieds dans tout son Ouvrage. Il veut bien me passer les répétitions qu'il trouve dans mon Ouvrage; des réviseurs m'auroient épargné cet avis public; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des Coadjuteurs: cependant celles qui grossissent la premiere Partie du sien, m'ont souvent fatigué, & je les ai tolérées sans en rien dire au Public, parce qu'il n'a que faire de ces picoteries d'Auteurs. Aprés

Vœu pour la conversion de M. S. à la Doctrine de la Faculté.

Picoteries des Auteurs inutiles au Public.

cela, ce seroit ici la place d'un remercîment, pour les douceurs dont M. S. m'honore, en même tems qu'il m'en accable à la seconde page; mais le *ton* si gracieux sur lequel il s'étoit monté d'abord * de si bonne grace en ma faveur, se soûtient désormais fort mal; il *détonne* même sur mon compte dès ses premieres pages. Je le prie donc de trouver bon que je remette à la fin de ma Réponse mon remercîment en plein. Je trouve inséré à la fin de cette seconde Partie l'Ouvrage entier des Observations : jamais certes il ne se vit si bien habillé que par la belle impression du *Traité de l'Usage des Saignées*. Cependant sans manquer à la reconnoissance pour l'honneur qu'en reçoit mon Ouvrage, M. S. me permettra d'en revendiquer ce qu'on en a dérobé; c'est la partie essentielle du Titre : le voici tel qu'il est dans le Livre des Observations. *Observations sur la Saignée du pied & sur la Purgation au commencement de la petite-Vérole, des Fiévres malignes, & des grandes Maladies;* & dans le Livre de M. S. ce Titre est tout court : *Observations sur la saignée du Pied*. C'est donc un abbregé que M. S. introduit en Médecine jusques dans les Titres des Livres qui en traitent; mais c'est précisément le sujet de ces Observations que M. S. supprime; fût-ce adresse, fût-ce inattention, c'est, ne lui en déplaise, frustrer le Public de la connoissance qu'on veut lui donner, non pour le tenir en garde contre la Saignée du Pied en elle-même ou en général; ce qui est me donner un ridicule dans le monde qui ne verra mon

Titre de mon Livre altéré.

Vrai Titre.

Titre altéré.

* *Voyez* la Préface.

Ouvrage que dans celui de M. S., & en même tems c'est donner le change au Public. Je doute que des permissions obtenuës par faveur d'imprimer les Ouvrages d'autrui, autorisent à en mutiler le Titre. Cependant sur ce prétexte spécieux le *Traité des Saignées* pourroit faire illusion aux Lecteurs, si prévenus par la plainte que j'en porte ici devant eux, ils n'étoient avertis que sur cet exemple, ils doivent s'appercevoir que tout porte à faux dans l'Ouvrage de M. S., titres, preuves, raisonnemens, maximes ; parce que les réfléxions que l'on y trouve ne sont jamais sur le fait de la question ; que les citations sont inutiles, parce qu'elles sont aussi hors du point de vûë ; enfin que les traits malins qu'il me porte poliment & souvent, combattent ce que je ne soûtiens point. Mrs ses Approbateurs auroient pourtant souhaité qu'il y eût eu quelque chose de plus, ou de moins ménagé ; mais M. S. tient d'HIPPOCRATE, qu'un Médecin doit être gracieux, *agris gratificandum* *, & il m'a fait grace.

Le Traité des Saignées porte à faux par-tout.

CVII. CETTE seconde Partie commence par un Chapitre absolument inutile ; parce qu'il ne traite de la saignée du pied qu'en général, conformément au Titre qu'il a substitué à celui de mon Ouvrage ; saignée laquelle ainsi prise est adoptée par tous les Médecins & par moi-même avec eux. Après cela donc, on ne comprend point à qui en veut M. S. par la sortie qu'il fait ici sur des *admirateurs* les plus outrez de l'Antiquité ; mais c'est une injure de stile chez lui, & qui, com-

M. S. entretient le Public conformément au Titre qu'il donne à mon Ouvrage.

* Epidem, Lib. I. Sect. 4.

me tout l'Ouvrage, porte sur rien. Car qui sont-ils ces admirateurs outrez ? Peut-il nommer quelques Médecins instruits, qui disputent aux Sciences les acquisitions utiles & glorieuses qui honorent leur progrès dans ces derniers tems, & en particulier celles de la Médecine dans le siécle passé ? Qu'il me pardonne cette présomption, j'en sçai assez là-dessus pour sentir toutes les obligations de la Médecine envers les nouvelles découvertes, persuadé d'ailleurs qu'on ne sçauroit trop les multiplier. La *décadence* donc *de la Médecine*, ou son appauvrissement au milieu de son abondance & de ses richesses, ne consiste que dans l'abus que font de ces nouvelles découvertes, ceux qui en font le fondement des régles de l'Art de guérir, pour y bouleverser toutes les notions les plus pures & les plus autorisées en pratique ; si mieux l'on n'aime l'appeller *déprédation*, comme l'on nomme la conduite insensée de ceux qui gagnant beaucoup dépensent encore davantage ; puisque c'est infiniment plus faire perdre que gagner à la Médecine, que de changer ses fonds anciens & réels de Pratique en acquisitions nouvelles ou en espérances incertaines de spéculations. Si cet attachement aux régles anciennes en Médecine est la servitude dont M. S. fait gloire de s'affranchir ou d'affranchir les autres, ce sera bien moins une liberté raisonnable qu'il introduira en Médecine, qu'un libertinage d'opinion & d'esprit, qui ruïnant toute subordination, établira cette décadence des maximes les plus sûres de l'Art, dont M. S. trouve *qu'on parle trop*, mais dont l'on trouve que son Livre s'occupe trop peu. Sa

Avantages des nouvel- Découvertes avoüez.

Décadence de la Médecine, ce que c'est.

Idée de cette Décadence.

mauvaise humeur contre ceux qui n'estiment aucun Médecin moderne, *ou qui affecteroient* de n'aimer que des Médecins étrangers, ne peut tomber que sur moi, puis qu'il ne laisse ignorer à personne que je suis l'objet de son Livre : mais, à tout le moins, me trouve-t-il & me fait-il paroître guidé par des Maîtres ou appuïé par des Compagnons pour me donner des témoins & des guides ; au lieu qu'il se montre lui tout seul à la tête d'un systême de Pratique nouvellement sorti de son seul cerveau, puisqu'il ne nous en fait connoître aucun autre. Au surplus, ce reproche est autant mal fondé, qu'il est évidemment injuste ; puisque je suis singuliérement attaché à mes Compatriotes, & que j'aimerois à m'honorer de la réputation de mes Confréres, ou de leur *orthodoxie* en Médecine ; ne me récriant si fort contre le Traité des Saignées, que parce que M. S., mon illustre Confrére, s'oublie jusqu'à y abandonner les maximes, les notions & les régles des Médecins de la Faculté, qui y étoient établies depuis deux cens ans, pour se mettre tout seul à la place de ces anciens Praticiens dans l'esprit de ses Lecteurs. Pour moi, je m'accuserois de retenuë criminelle, si je loüois ces anciens Maîtres avec médiocrité ; leur mérite fait ma gloire, parce que leur exemple fixe mes vûës, & leurs loix de Pratique règlent la mienne.

Combien je tiens à mes Compatriotes.

M. S. continuë : *Ceux.... qui n'estimeroient aucun Médecin moderne, ou qui affecteroient de n'estimer que des Médecins étrangers, mériteroient d'être soupçonnez (si on ne les connoissoit d'ailleurs pour de grands hommes) de ne loüer les Anciens avec si peu de retenuë, que parce*

que leur mérite ne peut plus les incommoder ; & de ne condamner si injustement les Modernes, & sur-tout leurs compatriotes, que parce que leur réputation les blesse (a). Voilà les douceurs que M. S. dit à ceux qu'il appelle *de grands hommes* : je n'ai pas certainement la sottise de rien prendre pour moi dans cette flatteuse & glorieuse dénomination; mais comme je loue beaucoup les Anciens, peut-être y auroit-il dans cette tirade affectée quelque chose pour moi. En tout cas, je doute que jamais le mérite de M. S. ou sa réputation ait pû être incommodée de ma part. Je me suis trop rarement mis sur son chemin, pour avoir pû lui donner ombrage ; toûjours d'ailleurs hors d'état & sans aucuns talens capables d'obscurcir les siens : ainsi ils ont pû souvent exciter mon estime, jamais *ma jalousie.* Par où donc aurois-je pû mériter cette apparence de ressentiment, qu'il insinuë ici contre moi ? Enfin, si je parois condamner les Modernes mes compatriotes, mes Confréres même, ce n'est que parce qu'ils manquent de fidélité & de reconnoissance envers nos communs Peres, & de déference ou d'attachement pour les loix de discipline & de pratique d'une Faculté qui est nôtre Mere.

Je n'ai jamais pris ni ne me suis mis en situation de prendre jalousie de M. S.

CVIII. C'EST *inutilement que l'on cherche à nous opposer la pratique aes anciens Médecins, qui n'ont point employé, à ce qu'on prétend, la saignée du pied (b).* C'est une imputation adroitement inventée par M. S. ; car il pouvoit sçavoir que je soûtiens & pratique la saignée du pied en général dans toutes les ma-

Imputation injuste qu'il me fait.

(a) Pag. 6. (b) Pag. 7.

ladies & suivant les régles ; mais je prétends que pratiquée suivant la méthode de M. S. au commencement des petites-Véroles, &c., elle n'a été emploïée par aucun des anciens Médecins : c'est dequoi il est question entre nous, & c'est à M. S. à prouver que là-dessus *j'accuse à tort* sa doctrine. Pour la justifier il ne craint point de dire à découvert, que *ce n'est point par le suffrage des Anciens, mais par les preuves qu'il a apportées, que cette question doit être décidée.* Mais je doute que cet air de présomption puisse s'excuser en bonne Médecine ; car *ces Anciens* qu'il trouve *qu'on lui vante tant*, doivent dans des Praticiens plus jeunes qu'eux, & qui sont leurs enfans pour l'âge & pour la pratique, asservir les esprits les plus éclairez ; parce qu'il est de leur devoir, en matiere d'usage par rapport à la vie hommes, d'être *timides*, tant que *le sceau de l'antiquité* ne les a appris, *ni à sentir*, *ni à penser* d'après les hommes des premiers tems. Car sans *croire* que *leurs ames* aïent été *d'une nature plus noble que celles des hommes d'aujourd'hui*, HIPPOCRATE a dû apprendre à M. S., que ce sont ces hommes qui ont trouvé la voïe qu'il faut suivre en Médecine : *Via*, dit-il, *inventa est* ; & c'est à cette voïe qu'il sied bien à *un homme d'aujourd'hui*, fût-il autant supérieur en génie que M. S., de se rappeller pour se guider en pratique. M. S. a pourtant la complaisance de citer ici *Hippocrate*, *Galien*, les *Arabes* ses amis, & les Praticiens de toute l'Europe avec grand appareil & dans un nombre accablant ; mais certainement aucun de ces Anciens ne connoissoit le dogme de la saignée du Pied au commencement

C'est à lui à prouver sa saignée.

Que les jeunes Praticiens doivent du respect aux Anciens.

Toutes citations favorables à la saignée du Pied en général.

des grandes maladies, à la maniere de M. S. Toutes ces citations donc ne regardent que la saignée du Pied en général; & en ce sens il pouvoit encore grossir son érudition de tous les Médecins, de quelque âge, de quelque pays, de quelque Ecole qu'ils soient; car pas un d'entr'eux n'a été contraire à la saignée du pied dans les tems convenables des maladies & suivant les régles de la bonne méthode; &, si j'ose le dire, j'ai l'honneur de penser aussi de-même. Tout l'effort donc de son érudition lui trouve-t-il un seul Auteur qui ait pratiqué la saignée du pied comme lui? Bien plus, en produit-il un seul qui ait fait mention d'une saignée du pied si mal entenduë, proposée cependant comme une régle générale de pratique dans tout le Traité des Saignées? Mais ce qui est ici de plus étonnant, c'est que de toute l'Ecole de Paris, en ne citant guéres que FERNEL, il en soustrait le passage accablant & précis sur cette matiere, & contre les *Arabes*, dont le dogme sur la Saignée a fait la matiere des regrets (a) de M. S.; mais voici ce passage tel qu'il est: *Malè igitur Arabum dogmate censetur, præcissam in Pleuritide ejusdem lateris venam fluxionis impetum augere; ac proinde ex inferiore Pedis venâ subtrahendam fluxionem* (b). Voilà le sentiment de ce grand Praticien sur la *révulsion*; & ce sentiment étoit celui qui depuis BRISSOT étoit devenu authentique dans l'Ecole de Paris, comme nous l'apprend en termes formels M. RIOLAN le Pere, Médecin d'un nom si respectable, & d'un mérite

Pas un pour la saignée du Pied au commencement de la petite-Vérole.

(a) *Voyez* la Préface.
(b) *Fernel.* de V. S. Lib. II. cap. 5.

non

non contesté : *Placet Arabibus in principio* (*Pleuritidis*) *ad revulsionem, aperiendam esse primùm Saphenam... hanc opinionem oppugnavit* Brissotus, *quem hodie sequitur Schola Parisiensis* (a). Ce fut même depuis la pratique de la Médecine par toute la France, comme le témoigne le sçavant Praticien de Marseille (b) : *Quidquid*, dit-il, *afferatur in contrarium, invaluit Græcorum opinio, ut ex latere dolente sanguis hauriatur in omni Pleuritide incipiente. Ita toto vitæ decursu usum in Gallia receptum animadverti, quem semper secutus sum, Naturâ præcipuè me docente, quæ est Morborum medicatrix.* On trouve dans les Thèses d'Allemagne (c), que cette doctrine y avoit passé en partie dans la pratique des Médecins de ces pays ; car quoiqu'ils saignent dans la Pleurésie pour le plus souvent du bras opposé, il n'y est fait aucune mention de la saignée du pied. Voici cependant que M. S. Docteur de la Faculté de Paris, cite ici Fernel pour lui, quoique comme Riolan il ait condamné cette doctrine des Arabes 200. ans avant qu'il soit venu au monde. Cela est-il une preuve *de la gloire que je fait* M. S. *de suivre les sages régles que nous tenons des nos peres* (d) ? Rien au contraire prouve-t-il mieux la hardiesse avec laquelle *il s'en écarte* ? Combien donc est mal fondé l'honneur qu'il fait au Livre des *Observations* en en adoptant le long passage de la page 16. ! Car certainement il renferme des sentimens bien con-

Il écrit contre ce qu'ils enseignent.

La doctrine de la Faculté devenuë celle de toute la France.

En Allemagne.

(a) *Riolanus*, de Morbis Pulmonum, p. 190.
(b) *Chesneau*, Observat. Lib. II. cap. 3.
(c) Imprimées en 3. vol. *in*-4°.
(d) Pag. 15.

traires à tout ce qui est contenu dans le Traité de l'Usage des Saignées.

CIX. Le deuxiéme Chapitre est la suite des triomphes que se chante M. S., qui s'en éleve des arcs à chaque pas, avant que de l'avoir mérité ; car ce sont toûjours les mêmes airs de confiance, de satisfaction de ses preuves, de complaisance dans son systême, avec lesquels il compte pour lui le suffrage des anciens Médecins, dont il ne produit les témoignages, qu'en abusant du nom de la saignée du pied en général; de-sorte que la seule mention de saignée du pied lui fait un titre d'appropriation pour autoriser la sienne tout au commencement des grandes maladies, quoique cette saignée en pareille conjoncture soit absolument inoüie parmi les Anciens, sans être ni nommée, ni désignée dans aucun de leurs écrits. Les reproches donc qu'il trouve *vifs* dans le Livre des *Observations*, ne sont tels que parce qu'il est *vivement* étonnant que l'on donne pour régle générale de pratique, une saignée du pied qui ne fut jamais, ni d'usage parmi les Anciens, ni connuë parmi les Modernes que dans le nouveau Livre du Traité des Saignées. Mais encore une fois, pourquoi prendre sur soi des reproches vifs, qui ont été justement faits contre une pratique dangereuse & nouvelle dans les circonstances qu'on y a attachées ? Convenoit-il à M. S. de se charger d'une telle iniquité, qu'il autorise dans tous ceux que son systême aura séduit? Et pour ne point trouver HIPPOCRATE sur son chemin, il se tourne habilement contre moi en me prenant à partie sur deux passages que j'en ai cité.

Vains triomphes de M. S.

Vivacitez du Livre des Observations justifiées.

Dans ce dessein, il m'accuse de donner trop d'étenduë à celui que j'ai interprété d'après PROSPER MARTIANUS: en tout cas mon crime seroit des plus legers; mais il l'aggrave en voulant m'accabler d'une foule de Commentateurs qui ne pensent pas comme Martianus; cependant il me paroît qu'il peut m'importer assez peu de ce que pensent tous les autres, quand je prends pour régle un Auteur comme Prosper Martianus. Dans les Lettres comme en guerre, il est des hommes qui seuls en valent dix mille. Je suis d'autant plus en régle, qu'il est vrai que Prosper Martianus pense comme je le dis, & comme je vais prouver dans un moment qu'il faut penser sur cet endroit. Je prends auparavant la liberté de demander à M. S. raison de celle qu'il se donne de répandre sur moi un soupçon si indigne de la probité, de la bonne foi & de la justice, par lequel il insinuë à ses Lecteurs, que *malgré toute ma modestie, je ne serois peut-être pas trop content, qu'on prît à la lettre le grand éloge que je donne à Martianus* *. Quelle idée M. S. donne-t-il en général de l'équité naturelle qui regne parmi les honnêtes gens! appelleroit-il donc modestie le sentiment fol & présomptueux avec lequel je me croirois capable de me mettre ou d'être mis en parallèle avec un Auteur si respectable? Je supplie M. S. de ne me pas donner au Public pour un aussi sot personnage capable d'une si basse jalousie. Les loüanges donc que je donne à Martianus ne sont ni frauduleuses, ni intéressées, & je pense de Martianus tout ce que j'en dis. Si

M. S. me fait querelle sur un passage de *Prosper Martianus*.

Flaterie qui m'est injurieuse.

* Pag. 22.

Hippocrate s'explique comme *Martianus* l'a expliqué.

après cela j'interprète selon lui un endroit d'HIPPOCRATE, de la Saignée, que la foule de Médecins citez pour M. S. entend de la Purgation, où est le mal de donner à Hippocrate un sens si conforme à ce qu'il pratiquoit en pareil cas, comme il le déclare ailleurs en termes formels; termes qui prouvent encore combien il étoit éloigné alors de la saignée du pied: *In doloribus leniendis proximum ventrem purga, proximum vas seca* (*a*). M. S. trouvera peut-être ce passage plus précis; cependant, comme pour qu'on ne s'y mêprit point à cause de l'arrangement des termes (*purgation*, *saignée*) dans ce passage, Hippocrate s'explique d'une maniere définie & en termes exprès dans cet autre: *Jecoris vehementissimi dolores.... atque alia inflammationes, & gravissimi supra septum transversum dolores & morborum collectiones solvi nequeunt, si quis eas primùm medicamento purgante aggressus fuerit; verùm in his vena-sectio est præferenda* (*b*). M. S. seroit peut-être tenté de placer ici la saignée du pied; mais Hippocrate va encore au devant de cette mêprise en ajoûtant: *In Pulmonum inflammatione & Pleuritide confert venam pertundere in Brachio... jecorariam, &c* (*c*). Je me flate que M. S. ne trouvera dans ces passages rien de forcé de ma part, rien de *détourné*, rien d'*arbitraire*, pour abuser & se *joüer* du nom & de l'autorité d'Hippocrate, en lui imputant une doctrine fausse &c. (*d*); toutes

Hippocrate contraire à la saignée du Pied.

(*a*) *Hippocr*. Epidem. Lib. VI. Sect. 6.
(*b*) *Id*. de Victu in Acutis. p. 383.
(*c*) *Id*. Lib. I. de Morbis, p. 447.
(*d*) Pag. 25.

imputations qui n'auroient point dû trouver place contre moi dans l'esprit de M. S., lui qui a pû sçavoir par mes démarches & mes sentimens, combien peu j'approuve les jeux en Médecine, parce qu'ils vont à joüer la vie des hommes, dont le prix, entre les mains des Médecins, me tient tellement au cœur, que là-dessus je ne souffre, ni aucun essai à faire, ni aucune conjecture à hazarder; c'est même ce qui a fait l'occasion & l'objet du Livre des Observations, contre lequel M. S. se défend. N'est-ce point donc au contraire s'exposer par-là à passer pour tant craindre les jeux en Médecine, que je les crains dans les autres? L'affreux ridicule qu'essuya sur le Théatre celui * qui voulut y ridiculiser la Médecine, l'auroit fait rire elle-même, si les Médecins étoient moins Chrétiens que Médecins. Mais comment ne pas craindre des jeux que le systême de M. S. autorise déja chez les malades, & qu'il occasionne dans le monde, où j'apprens que la saignée du pied, appliquée comme on la voit aujourd'hui à tous maux & à toutes sortes de maladies, attire de picquantes railleries sur la Médecine? Chez des malades on entend des Médecins badiner sur la saignée du pied dans des maladies de nulle conséquence, pour capter la bienveillance d'une famille, qui obtient une saignée du pied à la place de celle du bras, seulement pour retenir à la maison un malade, qui ne se croyoit pas assez mal pour garder la chambre. Où est donc cette importance de la saignée du pied tant éxaltée pour prévenir les plus funestes accidents, accordée

Jeu en Médecine intolérable.

Le Livre de M. S. occasionne des jeux en Médecine.

* MOLIERE.

comme indifférente par un Médecin distingué dans cette Médecine par maniere de gracieuseté? Voilà des jeux de gens livrez au systême: En voici d'autres dans les gens du monde qui en rit, parce qu'il est ravi toûjours de trouver à rire sur les Médecins. Une Dame, distinguée autant par son esprit que par son rang, s'entendant dire qu'un de ses chevaux étoit malade, que ne l'a-t-on, dit-elle, saigné du pied? Voilà des jeux bien certainement arrivez en Médecine par le systême de M. S.; je doute qu'il s'en trouve de pareils dans la gravité des conseils de l'ancienne Médecine, ni en ceux qui y sont attachez. Quoiqu'il en soit, M. S. me doit une petite obligation, pour l'avoir enfin fait penser un peu à HIPPOCRATE, dont le nom, l'autorité, & la doctrine, étoient jusqu'ici étrangement oubliez par tout le *Traité de l'Usage des Saignées.*

Faits historiques là-dessus.

CX. MAIS faut-il que je sois l'occasion de la non méritée ou injuste dégradation que M. S. fait de CELSE, respecté par toute la Médecine comme l'*Hippocrate Latin*? Auraije la douleur de le trouver toûjours croisé de sentiment, de goût & de maxime avec sa mere l'Ecole de Paris? A-t-il pû ignorer que CELSE a été mis sous la tutelle de la Faculté dans la personne d'un de ses illustres Docteurs, par l'un des deux célèbres Auteurs, qui dans ces derniers tems en ont fait les deux Editions les plus correctes & les mieux travaillées? Car VANDER-LINDEN met la sienne sous la protection du célèbre M. PATIN; parce qu'il prévoyoit les désagrémens qu'alloit encourir un ancien Médecin, qui venoit se re-

M. S. toûjours opposé à l'Ecole de Paris.

montrer dans un siécle si dédaigneux pour l'antiquité : *In sæculi quippè hujus & tàm antiquitatis fastidiosi, quàm novitatis omnis cupidi, conspectum prodituri entem, nec sine patrono ausum, cujus in clientelam potiùs quàm tuam debui dare* (*a*) ? VANDER-LINDEN donc n'avoit eû garde de prévoir qu'un Docteur de la Faculté de Paris pût penser sur CELSE autrement qu'un de ses plus sçavants Maîtres. Mais à ce sujet, pour marque de la justesse des imputations que M. S. fait à qu'il lui plaît ou lui déplait, on jugera de celle qu'il fait ici à Vander-Linden contre Celse. Voici les paroles de Vander-Linden lui-même : (*Celsum*) *Hippocratis ejusque Sectatorum Discipulum, & Exscriptorem habendum esse potiùs, quàm Medicinæ aliquem Auctorem, judicium est viri egregiè eruditi ; cui per me subscribere quibus libet, licet, nam à me non impetro* (*b*) ; & continuant d'examiner cette question, il ajoûte ces paroles bien remarquables : Je ne prétens point (dit-il) persuader que CELSE ait été un de ces Médecins courailleurs qui voltigent de place en place pour voir des malades & multiplier leurs visites : *Non hoc ulli volo persuasum*, (Celsum) *fuisse*, ἐκ τῶν περιοδευτῶν . . . . . *atque adeò solitum*, ἀνὰ τὴν πόλιν φοιτᾷν, *& ægros visitatum circuire mercedis causâ* (*c*). D'où il conclud, qu'il pense que Celse aura fait la Médecine pour l'honneur & sans intérêt, comme l'ont fait tant de grands hommes de condition dans l'antiquité, & comme la font encore aujourd'hui les

Celse a été un grand Médecin.

Sa maniere de faire la Médecine.

[*a*] *Vander-Linden*, Epist. ad *Guidonem Patin.*
[*b*] *Idem*, Ibid.
[*c*] Ibid.

Médecins des Princes, qui ne se prêtent point à tout venant pour de l'argent, mais qui donnent leurs avis d'une maniere noble & désintéressée à ceux qui vont les consulter: *Nec aliâ ratione Medicinam exercuisse* Cornelium *puto, nec apud alios ; nisi forte, quod nonnemini video placere, in gravioribus casibus sit passus se adiri, & eam rogari operam, quæ virum nobilem non dedeceret: Verbo, talem opinor fuisse Medicum, quales sunt hodie Regum Archiatri* (a). Est-ce là la peinture d'un Médecin *de balle*, c'est-à-dire, d'un homme méprisable en Médecine, parce qu'il n'auroit sçû de la Médecine que par emprunt? Me suis-je donc si fort mépris en le citant avec l'*éloge pompeux de grand Médecin de l'antiquité*, après celui beaucoup plus magnifique que lui donne encore VANDER-LINDEN dans un autre de ses ouvrages? *Scito me lubentissime velle meam conjecturam commutasse cum Medicinâ quam ex membranis dudum cl.* Rhodius *parat* Hippocrati Latino; (*non merito sic appellari, si bonum* Heurnii *judicium est, pluris Latinitatem* Celsi *quàm Medicinam faciendam) non novi Medicum post Hippocratem, Latino Hippocrate sapientiorem, quique arcana Artis & sciverit meliùs, & scripserit fideliùs* (b). HEURNIUS pensoit donc sur CELSE à peu-près comme M. S.; aussi son jugement est-il ici appellé *bon*, à la façon du *bon homme Homere*, comme on l'appelle, quand quelquefois on le soupçonne de s'endormir sur le bon sens, *aliquando bonus dormitat Ho-*

Celse à juste titre appellé grand Médecin.

Heurnius taxé pour en avoir jugé mal.

[a] Ibid.
[b] Idem, Select. Med. IV. p. 72.

merus. L'autre nouvel Editeur de CELSE est ALMELOVEEN, ce puits d'érudition dans l'ancienne & la nouvelle Médecine ; & un si grand homme a mis son Edition sous la sauvegarde sinon de la Faculté de Paris, du moins sous la protection du sçavant M. PETIT, renommé sous le nom de Médecin de Paris, *Medicus Parisiensis*. A quoi si l'on ajoûte que le grand FERNEL avoit toûjours Celse entre les mains, n'en étoit-ce point assez pour engager un Docteur de Paris, à ne point outrager un Auteur célèbre parmi tous les Médecins, & singuliérement consideré & chéri par ceux de la Faculté, qui le parlent, le citent & s'autorisent de ses maximes. Sur le reste des injustices que M. S. fait à Celse, (car elles sont nombreuses) je m'en rapporte à ce que le sçavant RHODIUS a écrit sur la vie & le mérite de ce sçavant Médecin. Car je n'en rabbats rien, malgré le reproche insultant fait ici à ce grand Praticien ; puisqu'il est tel, n'en jugeât-on, que par son admirable Préface sur les causes des maladies, bien plus capable de faire des Médecins ou de les former à la Pratique, qu'un systême bâti sur des calculs comme le Traité de l'Usage des Saignées. Je ne suis donc point embarrassé sur le choix d'entre HIPPOCRATE & CELSE ; ce sont deux anciens respectables en Médecine, dont je ne me lasserai point de dire *beaucoup de bien*, sans jamais laisser *passer condamnation* ni sur l'un ni sur l'autre, tant que je ne les verrai insulter que de la part de ceux qui méprisent les Anciens ; parce qu'eux-mêmes sont méprisables en cela, comme s'en explique précisément ALMELOVEEN

Injustice de M. S. contre *Celse*.

Celse étoit très-grand Praticien.

dans sa *Lettre* (*a*) à M. PETIT, & qui est à la tête de son Edition.

Galien repris mal-à-propos.

CXI. SUIVANT toûjours le même préjugé contre les Anciens, GALIEN est blâmé à la page 35.; sur quoi je doute que nos ayeux eussent souffert qu'on le traduisît en public comme convaincu d'*erreur en ce qu'il saignoit du pied* dans les inflammations des reins, &c. Car cette erreur est mal entenduë, quand on fera attention sur la maniere de saigner des Anciens dans les grandes inflammations. Ils n'étoient point infatuez de l'idée d'aujourd'hui que l'on nous débite sur la *révulsion*; cependant ils sçavoient rendre leurs saignées *dérivatives* & *révulsives* tout-à-la-fois, en les faisant extraordinairement amples; moïen qui a été l'unique pour faire comprendre l'utilité de la Saignée au Médecin le plus prévenu contre elle: *Non enim sanguis derivari vel revelli potest, utut in plurimis locis venam incidas, eò moveri non desinet, nisi totum sanguinem exhaurire velis* (*b*). Suivant donc l'idée d'alors, une saignée du pied, qui faite comme il se pratique aujourd'hui par *palettes* passeroit pour *dérivative*, ou imparfaitement *révulsive*, devenoit absolument telle entre les mains des Anciens, parce qu'ils la faisoient tout-à-la-fois par *livres*. C'étoit donc une pratique chez eux, & non pas une erreur ou une ignorance, autorisez qu'ils se trouvoient par le succès de telles saignées, qui guérissoient promptement dans leurs mains les plus grands maux. Cette sorte de pratique ne paroit pas même avoir été inconnue ou méprisée parmi nos

Révulsion comment procurée par les Anciens.

Taxez à faux d'erreur.

[*a*] Il faut lire toute la *Lettre*.
[*b*] *Gladbach*, Prax. Med. idea novissima. p. 479.

anciens Maîtres de la Faculté, de qui M. S. aura pû apprendre (s'il ne les a pas mis au nombre des Anciens qu'il méprise,) qu'en matiere de saignées du pied, pour peu qu'on craignît en certains cas de maladie des Femmes, qu'elles ne dégageassent pas suffisamment les parties basses, ils étoient dans l'usage de faire ces saignées doubles ou triples, pour la quantité de sang, des saignées ordinaires. Mais c'est un penchant que M. S. s'est rendu naturel de blâmer impitoyablement les Anciens, sans vouloir en rien leur accorder justice ou faveur. Mais je m'apperçois que M. S. nous attire toûjours, ou nous tient hors du point de la question principale. Je viens donc de me prêter pour cette fois à répondre sur des chicaneries de citations, d'interprètations, &c. (qu'on lui a inspirées) afin qu'il ne prenne point trop bonne opinion de son systême; bien entendu pourtant que, si, comme l'on m'en avertit, je le trouve dans le reste de son Livre monté sur le ton de disputes simplement spéculatives, d'imputations personnelles, ou de récriminations désobligeantes contre moi, je négligerai toutes ces altercations d'une Médecine contentieuse; toutes manieres qui ne doivent point être les nôtres, parce qu'elles doivent toutes se rapporter à la Pratique, *si quis vult contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus*; parce qu'elles sont de celles que rien ne termine si parfaitement que de les mépriser, *convicia spreta vilescunt*.

Cette sorte de révulsion reconnuë dans la Faculté.

Je ne répondrai désormais à rien de ce qui ne regarde pas la Pratique.

CXII. Le troisiéme Chapitre continuë toûjours dans les mêmes oublis de l'Auteur sur l'état de la question qu'il ne prend nulle

M. S. se maintient toûjours hors de nôtre question.

part; car il n'en sort jamais, puisque jamais il n'y est entré, se perdant d'ailleurs dans des recherches étrangéres. Car à quoi bon amener ici cette tirade, qui occupe six pages, pour prouver les avantages des nouvelles découvertes, sur quoi personne ne dispute? Que viennent là faire le *calcul différentiel*, le *calcul intégral* (tous termes imposants) & l'*horreur du vuide*? Ces nouvelles découvertes justifient-elles en quelque chose la saignée du pied à la moderne, parce que sous leurs auspices il voudroit la faire passer pour une nouvelle découverte, digne d'être mise en parallèle avec elles? & encore avec celle du célèbre HARVE' (car cette derniere comparaison est celle de M. son Approbateur *), enfin à tout ce que nous devons à la sublimité de génie de M. DESCARTES, & aux plus hautes connoissances de la Géomètrie? Bien-tôt donc va se faire l'*apothéose* de la saignée du pied de M. S. Le seul vrai de tout ceci, c'est qu'il est permis de faire de nouvelles découvertes dans les sciences; mais en doutai-je jamais? M. S. devroit même rendre justice à FERNEL de l'avoir prévenu dans cette noble émulation; c'est dans sa belle Préface sur son Traité *de abditis rerum Causis*, où ce sçavant Médecin rend compte au Roi de France, dont il avoit l'honneur d'être le Premier-Médecin, de la liberté que doivent avoir les Médecins d'ajoûter aux connoissances de leurs Anciens, ce qu'il prouve par les succès qu'ont eû jusqu'alors les nouvelles découvertes dans les autres sciences. Mais les nouvelles découvertes doivent

La saignée du Pied comparée à tout ce qu'il y a de plus sublime dans les Sciences.

Fernel, prometteur de nouveautez en Médecine

* M. WINSLOW.

ſe faire pour perfectionner les arts, & particuliérement dans la pratique de la Médecine pour en avancer le progrès, mais ſuivant les conſeils & les vœux d'HIPPOCRATE, qui vouloit que ceux qui viendroient après lui ne fiſſent qu'ajoûter à ce qui auroit été établi avant eux, ſans bouleverſer tout ce qui auroit été fait ; défaut capital où eſt tombé le nouveau ſyſtême de la Saignée. C'eſt un équivoque qui vient à propos au ſecours de M. S. ou de ſon deſſein ; car il voudroit donner ſon invention comme un nouveau remède qu'on doit adopter comme tant d'autres. Mais eſt-ce en effet un nouveau remède comme ont été le *quinquina*, l'*émétique*, l'*ipecacuanha* ? Eſt-ce au contraire autre choſe qu'une très-nouvelle pratique d'un très-ancien remède, laquelle eſt contraire à celle de nos Peres, dont la ſageſſe & la ſûreté ſont anéanties dans la Médecine de M. S. ? Et voilà la merveilleuſe découverte qu'il apporte en Médecine.

Abus du mot de *nouveautez*.

CXIII. CEPENDANT il donne un air de nouveau remède à ſa ſaignée par une infidélité à mon égard ; c'eſt celle avec laquelle il a tronqué le Titre du Traité des *Obſervations*, pour le montrer contraire à la ſaignée du pied, comme ſi lui M. S. venoit la reſtituer à la Médecine, parce que je l'en avois bannie ; imputation qui n'auroit pû tomber dans l'eſprit des Lecteurs à la ſeule lecture du véritable Titre de mon Ouvrage. Car, comme on l'a déja fait remarquer, le Public étoit averti par ce Titre, que ce n'eſt pas contre un remède nouveau qu'on s'y éleve, que ce n'eſt pas contre la ſaignée du pied en général,

Quelle eſt celle de la découverte de M. S.

pas même contre cette saignée dans la petite-Vérole; mais contre elle au commencement de cette maladie, &c.; ensemble contre la *purgation*, l'*émétique*, les *apozêmes*, le *kermès*; tout cela donné dans les mêmes circonstances, sans exception, sans distinction, & sans l'exemple d'aucun Médecin ancien ou moderne; car cette méthode brave également les uns & les autres. Ce n'est donc point encore un coup un nouveau reméde, que nous produit le Traité des Saignées; c'est une Médecine si étrangement défigurée, qu'elle reprend tout à neuf dans la Pratique, qui par-là redevient exposée à autant de nouveaux essais sur la vie des hommes, que l'on saignera de fois ou qu'on purgera les malades à la nouvelle mode. C'est sur cet assemblage mal assorti de remédes que roulent les *accusations véhémentes*, *les reproches*, *vifs*, *&c.* du Livre des *Observations*, véritablement très-déraisonnables s'ils regardoient la saignée du pied en général sans toutes ces circonstances, ou s'ils attaquoient la saignée du pied au commencement même de la petite-Vérole dans les cas convenus par les Praticiens. M. S. donc affectant de ne parler que de la saignée du pied en général, s'autorise à se donner un air de triomphe, par un étalage d'une érudition inutile, qui ne va qu'à justifier l'usage de la saignée du pied en général, sans aucun rapport à la saignée du pied à sa mode, qui (comme on ne peut trop le dire) n'a été ni connuë ni insinüée par aucun Auteur, de ceux même qu'il cite, ni de ceux qui ont vêcu depuis deux mille ans. Ainsi remettant sous les yeux ce point de vûë, qui est

Véhémence du Livre des Observations raisonnable.

celui de la question, qui est entre nous, on trouvera que ce qu'il y a de plus recherché ou de plus spécieux dans le Traité des Saignées, n'est qu'un tissu de toutes choses déplacées, incapables de justifier cette saignée du pied comme un remède nouveau; il fait voir au contraire, qu'autant que la saignée du pied en elle-même est ancienne en Médecine, autant celle du nouveau systême y est nouvelle & étrangere.

CXIV. Ce qu'il y a dans ce Traité sur les nouveaux Remédes, favorise aussi peu ce systême; car ils demeurerent tous proscrits de la Pratique, jusqu'à ce qu'ils eussent fait leurs preuves, c'est-à-dire, qu'on eût trouvé la méthode de s'en servir; Méthode qui renfermoit les régles de l'ancienne Médecine, dans lesquelles seules l'on a trouvé la sûreté suffisante, pour valoir le droit d'azile à ces nouveaux-venus. C'est le sort qu'ont subi l'*antimoine*, le *quinquina*, l'*ipécacuanha*; car aucun n'a été naturalisé ou associé à la bonne Médecine, qu'après avoir montré la méthode de les employer. Que sur ce modelle M. S. fût venu nous proposer la saignée du pied dans les commencemens des grandes maladies, en certain cas, certain tempérament, certain âge, sexe, constitution épidémique, & en certaines circonstances, le tout concerté avec un certain régime & l'usage des autres remédes qui concoureroient aux mêmes fins; pour lors nous nous garderions bien d'accuser une telle Médecine comme *avanturiére*, *hazardée* & contraire aux régles de l'ancienne Médecine & de la bonne méthode; nous l'en remercierions au contraire, comme étant aussi

A quelles conditions un remède nouveau est adopté.

ancienne que l'antiquité même, puiſqu'elle en auroit la ſageſſe. Car les nouveautez en pratique de SYDENHAM dont M. S voudroit s'appuyer, étant dans le goût & les manieres de la bonne pratique, ſont bien moins des remédes nouveaux, que des obſervations nouvelles ſur les remédes la plûpart anciens ou communs: mais ces obſervations deviennent reſpectables, parce qu'elles ſont conformes aux régles connuës depuis long-temps; régles d'uſage qui font la ſûreté en Médecine. L'*Opium*, par exemple, dans ſon Ouvrage, ſur lequel inſiſte tant ce troiſiéme Chapitre, ne préjudicie en rien aux régles & aux notions de cette Médecine, il ne dérange rien dans les ſaignées néceſſaires, miſes à leur rang & à leur place, ni dans l'uſage des *purgatifs*, du *quinquina*, &c. marquant en même tems le régime & les boiſſons convenables: ainſi il ne trouble rien, & ne propoſe point une pratique inconnuë à toute l'antiquité, ni des dogmes inoüis juſqu'à préſent; il ramene des notions anciennes, qu'il revêt d'un air de nouveauté, mais avec précaution, & qu'il développe avec ſageſſe, d'après un long uſage & une ſérieuſe méditation; puiſqu'il dit de lui-même, qu'il mettoit à méditer, le tems que d'autres mettent à lire (& apparemment à courir le malade); le tout pour être ſagement appliqué aux âges, aux compléxions, qu'il a tant de ſoin de démêler. La ſaignée du pied au ſens de M. S. a-t-elle aucun de ces ſages ménagemens? aucune de toutes ces différences de bon ſens & de prudence? Selon lui ſe hâter de ſaigner du pied dès l'entrée d'une Fiévre maligne, ou préſumée telle, c'eſt tout fait.

Ceux de *Sydenham* ſont dans ce goût.

Ses Obſervations concertées avec les régles de la Médecine.

Cependant n'est-il point de différence dans les fiévres malignes? M. BIANCHI, qui les a suivies pendant 14. ans, y fait voir dans ses observations de pratique, qu'un même remède, la saignée du pied elle-même, ne réüssit pas toûjours également; SYDENHAM l'avoit aussi remarqué; BAGLIVI pensoit de même; M. LANCISI suit les mêmes vûës dans la Constitution Epidémique qu'il décrit avec tant de soins; M. RAMAZZINI, & Mrs les Médecins de *Breslau*, & de *Berlin*, dans leurs Observations si scrupuleusement détaillées, & le sage M. RICHA dans ses Constitutions de *Turin*, tous ces Observateurs-Praticiens sont pleins des différences, qu'ils ont remarquées dans les maladies courantes, qu'ils ont suivies long-tems & avec réfléxion. Mais sur toutes ces preuves d'usage & de méditation M. S. tranche d'un trait de plume; sur sa parole seule la saignée du pied devient suffisante & convenable au commencement, non de toutes les petites-Véroles, non de toutes les Fiévres malignes, non de toutes les Fiévres continuës seulement, chacune en leur particulier; mais généralement & sans exception, dans toutes ces trois espèces de maladies, qui font la terreur de toute la Médecine, & dont chacune toute seule occupe l'attention des plus expérimentez Praticiens; & tout cela entre les mains de M. S., à l'aide seulement des *émétiques*, des *purgatifs*, des *apozêmes*, du *kermès*; tous appendices nécessaires de cette saignée du pied, ou ses *satellites* individuels, car ils doivent toûjours ou l'accompagner ou la suivre de près. M. S., il est vrai, ne les rappelle jamais ou foiblement dans le *Traité des Saignées*; c'est pourtant dans ces pa-

M. S. donne sa saignée sans aucun égard.

Sans distinction aucune.

Indignes accompagnemens de cette saignée.

rûres que le Livre des *Observations* repréſente & combat la ſaignée du pied. Voilà donc ſur quoi il falloit produire quelqu'un de ces paſſages prodiguez ; au lieu qu'ils ne regardent tous que la ſaignée du pied en général, ou faite dans des cas de maladies qui ne ſont pas leurs commencemens ; cas dont M. S. ne dit pas un mot, mais qui ſont avoüez de tout le monde, & dont on ne peut tirer aucune conſéquence favorable pour la ſorte de ſaignée du pied de M. S.

Citations étrangéres à la queſtion.

CXV. Du reste, il trouvera bon que je paſſe ſans rien répondre, comme je l'ai annoncé ci-devant, & comme je fais encore, ſur toutes les perſonnalitez que je trouve ici contre moi, contre ma pratique, contre mes ſentimens, contre mes manieres, & qui rempliſſent tout ce Chapitre & les ſuivans ; ce ne ſont point choſes qui intéreſſent la ſanté du Public, à laquelle j'ai voulu pourvoir ; ce ſont au-ſurplus des manieres de récriminations paſſionnées qui nous jettent hors de nôtre ſujet, & qu'en effet il emploïe avec art pour parer aux accuſations ſérieuſes & graves portées contre ſon ſyſtême, & auſquelles le *Traité des Saignées* n'a fait nulle attention, ni aucune réponſe. L'Auteur paroît un peu moins indiſpoſé contre l'*Opium*, dont il a, dit-il, cherché inutilement l'origine dans les *Arabes*, quoiqu'il l'ait cherchée dans mon *Rhasès*, qu'il louë comme fort complet *, (quoiqu'il ſoit ſi imparfait, que j'ai éte obligé d'y joindre l'*in-Octavo* qui contient la plûpart des Ouvrages de ce grand Médecin)

Adreſſes de M. S. pour faire perdre de vûë le point de nôtre queſtion.

Anecdocte ſur mon *Rhasès*.

* pag. 90.

mais là-dessus M. S. peut se contenter en lisant l'*Histoire de la Médecine* de M. FREIND, pag. 208. & 210. Car il y verra que l'usage de l'Opium dans la petite-Vérole parmi les Arabes est sur le seul compte de RHASE's; parce qu'ALBUCASIS, qui en parle expressément, & les autres Eléves de son école tenoient leurs maximes & toute leur méthode de celle de RHASE's. C'étoit en effet l'idée que m'avoit donné là-dessus, il y a 30. ans, l'illustre & le respectable M. DODART, pere de M. le Premier-Médecin son illustre fils: Ce Sçavant par excellence, aux bontez & aux conseils duquel je dois tant d'autres choses, me fit un jour l'honneur de me dire dans mon cabinet en me parlant de SYDENHAM, que s'il avoit été moins persuadé de sa bonne foi, il l'auroit soupçonné d'avoir pris dans RHASE's sa pratique sur la petite-Vérole. Conformément au jugement de ce grand personnage en tout genre (& qui en avoit tant avec tant de lumiéres) M. FREIND attribuë à *Rhasès* l'usage que l'Ecole des *Arabes* faisoit de l'Opium dans la petite-Vérole. Au reste, l'on est mortifié de trouver un Praticien comme M. S. si peu au fait d'un reméde comme celui-ci, que M. FREIND traite de *divin* *; car certainement M. S. n'en parle ni en bon connoisseur, ni en Médecin qui l'ait souvent pratiqué. En effet, il tombe par récrimination, à la page 83. sur *ceux qui ont introduit l'usage de l'Opium dans les préludes de la petite-Vérole*, apparemment pour faire contraster l'Opium avec la saignée du pied au commencement de cette

M. *Dodart* m'a instruit de la pratique de *Rhasès*.

M. S. ne connoît pas l'Opium.

* Vid. *Freind*, ibid. pag. 210.

maladie. Mais où a-t-il pris qu'aucun Auteur ou Praticien ait introduit l'Opium dans les préludes de la petite-Vérole ? une si misérable besogne ne fut jamais celle d'aucun connoisseur dans l'usage de l'Opium. Les Arabes eux-mêmes, sur qui M. S. auroit voulu répandre contre moi les doutes que je viens de dissiper, ne l'emploïoient que dans le cours de cette maladie ; car *ils avoient recours aux remédes Calmants, lorsqu'il paroissoit quelque symptôme terrible.... à ce souverain & divin reméde, de l'Opium ; reméde*, ajoûte M. FREIND, *dont les Arabes se servoient souvent dans ces occasions.* Voilà de quoi ramener au fait M. S. sur l'usage de l'Opium dans la petite-Vérole ; de maniere qu'il a à présent à reculer l'époque d'origine qu'il donnoit à ce reméde, de 600 ans au moins avant qu'il soit entré dans la petite-Vérole sous M. SYDENHAM. De plus, il sera averti que ceux qui l'ont suivi, ne l'ont jamais non-plus que lui employé dans les préludes de cette maladie, ils y apportent plus de façons & de précautions ; & en effet il y faut beaucoup plus de discrétion, que n'en demande M. S. pour l'usage de la saignée du pied, qui selon lui est toûjours à sa place, pourvû qu'elle la prenne dès le premier début d'une petite-Vérole. Mais quel aveuglement que celui *de voir une paille dans l'œil de son voisin, sans sentir une poutre dans le sien ! Suus cuique attributus est error.... sed non videmus manticæ quid in tergo est.* Car pourquoi M. S. est il si clair-voïant sur les inconvéniens qu'il voit dans l'usage de l'Opium que l'on donneroit dans les préludes de la petite-Vérole, tandis qu'il est si peu éclairé sur ceux de la

On ne l'emploïe pas dans les préludes des petites-Véroles.

Sagesse dans son usage.

Dangers imaginez dans l'usage de l'Opium.

ſaignée du pied en pareille conjoncture? C'eſt, dit-il, un tems où elle n'eſt pas encore démêlée, & où les vaiſſeaux ſont encore dans toute leur plénitude; inconvéniens juſtement imaginez dans l'uſage des Narcotiques qui ſeroient donnez dans les préludes d'une petite-Vérole, où on ne les donne pas; mais très-réels dans la ſaignée du pied pratiquée avec ſon cortège d'*émétiques*, &c. tout d'abord dès les premiers commencemens de la maladie. Ce ſont des dangers prévûs par tous les Praticiens dans l'uſage de la ſaignée du pied trop précipitée & mal placée; M. S. tout ſeul ſe ferme les yeux là-deſſus. L'on eſt auſſi étonné de le voir comparer *la ſalivation* qui ſurvient par maniere de mouvement de la nature dans le courant de la petite-Vérole, à celle que le Mercure produit comme évacuation de l'art, pour la cure des maladies vénériennes, par rapport à l'uſage de l'Opium. C'eſt laiſſer appercevoir combien peu il connoît ce reméde dans l'une & dans l'autre de ces occaſions; car il en eſt même dans les *ſalivations mercurielles*, où une ſorte d'Opium ajuſté au génie de la maladie & à l'occurence des tems, enfin en certain cas, devient pratiquable & néceſſaire. Mais ce n'eſt pas le ſujet dont il s'agit entre nous. Il ſuffit ici de pouvoir aſſûrer, comme l'on fait à M. S., que l'Opium manié à propos & en ſon lieu n'arrêta jamais la *ſalivation*, cette évacuation ſi néceſſairement ſubſidiaire pour la guériſon des petites-Véroles; & qu'au contraire il la maintient, la prolonge, ou la reſtituë. Autre mépriſe de M. S. dans cette même comparaiſon de la petite-Vérole avec les maux vénériens;

Réels dans la ſaignée du Pied.

M. S. connoît mal l'Opium.

L'Opium n'arrête pas la Salivation.

peut-on confondre leurs causes, pour leur distribuer les mêmes remédes, ou la même méthode de guérir? le reméde de l'un doit-il être celui de l'autre? C'est ainsi que dès que l'on s'écarte des grandes régles, l'on se porte à tout confondre, remédes, notions, &c. Or un dépérissement de Médecine comme celui-ci dans l'Ouvrage d'un Médecin de réputation, ce manque de méthode qui y est, cet oubli des loix, ce mépris non ménagé de toute autorité dans un art où les éxemples sont si nécessaires; tout cela autorisé dans ce même Ouvrage, ressemble-t-il si mal à une *décadence* dans la Médecine? Eh! pourquoi M. S., si digne d'un plus noble personnage, vient-il se mettre à la tête d'un désordre que l'on n'attribuoit à personne dans le Livre des Observations, mais seulement à une pratique de Médecins sans aveu, qui auroient voulu se faire un nom dans Paris?

On ne s'attendoit pas à trouver M. S. à la tête de cette Médecine.

CXVI. MAIS ici M. S. s'arrête & coupe court sur les preuves de son systême, prétendant l'avoir suffisamment démontré. De ma part, j'attendois jusqu'ici de chapitre en chapitre les preuves que je cherchois; mais elles ne sont jamais venuës. Car puisque tout ce qu'il a avancé jusqu'à présent de plus fort & de plus étudié, ne regarde que les utilitez de la saignée du pied en général, pratiquée comme il a été toûjours d'usage dans les cas avoüez de tout le monde; sans qu'aucun des témoignages citez par lui, désigne en aucune maniere la nécessité ou la sûreté de la saignée du pied avec tous les assortimens du nouveau systême, *émétique*, *purgation*, *apozêmes*, *kermès*, toutes drogues propres à gâter les saignées

M. S. n'a aucunement prouvé son Systême.

les mieux indiquées : Tout cela est-il une démonstration à propos de la saignée du pied comme celle qu'attaque le Livre des Observations ? & qu'il attaque, non parce que c'est une saignée dont l'on ne voulût jamais entendre parler en Médecine ; mais parce qu'elle est téméraire, hors de tems, de lieu, des loix de la méthode & de l'usage. Car sur cela, n'en déplaise à M. S., je dois en être parfaitement crû ; puisqu'en prenant droit comme il me l'a donné par son Ouvrage même, qu'il tourne à chaque page contre moi, il m'appartient de définir ce qu'il avoit à prouver, puisque c'étoit mon sentiment qu'il combattoit en attaquant à découvert & nommément mon Traité des *Observations*. Voici donc ce que j'ai avancé au Public, & dénoncé comme une pratique autant dangereuse, qu'elle étoit discordante d'avec celle des Praticiens de tous âges, & par conséquent contraire à toutes les loix les plus autorisées & les plus universellement reçûës par toute la Médecine. Cette saignée est une saignée du Pied pratiquée tout d'abord au commencement de toutes les petites-Véroles, indifféremment sur toutes personnes, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque constitution que ce soit, réitérée brusquement, jusqu'à deux ou trois fois dans 24. heures. Je demandois qu'on justifiât cette irréguliere saignée par des éxemples, par des modelles, ou quelque monument ancien ou moderne ; sans quoi je donnois ces sortes de saignées pour des essais hazardez sur la vie des hommes, & d'une invention dès-là suspecte, qu'elle sera parfaitement nouvelle pour toute la Médecine. M. S. a-t-il aucunement satis-

Personne ne peut mieux que moi établir l'état de nôtre question.

Sorte de saignée du pied que j'ai attaquée.

fait à cette demande ? a-t-il produit le moindre témoignage d'une pareille ſaignée ainſi aſſortie, ainſi placée ? a-t-il rien prouvé que ce que tout le monde reconnoît & admet ſur la ſaignée du pied en géneral ? Il falloit encore faire voir, que cette ſaignée ne demande nulle diſtinction d'âge, de ſexe, de température, de ſaiſon, &c. ; a-t-il marqué là-deſſus la moindre attention dans tout *ſon Traité des Saignées ?* De plus, ce n'étoit point de la Saignée ſeule que je me plaignois devant le Public ; je l'avertiſſois encore de l'affreux danger de la Purgation qui accompagnoit individuellement cette ſaignée. Car déja il eſt tout convenu en Médecine, de l'étrange diſconvenance qu'il y a entre la Saignée & la Purgation, & par-là il devient manifeſte, que les tems de l'une peuvent n'être pas ceux de l'autre ; deſorte que d'autant plus qu'il ſera vrai, qu'un tel tems de maladie ou qu'une telle maladie elle-même convient à la Saignée, autant deviendra-t-il faux que la Purgation y convienne. C'étoit donc encore ce qui étoit à prouver, que cette Saignée avoit le privilege, refuſé par la nature à toute autre ſaignée, de ſouffrir la Purgation à ſes côtez, ou en même tems qu'elle, ſans danger pour le malade. Les preuves que devoit là-deſſus M. S. étoient d'autant plus néceſſaires, que la maniere de purger en même tems qu'on ſaigne dans la petite-Vérole, est une maniere encore d'une invention auſſi nouvelle. Car ce ne ſont plus des *Minoratifs*, ſous les idées & les prétextes deſquels on a voulu d'abord accoûtumer les eſprits à la Purgation précoce, ce ſont des *Emétiques* des plus violens (*draſtica*) que l'on prodigue

M. S. n'a point juſtifié cette ſaignée du pied dans ſon Livre.

Etrange diſcordance de de cette ſaignée du pied avec les régles de la Médecine.

prodigue à toute heure ! Encore ces dangers auroient été des dangers à l'ordinaire, dont on auroit pû prévoir ou réparer les inconvéniens pour s'en garantir ; mais ce sont des Drogues inconnuës, sinon par la supériorité de force qu'on leur connoît au-dessus des Emétiques ordinaires. Tel est le *Kermès*, cet avanturier d'aujourd'hui dans cette Médecine, laquelle lui donne l'hospice, & l'honore de sa confiance & de son autorité, sans en sçavoir que le nom, la matiere, & la *manipulation* ; sans d'ailleurs en connoître le génie, les allûres, ni les inclinations à nuire en mille occasions ; car elles sont aussi fréquentes ces occasions, que toutes celles où on l'emploïe, parce qu'étant de tous les jours, elles sont autant de coups d'essais. A cela joignez des potions insolites en pareil cas ; ce sont ces *Apozêmes*, qui sont aujourd'hui des remedes de stile ; & que l'on donne pour adjoints ordinaires des *Emétiques*. Tous ces assortimens de la nouvelle saignée demandoient de M. S., qu'il fit voir que de telles purgations jointes immédiatement à elle, ne pouvoient en détruire ni en contrarier l'effet, au commencement sur-tout d'une grande maladie comme la petite-Vérole. Car, pour entrer un moment dans les vûës magnifiques que M. S. donne à sa saignée du pied, il falloit qu'il prouvât comment de telles purgations entrent dans le dessein de la *révulsion*, & en particulier dans la détermination que l'on attend de la saignée du pied ; comme si c'étoit la même chose, de lâcher les parties en les dégageant par la saignée, ou de les resserrer en les irritant par la purgation, sur-tout la plus irritante &

Etranges Drogues qu'on lui associe.

Sur tout cela point d'explications de la part de M. S.

la plus tumultueuſe. M. S. ne dit donc pas un mot pour laver ſa ſaignée de toutes les accuſations ſi raiſonnablement faites contre elle dans le Livre des Obſervations. Rien par conſéquent de moins prouvé que le Livre de M. S. Aprés cela donc auſſi rien de plus inutile, que de paſſer ici comme il fait à la réfutation des objections du Livre des Obſervations. Car outre qu'il eſt notoire que nous ne convenons point ſur les principes ni ſur la pratique de la *révulſion*, il devient évident que les raiſonnemens que je fais là-contre, ne peuvent tomber ou ſe détruire, que lors que ces principes & cette pratique de *révulſion* auront été juſtifiez de tout point par M.S. ; ſans cela ce ne ſeront que de pures altercations inutiles, dans leſquelles ne s'entendant pas on ſe bat l'un l'autre à coups perdus, *Andabatarum more*, qui ne ſeront propres qu'à faire perdre le tems, qui doit être mieux emploïé en Médecine. Ici donc & dans la ſuite de cette ſeconde Partie, me trouvant à chaque page ſous les traits picquants d'une politeſſe ironique & ſimulée, déſobligeans en effet & inutilement critiques, ſur leſquels M. S. a laiſſé à ſes Phyſiciens, la liberté d'exercer à mes dépens leurs langues, & de ſecrets reſſentimens, que certainement je ne me ſuis point attirez ; cette ſorte d'eſcrime ne me convenant point, parce qu'elle ne regarde en rien la Pratique, dont uniquement je revendique la ſûreté & les régles, je m'arrête auſſi avec M. S. & finis ici ma Réponſe. J'y ſuis autoriſé d'ailleurs, parce qu'on trouvera dans la premiere Partie de cette Diſſertation (compoſée avant que j'eus lû le Traité des Saignées), & encore dans tout

Il falloit prouver avant que de répondre à mes Objections.

Cette ſeconde Partie eſt une Critique maligne que je mépriſe.

ce que j'ai jusqu'ici répondu, tout ce qui sera nécessaire de Physique médicinale, pour faire comprendre le faux, les inutilitez & les injustices de tant de raisons supposées, & qui sont uniquement & adroitement tournées pour détourner les Lecteurs du fond de la question. Car ici l'Ouvrage de M. S. dégénère dans un genre d'exercice, qui sort de celui d'une dispute utile dans une matiere aussi grave que celle de la Pratique en Médecine, & qui se ressent de ces indispositions dans les esprits qui sont insupportables dans les disputes de Médecins; car dans celles-ci se souffre le partage des opinions, mais y est défenduë la division dans les volontez, qui doivent toutes tendre à se réünir dans le point unique, de se concilier les uns avec les autres, chacun dans ses études & dans les mêmes vûës, & tous ensemble pour le bien & l'honneur de la profession: *Inter Medicos bona est animorum dissentio; pessima voluntatum; præstantissima verò studiorum & voluntatum mutua conspiratio.* Cependant l'enthousiasme ou la passion pour le systême, fait qu'on s'emporte ici & ailleurs à des airs d'autant plus insinuans de la part d'un adversaire, que sans être grossiérement calomnieux, ils picquent avec finesse & sont sourdement agaçans. Or HIPPOCRATE fait un Serment pour tous les Médecins, par lequel il les attache uniquement à la raison & à la modération, sans leur permettre de s'échapper jamais contre des Confréres à rien qui ressente l'injure, ou l'injustice, ou qui tienne de la calomnie: *Jurejurando affirmare audeam, Medicum ratione utentem, alterum nunquam injuriosè calumniaturum* *; & ce seroit tomber

On trouve ci-devant & ailleurs ce qu'il faut sur ceci de Physique.

Quelles societez de disputes conviennent en Médecine.

Serment d'*Hippocrate* sur les injures entre les Médecins.

* *Hippocr.* Lib. de Præcept.

dans la foiblesse d'esprit qu'il défend dans cette occasion, de répondre sur le ton d'injure, *sic enim animi impotentiam prodet*, &c. Je brise donc ici sur ce qui est passé, & d'avance sur toutes ces sortes d'altercations inutiles, vétilleuses, ironiques, désobligeantes, qui sont dans les Chapitres suivans; car le même HIPPOCRATE ordonne aux Médecins de se rendre patiens, ou difficiles à répondre là-dessus, & même de garder d'autant plus de silence à l'égard d'un adversaire, qu'il s'émeut davantage: (*Medici*) *sint adversùs altercantes ad respondendum difficiles, tolerantes, ad emotiones taciturni* (*a*). Je me tais donc suivant son conseil, & m'abstiens d'entretenir le Public de choses qui ne le regardent pas, parce qu'elles n'intéressent pas sa santé, la seule chose sur quoi un Médecin lui doit quelque compte; (*Medicus*) *neque de rebus multis; sed tantùm de necessariis confabuletur cum plebeiis* (*b*). En effet, qu'importe au Public de sçavoir qui de deux Médecins raisonne le mieux en Médecine, pourvû qu'il soit sûr que tous deux traitent bien ses maladies? Les faits en cette matiere sont ses convictions; car celui-là raisonne le mieux pour lui, qui le guérit plus sûrement; & cette maniere de conviction est à la portée de tout le monde. En elle se trouve même la notion de la vraïe Raison qui régit la Médecine, de ce fond de sagesse qui fait l'ame de la Pratique, parce qu'elle la règle & l'inspire: *Oportet & sapientiam ad Medicinam traducere, & Medicinam ad sapientiam* (*c*).

Sur quoi les Médecins doivent quelque compte au Public.

Médecine convaincante pour le Public.

(*a*) *Id.* De decenti Habitu.
(*b*) *Idem*, ibid. (*c*) *Id.* ibid.

CXVII. Ce sont en effet les notions réelles des choses, & non les termes qui font le Médecin, c'est-à-dire, un Praticien sûr, sage & entendu ; de-sorte que je parlerois comme M. S. sur la Médecine, je lui passerois même quelque étiologie qu'il voulût, si dans son Livre je le trouvois dans les idées, les maximes & les notions des Praticiens, qui jusqu'ici ont fait l'honneur des Médecins & le bonheur des malades ; parce que des différences n'étant entre nous que sur des explications de maladies, elles n'empêcheroient point que nous ne pûssions convenir chez les malades, tant qu'aucun de nous deux ne sortiroit des notions ordinaires. La preuve là-dessus se trouve dans HIPPOCRATE ; car étant, dans ses Ouvrages, toûjours le même dans sa Pratique, il varie de langage dans ses explications sur les maladies; car les étiologies se trouvent différentes en plusieurs de ses Livres. Ainsi il est Chymiste dans son Livre *de Veteri Medicinâ*, Pneumatique dans celui *de Flatibus*, Péripatéticien dans ses *Epidémies*, dans ses *Aphorismes*, &c. Tout de même, les systêmes de SYLVIUS d'Hollande, de WILLIS, d'ETTMULLER, de TACHENIUS ou de l'*Acide* & de l'*Alkali*, de la *Fermentation* & des *Ferments*, enfin des *Méchanistes*, tous ont contredit, à la vérité, les étiologies de l'ancienne Médecine ; mais parce qu'ils en ont conservé les notions de pratique qu'elle nous a transmises, il s'est trouvé de grands Praticiens dans toutes ces différentes sectes, chacun dans le langage de son systême. Mais il n'en est pas de même de celui de M. S. ; il altère, change ou détruit les notions de toute l'ancienne Médecine ; il commence par abandonner tous les

Les notions, non les mots font le Médecin.

La même Pratique en différens Systêmes.

Le Systême de M. S. change la Pratique.

Grecs pour leur préférer la pratique des *Arabes*; celle précisément que la Faculté de Paris a abjurée dès il y a deux cens ans; il néglige ces notions dans les Modernes qui les ont conservées; jusques-là qu'il leur en coûte cher dans l'estime de M. S., quand il les surprend parler à la vérité différemment des Anciens, mais penser comme eux sur la *révulsion* & la *dérivation*; car c'est ce qu'il appelle préjugé vulgaire dans M. BELLINI; mais Mrs. LANCISI & BIANCHI n'en sont pas quittes à si bon marché; & il ne s'accommode avec Mrs. FREIND & RICHA qu'en partageant le différend. M. VERCELLONI * l'a échappé belle, apparemment parce qu'il ne s'est point trouvé sous sa coupe; car ce Sçavant parlant le langage des Modernes, ose reconnoître la saignée du bras pour *révulsive* au sens des Anciens. C'est qu'il compare la détermination que prend le sang à l'occasion de la Saignée, non à l'*attraction* au sens de l'ancienne Physique, mais à la *suction*, qui fait que tout un fluïde contenu dans un syphon se vuide entiérement, en en suçant l'air, comme parle M. Vercelloni; parce que la cohésion des parties étant manifeste dans celles du Sang, qui est gluant, elle fait (dit-il) qu'il se laisse aller vers l'endroit où il est succé par l'ouverture de la saignée. Voilà une nouvelle maniere d'expliquer la *révulsion*, que M. S. lui passera; mais elle ne change rien au dogme ancien de la Pratique ou de l'ancienne *révulsion*, que respecte ce sçavant Médecin, qui d'ailleurs mérite bien d'estre écouté.

Les Modernes mal-menez par lui, pour avoir changé de Systême sans changer la Pratique.

CXVIII. EN ceci donc consiste le fond de nô-

* De Pudendorum morbis. p. 41.

tre partage ; M. S. veut parler différemment des Anciens, & ne plus agir comme eux. Sur ce pied, mes raisons ne devoient point arrêter M. S., ni le mettre en frais d'un second Volume, dans lequel il est tout occupé à faire le procès à mes raisonnemens ; car je lui passerois là-dessus telle condamnation qu'il voudroit. Qu'il me permette seulement de copier ici ce que m'en mande un Médecin *, qui parle comme observateur, tel qu'il est en effet en pratique, qu'il exerce avec distinction. " J'ai lû le Livre ,, de M. SILVA, il est bien écrit & d'un stile ,, séduisant quand on n'est pas sur ses gardes ; ,, mais il y a bien des endroits dignes de criti- ,, que. Dans son second Volume la plus grande ,, partie de ses raisonnemens portent à faux, ,, quelques-uns même sont contre lui. Par ,, exemple, j'ay reconnu par moi-même la vé- ,, rité de ce que vous dites des Espagnols & des ,, François par rapport à la différente façon de ,, vivre de ces deux Nations, qui doit apporter ,, une différence dans les succès de la saignée ,, du pied. L'Isle de *S. Domingue* est habitée ,, par des Espagnols & par des François, c'est ,, le même climat, le même degré de chaleur ; ,, cependant il arrive mille inconvéniens aux ,, François des saignées du pied brusquement ,, faites dans les commencemens des Fiévres ,, ardentes, qui portent toutes à la tête. Cette ,, espèce de saignée y a tué une infinité de Fran- ,, çois : au contraire, les Espagnols s'en trou- ,, vent bien ; mais c'est que ceux-ci sont très-so- ,, bres, & que les François se gorgent d'aliments ,, succulents & de liqueurs, sans compter les

* M. *Hallays*, Médecin à *la Rochelle*, dans sa Lettre du 25. Decembre, 1728.

„ vins fumeux. „ Quoiqu'il en soit, je parlerois même le langage de M. S., si, comme je tâche d'y être dans le Livre des Observations, il étoit dans son Livre dans le goût de l'ancienne Pratique, & dans la maniere de bien penser; ce goût qui est de toutes les sciences (comme l'a si bien fait voir la Sçavante (*a*) de nos jours dans le bel Ouvrage qu'elle a fait sur *le Goût dans les Sciences*), & qui est banni de la Médecine par M. S., dont le Livre fait bien plus un art de discourir, qu'un art de guérir ou de penser en matiere de guérison, *artem confabulandi magis, quàm artem sanandi* (*b*). Au reste, ce goût ne consiste point dans une servilité basse & aveugle pour les Anciens, de quoi M. S. voudroit me charger; mais dans une affinité de principes, une ressemblance de notions, une consanguinité de connoissances entre celles qu'on acquiert aujourd'hui, & celles que nous ont laissé nos anciens Maîtres: de-sorte que sous des termes différents qui donnent à leurs observations plus d'étenduë & plus de netteté, il se répand sur elles de nouveaux jours, par les nouvelles manieres de les entendre & de les expliquer. Car voilà la vraye maniere d'avancer les affaires de la Médecine, ou d'en procurer le progrès sans lui faire rien perdre, tournant au contraire tout à son profit. C'est en conciliant les Anciens avec les Modernes sur les termes, & accordant les Modernes avec les Anciens sur le fond. De tout ceci il résulte, qu'autant que la bonne Médecine se fonde sur les anciennes notions de Pratique,

Ce goût n'est pas un asservissement à l'Antiquité.

Conciliation des Anciens avec les Modernes.

(*a*) Madame *Dacier*.
(*b*) *Sydenham*.

ne permettant à chaque Systême de les expliquer chacun dans ses termes; autant M. S. donne-t-il un fondement caduc à sa pratique, qu'il pose sur des termes & sur des calculs, qui sont les raisons de son Systême dépourvû de notions autorisées en pratique; & c'est la premiere des dangereuses Conséquences qui se tirent du systême de M. S. Car c'est par de semblables réfléxions d'usage que je vais finir avec lui. Passionné comme il est pour la Pratique, & moi n'ayant jamais étudié autre chose, il nous convient à tous deux d'en entretenir le Public, au lieu de vétilleries spéculatives ou de disputes interminables: *sine disciplinâ quæstiones devita, sciens quia generant lites.*

Premiere Conséquence.

Réfléxions d'usage, à la place des Disputes inutiles, pour finir ma Réponse

CXIX. La seconde Conséquence non moins fâcheuse suit naturellement du *Traité des Saignées*: Non-seulement il détruit le goût de la bonne Médecine en général; mais ce malheur menace particuliérement l'Ecole de Paris. Car s'il en est crû, voilà le goût de la doctrine des *Arabes*, ce goût qui avoit tant défiguré les Sciences, rentré dans l'Ecole de Paris; voilà les soins & tous les travaux de nos Peres perdus ou négligez, FERNEL & ses Ecrits rendus méprisables; les SYLVIUS, les DURET, les HOLLIER, les BAILLOU, & tant de grands Maîtres nos ayeux nous auront transmis des maximes erronées; & nous tous leurs Elèves nous voilà dans l'erreur, *ergo erravimus à viâ veritatis*, réduits sur nos vieux jours à rapprendre la Saignée: M. S. voudroit-il au prix de ces humiliations pour l'Ecole de Médecine de Paris accréditer son Ouvrage?

Seconde Conséquence.

Fâcheuses Conséquences du Traité des Saignées.

Goût des Arabes rappellé dans l'Ecole de Paris.

Troisiéme Conséquence.

Anarchie en Médecine

CXX. UNE troisiéme Conséquence très-pernicieuse, c'est l'*Anarchie* qui va s'introduire en Médecine par le mépris des régles, de toute autorité, de toute subordination, dès qu'il sera permis de négliger, en suivant le *Traité des Saignées*, les loix fondamentales, qui sont celles de l'ancienne Méthode. En effet, il n'en faut plus aucune dans ce systême, où tout Médecin sans autre étude, sans autre attention, sans expérience, se trouvera décidé d'abord sur la premiere vûë, ou du premier abord d'une *fiévre continuë*, d'une *maladie maligne*, d'une *petite-vérole*; puisqu'il n'aura qu'à saigner du pied & hardiment, avant même qu'il sçache bien à quelle maladie il va avoir affaire, réïtérer sans crainte & de-près-à-près les saignées du pied, pourvû qu'il ne les laisse point destituées de leurs fidéles adjoints, *Emétiques*, *Purgatifs*, *Apozêmes* finement assaisonnez de quelques grains du libertin *Kermès*, cet enfant de *Bélial* ou sans joug en Médecine: Qu'après cela quelque *catastrophe* inopinée vienne à enlever le malade, l'on a pour garant la parole de M. S., que ce ne sera ni la faute du Médecin, ni celle des Remédes; *quod artis nostræ erat præstitimus*, diront-ils, paroles railleuses que met un sçavant & plaisant Auteur * dans la bouche des Médecins malheureux en semblables occasions. Cependant HIPPOCRATE ne rassûre un Praticien sur la conduite qu'il a tenuë d'aucune maladie, qu'autant qu'elle est selon la raison qui doit l'avoir guidé: *Omnia secundùm rationem facienti, & non secundùm ra-*

Fautes autorisées.

* *Erasme*, dans ses Colloques.

tionem evenientibus, non transeundum ad aliud (a); suivant cette autre maxime fondamentale & parallèle à celle-ci, qu'un Médecin ne doit point se fier aux succès les plus heureux, quand ils n'arrivent point suivant cette *raison*; parce que ce sont, la plûpart, des soulagemens incertains, infidéles, sur lesquels il ne faut point compter: *His quæ non secundùm rationem levant credere non oportet, multa enim horum sunt inconstantia, neque durare solent* (b); de maniere qu'un Médecin ne doit pas beaucoup craindre les fâcheux accidents qui arrivent contre l'ordre ou les loix de cette raison, *non timere valdè quæ præter rationem prava fiunt* (c). Et voilà la raison, qui est le *goût* en Médecine, qu'exclut le nouveau systême, & avec lui toute subordination, comme dans un Etat sans Prince ou sans Roi, où chacun va faire ce qu'il imaginera: *In diebus illis non erit Rex, unusquisque faciet quod sibi videbitur*; tout cela pour manquer à l'observance de la plus ancienne Loi de police établie par le plus ancien & le plus sage des Législateurs (d), de ne pas toucher aux bornes que nos Peres ont posées: *Non assumes & trans feres terminos quos fixerunt priores* (e). Car dès que M. S. montre par son exemple à mépriser les Loix des Anciens, c'est un modelle pour autoriser la présomption de qui que ce soit.

Fautes non excusables, soulagemens trompeurs.

Ne point changer les Loix des Anciens.

CXXI. UNE quatriéme Conséquence non

[a] Aphor. Sect. II. Aph. 52.
[b] *Idem*, ibid. Aph. 27.
[c] Ibidem.
[d] *Moyse*.
[e] Deuteronome, chap. 19. v. 14.

Quatriéme Conséquence.

La science des occasions anéantie.

moins importante, c'est qu'au moyen du nouveau systême voilà la Médecine devenuë un corps sans ame; parce qu'il anéantit la *science des occasions*, qui est l'ame de la Pratique: *Temporum opportunitates curationum sunt animi, earumque observatio curationis finis* (a). C'est qu'en effet le *Traité des Saignées* ne dit pas un mot sur ces tems, où il faut qu'un Médecin sçache prendre son parti; c'est peut-être que M. S. ne connoît ou n'admet dans les maladies d'autres sortes de tems, que ceux qui fuyent en Médecine, ou que ceux qui s'échappent très-vîte & qu'HIPPOCRATE appelle *opportunitates celerrimæ*; mais le même Hippocrate ne reconnoît ceux-ci, qu'aprés avoir enseigné que les tems dans les maladies sont de plus d'une sorte, & autant différents que les maladies elles-mêmes & les différentes manieres de les traiter: *Opportunitates multæ sunt in Arte & variæ, velut & morbi, & affectiones, eorumque curationes* (b). Mais l'on va être délivré de tous ces menus soins par le systême de M. S.; car sans donner ni loi, ni régle, ni précaution, ni distinction de tems, d'âge, de constitution, il en quitte un Médecin pour sçavoir saigner du pied de très-bonne heure, ressaigner avec la même hardiesse, & apparemment donner l'*émétique* & le *kermès* avec la même intrépidité; car c'est la licence qu'introduit ce nouveau systême, & c'est celle contre laquelle s'est élevé le Livre des Observations. C'étoit donc là-dessus qu'il falloit justifier cette dangereuse doctrine. M. S. trouve plus aisé & plus court de

Par les enseignemens du Traité des Saignées.

[a] *Hippocr.* Epist. ad *Cratevam.*
[b] *Idem*, Lib. I. de Morbis, p. 431.

me prendre à parti dans la ſeconde Partie de ſon Livre, qu'il perſonnifie par-tout à mon déſavantage, par des récriminations contre mes ſentimens, contre mes étiologies, contre ma Médecine, qu'il voudroit décrier, en répandant ſur mes raiſonnemens, & ſur mes explications *pathologiques*, des ſoupçons déſobligeants, des ironies ſourdes & malignes, des interprétations étudiées. M. S. voudroit donc me mettre aux priſes avec ſes Phyſiciens, & me faire ſoûtenir thèſe contre eux: Mais outre que je me ſuis mis ailleurs au-deſſus de ces procédez peu convenables en fait de Pratique, dont il s'agit entre lui & moi; je trouve, ſans même trop préſumer en ma faveur, que nous avons lui & moi ſuffiſamment fait nos preuves il y a long-tems ſur ces jeux d'école, pour mutuellement nous tenir quittes. Car il eſt des ébauches d'étude dont il ne meſſied point à de jeunes gens de s'honorer en public, ce qu'on appelle *crudæ ſtudia in vulgus proferre*; ce ſont des combats littéraires loüables dans les loiſirs de la jeuneſſe, pour s'entr'éxciter à trouver le vrai dans les ſciences: mais les jeux d'une érudition purement ſpéculative ne conviennent point pour donner des régles en Médecine, ou en fixer la pratique; car c'eſt de quoi il s'agit entre nous, & ce devoit être le but du *Traité de l'Uſage des Saignées*.

Le Traité des Saignées met des Diſputes ſpéculatives à la place des Régles de Pratique.

CXXII. POUR cinquiéme Conſéquence, j'ai une obſervation à repréſenter à M. S.: Sans doute ſe fait-il honneur d'être un des Maîtres de la Faculté de Médecine de Paris; cependant rien eſt-il plus oppoſé à la doctrine de cette Compagnie, que celle du *Traité de*

Cinquiéme Conſéquence.

l'Usage des Saignées? On a même la douleur d'avoir remarqué, qu'il n'y a presque aucun Auteur de cette Faculté dans la foule d'Etrangers amenez ci-devant en témoignage contre moi, ou contre ce que je pense en pratique, & je n'y pense que ce que m'a appris l'Ecole de Paris, dont je professe hautement la doctrine. C'étoit donc de-là qu'il falloit appeller des témoins contre moi: Car quoique je respecte tous les grands hommes par-tout où ils soient, c'étoit parmi ceux de la Faculté de *Paris* qu'il falloit me donner des Juges. Quelque chose de pis, c'est de la Faculté de *Montpellier* que M. S. se pare pour faire honneur à son systême ou pour lui donner valeur. Ce n'est pourtant point que cette sçavante & célèbre Ecole ne trouve en moi le plus parfait respect, & chez nous tous les égards singuliers que l'on a avec raison pour elle par tout le Monde: mais enfin elle a ses loix, ses principes, ses manieres en Médecine, qu'elle maintient avec honneur & fidélité; & la Faculté de Paris a les siennes, dont tout le monde s'est trop bien trouvé pour jamais s'en départir; chacun a ses drapeaux à garder, ses droits & son honneur à maintenir. Sied-il dont bien à un Docteur de Paris de passer du camp de ses peres dans celui des étrangers, en allant prendre dans une autre Ecole une doctrine ou un goût en Médecine pour l'introduire dans la sienne, l'un & l'autre contraires à l'esprit de la Médecine de ses peres? M. S. voudroit-il se faire soupçonner d'un manque d'attachement, de reconnoissance, ou d'une fidélité jurée & mal gardée? C'est du moins trop peu d'égard pour une Compa-

M. S. prend dans la Faculté de Montpellier des Juges contre moi.

Et des Patrons pour lui.

Il va prendre dans une autre Ecole un goût étranger à celui de l'Ecole de Paris

gnie qui ne mérite point son indifférence, puisque c'est de son nom qu'il tient celui qui l'honore aujourd'hui à la Cour & à la Ville. Quel préjugé donc déplaisant! Quel dangereux exemple pour de jeunes Médecins! qui s'apprendront sur le modelle de M. S. à mépriser toute loi en Médecine; parce qu'il les méprise toutes en général dans les anciens Médécins qu'il proscrit (a), & en particulier celles de la Faculté dans la personne de BRISSOT; puisque depuis lui, elles n'y ont point changé durant des siècles entiers, où tant de célèbres Médecins les y ont respectées & réligieusement observées.

L'exemple d'indépendance donné aux jeunes Médecins.

Loix de la Faculté de Paris méprisées.

CXXIII. A LA vérité, en même tems que M. S. met l'époque de son nouveau systême dans M. BARBEYRAC, & M. CHIRAC, deux certainement des plus célèbres & plus dignes Praticiens qui ayent honoré la Faculté de Montpellier, il cite (b) aussi *les Observations de M. BRAYER, Médecin de Paris, sur la petite-Vérole, écrites de sa propre main dans un manuscrit que M. HERMENT, Docteur de la Faculté de Paris, a dans sa Bibliothèque.* Mais ce témoignage tant éxalté par M. S. n'est-il pas fondé sur l'équivoque par lequel il donne le change à ses Lecteurs dans tout son Ouvrage? Cette pratique de la saignée du pied dans la petite-Vérole, dont M. Brayer se louë, nous dit-on, dans ses Observations manuscrites, aura été sans doute celle d'un grand Médecin comme lui, & laquelle a été de tous les tems en certain cas de la petite-Vérole, comme nous avons dit que fit M. RIOLAN pour appaiser une

[a] *Voyez* la Préface.
[b] Pag. 71.

phrénésie ; ce sera donc en pareille occasion que M. BRAYER se sera si bien trouvé de la saignée du pied. Cette saignée donc entre les mains de M. Brayer, ne ressembla jamais à celle de M. S., qui la fait préluder non-seulement à la petite-Vérole, & à la saignée du bras, mais encore aux *émétiques*, au *kermès*, & aux *purgations* du lendemain ou du même jour ; c'est pourtant de celle-ci dont il falloit que M. S. produisit les témoignages des Praticiens de Paris ses Maîtres, s'il vouloit autoriser dans leur Ecole son nouveau système : Mais l'on est bien assûré qu'il n'en a aucun par-devers lui. Au contraire, les Thèses de la Faculté, qui nous restent en très-grand nombre, déposent toutes autant évidemment contre cette saignée, qu'elle y est non-mentionnée & parfaitement inconnuë, sans que rien s'y trouve de ressemblant à cette pratique, tandis que toutes recommandent la saignée du bras dans la petite-Vérole : Bien plus, la saignée du bras que l'on y trouve à la place de celle du pied dans les maladies des Femmes, & dans des cas privilégiez dans le monde, prouve le peu de crédit qu'y a toûjours eu la saignée du pied ; témoin la Thèse du célèbre M. NICOLAS PIETRE : *Ergo incipiente Febre continuâ, unà erumpentibus statâ periodo menstruis, Basilica potiùs quàm Saphena secanda.* C'est donc une vérité constante, que les Médecins de Paris n'ont ordinairement saigné que du bras dans la petite-Vérole ; & que la méthode de M. S. y est aussi inoüie qu'insolite dans la Médecine de tous les siècles passez, où l'on ne saignoit du pied dans quelque maladie que ce fût, que dans des cas particuliers, & sui-

M. *Brayer* saignoit du Pied quelquefois, mais jamais comme M. S.

Thèses de la Faculté contre cette saignée du Pied

vant les régles marquées ci-devant. Car il est étonnant de voir M. S. vanter la saignée du pied comme s'il lui donnoit l'être ou l'origine, ou comme si lui seul ou ses partisans l'avoient mise au jour. Pour les ramener de cette persuasion, il suffiroit que l'on produisît ces *Observations* de M. BRAYER, qui font foi que de son tems il étoit ordinaire & d'usage de saigner du pied. On supplie même M. HERMENT de vouloir bien le faire; & nous lui aurions l'obligation toute entiere, s'il vouloit encore y joindre les Observations orales & écrites, qu'un aussi bon pere & aussi grand Praticien que M. HERMENT son pere lui aura laissées sans doute. Il étoit de l'ancienne *roche*, d'où sortoit ce bon *goût* en Médecine, qu'il possédoit si parfaitement, & qu'il avoit pris, comme il m'a fait l'honneur de me le dire plusieurs fois, parmi les anciens Médecins de Paris. Mais, à dire vrai, que je doute encore que les Observations de ce grand Maître fissent honneur au dogme de M. S.! Car il me souvient des clameurs que je lui ai oüi faire sur la décadence de la Pratique en Médecine, & sur les nouvelles manieres de pratiquer qu'il voyoit déja s'introduire, & qu'il déploroit dès-lors pour l'avenir, prévoyant par la solidité de son jugement (qui étoit certainement grande en lui) les malheurs dont il voyoit menacée la Médecine de Paris. Mais que diroit-il, s'il voyoit aujourd'hui sous ses yeux ce que sa sagesse ne lui montroit que de loin?

M. *Herment* prié de nous donner les Observations de M. *Brayer*.

Et celles de M. son Pere.

M. *Herment* le Pere prévoyoit la décadence de la Médecine.

CXXIV. UNE sixiéme Conséquence vient enfin prendre ici place. C'est que le *Traité des Saignées* étoit inutile avant qu'il parût,

Sixiéme Conséquence.

qu'il l'eſt encore depuis qu'il paroît, & au ſurplus qu'il devient un Ouvrage dangereux; ainſi il pouvoit ſans inconvénient ne pas naître, & il eût été bon qu'il ne nâquît pas, *bonum ſi natum non fuiſſet*. Ces conſéquences ſont humiliantes pour l'Ouvrage, mais vrayes, quoique ſans aucun préjudice pour l'Auteur, car on le reſpecte; mais il ne les a pas aſſez ſenties pour tous ceux qui moins précautionnez que lui s'y laiſſeront étourdiment aller.

Le Traité des Saignées étoit & eſt encore inutile.

Qu'il fût donc inutile, c'eſt-à-dire, qu'on pût s'en paſſer, la preuve en eſt évidente: Il ne remédie à aucun inconvénient qui fût imputé à la ſaignée telle qu'on la pratiquoit dans la petite-Vérole avant l'apparition du Traité des Saignées; puiſqu'on la guériſſoit avant lui avec ce reméde bien placé, ſans qu'il ait été reproché à la Médecine, qu'il lui manquât quelque choſe en ce point: Quelques-uns au contraire l'y trouvoient de trop, perſuadez qu'il ne falloit pas du-tout ſaigner dans la petite-Vérole. Dans cette diſpoſition, c'étoit un tems perdu que de faire cet Ouvrage, ſuivant cette maxime d'un grand Philoſophe moral *, que c'eſt être oiſif ou perdre le tems que de faire l'inutile, c'eſt-à-dire, ce qui n'eſt ni ſouhaité par perſonne, ni demandé par la nature ou par le beſoin des choſes. Aujourd'hui le Livre de M. S. vient dans ces circonſtances; il eſt donc de ſurérogation, entant qu'il ne ſatisfait à rien de demandé. Mais il eſt encore ce qu'il étoit avant qu'il parût, c'eſt-à-dire, parfaitement inutile; parce que la Médecine ne ſe ſeroit jamais apper-

Pourquoi.

* SENEQUE.

çuë qu'il fût encore à avenir. Cette sorte de superfluïté n'est pas même la seule dans l'Ouvrage de M. S., il en a une autre qui mérite bien plus d'attention : c'est qu'il fait autre chose que ce qu'il avoit à faire (puisqu'enfin on vouloit faire un Livre); & cela suivant l'idée du même Philosophe, est une autre maniere de perdre son tems, puisque c'est abuser de celui des autres. Or là-dessus nous avons l'aveu de M. S. lui-même, *fatentem habemus reum* : *Il ne suffit pas*, dit-il, *d'avoir prouvé que la saignée du pied est utile, & qu'elle a été pratiquée par les Anciens* (a). Voilà précisément sur quoi M. S. n'avoit rien à prouver, ni à dire ; parce qu'on ne lui demandoit rien là-dessus, & qu'on ne doute pas de l'utilité de la saignée du pied ; qu'on sçait enfin qu'elle a été pratiquée par les Anciens : Le *Traité des Saignées* fait donc & prouve ce qu'il n'avoit ni à prouver, ni à faire.

Superfluïté particuliére au Traité des Saignées.

CXXV. Nous *croyons*, dit-il, *avoir satisfait pleinement aux reproches de M. H.* (b). Autre superfluïté de même espèce, *satisfaire* pleinement à des reproches qui n'éxistent absolument pas ; car le Livre des Observations en fait-il contre la saignée du pied ? y ai-je contesté à cette saignée son ancienneté en Médecine ? J'ose ne me pas croire assez ignorant en Antiquité, sur laquelle M. S. affecte tant de me relever, pour ne pas sçavoir qu'on y saignoit du pied dès les tems d'HIPPOCRATE, & apparemment bien avant lui. Une

Superfluïté de nouvelle espèce.

[a] Pag. 119.
[b] Pag. 107.

autre présomption, que M. S. me pardonnera s'il lui plaît, c'est que je ne me crois point assez novice en Pratique, pour n'y avoir pas reconnu mille fois l'utilité de la saignée du pied. L'expression de mille fois apprêtera à rire à M. S., qui la trouvera éxagerée dans la bouche d'un Médecin qu'il croit prévenu, pusillanime, ou dans le non-usage de la saignée du pied. Mais peut-il sans injustice ou sans affectation donner à soupçonner au Public, que ce Médecin qui n'a jamais rien négligé pour s'instruire en Médecine, l'aura pratiquée pendant 45 ans sans y avoir employé la saignée du pied? Il va donc, ce Médecin, se vanter à M. S., puisqu'il l'y oblige, *factus sum insipiens, vos me coëgistis.* Pour cela il prend la liberté d'interroger sa pratique, (car 45 ans qu'il y a qu'elle a commencé auront offert bien des occasions) en lui demandant, si faisant, ce semble, litiére de saignées du pied, il lui est arrivé l'avanture que ce Médecin a eüe il y a plus de 40 ans? Ce fut de faire saigner du pied au commencement d'une maladie 14 fois dans l'espace de quinze jours. Un pareil coup d'essai qui fut aussi heureux pour la malade, que glorieux pour un Médecin qui entroit en pratique, ne pourra-t-il point lui tenir dans l'esprit de M. S. lieu d'un chef-d'œuvre alors, qui n'a dû ni pû prévenir ce Médecin aujourd'hui au bout de plus de 40 ans contre la saignée du pied, ou l'en dégoûter après une si heureuse épreuve? Aussi n'est-ce que la saignée du pied habillée à la mode de M. S. que j'ai combattuë dans le Livre des Observations, cette saignée, dis-je, donnée pour régle générale dans les commence-

Preuve que je ne suis pas contre la saignée du Pied en elle-même.

Preuves que la saignée du Pied ne m'est ni odieuse, ni insolite.

mens des grandes maladies, accompagnée de purgations aussi irrégulieres qu'elle ; & là-dessus j'ai demandé des preuves dans l'antiquité, & des témoignages parmi les Praticiens ou Auteurs modernes : D'autant que cette étonnante Médecine a quelque chose de monstrueux, *aliquid alit monstri*, tant elle naît difforme & énorme, pour peu qu'on la compare avec celle de tous les tems & de toutes les écoles ! M. S. a-t-il fourni ces preuves ? les a-t-il indiquées ? les a-t-il touchées ? Voilà donc encore son Ouvrage inutile ; parce que nonobstant tout ce qu'il offre de beau, d'étudié, d'élégant, de sçavant, il laisse dans toute sa force l'avertissement donné dans le Livre des Observations contre lequel il écrit ; puisqu'il répond à tout autre chose qu'à ce qui y est demandé. Accordant donc au Livre de M. S, qu'il est une belle & ingénieuse fiction de Médecine, agréablement imaginée, débitée avec esprit, narrée avec art, exprimée avec graces, il devient autant inutile à la Pratique, qu'il y est un hors-d'œuvre ; parce que les choses ne se passent point dans nos corps, suivant ses calculs & ses démonstrations. Ce n'est point qu'elles ne pûssent illustrer des faits de Pratique, sur lesquels elles seroient fondées : mais elles ne peuvent confirmer ceux qu'elles supposent, & qui sont encore dans le néant de l'imagination ; parce qu'elles regardent une Médecine à faire, & nous cherchons à établir les raisons d'une Médecine faite.

Quelle saignée je combats dans le Livre des Observations.

Le Traité des Saignées est une belle fiction.

Le Traité des saignées donne des raisons à une Médecine à faire.

CXXVI. Mais tant d'inutilitez qui remplissent tout le corps de l'Ouvrage de M. S. sont des suites de l'inutilité du Titre qu'il lui

a donné, & qu'il n'a nullement rempli : Ce devoit être *de l'Usage des Saignées*, & c'est précisément de quoi il y est le moins parlé. Car l'on entend par l'*usage* des Saignées la connoissance de tout ce qu'il faut faire de ce grand remède ; comme, quand il faut employer la saignée, de quelle partie ou de quel endroit il faut la faire, la quantité de sang qu'il faut tirer, par quelle raison il faut ou ne faut pas la réïtérer ; tout cela établi sur l'usage constant en Médecine, & d'aprés les observations & les maximes des grands Maîtres, comme a fait si bien M. WILLIS ; ajoûtant les manieres par lesquelles, suivant la bonne Anatomie, ornée de connoissances de la belle Physique & de la Géomètrie même, dans les termes de l'art, embellie si l'on peut des beautez du Langage François (comme ont fait avec tant de succès FERNEL, LOMMIUS, &c. en latin) ce remède réüssit en Pratique. Mais sur tout cela, néant ; M. S. ne fait rien autre chose que commencer ses premiers Chapitres par où il falloit finir son Ouvrage, supposant par-tout ce qu'il ne prouve nulle part. Ce sont tous préludes de raisonnemens géomètriques, & des calculs arithmétiques, non pour rendre compte du succès de la saignée qu'il traite, dont il auroit préalablement fait voir les bons effets tirez de la Pratique ; mais comme pour prouver à la Nature qu'elle doit opérer suivant les régles que les opérations géomètriques lui ont dressées. Or en tout cela se trouvent évidemment deux inutilitez, qui mettant le comble à toutes les autres, font du Traité des Saignées un *parergon* complet ou un parfait hors-d'œuvre. En effet, l'Auteur n'apprend

Usage des Saignées, ce que c'est, non montré.

Titre du Livre de M. S. non rempli.

C'est un hors-d'œuvre.

rien moins que le véritable usage des Saignées ; parce qu'il est persuadé que celle du Pied est la seule nécessaire ; & cela plus supposé que prouvé, il éblouït l'esprit de ses Lecteurs de raisons, dont le beau & le brillant se feroient agréablement sentir aux meilleurs connoisseurs, dès que tant de finesse dans le langage, tant de délicatesse dans les tours, tant de solidité dans les démonstrations, leur feroit entendre pourquoi une telle saignée, celle du Pied, par exemple, se trouveroit réüssir mieux que celle du Bras dans telle maladie, en tel cas, en tel âge, tel sexe, telle circonstance, tel tems de maladie. Une autre nécessité à l'Auteur, c'étoit de prouver que la saignée du pied est toute seule *révulsive* ; car jamais l'on ne mit en question si elle est *révulsive* par elle-même, puisqu'au contraire tout le monde lui a accordé le titre de la plus *forte révulsion*. Mais de-là naissoit une question toute naturelle & des plus importantes, qui par conséquent demandoit une preuve bien établie & bien complette ; c'étoit si l'on pouvoit convaincre la Médecine, que la cure des plus grandes maladies, ayant à se commencer par la *révulsion*, doit être commencée par celle qui est la plus *forte*, qui est celle du Pied ? c'est-à-dire, si en toute maladie où il faut saigner, il faut toûjours attirer le sang au plus loin ? & c'est demander, s'il ne seroit pas plus sûr en pratique de faire *la plus forte révulsion* à deux tems ? Ce fut un trait de la constante sagesse de l'ancienne Pratique, par lequel les habiles Médecins avoient pour premier soin d'amener le sang comme à mi-chemin par la saignée du bras, pour,

Défauts des preuves qui y sont employées.

Révulsion faite à deux tems.

après l'avoir ainsi situé, l'évacuer sûrement en cas de besoin par la saignée du pied : C'est qu'ils auroient crû *prendre l'anguille* (comme l'on dit) *à écorcher par la queuë*, que de commencer la cure d'une maladie par la saignée du pied, laquelle devoit être terminée en cas de besoin par cette évacuation. Cette précaution même n'est-elle point conforme aux connoissances de l'Anatomie moderne, & aux loix capitales de la Circulation? Car ces loix ne sont dans la Nature, que pour ramener & contenir le sang de l'habitude du corps dans les grands vaisseaux, pour de-là être redistribué dans tous les visceres & dans tous les capillaires. Sur ce modelle, la bonne Médecine s'occupe d'abord de remettre le sang qui s'échappe à contre-tems des grands vaisseaux pour fondre sur quelque viscere, & de le ramener au centre du corps & aux ordres des puissances principales qui en dirigent le cours ; disposée cependant à déterminer au plus loin ce sang, si surabondant encore dans les grands vaisseaux, il venoit à reprendre ou continuoit à suivre la tendence qui d'abord l'avoit emporté dans le viscere malade ; & cela par le moyen de la saignée du pied, qui achève d'évacuer en entier le sang, qui n'étoit qu'à demi-détourné de la partie malade ; ce qui est faire en deux tems ce que M. S. veut faire dans un seul. Cela paroît une diligence plus que superfluë dans cette étonnante méthode.

Conforme aux loix de la Circulation.

Etiologie.

CXXVII. Car heureuse la Médecine ! si dans le *Traité de l'Usage des Saignées* elle n'avoit qu'à tolérer un Ouvrage, qui ne seroit qu'inutile à son usage ; car du moins

pourroit-

pourroit-elle avoir le plaisir de se parer de ce qu'il a de gracieux, capable d'adoucir ses amertumes & charmer ses ennuis. Mais de plus, il est dangereux ; parce que dans un traité de pratique, tel que celui-ci, un Praticien comme M. S. devoit y marquer les précautions avec lesquelles les Praticiens ont coûtume de communiquer des observations nouvelles pour la pratique. Car pour vanter les avantages d'une pratique, il faut en faire sentir la sûreté, sur-tout dans une Médecine si nouvelle, qu'on en voit la souche naître sous ses yeux ; de-peur d'introduire dans le monde moins un usage de guérir, qu'un art d'essayer des remédes sur la vie des hommes. C'est que la vraïe Médecine est un art formé par le tems, *temporis ars Medicina* ; ce qu'HIPPOCRATE appelle *temporis industriam*, sans quoi la Médecine est moins un art, qu'un apprentissage : *Longi temporis industriam accedere necesse est, quò Disciplina (Medicina) velutì gravidata feliciter & bene crescendo maturos fructus afferat* *. Or ce modelle a-t-il été celui du nouveau systême ? M S. le grossit-il d'observations & de faits de Pratique pris de l'ancienne ou de la nouvelle Médecine ? Au contraire, il n'y est presque parlé de l'ancienne Médecine que pour l'avilir, & de la nouvelle que pour la bouleverser ; car c'est le droit qu'il se donne sous le spécieux prétexte de nouveautez permises en Médecine. Un Sçavant moderne les permet aussi, mais entant qu'elles serviront à confirmer les anciennes connoissances, comme il s'en

Pourquoi il est dangereux.

Caractere de la vraie Médecine.

* *Hippocrat.* Lex.

Nouveautez, quelles recevables en Médecine.

explique au sujet des nouveaux systêmes : *Una hypothesis per alteram non est evertenda, sed explicanda ..... Veterum bene statuta, non per nova experimenta labefactanda, sed confirmanda* (a) ; parce que, suivant la distinction que fait un autre Sçavant de l'antiquité aussi sage que poli dans les belles Lettres, il y a bien de la différence entre une beauté nouvellement imaginée, & une vérité anciennement connuë & depuis long-tems renouvellée : *Alterum est recenti novitate fictum, alterum antiquâ origine incorruptum* (b). Suivant ces témoignages, il convenoit à la réputation de M. S. de n'introduire en Médecine par un Traité fait exprès, que quelque coup singulier en pratique (sur la saignée du pied donc, puisqu'elle est tant de son inclination), & bien muni de bonnes raisons, de régles, de précautions, toutes tirées des occasions qui l'auroient conduit lui-même à cette découverte, & par lesquelles il y y rameneroit ses Lecteurs.

Ne rien introduire en Pratique, sans ses régles.

CXXVIII. CAR c'est la maniere dont s'y sont pris des Praticiens célèbres, ceux même qui avoient vieilli parmi des malades. Ainsi le sçavant Praticien de *Marseille* (c) ayant appris à force d'usage à distinguer les fluxions de poitrine où il falloit purger de bonne heure, les décrit dans son Ouvrage (*d*) avec une telle précision, qu'il va jusqu'à marquer les jours qu'il faut le faire, sur les indices de certains symptômes, qu'il désigne, pour ne se point tromper

(a) *Lamswerde*, Præfat. Monit. salut.
(b) *Aul. Gell.* Noct. Att. p. 295.
(c) *Nicol. Chesneau.*
(d) Observ. Lib. II. Cap. 2. pag. 143.

ni les autres dans la distinction de ces sortes de fluxions de poitrine d'avec les vrayes pleurésies. M. TORTI est un autre Médecin de *Padouë*, aussi sage qu'excellent connoisseur en maladies, tant à raison de son âge, qu'à force de réfléxions, de science & de bon sens ; & on lui a obligation de nous avoir bien démêlé ces sortes de fiévres intermittentes malignes, où il faut sçavoir prodiguer le *quinquina* tout d'abord, pour prévenir la mort, qui arrive inopinément dans le troisiéme ou quatriéme accès, si l'on manque d'y employer le *quinquina* avec cette diligence & cette profusion. Aussi n'a-t-il rien ômis dans son Ouvrage sur les Fiévres intermittentes malignes, pour mettre tous les Médecins au fait de sa maniere d'y employer le *quinquina*. M. HARRIS, ce célèbre Médecin des Enfans (sur qui la Médecine est si mal-aisée) emploïe aussi toutes les précautions nécessaires pour persuader ses Lecteurs de sa nouvelle maniere de traiter & guérir leurs maladies. C'est par l'usage fréquent des *Purgatifs* choisis & des *Absorbants*, ceux-ci à large dose; sur quoi il marque les indices qui le guident lui-même dans sa méthode, & donne ses avertissements sur ce qu'il a trouvé de plus nécessaire, non dans l'usage d'un seul reméde, de la *Purgation* par exemple, qui fait pourtant le fond de son systême sur les maladies des Enfans ; mais pour se conduire, comme il fait lui-même avec succès, dans l'usage de tous ceux qui conviennent avec elle.

A l'imitation des Praticiens qui ont donné les régles de leurs nouveaux remédes.

Exemples ou modelles.

CXXIX. SANS ces précautions, prétendre magistralement donner la saignée du pied pour régle générale au commencement de toutes les grandes maladies, c'est vouloir faire ce que dé-

fendent les Philosophes, sçavoir de changer l'*essence* des choses. Car c'est abbréger l'Art de guérir, qu'HIPPOCRATE reconnoît pour estre naturellement long, *Ars longa*; parce qu'il coûte tant de tems à acquérir, que la vie y est trop courte, *Vita brevis*; de l'aveu encore d'Hippocrate lui-même, qui dans un âge très-avancé reconnoissoit avec sa candeur ordinaire, qu'il n'étoit point encore arrivé à la perfection de l'Art, ni même au point de pouvoir s'y croire irrépréhensible: *Et sanè plus reprehensionis quam honoris ex Arte consecutus mihi videor, neque enim quantumvis senex ad Artis Medicæ summam perveni* (a). L'occasion qui passe vîte ou qui s'échappe dans toutes les maladies, & qui est rare en celles qui ne sont pas de tous les jours, telle qu'est la petite Vérole, augmente beaucoup la longueur du tems, *Occasio præceps*; & ce tems passe à travers mille difficultez pour l'usage & l'arrangement des remédes, *Experimentum periculosum*; & tout cela certes rend un Médecin difficile à se décider, *Judicium difficile*. Tant de conditions, qui sont celles que reconnoît Hippocrate, & qu'il a éprouvées, pour s'assûrer en Médecine, font fraïeur à l'aspect d'un systême de Pratique, qui en est autant dénüé que le *Traité des Saignées*; car ses maximes sont toutes neuves, & il s'en faut bien qu'elles ayent passé par toutes les épreuves dont Hippocrate n'étoit point content sur lui-même, quoiqu'il y eût vieilli. Il ne convient donc point de présenter ici le change, sous prétexte que l'on va résoudre quelques difficultez mal interprétées. Car c'est dire qu'on va amuser le Public, en lui insinuant que les objections du Livre des Observations

M. S. entreprend de changer l'essence des choses.

Il abbrège la Médecine, qu'*Hippocrate* a trouvée longue.

(a) *Hippocrat.* Epist. ad Democritum.

ſont légéres ou fauſſes ; ou lui faire illuſion, puiſqu'en entreprenant de lui faire voir le faux d'un Ouvrage, qui n'eſt fait que pour le mettre en garde contre une dangereuſe Médecine, on lui ſouſtrait la connoiſſance de ces dangers, par l'adreſſe à lui ſubſtituer des idées de ſpéculations opposées à celles de Pratique, dont eſt nôtre queſtion. Car ne ſembleroit-il pas entendant dire légèrement à M. S., *qu'il faut répondre à quelques difficultez* *, qu'il ne lui reſte que quelque légère objection de Phyſique à diſcuter, comme pour contenter des eſprits difficiles ou des gens de mauvaiſe humeur. Mais ce qu'il appelle quelque difficulté, n'eſt pas moins qu'une attaque directement portée au fond de la Médecine, lequel eſt auſſi mal affermi dans le Traité des Saignées, qu'il eſt uniquement poſé ſur des baſes auſſi roulantes qu'un ſable mouvant. C'eſt donc qu'il faut faire de la ſeconde Partie du *Traité des Saignées*, ce qu'on a fait de la premiere ; l'on a dit de celle-ci, que le travail en étoit inutile à pluſieurs égards, *ſtulto labore conſumeris*; & l'on dit ici de l'autre, qu'elle met le comble de l'inutilité à tout l'ouvrage. Car c'eſt vouloir donner la perfection à ce qui n'a point d'eſtre, que d'entreprendre de prouver la bonté de ce qui n'eſt point. Ainſi donc, que M. S. eût prouvé dans la premiere Partie de ſon Livre, que ſa maniere de ſaigner étoit connuë, pratiquée ou inſinuée dans l'ancienne Médecine, ou ſuivant ſes plus inviolables loix dans la moderne ; de-ſorte que ce fût un ſurcroît qui vint s'ajoûter à la bonne Méthode de guérir, & non pas un renverſement de toute cette ſage Méthode, il ſeroit bien fondé à faire examiner par

Adreſſe à changer l'état de la queſtion.

Comble de l'inutilité de tout le Livre.

Ce qui lui manque.

* Pag. 119.

ses Physiciens les raisons que l'on auroit publiées mal-à-propos contre une doctrine solidement établie, pour ne rien laisser en arriére, ni manquer à l'affermissement de son systême. Mais c'est à quoi il a parfaitement manqué; sur quoi donc porteront ses réponses? Que de ma part je réponde à la Critique que font ses Physiciens sur mes raisonnemens, naîtra-t-il de ce conflict de raisons avancées en l'air, qu'une cacophonie de mots, de sens & d'expressions, dont personne ne conviendra de part ni d'autre. Cependant à travers tant de raisons inutilement spéculatives, & réellement imaginées, se perdra le point de vûë de pratique, qui fait l'unique objet du Livre des Observations; il importe à M. S. de le faire perdre au Public, & à moi de l'y rappeller. Je n'accepte donc point le change qu'il m'offre. La question entre nous est un fait de Pratique des plus intéressants, sur quoi il faut mettre en sûreté la vie des hommes avant que de montrer la vrai-semblance des raisons que la Physique peut lui prêter. Ramenant donc sous les yeux des Lecteurs le point de la question du Livre des Observations, tel que je l'ai représenté & restitué dans le Titre, j'en maintiens les raisons non-seulement non détruites, mais même non atteintes dans le *Traité des Saignées*. Ainsi tout concourt à montrer que c'est un Ouvrage qu'on trouve en tout & par-tout non concluant, *Opus obliquatum*, où l'Auteur s'égare & se répand en preuves étrangères à nôtre sujet; sans même y ajoûter aucun des correctifs qui conviendroient pour prévenir les dangers de cette saignée du pied, autant dangereuse qu'hétérodoxe; de-sorte que pour y remédier, il faudroit faire au sujet de cette saignée, ce qu'un

Le point de la question rappellé par la restitution du titre du Livre des Observations.

sçavant Médecin (*a*) a fait touchant les dangers des Remédes Chymiques dans un Ouvrage qu'il a intitulé : *De Usu vero, ac fero Abusu Medicamentorum Chymicorum.* Ainsi il faudroit pour bien réparer ou prévenir le mal que peut faire le *Traité des Saignées*, qu'une plume qui respecte autant l'ancienne Médecine, que M. S. l'estime peu, travaillât à un Livre sous ce titre: *De Usu vero, & fero Abusu Venæ-sectionis è Pede.* Car que seroit-ce, si les erreurs de l'Ouvrage de M. S. venant à passer dans la Médecine, il se formoit des Praticiens sur ces idées? Seroit-ce moins que ces hommes, que CICERON appelle *homines præposteros*; parce que ce seroient des Médecins qui pratiqueroient au rebours de tous les autres, semblables à ces arcs qui tirent de travers, *arcus dolosi.* De-là sortiroit une race pécheresse en Pratique, *radix peccatrix*, une déplorable Médecine, sur laquelle il ne resteroit que de gémir, *Medicina lugens*; ce fut le titre (*a*) d'un Livre fait sur les malheurs de la Médecine. Mais qu'ils seroient sérieusement à craindre ces malheurs, Si M. S. livré aux principes de son Ouvrage, ou prévenu des maximes dangereuses qu'il contient, ne sçavoit personnellement en éviter les abus, & en prévenir par son exemple les séductions! Quels desordres ne s'ensuivroient point d'un tel exemple entre des mains moins adroites que les siennes, *si hæc in viridi, quid in sicco!* Nous croyons donc tout ce qui est de mieux & de plus avantageux sur le compte d'un aussi habile Médecin,

Le danger qu'il se formât des Praticiens sur ce Systême.

M. S. sçaura le prévenir ou le réparer.

(*a*) *M. Fréderic Hoffman.*

(*b*) Medicina lugens, *sive* Θρηνωδία, &c. *Minderer.* Auth.

confidimus meliora. Emporté par une élévation de génie, ou par une supériorité de connoissances, il s'ouvre des voyes dont il connoît les sentiers, les routes & les *débouchez*; mais sans avoir assez considéré combien peu de gens sont capables de le suivre. Ainsi tant fût-il dangereux cet Ouvrage pour le commun des Médecins, aussi peu sa Médecine & ses malades en souffriront. De dangereuses armes sont quelquefois maniables & heureuses en d'habiles mains. Un sçavant Médecin (*a*) d'Allemagne crût appercevoir de grands Remédes dans les Poisons les plus mortels, son Livre n'entama en rien sa réputation. Le Traité des Saignées est moins téméraire, & il peut se rectifier dans le monde par les sages ménagemens & les correctifs que M. S. sçaura y apporter.

Remerciment à M. S.

CXXX. Ce seroit ici où en finissant j'aurois à placer le remercîment que je me suis réservé de faire à M. S.; & certes je serois hors d'état de le faire comme il auroit été convenable, s'il étoit demeuré au *ton* de politesse excessive sur lequel il s'étoit mis d'abord (*b*), d'une maniere d'autant plus flattée, qu'elle étoit moins méritée de ma part. Mais après m'être vû traité dans son Ouvrage avec aussi peu de ménagement, qu'il m'avoit outrément prodigué ses flatteries, que me laisse-t-il à penser de son compliment? Ses termes adulateurs auroient-ils été de trompeuses amorces, ou des annonces de surprises? *pacificè quidem loquebantur, sed dolos cogitabant.* Pour moi, qui ne sçai ce que c'est que de reculer en

(*a*) *Frixius*, de Venenis.
(*b*) *Voyez* la Préface.

fait d'estime, quand je l'ai donnée à des personnes qui la méritent & encore toute autre chose, d'injustes procédez ne me feront jamais sortir des sentimens respectueux de la plus sincére considération que j'ai voüée à la personne de M. S.; & monté que je me suis sur ce *ton*, où rien n'est forcé, il ne m'en verra jamais décheoir. Pour même ne laisser rien manquer à mon remerciment, je laisse à y supléer par M. GEOFFROY & Consort, ses zèlez Approbateurs; persuadé comme je dois l'être, qu'ils seront devenus plus contens de la censure de M. S. contre moi, en la trouvant moins modérée qu'ils ne l'avoient crû d'abord, depuis qu'ils auront sçû, que les gens de Lettres ont été plus sensibles qu'eux au picquant désobligeant des phrases ironiques & des termes malins, qui sont répandus contre moi dans le Livre de M. S. Cependant, hors sa mauvaise pratique, j'oublie tout, paroles, sentimens, expressions artificieuses, insinuations malignes & affectées, sur lesquelles toutes j'ai brisé & je brise encore.

Rien ne me le fera mésestimer.

Protestation sincere d'estime, de considération, & d'amitié pour M. S.

PREMIERE LETTRE SUR LA RÉVULSION OU LA MANIERE DE LA PROCURER.

Mais comment donc, me demandez-vous Monsieur, procurer des *révulsions*, puisque vous en trouvez, nous dit-on ici, les manieres si mal établies dans le *Traité de l'Usage des Saignées* ? Mais demander, Monsieur, comment l'on procure des *révulsions*, c'est précisément demander ce que le Médecin ne fait jamais, quoique la Médecine le fasse continuellement dans ses mains. C'est qu'on ne doit jamais attendre de la présomption de l'Art, ce qui ne vient que de la sagesse de la Nature; & voilà ce qui occasionne tant de fautes en pratique. Car un Médecin veut faire des *révulsions*, faire *suer*, faire *uriner*, il veut *purger*, faire *vomir*, & c'est la Nature qui fait toutes ces opérations; puisqu'elles ne guérissent qu'autant que la Médecine naturelle, l'*Autocratie*, cette puissance *concréée* pour régir les causes de la santé, redresse celles des maladies. Qu'il se fasse donc des *révulsions* dans nos corps en tems de maladie, c'est une vérité aussi constante, qu'il est certain que la guérison n'arrive que par-

Révulsions, œuvres de la Nature, non du Médecin.

ce que les humeurs sorties de la file ou de l'ordre de la Circulation, reprennent leurs places, leurs situations & leurs arrangemens. Mais, comme il ne dépend point de la volonté du Médecin que les causes de la santé prennent les leurs, mais que ces situations sont les effets d'une puissance préordonnée par le Créateur pour l'éxecution de ces opérations; aussi est-ce à cette Puissance souveraine à les rétablir dans leurs droits, pour le recouvrement de la santé. C'est donc cette puissance qui fait les *révulsions*, suivant les moïens, les traces & les loix que le Créateur lui a tracées, desorte que ce n'est qu'autant que se rencontrent avec ces loix les ordonnances des Médecins. Après cela, il ne convient plus de demander par où donc il faut aujourd'hui s'y prendre pour faire des *révulsions*? Mais il faut étudier cette Puissance souveraine, pour prendre dans son fond les moïens d'en voir faire de convenables; parce que cette puissance étant celle qui entretient la Circulation, c'est dans elle qu'il faut apprendre comment elle les opére, pour en imiter l'art, ou plûtôt en suivre les maniéres.

Ce que c'est que Révulsion.

Puissance qui fait les Révulsions.

SUIVANT ces vûës, c'est au Médecin dès le premier début d'une maladie, à ménager à cette puissance ses aisances, afin qu'elle puisse s'aider des organes qu'elle a pour ramener & remettre en régle les humeurs, qui soustraites à ses loix & échappées à ses ordres, s'égareroieut dans des routes étrangéres. Mais cette puissance n'est autre que le Cœur, ce premier mobile de la vie, ce principal ressort de la machine, aidé des artéres & de tout ce qui est artériel; afin que de-

Ménager les aisances à cette Puissance.

meurant maîtresse de ses mouvemens, elle puisse les diriger suivant les pentes, les *inclinaisons*, la vertu & la destination de chacune. Ainsi ces humeurs éloignées de leur file, se rabbatent dans leurs places, d'aussi loin qu'elles soient appellées dans leurs postes naturels; & voilà au juste ce que c'est véritablement que *révulsion*. Une précision scholastique a un peu altéré la justesse de cette idée, donnant à comprendre que le rappel d'une humeur morbifique ne seroit sûr, qu'autant qu'il seroit éloigné de la partie malade; & mesurant cet éloignement suivant une notion populaire, l'on s'est persuadé que le rappel d'une humeur devoit se faire vers les parties du corps que les sens voïent à l'extérieur les plus éloignées de l'endroit malade: De-là enfin l'on s'est porté à croire, que les Pieds étant certainement les parties du Corps les plus éloignées à en juger par les yeux, il s'ensuivoit qu'une vraïe *révulsion* devoit se faire par les pieds. Mais cette idée n'est pas celle de la *révulsion* telle que l'opère la Nature; car ce n'est point aux pieds que se trouve située la puissance établie pour opérer les révulsions de précaution, qu'elle fait tous les jours, en ramenant le sang des extrémitez au centre du corps: C'est donc vers cet endroit qu'il faut en maladie rappeller le sang des endroits vers lesquels il s'égaroit, pour le remettre aux ordres & sous la direction de cette puissance; parce qu'étant préposée pour les arrangemens de la circulation & pour les distributions que le sang doit suivre en santé, elle y fera rentrer les sucs qui s'en étoient égarez en maladie. Mais l'éloignement que l'on imagine comme nécessaire

Eloignement des parties, ce que c'est.

pour une véritable *révulsion*, tel que l'Ecole l'a enseigné, & dont les esprits se sont laissé préoccuper, se trouve si peu dans l'idée de la *révulsion* naturelle, que ce n'est rien moins que les révolter, ces esprits, dès que l'on entreprend de rappeller cette opération à sa juste idée; de-sorte que c'est s'exposer à contrarier autant l'opinion commune, que la situation des Pieds est contraire à celle du Cœur. Cependant c'est une erreur d'imagination, qui aïant gâté les esprits, a suggeré des notions populaires, qui ont entraîné sans y penser les suffrages de ceux même qui s'étoient mis plus en garde contre les illusions des sens. Car instruit comme on l'est aujourd'hui, que les écarts que prend le sang pour former des maladies, se font dans les extrémitez des artères, peut-on ne point appercevoir les immenses distances qu'il y a des artères capillaires (partout où elles se trouvent, soit dans les extrémitez des visceres, soit dans celles de l'habitude) au centre du corps, où le sang doit en être ramené? De pareils lointains ne seront-ils point suffisans pour une Physique autant épurée que revenuë des témoignages fautifs des organes des sens? Par cela donc seul l'on remplit l'idée même d'*éloignement* attachée à celle de *révulsion*, qui doit, dira-t-on, se faire vers les parties les plus éloignées, *ad partes distantes*; puisque le centre du Corps est infiniment éloigné des extrêmitez des artères, où est le siége des grandes maladies.

Juste idée là-dessus.

Raisons physiques, anatomiques.

Ce sera donc une *révulsion* vraïe à tous égards, & elle est d'autant préférable, qu'elle est pl.. sûre; suivant l'avis de GALIEN, qui remarque & fait observer d'après sa pratique,

Vraïe Révulsion par la saignée du Bras.

(où certainement il n'étoit ni novice ni mal entendu) que dans les grandes maladies la saignée du bras (qui attire le sang au centre du corps) n'a nul inconvénient : *In acutis morbis. ... periculum planè nullum Vena-sectio habet* *. Voilà pour l'expérience ; voici la raison. Les voïes par où le sang est rappellé par la saignée du bras des extrémitez au centre, sont plus courtes, plus promptes & plus faciles ; car si l'on considere le peu de distance qu'il y a des Veines Sous-clavieres au Cœur, & que c'est par ces Veines que le sang est rapporté dans la *Cave* supérieure des *Brachiales*, où la saignée a été faite, l'on concevra avec quelle promptitude il doit revenir au Cœur. Car le sang artériel des *Axillaires* étant déterminé à couler avec d'autant plus d'aisance vers la partie saignée, qu'il trouve moins de résistance dans les Veines, c'est une circulation accélérée ; parce que le sang retourne au Cœur avec d'autant plus de célérité, qu'il se remonte plus légérement, & qu'il a moins de masse. Mais d'ailleurs il n'a pas plûtôt atteint le coude que fait l'*Axillaire*, que roulant comme sur une poulie, il se précipite dans la *Cave* supérieure, & de-là dans le Cœur, vers où une telle détermination du sang fait une *révulsion* d'autant plus sûre, qu'en même tems qu'elle dérobe à la partie malade celui qui y faisoit une congestion, elle l'amene dans un endroit où son affluence n'apporte ni embarras ni danger. C'est que là il se trouve sous la direction & l'action immédiate de cette Puissance-maîtresse, qui sur le champ a ses issuës & ses *débou-*

Etiologie là-dessus.

Méchanisme.

Sûreté de la Révulsion par la saignée du Bras.

* *Galen.* II. Vict. Acut. t. xi.

chez, pour rediſtribuer les ſucs à meſure qu'ils y abordent : Mais en même-tems, comme elle eſt la dépoſitaire née des directions que les ſucs doivent ſuivre dans leurs diſtributions, elle ſeule peut les replacer ſuivant les loix naturelles de la circulation. Se trouve-t-il de pareils ſecours dans quelque autre partie que ce ſoit, dans le Pied par exemple, vers où l'on feroit une *révulſion* ? Au contraire, le ſang précipité ſur des parties qui n'ont ni les organes ni la capacité, ni la vertu de renvoi, ni les décharges qui ſe trouvent au centre du corps, de pareilles *révulſions* n'emportent-elles point manifeſtement avec elles des dangers certains d'engorgemens, de dépôts, de *ſtaſes* même, ſi formidables aux malades ? Aucune ſaignée donc au ſens & au goût de la nature, n'eſt tant *révulſive* que celle du Bras ; puiſqu'aucune ne paroît ſi bien débarraſſer les Capillaires ſuivant ſes manieres. En effet, à conſiderer ſans préjugé le *méchaniſme* ou l'ordonnance des vaiſſeaux, on y voit la nature toute occupée a entretenir la liberté de la circulation du ſang, pour le ramener de toutes les extrémitez au Cœur ; juſques-là qu'elle le fait remonter des parties baſſes dans la Veine Cave ſupérieure, comme pour le ramener dans le grand chemin des capillaires les plus éloignez ; tels ſont ceux des viſcères du bas-ventre, en particulier ceux des Veines *Emulgentes*, des *Utérines*, des *Lombaires*, &c. qui ſe réfléchiſſent vers les branches de l'*Azygos*, qui s'allongent juſqu'à elles pour s'aboucher enſemble, & remonter le ſang, par cette ſorte d'échappée ou de ſubterfuge, dans la *Cave ſupérieure*. Sur ce modelle de *révulſion natu-*

Raiſon de dangers par la ſaignée du Pied.

Révulſion opérée dans l'œconomie naturelle.

relle, qui se fait à tout moment pour prévenir les engorgements des Capillaires, en portant le sang dans la Cave supérieure; est-il douteux qu'une saignée qui imite parfaitement ce dégagement des capillaires dans la Cave supérieure, soit la seule véritable *révulsive*, c'est-à-dire, la plus propre à dégager des parties où le sang se seroit accumulé ?

Mais, dira-t-on, une *révulsion* véritable doit se faire à l'opposite de la partie malade, & pour cela il y a nécessité de choisir l'endroit qui sera plus directement opposé à la partie qui est malade; or est-il possible d'imaginer que le Bras soit une partie directement opposée à quelque endroit que ce soit du corps qui sera malade, d'où il faudra détourner le sang? Mais cette élection est précisément ce qui n'est point du droit du Médecin, tant qu'il ne fera que se répandre en raisonnemens; car deux voyes plus sûres le guident là-dessus. D'une part, l'usage anciennement établi doit avoir découvert à un Praticien les sortes de saignées qui dégagent spécialement certains viscéres, & pour lors le choix du vaisseau à ouvrir pour la guérison de leurs maladies, est connu; car Hippocrate lui-même n'enseigne point à choisir les lieux d'où il faut faire les *révulsions*, donnant pour maxime générale qu'il faut détourner les humeurs des endroits où elles se portent contre le cours de la nature: *Revellenda sunt omnia, quæ quò non oportet vergunt* *. Or cette notion de *révulsion universelle* convient parfaitement à la saignée du Bras, laquelle indépendamment de la connoissance ou du choix du Méde-

Choix de parties expliqué.

Par la Pratique.

Par Hippocrate.

* Epidem. Lib. VI. Sect. 2. t. 21.

cin, situë tellement le sang dans sa marche, qu'elle ne peut vuider les vaisseaux sans vuider particuliérement ceux qui sont engagez. Car cet engagement étant une pression qui porte singuliérement sur le sang qui l'avoisine, celui-ci continuellement repoussé par la pression qui le gêne, se trouve en disposition toûjours prochaine à s'échapper par les endroits où il trouvera moins de résistance. Mais ces endroits sont ceux où se fera l'ouverture qui évacuëra le sang par la saignée du bras: ce sera donc par cette ouverture que s'échappera cette portion elle même de sang qui étoit en presse ; & c'est l'effet au naturel de la véritable *révulsion*. Cependant HIPPOCRATE paroîtroit insinuer aux Médecins de s'apprendre à choisir les vaisseaux par rapport aux *révulsions*, puisqu'il leur recommande de s'étudier à ouvrir toûjours les vaisseaux les plus éloignez de la partie malade: *Studendum est, ut quàm longissimùm à locis in quibus dolores fieri, & sanguis colligi consuevit, venarum-sectiones fiant* (*a*). Mais cet éloignement de vaisseaux se mesure si peu dans Hippocrate par les distances des parties extérieures, que toute sa pratique est contraire à cette sorte de choix. Il s'en explique même en termes formels en differents endroits de ses Ouvrages : *Morbi*, dit-il, *per eam partem cui maximè vicini esse solent, educendi, quâ scilicet singulis proximus est exitus* (*b*); & ailleurs, *in doloribus leniendis proximum vas seca* (*c*). Cette derniere maxime paroît même avoir fait la régle de la pratique d'Hippocrate; puisque ses *révulsions* ne se faisoient

Effet de la vraye Revulsion.

Exemples des Révulsions que pratiquoit *Hippocrate*.

(*a*) Lib. de Naturâ Hom. p. 179.
(*b*) De Loc. in Hom. p. 420.
(*c*) Lib. 6. Epidem. Sect. 6. t. 7.

que par les ſaignées des parties voiſines : ainſi il ſaignoit au *front* dans les maux de tête (*a*) ; il faiſoit ſes révulſions à la *gorge* dans les maladies des yeux : *Oculis fluxione tentatis revulſiones ad fauces facere convenit* (*b*) ; dans les inflammations de Gorge il appliquoit des *ventouſes ſcarifiées* derriere la teſte : *Sanguis plurimus . . . . revellendus* ; ce ſont ſes termes (*c*). Enfin il ouvroit les *Mammaires* dans les maux de côté ; ſans doute parce qu'il avoit appris de ſon uſage, que c'eſt des diſtances intérieures des vaiſſeaux qu'il faut entendre celles qu'il recommande pour les *révulſions.* Après cela peut-il tomber dans l'eſprit, que la ſaignée du Bras ne ſoit point *révulſive* pour la plûpart des maladies ? Au contraire, on en trouve la preuve dans la pratique de tous les Médecins des ſiécles paſſez ; puiſque tous ont pratiqué cette ſaignée comme telle. Si de plus l'on ajoûte ici les raiſons du ſçavant & célébre M. FREIND, par leſquelles il démontre que la ſaignée de la *Jugulaire* eſt *révulſive* dans les maladies du Cerveau, il devient conſtant que la plûpart des ſaignées que l'on a traitées de *dérivatives*, ſont encore pour la plûpart véritablement *révulſives*. Auſſi la *forte révulſion* qui s'eſt faite par la ſaignée du pied, ne fut jamais la *révulſion* ordinaire; on ne commençoit point par elle, & elle étoit réſervée pour certains cas après maintes ſaignées du bras ; perſuadé (comme en convainquent aujourd'hui les connoiſſances de la meilleure Anatomie) qu'une

Preuve de la Révulſion reconnuë dans la Saignée du bras.

Révulſion par la ſaignée du Pied a été rare.

(*a*) Aphor. 68. Sect. 5.
(*b*) Lib. 6. Epid. t. 24.
(*c*) Lib. de Affect. p. 528.

ſaignée faite ſur les fins des vaiſſeaux ou ſur les extrémitez du corps, tels que ſont les pieds, expoſe le ſang à s'arrêter dans ſon cours, & par-là à occaſionner des depôts dans les viſcéres qui ſe rencontrent ſur ſon chemin. Cet accident paroît même avoir eſté prévû dans l'ancienne Pratique ; & c'eſt l'avis qu'en donne là-deſſus l'*Hippocrate Latin*, ſi entendu (quoi que lui reprochent ceux qui l'entendent mal) dans la pratique de l'*Hippocrate Grec*, dont il eſt le copiſte fidéle & l'imitateur accompli : *Neque ignoro*, dit-il, *quoſdam dicere quàm longiſſimè ſanguinem eſſe mittendum, ſic enim averti materiæ curſum*, ... *ſed id ipſum falſum eſt, proximum enim locum primò exhaurit*, ... *ſanguis autem non trahitur, nè venit quidem**. Mais cette penſée de CELSE ſur le mouvement du ſang donneroit à ſoupçonner, ce qui peut-être eſt vrai, que les allées & venuës que l'on prétend faire faire au ſang par les *révulſions* entenduës dans le ſens vulgaire, ne ſeroient point autant réelles qu'on le débite dans les écoles. En effet, tout fluïde que ſoit le ſang, c'eſt une liqueur ſubſtantielle, trouble, non limpide, pâteuſe, gluante, mucilagineuſe, & par conſéquent bien moins propre à rouler légérement dans les vaiſſeaux, qu'à y paſſer forcément à travers de filiéres longues, ſerrées, tortueuſes, dans leſquelles étant pouſſée avec force, & retardée ſans ceſſe par les frottemens qu'elle a à ſouffrir des parois de canaux élaſtiques, qui la ſerrent ou la preſſent, elle s'échappe comme en rampant par tous les endroits où elle trouve moins

Ses Dangers ſentis dans l'ancienne Médecine.

Doute ſur la facilité du Sang à ſe laiſſer mener & ramener.

* Celſ. Lib. II. cap. 10.

de résistance. Comme donc la vertu de la Saignée n'agit point sur cette force élastique qui pousse le sang ; qu'elle ne change sur le champ ni la *crase*, ni l'habitude, ni la consistance de ce fluide, on ne comprend point trop la raison de ces translations soudaines qu'on se promet de faire faire au sang par les saignées du pied. Au contraire donc, suivant la pensée de Celse, il est plus naturel de croire que la saignée du pied en vuidant les parties inférieures, ne dégage pas à proportion les supérieures, dans lesquelles le sang se ralentissant, parce qu'il perd de son impétuosité à proportion qu'on lui ôte de son volume, n'en sera-ce point assez pour produire des engagemens dans ces parties? *Sanguis non trahitur, nè venit quidem.*

Raisons du contraire.

De tout ceci il résulte, que les *révulsions* les plus sûres sont celles qui se font en hâtant la circulation du sang vers le centre du corps, où il est rappellé des extrémitez avec plus de vîtesse & plus d'abondance. Car 1°. ces *révulsions* de l'art copient celles de la nature, en ne faisant que suivre les déterminations suivies par elle, & marquées pour nous ; par lesquelles nous comprenons qu'un rappel soudain du sang des Capillaires au centre du corps, n'est qu'une circulation du sang accélérée des extrémitez des artéres vers leur source qui est le Cœur. 2°. Ce rappel est une imitation d'une *révulsion* journaliere qui se fait tous les jours dans nos corps ; c'est de ce rappel de sang qui se fait par le moyen des ramifications de l'*Azygos*, qui vont ramasser le sang des *capillaires* du bas-ventre, pour le rapporter dans la Veine Cave supérieure & le ramener au Cœur. Cela étant ainsi, c'est de toutes les *révulsions* la plus convenable, & le plus

La bonne Révulsion doit ramener le sang au centre du corps.

Son modelle dans la circulation journaliere.

dans le goût de la nature, que celle qui se fait par la saignée du bras; & aussi sera-t-elle la plus sûre & la plus universellement propre à toutes les maladies de quelque viscere que ce soit. La proposition paroît hardie; aussi la donne-t-on pour une assertion constante & reçûë, & pour un sentiment raisonnable, & qui paroît avoir pour lui les suffrages de toute l'ancienne Médecine, puisque sa maniere ordinaire de faire des *révulsions* n'a guéres été que par la saignée du bras. Un autre avantage qu'on ne peut, ce semble, lui contester, c'est qu'elle est conforme à toutes les loix de la Circulation: en voici la preuve. Dans quelque endroit, quelque viscére ou quelque partie que ce soit où sera la cause d'une maladie, ce sont les *capillaires* des artéres qui la contiennent; & comme ces capillaires ont leurs rapports naturels de décharge vers le cœur en tems de santé, ces rapports étant les mêmes en maladie, doivent servir à la même chose. Ainsi, comme pour entretenir la santé il faut que les sucs des capillaires soient rapportez au cœur, ce sera aussi en les y rapportant, quand ils séjournent trop quelque part, qu'elle la rétablira. Or la saignée du bras, comme on l'a montré, produit ce bon effet; elle en devient donc le moïen naturel. Mais de plus son utilité est pour toutes les parties malades; parce que le centre du corps étant en distance proportionnellement égale par l'institution du Créateur avec elles toutes, il se trouve naturellement en distance convenable à chacune d'entre elles, sans que le sang soit plus exposé à se ralentir sur sa marche, étant rapporté d'un tel endroit plûtôt que d'un autre. Suivant cette idée, qu'une partie du

Révulsion par le Bras est universellement sûre & convenable.

Raisons physiques, anatomiques.

Distances naturelles.

bas-ventre soit embarrassée, qu'un viscére (quelque région du corps qu'il occupe) soit enflammé, que le cerveau soit engorgé, ce ne sera par-tout que par des sucs arrêtez dans les artéres *capillaires*. Or il est prouvé, que la saignée du bras occasionne un prompt rapport vers le Cœur des sucs ralentis dans tous les capillaires; elle donc seule peut servir à les débarrasser également. Une raison Anatomique va mettre cette vérité dans son jour.

Raison Anatomique.

Tous les vaisseaux du corps doivent être considerez comme des canaux de fontaine, qui communiquant tous les uns dans les autres, ont des origines communes, ayant chacun leur *ondulation* en propre, tendants cependant tous aux mêmes endroits; de-sorte que les uns se portent toûjours vers les extrémitez, & les autres toûjours vers le centre du corps; ainsi les fluïdes contenus dans ces canaux y sont également pressez, & dans des *tendences* égales ou uniformes en tems de santé. Cette égalité de pression change dès que plus de fluïdes s'arrêtent dans un endroit que dans un autre; mais les *tendences* des *oscillations* demeurant les mêmes, ces fluïdes arrêtez & grossis de volume font plus de pression pour s'échapper; ainsi donc avec plus d'impétuosité & de masse, sans changer de direction ou de *tendence*, ils pèsent plus sur la masse des autres fluïdes qui circulent encore; mais ceux-ci venant à trouver une issuë pour s'échapper & se mettre au large, entraînent la portion de fluïdes arrêtée quelque part, où elle faisoit plus de pression; & sur le champ déterminée à suivre l'impétuosité de toute

Pressions, tendences, oscillations naturelles.

la masse, elle se laisse emporter vers l'endroit où la masse des fluïdes aura trouvé jour. C'est précisément l'effet de la saignée du bras sur la masse du sang, qui étant en santé dans une pression universellement égale, se trouve en maladie inégalement pressée dans ses vaisseaux, dès qu'une portion de ses sucs arrêtée dans un viscere, y oppose une digue à son courant. Mais parce que cet amas qui fait la digue presse en cet endroit la masse du sang qui circule, & qu'il y pèse particuliérement sur son courant, cette masse n'aura pas plûtôt trouvé jour à s'échapper par l'ouverture de la saignée, qu'au même instant cette portion arrêtée, qui faisoit la digue & le poids, entrera dans le courant de toute la masse, & s'échappant avec elle, elle dégagera le viscere qu'elle occupoit. Considérant encore, que tous les vaisseaux du corps sont partagez en deux distances en *raisons* égales, vers son milieu ou son centre (c'est le Cœur, où tous les grands vaisseaux sont coupez en deux parties, l'une pour la région supérieure du corps, & l'autre pour l'inférieure), l'on apperçoit comment la saignée du bras doit également dégager les visceres, soit des parties supérieures, soit des inférieures. Pour cela, il ne faut qu'observer que les vaisseaux du bras sont situez comme au milieu de ce partage de tous les vaisseaux, parce qu'ils se trouvent également en rapports avec ceux des parties supérieures & avec ceux des inférieures. Les supérieurs principaux viennent de l'*Aorte* supérieure, les inférieurs de l'*Aorte* inférieure; les Veines à proportion de la *Cave* supérieure & de la *Cave* inférieure. Dans cet-

Raisons des débouchements des Vaisseaux.

Comment la saignée du Bras dégage les parties hautes & basses.

te ordonnance, le sang qu'on tire par le bras vuidant immédiatement les Veines Sous-clavieres, amoindrit d'autant la quantité qui doit s'en reporter dans le Ventricule droit; & par-là le gauche en en recevant moins, en envoyera moins aussi dans le Cœur, & celui-ci moins dans les Arteres supérieures & inférieures: La pression du sang dans quelque artere que ce soit, doit donc aussi diminuer; puisque c'est le sang artériel qui par ses *intrusions* fait l'embarras des vaisseaux. D'autre part, cette évacuation dérobant le sang des Arteres *Axillaires*, fait qu'il en monte beaucoup moins par les *Carotides*, qui sont les sources de tous les embarras du Cerveau, tandis que le Cœur de son côté y en envoye aussi moins. Rien peut-il si efficacement, si promptement & si singuliérement soulager la pression du sang des arteres supérieures, & en dégager plus puissamment les capillaires? Et voilà de ce côté la *révulsion* la plus accomplie, en même tems qu'elle convient à tous les endroits du corps, où sera l'engagement & la pression du sang.

Détails là-dessus.

SUIVANT pourtant ce raisonnnement, le titre de *révulsive* paroîtroit, ce semble, moins prouvé pour la saignée du bras dans les inflammations des visceres du bas-ventre; parce qu'en effet les rapports d'entre les vaisseaux du bas-ventre avec ceux des bras, paroissent non-seulement étrangers, mais encore très-obscurs, & par-là mal apperçûs: Mais l'on s'en est si parfaitement contenté, parmi même les zèlateurs les plus passionnez, pour la *révulsion* par la saignée du pied, qu'il n'y auroit qu'à demeurer sur ce point d'accord avec

Saignée du Bras comment révulsive dans les maux du bas-ventre.

eux

eux, sans plus aprofondir la question ; on doit même encore se souvenir que cette sorte de saignée étoit moins traitée de *révulsive* que de *diversive* par l'ancienne Pratique, parce qu'elle n'y voyoit point cette *rectitude* de vaisseaux éxigée pour une véritable *révulsion* : Cependant la matiere étant remise pour ainsi dire dans le creuset, l'on y découvre l'art secret, mais réel, de la vraye *révulsion* opérée par la saignée du bras dans les affections du bas-ventre. En effet, c'est toûjours par le dégagement qu'une saignée procure dans les arteres, qu'il faut juger de sa puissance *révulsive* ; or les situations des arteres du basventre mises en parallèle avec celles des arteres supérieures, font voir en quoi consiste précisément la raison de *révulsive* dans cette saignée du bras. Les arteres supérieures sont des *cones* dont les bases sont en bas & les pointes en haut, par où le sang monte au cerveau ; au contraire, les arteres du bas-ventre sont des *cones* renversez dont les bases sont en haut & les pointes en bas, parce que ce sont toutes productions de l'Aorte descendante, qui fait comme la base principale de tous ces *cones* renversez ; & c'est dans ces cones renversez que se font les engagemens du sang, par ses *intrusions* dans leurs pointes d'où naissent les capillaires. Il est vrai qu'on n'apperçoit aucun vaisseau qui puisse du Bras retirer ou rappeller le sang intercepté & qui fait embarras dans les capillaires, du Foye par exemple ; mais voici en pareille situation le moyen par où vont se dissiper ces embarras par la saignée du bras. C'est l'*Aorte* qui reçoit le sang qui va s'engager dans les ex-

Preuves prises de la disposition des Vaisseaux.

Ordonnance des Artéres

trémitez de tous ces petits *cones* ; ainsi une maniere négative de dégager ce sang, c'est d'empécher qu'il n'en tombe autant qu'il faisoit dans l'*Aorte*, qui est la principale source. Mais c'est positivement ce que fait la saignée du bras ; car les Arteres *Sous-clavieres* d'une part, & les Veines de même nom d'une autre, dérobant & détournant le sang qui devroit tomber dans le Ventricule droit, c'est diminuer dans la source la quantité de celui qui repasseroit dans la grande Artere ; c'est donc comme une main qui suspendroit en haut le sang qui doit tomber dans les arteres inférieures. Cependant les arteres capillaires étant des *cones*, où le sang arrêté est en presse, elles ont le tems de se resserrer, & conséquemment elles reprennent leur *ton* à mesure qu'elles reçoivent moins de sang du côté de leurs bases ; ayant donc ainsi le tems de reprendre leur *vertu systaltique*, elles brisent les sucs qui les tenoient comme empêtrées ; en même tems le sang qui vient d'en-haut amoindri de volume, lancé pourtant avec impétuosité, entraîne comme une douce ravine tout celui qui croupissoit dans tous les canaux du viscere où étoit l'embarras ; & encore un coup voilà une *révulsion* opérée par la saignée du bras & envers le bas-ventre de la maniere la plus parfaite. La raison de cette perfection se trouve, en ce que toutes les conditions qu'on peut demander pour la *résolution* d'une *congestion* ou de l'humeur arrêtée qui la cause, se trouvent dans cette opération *révulsive*, par laquelle le sang ralenti en congestion dans quelque viscere, est dissipé & remis dans le courant de la circulation ; & pour produire effi-

Effet révulsif de la saignée du Bras expliqué.

Méchanisme de cet effet.

Perfection de la Révulsion par la saignée du Bras.

eacement un tel effet, rien ne convient tant d'une part que de détourner le ſang qui s'y porteroit, & d'autre part d'amoindrir le volume de celui qui s'y porte néceſſairement. Or la ſaignée du bras fait l'un & l'autre ; car elle détourne le ſang artériel des *Axillaires*, par leſquelles elle détermine ce ſang à prendre la route des Arteres *Brachiales*, au lieu de celle de l'*Aorte* aſcendante, & par la veine ouverte elle dérobe une partie du ſang qui ſeroit retombé par le Cœur dans l'*Aorte* deſcendante. Une autre preuve de perfection dans cette ſaignée *révulſive*, c'eſt qu'elle rétablit la *vertu ſyſtaltique* des vaiſſeaux, deſorte que reprenant leur reſſort & leur *ton* ils peuvent ſe défaire ou ſe débarraſſer des ſucs qui les tenoient engorgez ; ce qui eſt tout-à-la-fois rétablir les Fluïdes & les Solides dans leur état naturel, & par-là procurer aux ſucs qui étoient arrêtez dans les Capillaires leur retour dans le Cœur.

Raiſons phyſiques de cette perfection.

SERA-CE donc qu'après ceci il ne faudra plus ſaigner que du bras ? Peut-être les malades perdroient-ils peu à cette réſolution ; du moins la ſaignée du bras eſt-elle plus univerſellement convenable à tous maux que toute autre ſaignée généralement priſe : Du moins encore a-t-elle infiniment moins d'inconvénient que la ſaignée du pied, dont en mille occaſions elle peut prendre la place ſans aucun danger ; au lieu que peut-être ſur mille ſaignées qu'il faut faire au bras, pas une ſaignée du pied ne pourra auſſi heureuſement être miſe à la place d'une d'entre-elles. La ſaignée de la *Jugulaire* a encore fait ſes preuves de préférence ou de ſûreté ; puiſqu'on l'a

Raiſons de préférence pour la ſaignée du Bras

Sûreté de la ſaignée de la Jugulaire.

vû pratiquer plusieurs fois & pendant plusieurs années, comme on auroit fait celle du bras, sur une malade qui avoit été estropiée de tous les deux. Mais, dira-t-on, n'est-il point des cas sur les personnes du sexe, où il seroit dangereux d'attirer le sang en haut, dans les *pâles-couleurs* par exemple, dans des *affections hystériques*, dans des *suppressions*, en de jeunes personnes, ou en des nouvelles-accouchées. Mais ce peut être de ces cas de réserve pour la saignée du pied. D'ailleurs, au préjugé près, combien de fois dans les maladies des Femmes, la saignée du bras est-elle préférable à celle du pied? En effet, fût-il état plus *spasmodique* que celui des personnes du sexe dans la plûpart de leurs infirmitez? Alors donc ces *retenuës*, ces *suppressions*, ces *étouffemens* sont-ils causez par autre chose que par la disposition *spasmodique* des vaisseaux, laquelle en interrompant le cours des oscillations, détourne, pervertit, ou arrête celui des humeurs ou du sang? Sera-ce donc en attirant le sang aux parties basses par la saignée du pied qu'on rétablira ces évacuations manquées ou perverties? Au-contraire, tout en ira plus mal; parce que le sang enserré dans les vaisseaux ne peut-être tiré en bas, ni suivre au gré du Médecin le chemin qu'il voudroit lui faire prendre, *sanguis non trahitur, nè venit quidem.*

Saignée du Bras dans les maladies des Femmes.

Dispositions spasmodiques les causent.

Aprés tout ceci, Monsieur, vous me permettrez de finir en concluant par ce que je vous annonçois au commencencement de ma Lettre, que ce n'est point au Médecin à entreprendre de faire des *révulsions*, dont l'œuvre est toute de la Nature, qui en a tracé les régles dans les pentes, les rapports, & les me-

Conclusion, que la Ré-

ſures qu'elle a établies entre les puiſſances des *Solides* & celles de *Fluïdes*. Ainſi ſon étude doit être celle de l'*Autocratie*, de la Médecine naturelle, pour ſe dreſſer au maniment ou au ſçavoir-faire de cette *main-ouvriére*, que GALIEN avoit apperçu dans le fond du corps humain ; ce ſont les loix de l'œconomie animale, que le doigt du Créateur dirige comme il les a établies, parce que d'elles ſeules dépendent les ſuccès de toute intelligence en Médecine. Ce n'eſt donc qu'en ſe mettant de concert avec cette Nature, qu'un Médecin parvient à faire des *révulſions*, moins parce qu'il y met du ſien, que parce qu'il ſçait tout emprunter d'elle. Son miniſtère auprès d'elle doit être celui d'un Coopérateur plus ſage encore que ſçavant, qui ne ſe picque de pénétrer ſes vûës, que pour éxécuter ſes volontez ſans les prévenir. Pour cela, il doit ne ſçavoir que lui épargner les embarras, en écartant de ſon chemin tout ce qui pourroit retarder, pervertir, ou empêcher ſes opérations ; parce que les organes qui doivent lui ſervir, aïant perdu de leur ſoupleſſe, ſeroient mal-aiſément maniables, ou qu'étant ſortis de leurs directions, ils ne la ſerviroient que de travers, à contretems, ou contre ſes vûës. Voilà donc l'habileté en Médecine ; c'eſt de ſçavoir entretenir les organes du corps dans leur force, & en même tems dans la juſteſſe de leurs mouvemens, en modérant les puiſſances des Solides & leur ſoûmettant la vertu des Fluïdes, pour les remettre de concert entre-elles quand la maladie les a ſoûlevées les unes contre les autres. Car c'eſt en les réconciliant pour les faire s'entre-ſecourir, qu'un Médecin obtient non-

vulſion eſt l'œuvre de la Nature.

Miniſtére du Médecin.

Habileté du Médecin, ce que c'eſt.

seulement des *révulsions*, dont la Nature fait son affaire, quand elle n'est ni troublée, ni agacée, ni dérangée; mais encore toutes les autres opérations nécessaires au rétablissement de la santé: Car c'est encore d'elle qu'il faut qu'un Médecin apprenne, à faire *suër*, à faire *uriner*, à *purger*, & à faire *vomir*; puisqu'il s'en faut bien que toutes ces opérations dépendent du caprice ou des intentions d'aucun guérisseur, & que ce doit toûjours être des effets de cette sagesse naturelle qui fait les *révulsions*. Mais ce seroit, Monsieur, la matiere d'un autre Ouvrage que d'une Lettre, & aller au-delà de ce que vous avez souhaité de moi.

SECONDE LETTRE SUR LA RÉVULSION DANS LES MALADIES CHRONIQUES.

Causes de *Maladies incurables* dans cette *Révulsion* ômise, imparfaite, ou manquée dans ces Maladies.

C'EST sur la *Révulsion* dans les Maladies Aiguës que roulent toutes vos réfléxions, MONSIEUR; mais après ce que j'ai eu l'honneur de vous dire là-dessus dans ma premiere Lettre, souffrez que je vous fasse ici souvenir d'une autre sorte de *Révulsion* à procurer dans les Maladies Chroniques, dont vous me paroissez assez peu occupé, parce qu'en effet elle y est souvent oubliée, négligée, ou imparfaitement pratiquée. Cependant, dès qu'il est reconnu combien il est nécessaire de détourner le sang dans les maladies *aiguës*, des parties où se forment les *congestions*, & que les *congestions* font l'essence des maladies *chroniques*, conformément aux idées d'obstructions, ausquelles on attribuë ordinairement les causes de ces maux, ce doit être en ces cas de pratique des *révulsions* nécessairement à faire, c'est-à-dire, des engagemens d'humeurs à dissiper. Or ces en-

Révulsion négligée dans les Maladies Chroniques.

Raisons de sa nécessité.

gagemens occupant notoirement les *capillaires* des viſceres dans les maladies chroniques, & la *révulſion* dans ſa juſte idée n'étant que le rappel d'une humeur engagée dans les capillaires, la *révulſion* ſeule eſt capable de produire ce bon effet; & en conſéquence la Saignée étant le moïen propre pour procurer des *révulſions*, ne devient-il point évident qu'elle eſt le principal moïen d'abbréger, de terminer même la cure des maladies chroniques? Elle y eſt cependant nommément interdite, non-ſeulement par les préjugez populaires; mais encore par des opinions paſſées de ces préjugez en Médecine, qui font que des Médecins eux-mêmes, prévenus de ces idées mal entenduës, s'abſtiennent de ſaigner dans les *maladies chroniques*, ou qu'intimidez par la crainte de mauvais bruits ſur leur compte, ils ne le font qu'imparfaitement. Cependant les engagemens que les ſucs prennent dans les maladies chroniques, s'étant faits plus profondément que dans les aiguës, & dans des parties non-ſeulement plus éloignées du centre du corps, mais encore imbibées de ſucs mal-aiſez à remettre dans le courant de la circulation, eſt-il occaſion en pratique, où la *révulſion* ſoit plus néceſſaire? Si l'on ajoûte à tout ceci que les ſucs ſortis du ſang ſont d'autant plus *lymphatiques*, qu'ils s'éloignent plus des grands vaiſſeaux, ce ſera une raiſon non moins preſſante pour un Praticien, pour rappeller le plûtôt poſſible ces ſucs de la profondeur de leurs lointains; effet certes de la *révulſion* la plus franche & la plus accomplie. En effet, non-ſeulement ces ſucs *lymphatiques* ſont plus mal-aiſez à ramener au centre du corps; mais en-

Préjugez contre la ſaignée dans les Maladies Chroniques.

Preuves de la néceſſité de cette ſaignée.

core s'étant insinüez jusques dans le tissu des parties *spermatiques*, comme sont les *glandes* & les *vésicules des membranes*, qui sont les repaires & les *foyers* des affections chroniques ; ne sera-ce point l'œuvre d'une *révulsion* la plus parfaite & la mieux caractérisée, que l'action d'une saignée qui remettra dans les grands vaisseaux, des humeurs qui en étoient d'autant plus éloignées, qu'elles sont moins propres de leur nature à y être ramenées ?

Nature des causes des Maladies Chroniques.

CAR telle est la condition de ces sortes de maux, ils occupent toûjours des endroits les plus écartez, ou dans le profond des visceres, ou dans les extrémitez des vaisseaux, comme sont par exemple les *lymphatiques-artériels* parsemez par-tout le genre membraneux, lequel fait le fond originaire & primordial des parties. La *lymphe* donc poussée & retenuë dans ces réduits profonds & éloignez, perdant autant de sa facilité pour son retour vers le Cœur, qu'elle perd de sa fluïdité par le ralentissement qu'elle souffre dans ces endroits, prend aisément la qualité qui est attachée à sa nature ; c'est l'épaississement, qui lui en attire tant d'autres étrangeres, comme celles de *gluant*, de *visqueux*, d'*âcre*, de *salin*, de *tartareux*, de *pierreux* ; toutes sortes de *fixations*, qui s'opposent au retour des sucs lymphatiques vers le Cœur. Ici les sens l'emportant sur la raison, & l'imagination sur l'esprit, ils font prendre ces sucs *gluants*, *visqueux*, *salins* pour les causes des maladies chroniques ; & pour l'objet de leurs cures, des *sérositez* à évacuer, des *viscositez* à fondre, des *acides* à concentrer, des *salûres* à adoucir : C'est ainsi que la Médecine s'attaquant plus au

Qualitez des sucs lymphatiques.

Méprise là-dessus sur les causes.

produit de la cause, qu'à la cause même, elle se livre à tous remédes étrangers à la cause originaire, ômettant ainsi ou négligeant la seule qui auroit pû prévenir les suites d'aussi fâcheux engagemens. C'est la *révulsion* que la Saignée opere singuliérement, & d'autant plus sûrement, qu'elle n'a aucun des dangers de tous les remédes que l'on prodigue avec tant de confiance & si peu de succès dans les maladies chroniques.

Méprise sur les Remèdes.

QUE ce soit, si l'on veut, une affection *asthmatique*, dans laquelle un malade rende par la toux des glaires, des colles, des viscositez intarissables, la Médecine vulgaire va se ruer sur ces humeurs, pour les exterminer à force de *pectoraux*, de *béchiques*, de *fondants*, d'*hydragogues* & de *purgatifs* dévoüez aux *phlegmes*, aux crasses, aux viscositez. Sera-ce une affection *mélancholique*, *hystérique*, *rateleuse*, *hypochondriaque* ? voilà que tout d'abord, ne comptant que sur des *obstructions* à lever, sur des *skirrhes* à résoudre, des *tartres* à fondre, des *vents* à dissiper, on se perdra & le malade à travers un tas de remédes, les *amers*, les *apéritifs*, les *martiaux*, les *volatils*; par lesquels n'allant point a la vraie cause de tous les symptômes de ces bizarres & capricieuses maladies, l'on vuide les boutiques de drogues, & les corps des malades d'humeurs, sans vuider celles qui les ont commencées & qui les entretiennent.

Exemples sur ces méprises.

QUE ce soit encore, pour le supposer ici, un *cours de ventre*, une *dyssenterie*, une *lienterie* (car l'on sçait jusqu'à quel degré d'opiniâtreté parviennent ces maux), les soins ordinaires en pareils cas deviendront ceux d'éva-

cuer des humeurs *séreuses*, *pituiteuses*, *glaireuses*, *bilieuses*, plus ou moins *acides*, *âcres*, *salines*, *corrosives*; attachées, ce dit-on, aux membranes des premieres voïes & de toutes les parties souffrantes; & pour cela il ne sera purgations, *cholagogues*, &c. que l'on n'emploïe avec autant de persévérance, que ces maux ont d'opiniâtreté; & cependant ces maux demeurent sans guérison, ou ces guérisons ne sont dûës qu'à l'excellence du tempérament du malade, qui a sçû surmonter & le mal & les remédes. Mais la *révulsion* manquée ou ômise est la source de ces maux & de ces effets mauvais ou fortuits des remédes; parce que, si par son moïen l'on s'y étoit pris de bonne heure, on auroit détourné le sang de ses malheureux engagemens dans les *capillaires*, qui occasionnent ces débords de *lymphes* vitiées en tant de manieres ou sous tant de formes également séduisantes & dangereuses.

Continuation d'exemples sur tout cela.

Révulsion manquée, de quel danger.

Je sçai pourtant, Monsieur, à quel point de discrédit est parvenuë la Saignée dans les maladies chroniques; ainsi il faut s'attendre à tous les malins traits, que l'on répandra contre une Médecine qui osera aujourd'hui se déclarer ici en sa faveur: Mais aussi aujourd'hui, que l'on se fait tant de fête de l'Anatomie moderne, que l'on se pare avec tant de faste des loix de la Circulation du Sang, que l'on se donne pour les patrons, les directeurs ou les Maîtres en œconomie animale, cette Médecine deviendra-t-elle méprisable, ou encourra-t-elle aucun ridicule, dès qu'elle se trouvera au niveau de ces loix souveraines de la Nature? Or suivant l'ordre de ces loix, le sang est continuellement poussé par le cœur dans les capillaires;

La Saignée injustement décriée dans les Maladies Chroniques.

Sa justification dans l'Anatomie moderne.

& la santé ne s'en ensuivra, qu'autant que ce sang en sera rapporté à peu-près dans la même quantité qu'il y est porté. Donc, par une raison contraire, il en résultera une maladie dès qu'il manquera quelque chose à cette quantité de sang qui doit revenir au cœur. Car ce n'est, sur-tout dans les maladies chroniques, que de ce qui reste de sang dans les parties éloignées, ou de ce qui s'y accumule petit-à-petit, que se forment beaucoup de ces maladies; suivant cette pensée d'HIPPOCRATE, *Morbi derepentè non contingunt, sed paulatim collecti se acervatim produnt* (*a*). Mais ces réliquats de circulation sont des sucs *lymphatiques*, dont la *congestion* devient les matériaux de ces *glaires*, de ces *pituites*, & de ces *viscositez*, qui se montrent à la vérité sous différentes formes dans les maladies chroniques, suivant la différence des lieux ou des parties où se travaillent (toûjours & par-tout par la même cause ou par le même principe) ces différentes *colles*, ces *glus* variées, ces *mucilages* tant diversifiez: *Morborum omnium idem modus, locus tantùm diversus; Morbi igitur ob locorum varietatem, nihil inter se habere simile videntur, est tamen una & eadem omnium Morborum forma & causa* (*b*). Ce sera donc dans la *Poitrine* un *asthme*, dans la *Rate* une affection *mélancholique*, dans les *Intestins* un cours de ventre, une *lientérie*: mais dans chacune de ces maladies, c'est la sérosité ou la lymphe qui se montre en fonte sous différentes formes; sous celle de *viscosité gluante* dans l'asthme; sous celle de *cracheries* dans

Réliquats de Circulation causes des maladies.

Cause commune des Maladies.

(*a*) *Hippocr.* Lib. I. de Vict. Rat. pag. 302.
(*b*) *Idem*, de Flat. pag. 273.

les affections mélancholiques, *melancholici sunt sputatores*; enfin sous la forme de selles *bilieuses*, *séreuses*, *atrabilaires*, *chyleuses*, *pituiteuses*, dans les cours de ventre : & cependant la cause de tant de différentes *excrétions* est par-tout la même, consistant dans ces réliquats de Circulation qui se sont accumulez dans les capillaires de ces visceres, où ils changent de couleur, d'apparence & de consistance, mais sans changer de cause, ni même originairement de nature & de substance. Cette cause commune est double ; d'une part, un sang épaissi dans les extrémitez artérielles sanguines ; & d'autre part, un amas de sucs lymphatiques, qui prennent leurs issuës & leurs caracteres de la structure & de la disposition des lieux ou parties où se trouvent les vaisseaux qui les contiennent. Ce sont dans le *poûmon* des vésicules ; dans la *rate* (qui a tant de part en beaucoup d'affections mélancholiques) ce seront les houpes des arteres sanguines capillaires, qui, comme il est ordinaire dans les rateleux (*in lienosis*), transmettront dans les vaisseaux ce sang séreux, qu'HIPPOCRATE appelle *aqueux-ichoroïde*, & qui est un suc ardent bilieux, produit, comme il l'avoit observé, par les chaleurs excessives de l'Eté, & qui cause aux malades des rêves fâcheux, d'importunes insomnies, &c. *De ichoroïde sanguine ita sentiendum, quòd pavidos & pervigiles facit* *. Enfin ce seront dans les intestins, des *glandes* ou des *sécrétoires* gorgez de sucs chyleux-lymphatiques, qui inondent ces parties. Mais de quelque en-

Explication là-dessus.

Raisons anatomiques, physiologiques.

* *Id.* Lib. VI. Epidem. Sect. 2.

droit que sourdent ces excrétions séreuses, c'est par-tout la partie rouge du sang qui bouche le passage à sa partie blanche dans les veines sanguines; & de cette digue, comme d'un obstacle invincible, se réfléchit cette partie blanche dans les arteres lymphatiques latérales. Dans cet état la Saignée doit faire le dégagement de cette portion rouge engagée; & ainsi la digue étant rompuë, se dissiperont les *congestions* séreuses. Mais l'ordonnance des *vaisseaux*, la disposition des *solides*, l'état des *fluïdes*, les forces enfin ou les *puissances* qui meuvent les uns & les autres, faisant voir les raisons de l'engagement de la partie rouge & des amas de la blanche, de toutes ces preuves résultent celles de la nécessité de la *révulsion* par la Saignée pour la guérison des affections *chroniques*.

Méchanisme de l'action de la Saignée.

En effet, la direction naturelle des vaisseaux porte le sang aux extrémitez des capillaires, & la structure de ces mêmes vaisseaux prouve la disposition du sang à s'engager dans ces extrémitez. Car si un Fluïde perd de son mouvement à proportion qu'il passe d'un espace plus large dans un plus étroit, ces vaisseaux se terminant en *cone* à mesure qu'ils approchent de leurs fins, le sang passera de grandes capacitez en de petites; il doit donc perdre autant de son mouvement dans celles-ci, que les diamètres y perdent de leur étenduë. Le Sang donc dans sa disposition même naturelle, se trouve toûjours à la veille de s'arrêter dans les capillaires. Deux causes, qui sont de tous les jours, augmentent cette disposition; les *passions* de l'ame d'une part, si capables d'altérer les Solides à tous les mo-

Raisons de la Saignée révulsive.

Disposition naturelle dans le Sang pour se ralentir.

mens de la vie ; d'autre part l'*âge* qui s'avance continuellement & qui les desséche. C'est une double raison qui concourt en même tems au rétrécissement des diamètres des vaisseaux ; car le Sang de son côté est un Fluïde fibreux, tendant au Solide, comme l'a reconnu HIPPOCRATE, qui distingue dans les vaisseaux un sang *humide*, & un sang *solide*, *sanguis humidus*, *sanguis solidus* (*a*). C'est donc dans les Fluïdes une disposition à l'épaississement toûjours présente, laquelle jointe à celle qui est attachée aux Solides par le rétrécissement de leurs diamètres, fait cette double cause naturelle de ralentissement du sang dans les capillaires.

Preuves là-dessus.

Mais toutes ces causes ne sont-elles point démontrées, si (sans oublier la raison des *passions*) l'on y ajoûte celles d'*épaississement*, qui arrivent au sang à l'occasion du régime, des excès du manger, qui en grossiront la masse & la fibre, & encore de ceux du boire, sur-tout des liqueurs vineuses-ardentes, qui, comme le prouvent les injections de M. FREIND (*b*), & les observations d'un sçavant Auteur (*c*), durcissent le sang jusqu'à le fixer dans les vaisseaux. Ce peut-il des causes plus efficaces d'épaississement ou de ralentissement dans le sang des capillaires ? Car qui ne conçoit sensiblement, qu'au moïen de toutes ces causes la Circulation du Sang, qui doit dans l'état naturel se terminer par une douce rosée, qui se répand comme en exhalaisons dans la substance des parties, dégénèrera en fusées gros-

Confirmation de ces Preuves.

(*a*) *Hippocr*. Lib. de Aliment. *Id*. Lib. de Princip.
(*b*) *Vid*. Emmenolog.
(*c*) *Linder*, de Venenis.

ſieres & épaiſſes, qui en embarraſſeront le tiſſu.

Les mêmes puiſſances font & guériſſent les maladies.

Mais les mêmes puiſſances & les mêmes raiſons qui font ces déſordres ou ces maux dans l'œconomie animale, étant ménagées à propos, ſervent à y remédier ; & c'eſt la Saignée qui opere ces ménagemens, en procurant les moïens convenables à la partie rouge du ſang arrêtée dans les capillaires, de ſe dégager & faire diſſiper les *congeſtions* de la partie blanche. Elle fait même ce dégagement avec d'autant plus d'efficacité, qu'elle le fait en agiſſant directement & préciſément ſur le Sang arrêté lui-même, & dans les vaiſſeaux où il eſt ralenti. En effet, la ſaignée du bras déchargeant principalement les grands vaiſſeaux, tant en évacuant le ſang des grandes veines, qu'en détournant au loin celui des grandes artères, le Cœur n'a à pouſſer vers les extrémitez qu'une quantité de ſang amoindrie. Celui donc qui ſe ralentiſſoit dans les extrémitez recevant moins de maſſe, & devenant moins preſſé par celui qui venoit l'accroître par derriere & l'encoigner dans ces étroits eſpaces, il ſoulage d'autant la *vertu ſyſtaltique* des vaiſſeaux qui le preſſent ; & cette force moins gênée prenant plus de jeu, agit avec plus de reſſort ſur le ſang épaiſſi ; elle le briſe donc, le diſſout & lui rend ſa fluïdité, pour reprendre ſa file, & continuer ſa circulation dans les veines ſanguines. C'eſt par cette ſorte de *débacle*, que la partie blanche étant entraînée par le courant de la rouge dans les veines ſanguines, elle diſſipe les *congeſtions* qui s'en faiſoient dans tous les lymphatiques du voiſinage. Et voilà comme dans l'Anatomie moderne appliquée à la Pratique, l'on

Maniere de la Saignée du bras pour dégager efficacement.

L'Anatomie moderne ap-

trouve des raisons naturelles de la nécessité & du succès de la *révulsion* dans la Saignée pratiquée de bonne heure dans les maladies chroniques.

plicable à la Pratique.

CAR la diligence fait ici le prix de ce reméde, étant comme la condition sans laquelle l'effet de la *révulsion* manque alors à cette saignée ; parce que les maladies chroniques étant manifestement du nombre de celles qui se formant petit-à-petit & de longue-main, se montrent ensuite tout-à-coup (*paulatim collecti, acervatim se produnt*, comme parle HIPPOCRATE), il est de la derniere importance de s'y prendre à tems, c'est-à-dire, avant que la collection des sucs morbifiques soit formée : & c'est précisément à quoi pourvoit la Saignée promptement faite dès les premiers tems d'une maladie chronique ; parce que c'est cette promptitude qui opère alors la *révulsion*. Car l'effet le plus notoire de la Saignée étant de diminuer le volume du sang dans les grands vaisseaux, on augmente la *force* du Cœur & la *systole* des Arteres à proportion qu'on leur laisse moins de sang à pousser & à battre. De-là arrive encore que toute la masse étant mieux broyée, porte moins de sucs épaissis ou propres à s'épaissir dans les capillaires ; ce qui n'est rien moins que soustraire les matériaux qui iroient former une digue déja commencée ; raison pour laquelle on voit tous les jours en pratique, qu'une saignée faite tout d'abord dissipe en peu d'heures les menaces d'une grande maladie, & épargne ainsi beaucoup d'autres saignées. Ceci se comprend parce qu'en matiere de *collections* qui se forment petit-à-petit,

Diligence à la Saignée, condition essentielle.

Cette diligence en quoi utile.

Exemple là-dessus.

chaque tour de circulation du ſang laiſſe quelque choſe à l'endroit de la collection pour la groſſir inſenſiblement ; ainſi manquer de ſaigner dès les premiers commencemens de ces collections, c'eſt leur permettre de ſe groſſir tous les jours juſqu'à la manifeſtation de la maladie, qui ſe montre tout-à-la-fois dans ſon plein, *acervatim ſe produnt*. Mais c'eſt bien plus, Monsieur, que tous les jours, que ces amas dans les Maladies Chroniques prennent leurs avances, c'eſt d'heure en heure ; c'eſt encore trop peu dire, c'eſt de minute en minute, ſçavoir à chaque coup de *ſyſtole* du cœur & des arteres, laquelle, comme par autant de coups de pompe, qu'elle ſe réïtère de fois, pouſſe le ſang vers les capillaires, & donne comme autant de coups de marteau, qui chaſſent, ſerrent & entaſſent dans le fond de ces menus canaux les ſucs qui y ſont continuellement envoyez. Or combien de coups de *ſyſtole* dans un jour ? combien dans une heure ? Retarder donc en pareille occaſion la Saignée de peu de jours, ce ſera permettre autant d'envois de matériaux à la digue, & leur permettre de s'y coller par autant de coups, qu'il y a de vibrations de *ſyſtole* dans un jour, dans une ſemaine, ou dans un mois, ſi l'on ſe laiſſe ſurprendre juſqu'à ce point dans les commencemens de la formation d'une maladie chronique, qui ſe trouvera confirmée dans ſa cauſe quand elle arrêtera tout-à-fait le malade. Alors même le mal ſe montrant peut-être encore ſans fiévre, ſans grande douleur, & ſans aucun de ces ſymptômes preſſants qui déterminent à la ſaignée, on laiſſera encore

Comment ſe groſſit une Congeſtion.

Raiſons méchaniques du danger de la ſaignée différée.

paſſer des jours ou des ſemaines ſans en venir à la ſaignée ; & ce ſera donner le tems à la *digue* de ſe fortifier, & de paſſer en *congeſtion* bien complette, qui dérangeant abſolument les fonctions de l'œconomie animale, avertira manifeſtement le Médecin que la cauſe du mal eſt à ſon comble, & peut-être à celui de l'incurabilité. C'eſt donc une maladie devenuë bien complette ; & pour lors l'on court à la Saignée, mais trop tard pour s'en promettre le ſuccès de la *révulſion* ; car le ſang étant fixé en congeſtion dans le fond de quelque viſcere, & la ſaignée vuidant trop tard les grands vaiſſeaux, qui ont fait leur dépôt, ne pourra y attirer les ſucs arrêtez dans des lointains où ils ſont profondement retenus. De-là cependant il arrive que le malade n'eſt point ſoulagé par une pareille ſaignée, peut-être même s'en trouvera-t-il affoibli, le ſang tiré ſera beau & vermeil ; & pour toutes ces conſidérations on la blâmera, & l'on prononcera ſur elle l'anathême, qu'elle eſt inutile ou mal-faiſante dans une maladie chronique ; tandis que le malheur vient de ce qu'on l'a pratiquée trop tard, & qu'ayant laiſſé accumuler & fixer les ſucs morbifiques dans les capillaires, ils ne ſuivent plus le courant de la circulation : La ſaignée donc diminuë alors le bon ſang, ſans que le mauvais déſempare de l'endroit où on lui a permis de ſe cantonner ; & voilà la *révulſion* ômiſe.

Le mal en devient à ſon comble.

Saignée mal-à-propos blâmée.

MAIS nonobſtant la diligence à placer la ſaignée, *la révulſion* manquera encore de ſe faire, ſi cette ſaignée ne ſe réïtère pluſieurs fois dès ces commencemens ; parce que c'eſt

Raisons de l'utilité de la répétition de la Saignée.

peu de diminuer de la quantité du sang, si la quantité diminüée ne va à amoindrir dans les grands vaisseaux le volume de toute la masse; de maniere qu'elle n'ait point de quoi se déborder, mais que coulant uniformément dans son lit, c'est-à-dire, dans la capacité des grands vaisseaux, elle passe avec la même uniformité dans les petits. Pour cela, il en faut souvent venir à plusieurs saignées; car la nature des lieux & des sucs qui s'y débordent en congestions dans les vaisseaux voisins de la digue commencée, obligent à cette précaution. L'on conçoit ceci en se ressouvenant de deux choses: La premiére, que les *sommes* des Capillaires ou de leurs capacitez sont de beaucoup plus grandes que celles des grands Vaisseaux; & qu'ainsi ils se remplissent aisément de plus de fluïdes, pour peu qu'on les y laisse s'y engager: La seconde, que ce sont des sucs *lymphatiques* qui prennent ces engagemens. Or l'on sçait que la *lymphe* du Sang ou sa partie blanche est deux fois plus abondante dans les grands vaisseaux que la partie rouge; & ainsi l'on peut s'assûrer d'avoir dans les grands vaisseaux deux onces de partie blanche, sur une once de la rouge, qu'on aura sacrifiée dans une saignée: Une saignée donc de neuf onces doit devenir moins formidable, même suivant les préjugez du Public, en ce qu'elle ne fait perdre au malade qu'un tiers de ce qu'on y croit le véritable sang; & en conséquence trois saignées ne font perdre à ce malade que la valeur d'une seule suivant l'esprit du vulgaire: ce vulgaire ne doit donc compter en cas de besoin trois saignées que pour une; mais ces

Capacité des vaisseaux.

Comment il faut juger de la quantité d'une saignée.

Combien de sang se vuide par la saignée.

trois saignées déchargent les grands vaisseaux des deux tiers de sérosité ou de lymphe que contenoit le sang évacüé par ces trois saignées. Or l'on sçait que c'est une quantité étonnante de sérosité, qui s'amasse dans les congestions séreuses, dans les *Anasarques* par exemple ; puisque par les *saignées blanches* qu'on pratique dans ces maux avec tant de succès, l'on vuide des livres de sérosité, jusqu'à inonder les lits des malades, & quelquefois même leur chambre ; car on l'a vû arriver ainsi plusieurs fois avec succès, sans que les malades pendant tout le tems de ces *anasarques* ayent été moins en forces : on ne peut donc penser que ces forces leur viennent de cette quantité de lymphe épanchée dans les chairs, puisqu'elle n'y est plus ; elles en dépendoient au contraire si peu, que cette quantité de lymphe étoit à la charge de la nature, puisqu'elle peut être toute évacüée sans l'affoiblir. Saigner donc un malade avant que ces amas de sérosité soient formez, ce sera ôter du sang les deux tiers, à la vérité, de sa masse ; mais ce sont deux tiers de *fluides* à la décharge de la nature, qui font si peu à la force des malades dans les commencemens de leurs maladies, qu'ils pourront dans la suite se dérober des grands vaisseaux dans les petits, où ils ne contribuëront aucunement à les fortifier, puisqu'il est un moyen d'évacuer une si grande quantité de Lymphe croupissante dans la substance des chairs & dans leurs capillaires, sans que les malades s'en trouvent affoiblis.

Evacuation de sérositez sans diminution de forces.

Elle va à la décharge de la nature.

Au-surplus, il ne paroît point qu'HIPPOCRATE, si occupé toûjours des forces des ma-

lades, ait été dans le préjugé que la Saignée ne convient point dans les *affections chroniques*, puisque dans celles-mêmes où on la décrie aujourd'hui le plus, il la pratiquoit hardiment ; telles sont l'*hydropisie*, les *coliques*, les *vomissemens*, &c. (*a*) ; attentif d'ailleurs à faire remarquer, combien il est ordinaire dans des maladies chroniques, comme celles des rateleux (*in lienosis*), de voir des évacuations de sang, par le *nez*, par le *fondement*, &c. L'on voit en particulier combien il étoit au-dessus du préjugé sur l'affoiblissement que la Saignée cause dans les maladies chroniques, par l'exemple étonnant de la cure fameuse dans ses Ouvrages (*b*), de la femme qui demeuroit *in Æniadis*, & qui étoit tombée dans le *marasme*, pour avoir cruellement & long-tems souffert d'un mal d'estomach accompagné de vomissement & de douleur de ventre. Car après qu'elle eût inutilement employé toutes sortes de remédes, *sumptis omne genus medicamentis tùm sursùm tùm deorsùm purgantibus, nihil allevabatur*, dans un tel état HIPPOCRATE la saigna plusieurs fois des bras, & il la guérit : *sectâ verò per vices manûs utriusque venâ, donec exsanguis fieret, mali liberationem sensit*. Cela sent-il la pusillanimité de ceux qui pour trop craindre d'affoiblir, craignent trop peu de laisser mourir ?

Préjugé, que la Saignée affoiblit.

Hippocrate n'y croyoit pas.

Il saigna jusqu'au blanc dans une maladie chronique.

EST-CE que l'on veüille donner la Saignée pour l'unique remède dans les maladies chroniques? L'on sçait au contraire de quel

(*a*) Lib. 2. Prædict., Lib. 4. Epidem. p. 1023, 1027, 1032.

(*b*) *Vid*. Lib. 5. Epidem. p. 1083.

prix sont les *Apéritifs*, les *Martiaux*, les *Amers*, les *Bains*, les *Eaux Minérales*, le *Lait* même, & les *Calmants* dans les occasions convenables ; mais ce que l'on veut ici simplement remontrer, & sans vouloir surprendre personne, c'est que tous ces excellens remédes n'échoüent si souvent, que parce que la saignée *révulsive* n'a point assez tôt, ou assez souvent précédé, pour établir dans les visceres les dispositions dont ils ont besoin pour répondre utilement à l'action de ces remédes. C'est dans la *Révulsion* ainsi *manquée*, *ômise* ou *imparfaite* dans les commencemens, que se trouvent les causes de la plûpart des *maladies incurables*. C'est, dit HIPPOCRATE, parce qu'on manque a la cure de certaines maladies dans les commencemens, que naissent des *hydropisies* mortelles : *Si per initia curatio fuerit adhibita, convalescit* (ægrotus), *sin minùs in aquam intercutem transit morbus & hominem perimit* *. Ainsi est-ce aussi pour avoir manqué à la *révulsion* dans les commencemens des Maladies Chroniques, qu'elles deviennent incurables.

Les autres Remédes pourquoi fautifs?

Pour avoir manqué à la Révulsion.

LA structure des parties, l'ordonnance des vaisseaux, leurs avoisinements, la disposition des *solides*, l'état des *fluïdes* ou la qualité des humeurs, les manieres d'être enfin de toutes ces choses, découvrent à un esprit atttentif & éclairé sur les régles de l'œconomie animale, les raisons pourquoi des maladies chroniques deviennent incurables. Les endroits dans lesquels se commencent ces maux sont les Capillaires ; mais ces capillaires ne sont

Etiologies tirées de la structure des parties.

* *Hippocr.* Lib. de Affect. p. 538.

point les mêmes pour la fermeté, le soûtien, ou la consistance qu'ils reçoivent des parties qui les avoisinent: les uns sont plus ou moins accottez de parties; les autres sont dans des visceres isolez, comme le *poûmon*; dans des parties suspenduës, comme le *pancreas* & la *rate*; dans des parties graisseuses & molasses parsemées de glandes, comme le *mésentère* & les *intestins* : & tous généralement composent les *parties poreuses*, ce sont les *graisseuses*, les *vésiculaires*, & les *membraneuses* de l'habitude du corps & de la substance des viscéres. Mais dans toutes ces situations il est évident, que les Capillaires se trouvent naturellement dans une double disposition à contracter des affaissemens dans leurs fibres, qui sont les *Solides*, & des ralentissemens dans leurs sucs, qui sont les *Fluïdes*. 1°. Par-tout où ils soient, ce sont des canaux très-longs, puisque commençant au cœur, ils s'allongent à travers mille contours jusques dans l'habitude du corps; ce sont donc des fibres d'une très-longue étenduë, & très-déliées; dont par conséquent la *vertu systaltique* est autant délicate ou caduque, que leurs *oscillations* peu affermies se portent mal-aisément jusques dans le fond de ces lointains. C'est pourtant où se forment les premiers commencemens des *congestions*; & ces congestions sont les origines des plus grands maux: C'est de-là enfin que la Médecine a à ramener ces sucs ralentis. Cependant elle s'oublie grossiérement là-dessus; toute occupée des premieres voyes, qu'elle vuide à outrance, elle néglige de vuider ces voyes obscures, lointaines & cachées; qui cependant renferment réellement

Positions différentes, *Ton* différent des Capillaires.

Oscillations sujettes à s'affoiblir.

lement les vrayes humeurs, par lesquelles il falloit commencer les évacuations. Au contraire, elle leur laisse ainsi le temps de s'appesantir dans ces vaisseaux tant enclins à s'affaisser : En faut-il davantage pour rendre des maladies longues & opiniâtres ? 2°. Ces vaisseaux seront dans un viscére que rien ne soûtient ou qu'un vuide environne, tel est le Poûmon ; quel énorme danger donc, si étant gorgé de lymphe dans un gros *rhûme*, ou dans un commencement d'*asthme*, on n'allége ou on ne soulage assez tôt & assez abondamment ses Capillaires ? Seront-ils menacez de moins que d'*atonie*, c'est-à-dire, d'un affaissement si parfait, que se relâchant dans tous les points des membranes qui les soûtiennent, ils distilleront dans la capacité où sont suspendus leurs sucs lymphatiques ? Mais de-là se contractent aussi deux causes d'incurabilité. Ces parties déchéant tout-à-la-fois de leur *vertu systaltique*, s'entr'ouvrent en même tems de toutes parts, & produisent une maladie mortelle, c'est une *hydropisie de poitrine*, par où finissent trop souvent de gros *rhûmes*, ou des oppressions *asthmatiques* négligées. Ces capillaires engorgez seront-ils ceux des *Intestins*, de l'*Estomach*, du *Pancréas*, tous viscéres flottants & mobiles, que rien n'étaye solidement, que rien ne soûtient ou n'affermit, que le *ton* propre de leurs fibres ? Mais à quelle épreuve se trouve ce *Ton* dans les vaisseaux excédez, lorsque leurs fibres forcées dans leur puissance par l'amas de sucs qui les imbibera, le ménacent sans cesse d'un relâchement irrémédiable, pour peu qu'on le laisse long-tems gemir sous ce poids, ou

Méprise sur les endroits dont il faut évacuer.

Vaisseaux sans appuis.

Double cause d'incurabilité.

Fibres excédées dans leurs forces.

dans cet embarras? D'impuissants efforts tiendront ces parties dans un travail continuel, pour se décharger ; mais les *glandes* & tous les *excrétoires* forcez dans leurs capacitez & dans leurs diamètres, se laissant aller à des *excrétions* sans fin, étant entretenues par un *éréthisme* habituel, causé par des Purgatifs, tout ira à épuiser le malade à force de vuider des sucs intarissables.

Usage de la Rate dans la singularité de ses Capillaires.

Un troisiéme Exemple qui sembleroit presque d'une autre espece, ne découvre pourtant pas moins la cause de l'incurabilité des affections chroniques les plus fâcheuses, ce sont les *mélancholiques*, les *hypochondriaques* ou *rateleuses*: Il se prend, cet exemple, de la nature, du nombre, de la disposition & de l'ordonnance singuliere des Capillaires dans la *Rate*. Ceux dont ce viscére est tout composé sont *artériels-sanguins* pour la plûpart, de-sorte que l'on a crû y compter cinq fois plus d'artéres que de veines, tellement cependant communiquantes avec celles-ci, que les *injections* faites par les artéres passent incontinent dans les veines. De-là arrive que le sang que rapportent les *Spléniques* tient bien plus de l'artériel que du veinal. La Rate donc paroîtroit comme un organe coadjuteur du Cœur, ou comme un viscére qui lui seroit subsidiaire; parce qu'il est singuliérement fait pour animer en second le sang, par la qualité d'*artériel* qu'il donne à la grande quantité de celui dont il est le dépositaire né; il envoye d'ailleurs continuellement ce sang à celui des viscéres (c'est le Foye) qui dans l'œconomie animale est comme l'*ouvroir* propre où se travaille le plus ardent de tous les

La Rate coopère en second à l'action du Cœur.

ſucs, qui eſt la *bile*. Rien fait-il ſi bien connoître la raiſon des humeurs *mélancholiques-atrabilaires*, dont l'on a mis l'origine dans la Rate, qui paſſe pour le ſiége des affections mélancholiques ? En effet, que par quelque cauſe que ſoit, les capillaires artériels de la Rate viennent à s'engorger de ce ſang artériel ramaſſé, d'autant plus impétueux, qu'il aura plus de volume ; quelle quantité de ſucs bilieux n'ira-t-il point produire dans le Foye ? En conſéquence de ce mêlange d'un *ſpiritueux* tant élaſtique avec le plus *ſulphureux* qui ſoit dans le corps humain, avec quel degré d'*ardeur*, de *déflagration* & d'*élaſticité* ce ſang ainſi aiguillonné ſe ſublimera-t-il du Foye au Cœur ? Or là comme dans le creuſet, reprenant autant d'ardeur, qu'il y acquiert d'éxaltation ou de développement par le broyement qu'il ſouffre dans ce furieux preſſoir, avec quelle impétuoſité ne doit-il pas s'élancer vers le Cerveau ? Mais la *lymphe* qui dans cet endroit doit exuder des artéres dans le genre nerveux à travers la ſubſtance médullaire, ſortira-t-elle de toutes ces petites bouches d'artéres enflammées, ſans être imprégnée de cette qualité d'*ardeur* & d'*élaſticité* ? leſquelles ſe répandant par tous les nerfs & les membranes qui en ſont les productions, porteront par toutes les parties du Corps ces troubles, ces *ataxies* & ces ébranlemens *ſpaſmodiques*, qui font l'eſſence de tant d'affections *mélancholiques atrabilaires*, ou *rateleuſes*. Peu de maladies déshonorent autant la Médecine, que celles-là ; en eſt-il d'autres cauſes, ſinon qu'elles ſe forment ordinairement en pleine ſanté par des excès

En quoi elle eſt le ſiége de la mélancholie bilieuſe ?

Ardeur du Sang & du ſuc Nerveux

Causes des maux de Rate.

de chagrins, d'études, de contentions d'esprit ; souvent encore par quelque fond d'ennuis sourds ou d'afflictions secretes, qui serrent continuellement le Cœur, ou les artéres de la Rate : la raison en est claire, parce qu'en étant plus fournie qu'aucun autre viscére, elle fait des amas de sang artériel ; sang qui se concentre, s'échauffe & s'aigrit d'autant plus, qu'on le laisse plus long-tems s'amasser & se ralentir dans ses artéres. C'est ce qui arrive, faute de quelques saignées faites de bonne heure, & réïtérées à propos ; car venant à dégager ces Congestions *sanguines-artérielles* avant qu'elles soient formées, elles préviendront bien des vapeurs, & tant d'autres accidents semblables d'affections *mélancholiques*.

Moyen de les prévenir.

Je crains de vous avoir ennuyé, Monsieur, par une si longue Lettre ; mais ce sont des réfléxions, qui étant unies aux vôtres, pourront répandre quelque jour sur les causes & la cure de maux qui passent souvent pour incurables. Du reste, je vous supplie de dire à vos amis que je n'impose à personne la nécessité de m'en croire, content sur tout cela, si de meilleurs esprits se laissoient exciter à faire quelques meilleures réfléxions pour le progrès de la Pratique ; car c'est de quoi je suis uniquement occupé. Je suis, &c.

Qu'on ne veut, sur-tout ici, en imposer à personne.

Vous ajoûtez, Monsieur, une derniere réfléxion au bas de votre Lettre, qui n'est pas moins singuliere que vos autres ; mais il faut aussi avoüer qu'elle peut être d'usage en Médecine, & qu'elle a en effet quelque rapport au fond des *maladies chroniques*. Vous me demandez donc, si les maladies des Vieillards

ne devroient point se traiter comme des affections chroniques; parce que tout vieillissant en eux, les causes de la santé dépérissent tous les jours, & par-là deviennent des sources d'infirmitez aussi longues souvent que le reste de leur languissante vie? Là-dessus donc vous formez cette question; sçavoir, si ces maladies (toutes mesures gardées) se doivent guérir par les mêmes indications que des affections chroniques? Je le penserois volontiers, MONSIEUR, fondé sur les réfléxions que m'ont fournies quelques occasions de pratique en ce genre. Il faut pourtant distinguer les maux qui sont propres ou affectez à l'âge, de ceux qui appartiennent en général à la condition humaine; car une personne pour vieillir, ne change ni de sang ni d'organes, sujette d'ailleurs à toutes les avantures de la vie & même à certaines passions, principalement aux chagrins, aux peines d'esprit, à de longs repentirs sur bien des choses, par les retours sur soi-même qu'attire la maturité de l'âge & de la réfléxion: Et ainsi il faut distinguer des premieres maladies, celles qui sont du genre ordinaire, comme une fiévre, une pleurésie, une fluxion de poitrine; tous maux qui peuvent arriver à une personne âgée, comme à une jeune. Celles-ci donc se traitent à l'ordinaire, quoiqu'avec les ménagemens qui se tirent de l'âge. Mais pour les autres, parce qu'elles dépendent de causes ou d'amas de sucs qui se sont faits de longue-main, j'ai toûjours éprouvé que la précaution en étoit le grand remede. Les saignées faites de bonne heure y sont sur-tout

Les maladies des Vieillards ressemblent aux Chroniques.

Si les indications y sont les mêmes?

Différence des maladies des Vieillards

Cures des unes & des autres.

Par la Saignée faite de bonne heure.

recommandables; parce que ce seront des *révulsions*, qui prévenant à tems les amas qui se font dans les capillaires de certains viscéres ou dans l'habitude du corps, les garantiront de beaucoup de ces maux qui sont propres & attachez à la Vieillesse: ce sont souvent des *affections cutanées*, des *prurits* insupportables par tout le corps, des *ardeurs d'urine*, des *maux de reins*, des *toux*, des *apopléxies*; tous maux qui ont leurs causes dans des congestions d'humeurs croupissantes dans les capillaires des parties souffrantes. Quoi donc de plus convenable aux premieres menaces, que d'évacuer de tems en tems une portion de fluïdes ou de sang, lequel, comme lassé & fatigué à force de circulation, cherche à se faire quelque entrepôt? Car c'est une idée qu'il faut se faire sur le sang des Vieillards, il perd de sa séve avec l'âge; c'est ce qu'on appelloit l'*humide radical*, qui devient sec, brûlant & salin par l'évaporation du spiritueux de sa lymphe, qui s'est faite pendant tant d'années. Pour donc le tenir en séve ou le rétablir dans son humidité, sa molesse, & sa fléxibilité naturelle, rien n'y convient tant que de le renouveller ou le rajeunir; & cela en en diminuant de petites portions par quelques saignées habituelles & de précaution, & en y substituant un sang jeune & frais par des aliments convenables & bien entendus; car, pour le dire en passant, il y a encore sur le régime des Vieillards d'étranges préjugez dans le monde! Ce seroit une transfusion bien innocente, bien utile cependant pour remettre en séve le sang des Vieillards; mais de cette réhabilitation des *fluïdes* s'en-

Sang des Vieillards dégénère, & comment.

L'Art de le renouveller.

ſuivroit en même tems celle des *ſolides*, & même du *ſuc* & du *genre nerveux*; de maniere que tout le corps reprenant ſa vigueur naturelle, il ſe préſerveroit de bien des infirmitez, & guériroit plus heureuſement de beaucoup d'autres. Vous voyez donc, MONSIEUR, juſqu'où ſe porte l'utilité des Saignées *révulſives* dans les *Maladies Chroniques*. Le tout cependant ſoûmis à vos lumiéres & à la ſageſſe de vos réfléxions.

TROISIÉME LETTRE
OU
NOUVEAU SYSTÊME
SUR
LA SAIGNE'E;

QUI FAIT VOIR DANS LES connoissances de l'Anatomie moderne, la nécessité de ce Remède pour le rétablissement de la Santé, & sa sûreté pour la prolongation de la Vie.

L'Ide'e qui s'est établie dans les Livres & dans le monde, des effets de la Saignée, & des vûës pour lesquelles on la pratiquoit, lui a attiré tous les désagrémens & tous les blâmes ausquels elle se trouve exposée. On s'attendoit que les progrès qu'a fait la Médecine en tant d'excellentes manieres, auroient répandu là-dessus de nouvelles lumiéres: Et c'est en effet le sujet de la question que vous formez, Monsieur; d'autant plus que vous ne voïez point, dites-vous, la raison de vérité qui seroit dans cette proposition, tirée d'une Thèse de la Faculté de Paris: *Inventa nova, nova sunt mittendi sanguinis argumenta.* Vous êtes d'autant plus occupé de cette assertion, qu'elle

eſt d'un Médecin (*a*) qui fut auſſi ſenſé (comme le ſçait tout le monde) dans la nouvelle Médecine, qu'habile dans la pratique de cet art. Rien donc ne nous perſuade bien, dites-vous encore, du fond de la doctrine de la Saignée dans ces nouvelles connoiſſances; bien éloignées par conſéquent qu'elles en confirment les avantages.

Si les nouvelles découvertes font voir la néceſſité de multiplier les Saignées?

LA Science de guérir conſiſte, de vôtre aveu, MONSIEUR, & de celui de tout le monde, dans l'art de détruire ou d'ôter la cauſe qui fait le mal; & là-deſſus il vous ſemble chercher en vain par où la Saignée produiroit ce bon effet dans le ſyſtême de la Circulation du Sang. Car c'eſt, ſuivant l'idée que vous nous en faites, un mouvement dans les humeurs, qui comme un tourbillon va à les confondre en les mêlant, les tournant & retournant par toutes les allées & venuës que le ſang ſouffre à travers tous les viſcéres; & une ſemblable manœuvre dans l'œconomie animale vous paroît peu propre à démêler l'humeur qui fait une maladie: Mais ſeroit-ce donc MONSIEUR, que vous vous ſeriez laiſſé aller à quelqu'une des raiſons uſées ſur ce ſujet contre la Saignée, qu'un Moderne (*b*) cependant n'a pas craint de venir nous renouveller ces jours-ci, en écrivant à front découvert contre la Circulation du Sang, qu'il combat d'autant plus pitoïablement, qu'il le fait avec toutes armes qu'avoient fait tomber des mains tant d'habiles Auteurs, qui ont mis en poudre des arguments bien autres que toutes ſes

Si la Circulation du Sang en confond les ſucs?

Mauvais Livres nouveaux contre la Circulation du Sang

(*a*) M. *Finot* le Pere.
(*b*) *Homobonus Piſo*, Nova in Sanguinis Circuitionem inquiſitio.

pusillanimes raisons ; de-sorte qu'elles feront de leur Auteur le second Tome de l'infortuné Snellen, qui a noyé sa mémoire dans l'Ouvrage qu'il a donné contre la Circulation, Ouvrage qui périt en naissant. Mais je vous crois, Monsieur, de trop bon goût en Médecine, pour en avoir pû prendre un morceau si mal aprêté, puisque tous les assortimens que l'Auteur y donne, ont perdu leur grace, par la décrépitude qu'ont contractée ces matiéres rances aujourd'hui & surannées. En tout cas, Monsieur, si vous aviez eu la foiblesse d'entrer dans quelque doute sur la Circulation du Sang, que l'Italien moderne trouve si opposée à l'antiquité, parce qu'il en fait sa passion, vous trouveriez de quoi vous rassûrer là-dessus, dans la passion d'un autre Moderne * pour l'ancienneté de cette découverte, qu'il prétend montrer dans les Livres de *Salomon*. Mais craignant de vous entretenir de choses qui n'intéressent point un esprit comme le vôtre, occupé de choses plus sensées, je réponds à vôtre difficulté. Mais je vous prie d'observer d'abord, que c'est précisément cette fausse idée que l'on s'est faite sur la Saignée, qu'elle devoit évacuer la cause de la maladie, qui lui a fait perdre de son crédit ; parce qu'en effet ce n'est point par la prétenduë sortie de la cause d'une maladie par l'ouverture de la Saignée, qu'il faut juger de son mérite ou de sa vertu. Ce n'est pourtant point qu'elle ne procure, sinon l'évacuation de cette cause, au moins sa dissipation ou sa *résolution*: Car le mouvement circulaire du Sang étant

Passion d'un autre Auteur nouveau pour l'ancienneté de la Circulation.

Que la Saignée n'évacuë point la cause du mal

* *Varlitzius*, Valetudinarium Senum Salomonæum.

bien capable de ramener dans les sécrétoires les humeurs qui s'étoient emportées ailleurs, il est tout naturel que ces humeurs rentrant dans leur courant, reprennent leur voïes naturelles, soit celle de quelque évacuation sensible, soit celle de l'insensible, la moins célébrée à la vérité dans la pratique ordinaire, mais en effet la plus considérable, autant même audessus de celle des intestins, que sa quantité surpasse celle de ceux-ci. Pour comprendre cette sorte de *résolution*, il ne faut que considerer, qu'en tems de maladie, toutes les *sécrétions* ou cessent ou se dérangent; & c'est pourquoi la peau devient aride, la langue séche, le ventre serré, celui-ci & les flancs tendus, durs & gonflez; c'est que le Sang s'étant insinüé hors de ses couloirs ordinaires, il tient toutes ces parties gênées, parce que sa *lymphe* étant confuse ou hors de file, & sa partie rouge prenant sa place dans les artères *lymphatiques*, il en résulte des *phlogoses*. Or de croire que la Saignée va ramasser tous ces sucs épars çà & là, pour les expulser par l'ouverture de la saignée, c'est une imagination aussi grossiere qu'impossible. Mais ce que fait alors une saignée qui tire immédiatement le sang du centre du corps, & par l'endroit le plus proche des grands vaisseaux, telle qu'est la saignée du bras, elle rappelle immédiatement dans ces grands vaisseaux les sucs qui alloient se perdre dans les petits; & là rendus à la puissance du Cœur, celle-ci les restituë chacuns à leurs lieux & places; & ainsi se retrouvant dans leurs couloirs propres, ils reprendront leurs directions, ou pour s'échapper par des voïes sensibles, ou pour se dissiper par l'insensible.

Dégagement qu'elle fait dans les sucs.

Méchanisme de ce dégagement.

Causes des Maladies, si elles sont d'un gros volume?

Un autre reproche aussi injustement intenté contre la Saignée, est une conséquence de ce mal-entendu. Elle épuise, dit-on, le trésor de la vie & la source des esprits, parce qu'elle prodigue le sang jusqu'à ce qu'elle ait vuidé avec lui la cause du mal; & parce que l'on fait consister cette cause dans des humeurs, on en conclud qu'on ne peut par conséquent l'évacuer par la Saignée, que par la déprédation de la plus grande partie du sang. Mais les connoissances de la nouvelle Médecine, les lumiéres aujourd'hui acquises à l'Anatomie, & les régles de la Circulation levent encore ces nouvelles difficultez. La cause primitive des grandes Maladies consiste souvent en très-peu de matiere; c'est le sujet de la sçavante Dissertation du célèbre Ettmuller: *Parva sunt magnorum Morborum initia*; une *crispation* légère, par exemple, quelque degré de plus surajoûté à l'action du *mouvement tonique* naturel des Solides, tenant en *spasme* les extrémitez de quelques vaisseaux, y occasionne une digue. Ce sera un obstacle, qui s'opposant aux allées & venuës de la Circulation, formera des *congestions*, des embarras, des ralentissemens de sucs; & le retour de ces sucs intercepté ou dérangé donnera naissance à d'affreux maux. Dans cette disposition, faudra-t-il évacuer tout le sang qui fera la matiére de ces *congestions*? L'on comprend au contraire par les régles du *Méchanisme*, qu'il ne faut qu'affoiblir dans les grands vaisseaux l'impétuosité du sang emporté vers les capillaires ou du côté de la digue, en le contenant dans ces grandes capacitez; lesquelles étant mises au large par la Saignée, offrent si peu de résistan-

Combien souvent c'est peu de chose

ce au ſang preſſé dans les artéres, qu'il ſe trouve naturellement déterminé à y retomber abondamment, ou à n'en ſortir que par meſure, avec moins d'impétuoſité & moins de volume. Dans cette vûë, paroît-il impoſſible qu'une très-médiocre quantité de ſang vuidé de bonne heure & à propos, déconcerte les appareils de la plus formidable maladie, en rompant les impétuoſitez que le ſang commençoit à prendre vers quelque viſcere?

Effet de la Saignée.

PAR une ſuite naturelle de cette intention d'évacüer par la Saignée la cauſe de la maladie, l'on s'eſt livré à la paſſion de faire des *révulſions*, pour l'attirer hors du corps par l'endroit le plus convenable. Ce n'eſt point qu'il ne fut d'uſage d'en procurer du tems & du conſeil même d'HIPPOCRATE, qui veut que l'on détourne par des révulſions le ſang & les humeurs dans les maladies. Mais l'uſage ſeul lui avoit montré les endroits où il falloit faire ces révulſions, & il s'en tenoit là. Les *Grecs* qui ſont venus après lui s'étoient contenus dans cette ſageſſe ſur les révulſions, mettant dans leur pratique plus de jugement que de diſcours, & plus de ſens que de ſyſtême; mais les *Arabes* plus diſcoureurs & plus entreprenants ſur les droits de la Nature, ont voulu définir le lieu où devoit ſe faire la *révulſion*; & comme ſi rien ne détournoit bien le ſang, que de l'attirer au plus loin de la partie ſouffrante, le Pied étant celle qui eſt la plus éloignée dans le corps humain, ils s'étoient perſuadés, que de-là ſe faiſoit la vraie *révulſion*; maxime qu'ils étendoient même aux *pleuréſies*, comme le leur reproche FERNEL, le boulevart contre eux de la Faculté de Paris. Une

Continuation de la fauſſe idée ſur l'effet de la Saignée.

Les Médecins *Grecs* pratiquoient bien la Révulſion, ſans en diſcourir; les *Arabes* au contraire.

Désordres de la Révulsion dans la doctrine des *Arabes*.

révulsion si mal entenduë aïant gagné les Ecoles, déshonora la Médecine, & la Saignée surtout se trouva exposée à beaucoup de blâme. C'est qu'ainsi placée elle faisoit répandre le sang des malades à pure perte; en ce qu'au lieu d'évacuer la cause du mal, comme on le croïoit, ou elle ne l'atteignoit point, ou elle la déplaçoit mal-à-propos. Ce fut à la Faculté de Médecine de Paris que se trouva réservé l'avantage, en réhabilitant la gloire d'Hippocrate & des *Grecs*, de vanger l'honneur de la Saignée, & de la rectifier en définissant le véritable endroit de la *révulsion*. Brissot fut le promoteur de cette utile & génereuse entreprise, dans laquelle il fut glorieusement soûtenu par Sylvius, Fernel, & toute l'Ecole de Paris; de-sorte que c'est par leurs soins, que l'idée véritable & le lieu le plus sûr pour la *révulsion* ont été définis, & suivis depuis deux cens ans par tous les Maîtres de cette sçavante Faculté, &, à son exemple, dans toutes les plus célèbres Ecoles. Mais par ce jugement l'intention ne fut jamais de vuider la cause de la maladie par la Saignée, qui en feroit l'évacuation *révulsive*. Car tous ces grands Maîtres l'ont principalement regardée comme *évacuative*, non précisément de la cause qui fait le mal; mais d'une quantité de sang suffisante pour mettre le reste au large, & la nature elle-même, sçavoir la Médecine naturelle créée avec nos corps, pour opérer les *révulsions*, c'est-à-dire, pour rétablir les humeurs dans leurs arrangemens suivant les pentes & les loix de l'œconomie animale, comme on l'a montré ailleurs.

Brissot, appuïé de la Faculté de Paris, détruit les *Arabes*.

Raisons qui justifient *Brissot*, & la Faculté dans leurs maniéres de faire des Révulsions.

La Saignée ainsi entenduë n'a rien de dan-

gereux dans ses *révulsions* ; il en coûte même peu de sang au corps humain, & encore ce peu est-il pris sur un superflu, puisque cette portion ne doit point passer pour plus nécessaire à la vie en tems de maladie, qu'elle l'est en tems de santé pour la maintenir. Or dans le tems de la plus brillante santé il est constamment une quantité considérable de sucs qui lui est comme indifférente, en ce qu'elle peut subsister sans eux ; ce sont ceux qui font l'embonpoint des parties, les *graisseuses*, les *musculeuses*, les *membraneuses*, enfin les *poreuses*, comme les appelle le célèbre M. STAHL. Mais autant qu'il est vrai qu'on peut vivre & se bien porter avec peu d'embonpoint ou de graisse, autant devient-il prouvé que la santé, & par conséquent la vie peut se maintenir sans ces sucs. Ajoûtant ici cette réfléxion, que ces sucs qui sont de réserve en santé, sont ceux qui deviennent ou les causes des maladies, ou les substituts des humeurs qui s'évacuënt par l'art ou par la nature ; l'on se trouve persuadé, que la Saignée ne vuide ou que des sucs qui étoient *vacants* & de reste dans les vaisseaux, ou que ceux qui les auront remplacés. La Saignée donc ainsi expliquée est moins ruïneuse qu'on le publie dans les préjugez vulgaires, quand on sçait la faire à tems & à propos. Et tout ceci n'est ni une imagination ni une supposition hazardée, la structure des parties, l'ordonnance & la nature des vaisseaux prouvent tout ce que l'on vient d'avancer. Car il est certain, de l'aveu de toutes les personnes habiles sur ces matieres, que les Capillaires des vaisseaux offrent des capacitez plus amples, que celles des troncs dont ils partent. Or toutes ces capa-

Que la Saignée ne prend que sur un superflu.

Sucs vacants dans le Corps.

Les Capillaires les contiennent.

citez sont pleines; elles contiennent donc plus de sucs que celles des grands vaisseaux; & par conséquent dans cette quantité se trouve un riche fond ou d'amples ressources. L'Anatomie moderne les montre dans ces vaisseaux; & dans ces réservoirs se trouvent les raisons de la nécessité des saignées, apperçûës dans les loix de la nature, & manifestées dans les nouvelles découvertes. Et c'est de quoi, Monsieur, justifier la proposition de la Thèse de M. Finot le Pere: *Inventa nova, nova sunt mittendi sanguinis argumenta.*

Raisons là-dessus,

Et en effet, ces amas de sucs devenant les causes de la *pléthore* (elle que M. Stahl ne veut point que l'on bannisse de la nouvelle Médecine), à quel excès de plénitude ne peuvent-ils point arriver dans les Païs où la bonne chère, les liqueurs & la vie molle sont ordinaires? A quoi si l'on ajoûte que ces sucs sont comme des relais en tems de santé, puis qu'ils servent plus au bien-aise ou à l'embonpoint du corps, qu'aux nécessitez de la vie; il devient évident qu'on prendra aussi peu sur ses besoins essentiels, en les retranchant par la Saignée en tems de maladie, qu'ils l'intéressent peu, puisqu'elle peut subsister en santé en les perdant. Car enfin on ne meurt point pour amaigrir; cependant les richesses de ce fond sont autant réelles, qu'il est sensible que la quantité des Fluides contenus dans les Capillaires, est peut-être deux fois plus grande que celle de ceux qui sont contenus dans les grands Vaisseaux. Si donc sans perdre la vie, un corps peut perdre par l'amaigrissement une bonne partie des sucs des Capillaires, de combien paroit-il qu'en tems

Pléthore, cause des Maladies.

Sucs qu'on peut perdre sans mourir.

de maladie, l'on pourra diminuer par la Saignée de cette quantité de sucs, puisqu'ils étoient accrûs par la *pléthore* qui augmente en même temps que commencent les maladies? Car l'idée de M. STAHL ne doit pas sortir de l'esprit d'un Médecin; comme c'est la *pléthore* qui, suivant la maniere de penser de ce grand Praticien, fait les maladies des Enfans, quand, à mesure qu'ils croissent, il s'accumule dans leurs vaisseaux plus de matériaux pour la nutrition, qu'il ne s'ouvre de capacitez pour les loger; tout de même il doit nécessairement s'en faire dans les Adultes, quand il s'accumule dans les Capillaires plus de sucs, qu'il ne peut s'en redistribuer au Cœur:

Que la cause des maladies des Enfans fait comprendre celles des Adultes.

CAR c'est encore une découverte de la nouvelle Médecine, qu'une *vertu systaltique* ou une force de *ressort* résidente dans ces endroits, renvoye continuellement les Fluïdes des petits vaisseaux dans les grands; & cette vertu de renvoi répanduë dans toute l'habitude du corps, est encore si réelle ou si peu imaginée, qu'elle devient capable de forcer la puissance des grands vaisseaux, c'est quand elle les oblige à vuider de leurs propres sucs, c'est-à-dire, du sang lui-même qui s'échappe forcément de leurs capacitez. La preuve de ceci se tire d'une observation, que l'on a faite en pratiquant les *bains froids*; car il est ordinaire de voir le sang sortir par le nez avec impétuosité & sur le champ, en ceux que l'on plonge trop brusquement dans ces eaux glacées, à moins que par le moyen d'une main aussi légere que diligente, le malade ne soit plongé assez profonde-

Nouvelles découvertes font connoître la Vertu Systaltique de l'habitude du Corps.

Observation sur la force de cette vertu.

ment pendant deux minutes sous l'eau, de maniere que le haut de la tête en étant absolument couvert, l'habitude de tout le corps soit en même tems par-tout & également pressée & touchée par le poids & le froid de l'eau. Rien montre-t-il si bien la force de cette vertu de *ressort* dans l'habitude du Corps, puisque si elle n'est égale dans chacune de ses parties, pour y contenir également le sang dans les grands vaisseaux, il s'échappe précisément par l'endroit où la pression *systaltique* se trouve moins forte que dans le reste de l'habitude du corps?

Fond de sucs bien connu.

Voila donc d'une part un fond de sucs utiles, mais vacants, que la nouvelle Anatomie fait appercevoir dans les *capillaires*; mais la même donne à entendre encore, que ce fond de Fluïdes est naturellement double, pour le moins, de celui des Fluïdes des grands vaisseaux. L'usage, l'observation, la raison, & le consentement des grands Médecins ont encore appris, que ce double fond se trouve grossi en maladie d'une cruë de sucs surabondants qui font la *pléthore*, & retardent le retour du sang au Cœur. Voilà sur ce point, apperçûë dans les nouvelles découvertes une cause de maladie bien réelle: Mais cette cause étant à la charge de la nature, ne devient-il point démontré par ces nouvelles connoissances, qu'il est nécessaire de l'en décharger? En conséquence, y convient-il rien si parfaitement qu'un remède qui aille immédiatement & directement à l'endroit du mal ou de l'embarras, qui est à dissiper? Dans cet état donc, il ne peut s'en comprendre aucun autre que la Saignée; puisqu'aucun ne tire plus

Cruë de ce fond.

Justesse de la Saignée dans son opération.

précisément de ces vaisseaux surchargez, & ne les vuide si immédiatement. Voilà donc sa nécessité apperçûë par les lumiéres de la nouvelle Médecine. Mais par les mêmes lumiéres, l'on en voit encore l'utilité nécessaire. En effet, il faut pour opérer une guérison parfaite, non-seulement ôter la cause présente du mal; mais encore mettre la nature en état de confirmer cette guérison, en continuant la circulation des sucs restants, & qui doivent, pour le recouvrement de la santé, être rapportez dans les grands vaisseaux; & c'est justement ce qui suit l'effet de la Saignée si-tôt qu'elle a procuré le dégagement des *capillaires*. Car dans l'instant tous ces vaisseaux mis au large rentrent dans leur *systole* naturelle; & au même moment cette vertu qu'on a vû ci-dessus si puissante, entrant en action, rétablit les *oscillations* des Solides dans tous ces endroits. Ces *oscillations* enfin agissant ou travaillant de concert sur les Fluïdes restants, elles les brisent, les atténuënt & les chassent de leurs étroites capacitez vers le Cœur. Alors (autre bénéfice important de la Saignée) deviennent placez & efficaces les Remèdes faits pour les Solides, & nez propres à réveiller leurs vibrations; tels sont les *Délayants*, les *Amers*, les *Apéritifs*, les *Nitreux*, les *Digestifs*, les *Anodyns*, les *Diaphorétiques*, qui achèvent la besogne, ou l'opération de la Saignée. Je crois, MONSIEUR, qu'en tout cela vous reconnoîtrez que les lumiéres des nouvelles découvertes manifestent bien l'utilité, la nécessité même de la Saignée, pour le recouvrement de la Santé: Vous allez être, je m'assûre, aussi content des raisons de sûreté,

Guérison comment parfaite.

Les autres Remédes dépendants de la Saignée.

Que les nouvelles découvertes justifient tout ceci.

qui par les mêmes lumiéres s'apperçoivent dans la Saignée pour la prolongation de la Vie.

L'INCONVÉNIENT soupçonné dans l'usage des Remèdes, & justement appréhendé de la plûpart, c'est qu'ils prennent sur la nature, en altérant les parties sur lesquelles ils agissent; & pour cette raison ils se trouvent suspects en bien des occasions, sur-tout en certaines mains aussi téméraires à les prodiguer, que mal-habiles à les manier. Cet inconvénient n'est point celui de la Saignée considérée comme on le doit dans les justes manieres de son opération, & suivant l'idée de ses véritables effets. Elle évacuë des sucs devenus de trop par leur excès, & qui avoient grossi la quantité de ceux, qui étoient déja, & de leur nature, le double dans les grands vaisseaux; desquels d'ailleurs la vie étoit si peu dépendante, qu'elle pouvoit se passer de la plus grande partie de leur quantité, comme on l'a fait voir. Est-il possible de moins prendre sur le fond des parties ou sur la vie, puisqu'on n'en retranche que ce qui lui étoit comme de trop, & qui ne s'étoit augmenté qu'à la charge de la nature? Voilà au vrai ce que la Saignée diminuë du sang, c'est-à dire donc, une partie de Fluïdes qui n'est point nécessaire pour la conservation de la vie, ni même pour le maintien de la santé; puisqu'un corps maigre peut se bien porter. Ce n'est donc rien de leur absolument nécessaire que leur ôte la Saignée. Mais pour le mieux faire concevoir, il ne faut que faire attention à la nature du Sang, de ses humeurs, de leur usage, de leur nécessité; par

La Saignée ne laisse point de mauvaises impressions dans les parties.

La sorte de sang qu'elle vuide.

Nature du Sang.

où l'on deviendra convaincu, qu'il faut bien moins de Fluïdes que n'en comprennent les capillaires & les grands vaisseaux dans un corps gras & replet; & par conséquent bien moins de sucs & d'humeurs, qu'il n'y en a dans les uns & les autres, quand les capillaires sont surchargez par surcroît de sucs inutiles, vicieux ou morbifiques. Pour cela il ne faut que se rappeller l'idée de la nature des corps ou substances *ductiles*; l'*Or* par exemple, dont une petite quantité habilement maniée par l'art des tireurs-d'or, foisonne ce semble à tel point, qu'elle s'allonge en filets, ou s'élargit en feüilles d'une maniere inimaginable; puisque sous le marteau il s'étend cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois plus que son volume; & que quand il passe par la filiére, il s'étend à six cens cinquante & un mille cinq cens quatre-vingt-dix fois, suivant le calcul éxact du célèbre M. ROHAULT. Tout de même la *Soye*, le *Lin*, le *Coton* sous un petit volume fournissent des pelottons de fil, des aulnes de toile ou d'étoffe. Sur ces modelles on se forme la juste idée de la quantité de sang qui peut suffire à remplir tous les vaisseaux grands & petits, dont l'énorme expansion ou le développement immense est nécessaire pour la santé. Car rien n'est si *ductile* que le Sang, comme étant un Fluïde qui, sans se détruire, peut s'amoindrir ou s'*émincir* jusqu'à la consistance de la rosée la plus fine, & par-là ressemblante à une vapeur substantielle à la vérité, mais qui tient plus de l'air, que de la solidité d'aucun mixte. C'est à-peu-près sous cette idée que le sage M. SYDENHAM se représente le

Corps ou substances *ductiles*.

La *ductilité* du Sang.

Son atténuation.

Corps humain pour le traiter ; car le considérant essentiellement tout de Nerfs, il lui paroît moins un assemblage de parties solides, qu'un tissu de filets comme d'un *filigrane spiritualisé*, dont le Fluïde, qui les pénètre chacun, les remplit & les anime, est aërien, tant il est mince & spiritualisé. C'est sous cette image qu'il donne à traiter le Corps humain en de grandes maladies, plûtôt comme une machine *pneumatique* animée par des *esprits*, que comme une machine *hydraulique* opérante par des *humeurs*. Comme donc un petit volume de matiere lourde autant que l'Or, & *ductile*, peut s'allonger & s'élargir jusqu'à des extensions & des espaces ou largeurs incroyables, puisqu'une once peut fournir de quoi couvrir quatre cens pieds quarrez ; une quantité de Sang, fût-elle moindre que 60 à 80 livres, pourra s'allonger dans des étenduës autant immenses que celles des vaisseaux du Corps humain, & les remplir toutes. Sur ce pied, quand bien même (par pure supposition) on en viendroit jusqu'à vuider par la Saignée la moitié des Fluïdes qu'il y a dans les *capillaires*, l'on conçoit que la seule quantité de sang qui y resteroit, & dans les grands vaisseaux, pourroit, étant bien affinée, bien *émincie*, battuë, & autant atténüée que sa *ductilité* le laisse comprendre, suffire pour l'allonger & l'êpandre dans tous les vaisseaux & par toutes les parties, pour y entretenir le mouvement & la vie. Rien assûre-t-il mieux le titre de sûreté à la Saignée, eu égard à la quantité de fluïdes, de sang, d'esprits, & de force qu'elle laisse au Corps? Mais elle prend aussi peu sur la vertu des *Solides*, cette Puis-

Corps humain, comment spiritualisé.

Combien peu de Sang peut remplir de longs espaces.

ſance-maîtreſſe qui régit toute l'œconomie animale. Car ſi on la conſidère en elle-même, on la trouve de la nature de ces parties preſque inaltérables, que les Anciens appelloient *ſpermatiques*, c'eſt-à-dire, les plus durables ou les moins caduques, comme devant faire le tiſſu ou la trame de celles qui entretiennent la vie; ce ſont celles qui tirent leur maniere d'être de la main du Créateur, en ce qu'elles ſont dans les corps les développemens des *germes* qu'il a créez pour être les origines, les *embryons*, ou les organes primordiaux de tous les êtres de l'Univers. Il eſt vrai qu'elles ont des rélations néceſſaires, ou des diſpoſitions néceſſairement rélatives avec le *Fluïde éthérée*, qui les pénètre pour faire leur *élaſticité*; mais indépendantes, de leur fond ou par elles-mêmes, elles ont moins beſoin de la force de ce Fluïde, que de ſa préſence, parce qu'il n'agit ſur elles qu'en ſecond. Ce n'eſt donc qu'une très-petite quantité d'une fine roſée, une portion légere de *lymphe-mere*, de ce *ſuc vivifiant* primitif, créé avec les parties *ſolides*, qu'il faut leur conſerver pour les tenir en état d'entretenir la vie par le broyement & l'aſſimilation des ſucs nourriciers. Mais on vient de montrer que la Saignée ne touche jamais à ce fond précieux & abſolument néceſſaire; puiſqu'elle peut diminuer de beaucoup la quantité des Fluïdes dans les vaiſſeaux ſans rien prendre ſur ceux qui rempliſſent les nerfs. C'eſt ainſi que la Saignée laiſſe la Vie en ſûreté; mais on lui a attribué encore la prérogative d'en faire la prolongation: C'eſt, dit-on, outrer

La Saignée ne prend point ſur les Solides.

Embryons des Solides.

Sucs que la Saignée évacuë.

ses droits, & excéder son pouvoir; voici pourtant de quoi le prouver.

Prolongation de la Vie, ce que c'est.

Par prolongation de la Vie, l'on n'a point la sottise de donner la Saignée comme un moyen d'allonger la Vie au-delà des bornes marquées par le Créateur; l'imagination seroit encore plus impie, que grossiére & déraisonnable. Mais du moins est-il constant qu'il y a un terme de durée accordé à tous les corps, au-delà duquel ils ne peuvent aller à la vérité, mais auquel aussi est-il certain qu'ils peuvent aller en vertu de cette premiere loi, qui est infaillible; & c'est jusqu'à ce terme que la Vie de l'homme est prolongée dans une maladie par la Saignée. Ainsi le terme de la vie du corps de l'homme doit être considéré comme la fin d'une corde dans une Montre, jusqu'où elle peut aller quand rien ne l'en empêche. C'est l'état du Corps humain; le mouvement qui en fait la vie est durable jusqu'à un certain tems, si rien ne vient à le traverser: Mais ce mouvement de vie consistant tout en *ondulations*, qui se portent au loin & au large dans des distances *incommensurables*, à travers des cordons serrez, mols & étroits, il devient sensible, combien de choses, d'incidens, d'occasions & d'avantures peuvent facilement les interrompre; sera-ce avec plus de difficulté que d'altérer, de changer, d'arrêter même les vibrations des cordes d'un Luth, que la moindre pression, le plus petit frottement, la plus légére atteinte faite sur elles, rend muëttes ou discordantes? C'est l'image de ce qui arrive au Corps humain ou aux Solides qui le composent; leurs fibres sont des filets délicats,

La Vie comparée à une Corde de Montre.

Nerfs, leurs ondulations.

délicats, tendres & fragiles, infiniment aisez par conséquent à être comprimez, gênez, détournez ou changez de situations, d'arrangemens ou de manieres d'être. Or ces filets rassemblez ne sont tout au plus que le tiers du poids de tout le Corps; le reste consiste donc en deux tiers de *fluïdes*, qui pénètrent & remplissent une immensité de petits canaux qui font le tissu de la machine du corps humain. A quelles pressions ou semblables inconvénients ne seront pas exposez ces filets? & tous ces dangers leur viendront-ils d'ailleurs que des *fluïdes* qui remplissent ces canaux, qui les serrent & les appesantissent les uns sur les autres, & ainsi les ménacent continuellement de compressions ou d'affaissements? Or ces affaissemens arrêtant les *ondulations* qui font la Vie, deviennent les causes des *ralentissemens*, qui font les Maladies qui vont à empêcher l'homme d'arriver au terme de vie qui lui a été accordé par le Créateur. Ici donc paroît le bénéfice & la nécessité de la Saignée; laquelle diminuant de la quantité excessive des *Fluïdes*, & de leur poids sur les *Solides*, assûre à ceux-ci l'aisance & la liberté des *vibrations* & des *ondulations*, dont ils dépendent pour les fonctions de l'œconomie animale. Un exemple familier fait comprendre ceci; c'est celui d'une main entenduë en horlogerie, qui sçait à propos décharger, amoindrir, ou alléger le balancier d'une Montre, pour l'empêcher de se détraquer, en la mettant en état d'aller au bout de sa corde.

Combien aisez à être blessez, dérangez, &c.

Et pourquoi?

Décharger les Solides, ou décharger un balancier de Montre.

Ces raisons sont tirées du *méchanisme* des parties; & par-là vous conviendrez, Mon-

sieur, combien les nouvelles découvertes justifient la nécessité de la Saignée & son utilité, puisque c'est jusqu'à en faire voir la sûreté pour la prolongation de la Vie. Car ces raisons sont manifestes dans les cas pressants de douleurs, de congestions, d'inflammations & de fiévres véhémentes; car dans tous ces cas la sûreté de la vie paroît dépendante de la Saignée, pour diminuer le volume du sang, qui sans elle attireroit les derniers malheurs en ce genre.

Cas où la Saignée prolonge la Vie.

Mais la Saignée assûre encore la Vie & la prolonge, en la garantissant contre des engagemens dangereux, dont le Sang la ménace, s'il n'est suffisamment diminüé & à propos. Un sang *hémorrhoïdal* supprimé dans les Hommes, un autre retenu dans les Femmes ou dérangé de son cours ordinaire, fait appréhender de cruelles douleurs aux uns, de longues infirmitez aux autres, & à tous les deux une vie languissante ou abbrégée; parce que le sang s'appesantissant dans les vaisseaux où il croupit, menace tous les jours de s'arrêter, & en se fixant dans ces endroits d'abbréger la durée de la santé & finir celle de la vie. Car il est notoire à combien de malheurs exposent des *hémorrhoïdes* sèches ou supprimées; & à quelles extrémitez sont réduites les personnes du sexe dans certains âges, & dans certaines conjonctures, de *pâles-couleurs*, par exemple, de *suppressions*, de *couches*, &c. toutes occasions où souvent il faudroit périr, si par le moyen de la Saignée l'on manquoit à décharger les vaisseaux. Les Praticiens portent même là-dessus leurs vûës si loin, qu'ils sont tout occupez dans leurs Livres & dans

Observations là-dessus.

leur conduite chez les malades, de se précautionner contre ces maux à venir, ou contre leurs suites quand ils sont arrivez. Ainsi des *hémorrhoïdes* manquées dans les tems où elles avoient coûtume de fluer, des dérangemens connus dans les évacuations propres au sexe, deviennent de pressants motifs de faire devancer la Saignée, ou de la multiplier; & tout cela, parce qu'il faut décharger le *pendule* de la vie (c'est le Cœur) du trop de sang qui le surcharge, ou qu'il ne peut pousser qu'à force de systoles précipitées, qui le font varier & chanceler dans ses vibrations. Rien va-t-il donc plus à la prolongation de la vie, que la Saignée pratiquée en pareil cas? Bien d'autres Remédes y conviennent encore, il est vrai, mais avec quelle dépendance de la Saignée? car ils la supposent si nécessairement, que sans elle & pour l'avoir ômise, les *spécifiques* les plus recommandez en ce genre deviennent inutiles ou dangereux: De sorte que la Saignée en pareil cas est moins un secours particulier, que la clef de tous les autres, puisque par elle seule ils peuvent entrer dans les vûës de la nature. Tous ces avantages de la Saignée étoient connus, direz-vous, MONSIEUR, & avoüez dans l'ancienne Médecine; l'on en convient, aussi ne prétend-on pas que la nouvelle vienne apprendre à saigner; mais que ses découvertes en justifient l'usage, parce qu'en en montrant les raisons physiques, naturelles, anatomiques, elle fait voir qu'elles sont bien plus propres à le faire multiplier, qu'à le faire craindre. Voilà donc, MONSIEUR, les raisons de vérité que vous cherchiez dans cette Proposition qui vous pa-

L'usage des autres Remédes dépendant de la Saignée.

Avantages des nouvelles découvertes.

roissoit étonnante, *Inventa nova, nova sunt mittendi sanguinis argumenta.*

Mais suivant ces principes & suivant les mêmes vûës, la Saignée acquiert un bien autre crédit pour la prolongation de la Vie, c'est-à-dire, pour la faire aller aussi loin qu'il a plû au Créateur de l'accorder pour la procurer à l'homme la plus longue qu'il est possible. Il est d'un usage ordinaire & reçû de tout le monde, de purger les personnes infirmes tous les mois, dans les Lunes, ou dans quelque autre saison, pour prévenir des maux déja éprouvez, parce que les malades y auront déja passé, ou que ces maux seront raisonnablement appréhendez: Il en est en effet de plusieurs sortes en ce genre; car que l'on soit infirme, foible, délicat, ou sujet à de fréquentes incommoditez dans une famille, où l'on est sujet à quelque maladie qui lui est comme en propre, la *goutte*, par exemple, l'*apopléxie*, la *phthisie*, le *haut-mal*, les *vapeurs*, &c. on croit que pour en retarder les insultes ou les accès, pour les écarter ou les affoiblir, il faut se purger à certaines distances & à certains tems crûs convenables à chacun de ces maux à venir ou déja commencez; parce que la Médecine a toûjours senti l'importance ou la nécessité de décharger la nature d'un poids d'humeurs, qui, quand on les laisse accumuler, fait éclorre le mal que l'on a sujet de craindre, s'il n'est arrivé. Mais la nouvelle Médecine entrant dans ces justes vûës, & mettant dans un nouveau jour les causes de ces fâcheuses maladies, montre la différence que mérite dans ces occasions la Saignée au-dessus de la Purgation; De-sorte que suivant les

Purgations de précaution moins sûres que les Saignées de précaution.

Et pourquoi ?

lumieres qu'elle répand sur les connoissances dans l'œconomie animale, elle persuade qu'il est encore plus sûr de saigner ces personnes à certaines distances, que de les purger : ainsi il seroit établi en certains cas de substituer la Saignée dans ces personnes tous les mois, &c. au lieu de les purger ; & la raison en devient évidente par la connoissance de la Circulation. Car comme, selon elle, tout est vaisseau dans nos corps, tous les sucs sont par conséquent contenus dans des vaisseaux : C'est donc dans leurs capacitez qu'il faut comprendre que s'amassent ceux qui commencent les maladies Mais autant que cela est vrai en général, autant cela l'est-il particuliérement dans les maux pour lesquels on ordonne des purgations tous les mois, ou en d'autres tems de l'année. Car ces maux ont leurs causes ou dans la *partie rouge* du Sang, comme sont les *apopléxies*, les *crachemens* & les *pertes* de sang, les *affections hémorrhoïdales*, &c. & alors se comprend-il un reméde plus propre que la Saignée, comme allant plus directement à la cause qui les fait, laquelle étant renfermée dans les vaisseaux, demande des remédes qui agissent immédiatement sur eux? Aucun le fait-il aussi parfaitement que la Saignée? Ou bien ce sera la *partie blanche* qui fera d'autres maux, comme les *affections scrophuleuses*, *catarrheuses*, *spasmodiques*, *épileptiques*, & toutes celles qui appartiennent au genre nerveux. Mais la *Lymphe*, la *nervale* sur-tout, n'étant qu'une émanation de la masse du Sang, qui employe sa *partie blanche* pour les fonctions animales, l'on voit tout d'un coup l'importance de la Saignée dans

Raisons prises dans la nouvelle Médecine.

Que la Saignée va plus à la cause du mal, que la Purgation.

Détail là-dessus.

ces maux, ausquels il faut soustraire, autant qu'il est possible, des matieres qui vont à leur production.

Développement dans le Sang des causes de Maladies périodiques.

Une autre raison aussi décisive pour la Saignée dans ces Maladies qui ont souvent des accès, ou viennent dans certains périodes, c'est qu'il est évident que ces maux, de telle cause qu'ils partent, dépendent du développement, de l'éxaltation & de l'amas de sucs qui ont leurs sources dans les vaisseaux, dans lesquels étant comme en digestion, ils ont à se meurir & à se démêler dans un certain tems. Mais, quoi de plus efficace pour prévenir cette maturation, que de diminuer de la masse commune des sucs (c'est de la masse du Sang) pour donner issuë de tems en tems à la portion de ces sucs, à mesure qu'ils végètent & s'éxaltent; afin qu'en même tems qu'une partie des sucs morbifiques est évacuée par la Saignée, le restant dans les vaisseaux s'y déprime, s'y concentre même autant qu'il est possible? Et ce bon effet s'obtiendra par la reproduction d'un Sang rafraîchi par le mêlange de la Lymphe nourriciere, que le bon régime y apportera; parce qu'étant exempte du vice qu'on veut éteindre dans le Sang, elle concentrera celui qu'on y veut détruire.

Raisons de la Saignée pour cela.

Une raison non moins propre encore pour faire voir dans l'ordre de la Circulation, celle pourquoi la Saignée est si utile, sinon pour la guérison des maladies du *genre nerveux* ou de la *lymphe*, du moins pour en diminuer le fond, & en retarder les attaques mieux que des purgations; c'est qu'allant directement à la circulation de la *lymphe* & du *suc nerveux*,

elle en répare mieux les manquemens. Car on ne peut trop l'insinuer en pratique, qu'il est une circulation particuliere (comme on l'a dit ailleurs) de la *lymphe*; c'est celle par laquelle passant du Sang à travers la *substance corticale* dans les Nerfs, elle y circule par maniére d'*ondulation*, puisque par les oscillations de ces conduits spongieux, elle en exude par leurs extrémitez dans les membranes, & de chaque point de celles-ci dans les racines des veines lymphatiques, qui la rapportent dans les grands vaisseaux. Mais suivant cette marche des *Sucs Lymphatiques*, est-il moïen de la faciliter davantage & plus directement, que de tenir toûjours au large les grands vaisseaux ou exempts de pléthore? Car la *lymphe* pressée de toutes parts vers le terme de son retour, rentrera d'autant plus abondamment, & avec plus de promptitude dans les grands vaisseaux, qu'elle y trouvera moins de plénitude, plus de place, & moins de résistance. Or ce sera l'effet de la Saignée habituellement pratiquée; parce que tenant les veines moins tenduës & moins pleines, elle les tiendra toûjours libres & ouvertes à la décharge de la *lymphe*, qui y refluë de toutes les parties du corps: Si en même tems l'on se souvient combien la Saignée facilite à la *partie rouge* du Sang son retour par les Capillaires sanguins vers le Cœur, l'on se trouvera convaincu que rien n'est plus capable de rétablir dans le cours du Sang cette uniformité de distributions de sucs tant recommandée dans l'Ecole de M. STAHL. Enfin cette uniformité étant bien établie entre les Sucs *sanguins* & les *lymphatiques*, de combien

Comment elle soulage dans les maladies de la Lymphe.

Détails là-dessus.

Comment elle dégage en même tems les Vaisseaux Sanguins & les Lymphatiques.

de congestions secrettes dans le Cerveau, de combien de ralentissemens sourds dans le Genre Nerveux, ne préserveroit-elle point dans tous les maux qui l'attaquent au danger de la santé & peut-être de la vie?

Purgatifs, moins propres en ces cas.

Les Purgatifs, à la vérité, qui s'emploïent ordinairement dans les affections *nervales*, *glanduleuses*, *spasmodiques*, *céphaliques*, *épileptiques*, &c. regardant la *pituite* ou la *sérosité*, qu'ils évacuënt, c'est, ce semble, attaquer ces maux dans leurs sources, & par conséquent tarir celles des sucs ou sérositez *lymphatiques*: Mais l'illusion est manifeste par l'examen de ce qui se passe dans l'œconomie animale. Ces *glaires*, ces *pituites vitrées*, ces *colles* visqueuses, gluantes, glaireuses, que représentent les évacuations faites sur ces malades, sont ou les restes d'un mauvais *chyle* dans leurs intestins, ou ce sont des *excrétions* forcées, que la violence de ces Purgatifs a arrachées des membranes rudement secoüées, sans remédier en rien au manquement de la circulation de la *Lymphe nervale*; au contraire, l'*éréthisme* porté si violemment par ces *hydragogues*, ces *phlegmagogues*, &c. est tout propre à augmenter ou à entretenir (comme il arrive en effet) toutes ces sortes de maladies, qui n'auroient à craindre rien de semblable de la part des saignées pratiquées de mois en mois, ou à d'autres distances; au contraire même, elles assûreront l'effet des purgations, qui seroient placées en conséquence; & ce sera un double soulagement dans des maux, où la Médecine n'a autre chose à procurer que des adoucissemens & des trêves.

Excrétions forcées.

Je finis, Monsieur, par la maladie la

moins guérissable & la plus mortelle certainement, où cependant on éprouve sensiblement le pouvoir des Saignées habituelles ou de précaution pour reculer la mort ou prolonger la vie; Je veux parler des *Cancers* véritables & bien caractérisez, ou des affections *carcinomateuses-scrophuleuses*, ou *glanduleuses-malignes*, qui font périr tant de Femmes. C'est que les *Cancers* ont une cause mixte, sçavoir dans la *partie blanche* originairement, & dans la suite & par accident dans la *partie rouge* du sang. Le *Genre Glanduleux* est donc le premier en faute, soit par la compression ou le froissement qu'un coup ou un heurt y aura causé, soit par l'épaississement de la *lymphe* qu'une cause intérieure aura fixée. Mais les vaisseaux sanguins, à l'occasion de cette digue, occasionnent des congestions *phlegmoneuses*, *pourrissantes*, *gangréneuses*, sur-tout dans des parties molles & spongieuses comme les Mammelles : Et dans cet état, soustraire de tems en tems une partie des sucs qui abordent à l'endroit du mal, est-ce rien moins qu'en retarder le progrès, & en reculer le terme ? Voilà pourquoi l'on trouve dans les Saignées du bras pour le traitement des *cancers*, la double ressource de prolonger la vie, & de garantir les malades de cruelles douleurs, de déplaisantes horreurs, & en particulier les Femmes, d'humiliants assujettissemens, que traînent après eux les *cancers*, & semblables maux dans les personnes de leur sexe. C'est donc l'*Euphorie* recommandée par HIPPOCRATE dans les maladies, & l'*Euthanasie* désirée par tout le monde dans les maux cruels & incurables. Après cela, MONSIEUR, sera-ce

Saignées de précaution dans les Cancers.

Causes des Cancers.

Effets de la Saignée dans ces maux.

un reméde dangereux ou formidable que la Saignée, elle qui apprivoise ce qu'elle ne peut dompter, & adoucit ce qu'elle ne peut guérir ; si capable d'ailleurs d'écarter les maux? Que si donc elle ne peut faire fuir la Mort, du moins peut-elle la faire reculer.

Avantages singuliers de la Saignée.

Enfin, peut-il paroître douteux que la Saignée soit de tous les remédes le plus propre à entretenir la Vie & à la prolonger, quand l'on sçait, autant que l'ont appris les nouvelles connoissances en Médecine, en quoi consiste principalement la Vie de l'homme? C'est, a-t-on dit jusqu'ici, une vapeur qui passe, un air qui disparoît, un souffle qui s'éteint ; mais plus précisément que ces moralitez, la Médecine nouvelle enseigne, que c'est un point sur lequel pose un équilibre ou une égalité de puissances qui s'entretiennent ou se contrepèsent sans se surmonter. Mais quoi de plus fragile ou de plus caduc qu'un si labile état, sur-tout s'il dépend de très-peu de chose pour décheoir de son égalité? si c'est cè *momentum*, ce grain de matiére qui fait trébucher une balance? C'est pourtant l'image de ce qui se passe dans le Corps pour l'entretien de sa Vie ; l'*équilibre* d'entre les Solides & les Fluides la contrepèse, de-sorte qu'un peu trop de *fluïdes* venant à emporter le balancier (ce sont les *solides*), c'est fait de l'Equilibre ; témoin l'*Apopléxie*, cette meurtriére autant cruelle que traitreuse du genre humain ; car a-t-elle d'autre cause, qu'un peu de sang sur-ajoûté à la quantité de celui qui faisoit l'*équilibre* de la vie? Un petit surcroît suffit ; c'est le grain qui fait l'inclination de la balance ; c'est l'entrave qui enraye la roue de

Méchanisme de la Vie.

C'est un Equilibre.

Comment il décheoit.

la vie, ou la puiſſance des Solides, laquelle ſoudainement vaincuë s'arrête ſur le champ. La *Paralyſie* encore, cette mort commencée, ou cette annonce de mort, a-t-elle une autre origine? Un peu trop de ſang gonflant les artéres, oppoſe aux fibres motrices ou à la vertu des Solides une réſiſtance qu'elle ne peut ſurmonter; ſubjuguée au contraire elle-même juſqu'à un certain point, elle donne échec au fond de la vie, en la menaçant continuellement. Mais enfin toutes les maladies, rapportées à la juſte notion des cauſes qui les produiſent, dépendent-elles originairement d'autre choſe que d'un peu de Sang arrêté? car l'on ſçait que toutes viennent de *congeſtions* ſecrettes dans quelques viſcères, & perſonne ne doute que les cauſes des congeſtions ne naiſſent dans les artères *capillaires-ſanguines*. C'eſt donc le Sang, & celui-là même qui paſſe vraîment pour tel (c'eſt ſa partie rouge), qui eſt univerſellement cauſe des maux les plus dangereux ou les plus mortels. Mais c'eſt ce ſang que la Saignée évacuë directement & immédiatement, ces *congeſtions* ſont les cauſes qu'elle diſſipe ou qu'elle prévient. La Saignée donc conſerve l'*équilibre* entre les Solides & les Fluides; & c'eſt *conſerver la ſanté*: ou bien elle empêche que les Fluïdes ou le ſang n'achèvent de ſubjuguer la puiſſance des Solides, quand elle eſt opprimée ou affoiblie; & voilà *prolonger la Vie*. Vôtre équité, MONSIEUR, vous fera trouver dans vos réfléxions tout ce qui manque aux miennes, qui vous exciteront ſeulement à faire uſage pour le progrès de la Pratique, de tant de ſcience, d'érudition, & de bon ſens,

Que le Sang arrêté fait toutes les Maladies.

Comment donc la Saignée conſerve & prolonge la Vie.

que la nature a mis en vous, & que l'éducation & l'étude y ont si heureusement cultivé.

APPROBATION DU CENSEUR Royal.

Lû & approuvé. A Paris, ce 27. Décembre, 1728. BURETTE.